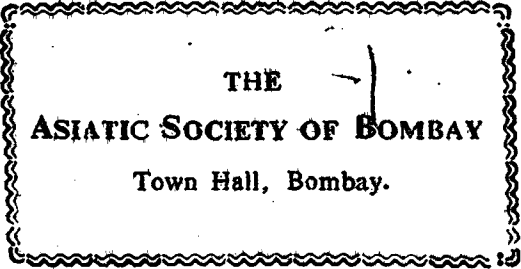




00100261



THE  
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY  
Town Hall, Bombay.



oo

f

z



# LETTRES

INÉDITES

DE M<sup>ME</sup> DE MAINTENON

ET DE

M<sup>ME</sup> LA PRINCESSE DES URSINS..

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.



# LETTRES

INÉDITES

122001

DE M<sup>ME</sup> DE MAINTENON

ET DE

M<sup>ME</sup> LA PRINCESSE DES URSINS.

TOME TROISIÈME.

1.00261

Vol 3

00

F

2



PARIS.

BOSSANGE FRÈRES, QUAI VOLTAIRE, N° 11.

.....

M DCCC XXVI.



00100261

# LETTRES

INÉDITES

DE M<sup>ME</sup> DE MAINTENON.

---

LETTRE CCCXLIX.

.....

AU ROI D'ESPAGNE.

Fontainebleau, le 8 octobre 1713:

SIRE,

N'était-ce pas assez de savoir la reine heureusement sortie d'une aventure toujours dangereuse, et qu'elle a donné un troisième prince à V. M., sans qu'elle daignât me l'apprendre elle-même? c'est me combler d'honneur et de joie; mais s'il ne fallait pour mériter tant de bontés que l'attachement le plus fidèle, l'estime, l'admiration, et si j'ose le dire, la tendresse que j'ai pour V. M., je l'assure que je n'en suis pas indigne, et que personne n'est avec un plus profond respect et un plus entier dévouement,

De votre Majesté,

La très-humble et très-obéissante servante,

MAINTENON.


## LETTRE CCCL.

.....

A M<sup>ME</sup> LA PRINCESSE DES URSINS.

Versailles, le 16 octobre 1713.

Vous aurez reçu, madame, réponse de M. le maréchal de Villeroy, dont l'intention doit au moins vous plaire. L'insinuation pour m'attirer des paraventz m'a fait beaucoup de plaisir, et j'y veux répondre à loisir : mais pour aujourd'hui, madame, vous m'en dispenserez; j'ai une douleur de tête insupportable, qui me vient d'un excès de princesses. Comme c'est un mal forcé, j'espère qu'il n'aura pas de suite; le roi est en parfaite santé, c'est tout ce que j'ai la force de vous dire.





## LETTRE CCCLI.



A LA MÈME.

Versailles, le 23 octobre 1713.

J'AVAIS gardé votre dernière lettre, madame, pour me réjouir un peu avec vous de la manière ingénieuse dont j'avais essayé de m'attirer un présent de vous et de votre pénétration à le deviner. Je voulais aussi vous dire que le roi ne peut souffrir la senteur de la Chine, et qu'il n'aime pas les paravents, parce qu'ils dérangent une chambre; mais on ne peut, madame, entrer dans de tels discours quand on sait LL. MM. malades, et vous dans une si triste situation; vous avez besoin de l'humeur que Dieu vous a donnée pour soutenir un tel état : cependant, madame, il paraît que tout va mieux quand vous écrivez, et il y a lieu d'espérer que les premières nouvelles seront bonnes; on ne peut pourtant les attendre sans inquiétude. Je n'en ai que de bonnes à vous dire de la santé du roi et de celle du dauphin; c'est la seule joie des bons Français et des honnêtes gens. Le reste ne va pas si bien, et je ne manque pas de peines; votre ami a un accès de goutte violent.

L'assemblée du clergé commence bien. M. le

cardinal de Noailles est fort disposé à la paix de l'église, et M. le cardinal de Rohan, qui préside au bureau des commissaires, est fort prudent et doux. Je suis languissante depuis que j'ai quitté Fontainebleau ; j'y avais plus de repos qu'ici, et c'est ce qui décide de ma santé : celle de notre sainte reine d'Angleterre est en mauvais état ; elle a un dévoiement opiniâtre, et un abattement qui tient plus de la mort que de la vie. Une misérable à sa place exciterait une grande compassion ; elle est assez seule, l'éloignement du roi son fils la pénètre de douleur et de tendresse : ils manquent l'un et l'autre du nécessaire, mal payés par la France, et point du tout par l'Angleterre, qui le promet depuis plus de six mois.

Je voulais, madame, ne vous dire qu'un mot, et je me répands avec vous, ne pouvant m'en empêcher ; vous êtes pourtant assez mal avec moi sur le retardement de la paix : on ne parle d'autre chose, et mon attachement pour vous, madame, ne peut s'accommoder du moindre blâme, si je n'y étais pas accoutumée.

---

## LETTRE CCCLII.



A LA MÊME.

Versailles, le 30 octobre 1713.

JE n'ai point de lettre de vous, madame, et il est bien fâcheux qu'elle me manque, les dernières nous ayant appris que LL. MM. avaient été malades ; j'espère présentement à quelque courrier.

La reine d'Angleterre a été considérablement malade depuis notre retour de Fontainebleau ; elle est dans une maigreur qui me fait tout craindre pour cet hiver. Elle a la complaisance pour sa petite cour de retourner à Saint-Germain et de quitter Chaillot, quoiqu'elle y ait un peu plus de consolation et de repos, car elle trouvera à Saint-Germain bien des misérables qu'elle ne saurait soulager.

M. le maréchal de Villeroi a une très-violente goutte avec la fièvre, et le pouls intermittent ; en cet état, il m'écrivit qu'il attendait avec impatience votre réponse à sa grande lettre. Vous n'avez pas certainement, madame, un meilleur ami que celui-là.

Madame la princesse de Vaudemont est arrivée à Paris ; j'espère la voir au retour de Marly, où

nous allons le 2 novembre pour y demeurer jusqu'au 25.

J'ai vu ce matin M. le dauphin un peu abattu d'un petit rhume qui ne l'oblige pas à garder la chambre, car c'est chez moi que je l'ai vu, où il a passé en allant chez le roi. Il n'y a que le roi dont la santé se soutienne toujours également.

Mon attachement pour vous est de même; et rien, madame, ne pourra jamais le changer.

## LETTRE CCCLIII.

.....

À LA MÊME.

Versailles, le 30 octobre 1713.

DANS ce moment je reçois votre lettre du 15, madame, qui nous met en repos du côté du roi; mais non pas de celui de la reine; cependant j'espère que sa jeunesse, son courage et vos soins la tireront bientôt d'affaire, et je souhaite qu'elle soit un temps considérable sans devenir grosse, car les personnes délicates ont de la peine à soutenir un grand nombre d'enfants; et quelque précieux que soient les siens, je la trouve encore plus précieuse, et je ne crois pas me brouiller avec vous, madame, par la confiance que je vous en fais.



## LETTRE CCCLIV.

.....

A LA MÊME.

Marly, le 5 novembre 1713.

J'ATTENDAIS avec une grande impatience des nouvelles de la reine, de la santé de laquelle nous ne sommes guère contents; M. Fagon croit que cette maladie vient de son lait; il faut espérer dans sa jeunesse, et encore plus dans la bonté de Dieu, qui ne voudra pas nous ôter ce qui nous est de plus précieux.

J'espère bien que nous prendrons Fribourg, mais ce ne sera pas si tôt, ni si facilement qu'on l'avait cru; le gouverneur, qui montrait si peu de vigueur dans les commencements, paraît résolu à ne se rendre qu'à l'extrémité. On devait donner un assaut le premier de ce mois; si cela était, nous en aurions des nouvelles demain. Les principaux de la ville, avec les dames et beaucoup de gens de qualité qui s'y étaient retirés avec leurs effets, ont été au gouverneur avec le Saint-Sacrement à leur tête, pour le prier de ne les pas exposer au pillage et à toutes les suites d'un assaut; il a répondu qu'il n'était pas encore temps de se rendre, et s'est fait porter sur la brèche malgré sa goutte, pour voir par lui-même l'état de la place.

Si l'empereur est aussi opiniâtre pour soutenir la guerre que pour affronter la peste, nous n'aurons point la paix, car on dit qu'il ne veut pas absolument quitter Vienne, mais on nous assure que cette maladie diminue.

Il est vrai, madame, que le maréchal de Villars fait une belle campagne; il a ses défauts comme les autres hommes, mais il est bien attaché au roi et à l'état, et des plus habiles dans la guerre.

Je comprends aisément, madame, que vous ne répondiez pas à la grande lettre de M. le maréchal de Villeroi. Je crois que vous avez beaucoup fait d'être hors de la chambre de la reine tout le temps qu'il vous a fallu pour me faire l'honneur de m'écrire.

Du 6 novembre.

Monsieur de Contades, major des gardes, vient d'arriver, qui apprend que la ville de Fribourg est prise sans assaut; on a emporté la *demi-lune*, et un seul lieutenant y a été tué; le gouverneur s'est retiré dans les châteaux. Mais vous en aurez la relation, madame, par des gens qui la feront mieux que moi. Mon secrétaire et moi avons mal aux dents. La reine d'Angleterre retourne aujourd'hui à Saint-Germain par pure complaisance, elle n'est pas libre de rester dans le lieu qui lui déplait le moins.

Le roi a pris sa médecine de précaution; la fin de la campagne le met de très-bonne humeur. Le maréchal de Villars m'a écrit en homme qui n'est pas malcontent. La duchesse de Noailles

s'est blessée et a été très-mal d'une perte de sang. Nous allons être accablés de guerriers qui reviendront certainement le plus tôt qu'ils pourront.

---

## LETTRE CCCLV.



A LA MÈME.

Marly, le 13 novembre 1713.

JE ne saurais croire, madame, que la maladie de la reine, ayant autant diminué, puisse être présentement du moindre danger; il me semble que les jeunes personnes sont emportées par des maux violents et courts. M. Fagon croit que la maladie de S. M. vient de son lait; j'espère qu'on la purgera bien, pour éviter les dépôts qui arrivent après les couches, et dont nous voyons tous les jours des exemples.

Vous ne m'avez pas répondu sur ce que je vous demandais pour les glandes de la reine, dont je voudrais bien qu'elle fût tout-à-fait dé faite. Je vous suis bien obligée, madame, de m'avoir si bien instruite de ce qui s'est passé sur l'affaire de votre souveraineté; le roi m'en marqua sa joie avant que j'eusse reçu votre paquet, et celle de M. le maréchal de Villeroi n'est pas médiocre: notre commerce d'écritures a été bien vif là-dessus, car

je ne l'ai point vu, ne pouvant parler. Il y a quinze jours que j'ai une fluxion dans la tête, qui me tombe sur le peu de dents qui me restent et rien ne me soulage tant que de me taire; mais, madame, que ne nous sommes-nous point écrit sur le procédé que vous venez d'avoir et qui nous fait triompher de tout ce qu'on avait voulu dire! Je dois à votre ami le témoignage d'avoir toujours prévu ce qui vient d'arriver.

Ce ne sera donc plus vous, madame, qui arrêterez la paix; voilà les Hollandais contents: Dieu veuille que l'archiduc se rende à la raison, et que nous soyons bientôt en repos de tous côtés!

M. le maréchal de Villars n'oublie rien de ce qui peut presser ce prince et tous ceux d'Allemagne; s'il revenait, après la belle campagne qu'il vient de faire, avec un traité de paix, vous m'avouerez, madame, qu'il aurait raison d'être un peu glorieux et qu'il faudrait le lui pardonner.

Il court un bruit du duc de Mazarin; mais il n'est pas encore assez confirmé pour que le gouvernement d'Alsace soit donné; messieurs les maréchaux d'Harcourt et d'Uxelles le demandent.

Le grand-duc est enfin mort; voilà le roi en deuil pour quinze jours ou trois semaines, et la cour de M. de Berri pour trois mois: vous êtes à peu près dans le même cas.

Le roi alla voir hier, à Saint-Germain, la reine d'Angleterre, qu'il trouva en assez bonne santé, mais sur son lit, étant si faible qu'elle ne saurait marcher.



Rien n'est plus différent, madame, que les demoiselles de Saint-Cyr et les princesses qui me font l'honneur de me visiter; la principale y vient presentement très-souvent, sans chercher à m'entretenir et se mêlant seulement dans la conversation ou dans le jeu qu'elle trouve dans ma chambre.

On dit que les châteaux de Fribourg seront bien longs à prendre; d'autres mandent que M. le maréchal de Villars n'en fait pas grand cas et ne les croit pas fort nécessaires, étant maîtres de la ville; les premières nouvelles nous éclairciront là-dessus.

Madame la duchesse de Berri n'est plus grosse et grossit extraordinairement. Il faut que je vous dise encore de ma main, madame, que je suis ravie de ce que vous venez de faire, et que mon attachement pour vous en est encore redoublé.

---

## LETTRE CCCLVI.

.....

A LA MÊME.

Marly, le 20 novembre 1713.

JE n'ai point de lettre de vous, madame, mais vous en avez une de moi qui ne peut pourtant

vous marquer l'étonnement et l'affliction de ce qui se passe. Je laisse aux gens capables de faire les réflexions qui se présentent sur la conduite du roi catholique et sur les conséquences qu'elle peut avoir dans toute l'Europe; je me borne à votre intérêt particulier, madame, qui me fait autant souffrir présentement qu'il me donna de joie il y a huit jours : jamais surprise n'a été égale à celle de votre ami et à la mienne. Dieu veuille que vous racommodiez tout ce que vous avez gâté ! il m'est impossible de vous parler d'autre chose. Rien ne se décide à Fribourg, et les nouvelles de Marly ne m'occupent pas tant que ce qui se passe à Madrid. J'éprouve présentement très-douloureusement quel est l'attachement que j'ai pour vous, madame; rendez-moi l'honneur et la joie qu'il m'avait donnés depuis tant d'années.

---

## LETTRE CCCLVII.

.....

A LA MÊME.

Versailles, le 4 décembre 1713.

J'AI à répondre à trois lettres de vous, madame, en date des 5, 13 et 19 de l'autre mois. Je vois, par ce que vous me faites l'honneur de

me mander, que les miennés ne vous sont pas rendues plus régulièrement; mais à cela, comme à toute autre chose, il n'y a guère qu'à prendre patience. Tout va bien, puisque la reine est hors d'affaire. Clément a dit au roi qu'elle avait été en très-grand danger, ce qu'on ne peut entendre sans frémir, car après les malheurs qui nous sont arrivés, on tremble toujours sans que la jeunesse puisse rassurer.

Je souhaite que l'infant Philippe ressemble au roi par sa santé aussi bien que par sa figure; elles sont l'une et l'autre très-extraordinaires.

J'ai envoyé votre lettre à votre ami, et je ne l'ai point vu depuis; je ne crois pas qu'il ait le dernier avec vous, il est admirable par sa droiture, et l'on ne voit rien de semblable dans la plupart des hommes, surtout à la cour.

Vous avez donc votre part, quoique dans un pays chaud, aux rhumes que nous avons ici; le froid y commence avec beaucoup de violence. Madame et mademoiselle de Solve sont très-heureuses d'être en Espagne; elles sont d'un mérite bien sérieux et bien solide pour notre cour, et je suis persuadée que vous vous accommoderez parfaitement bien d'elles. Je plains madame la comtesse de Solve quand il faudra revenir et quitter tout ce qu'elle a présentement.

On persiste toujours à nous dire que la peste est fort diminuée à Vienne, et qu'elle n'a emporté aucune personne de condition.

Il n'est plus question, madame, ni de Fribourg,

ni de châteaux, ni de guerre; M. le maréchal de Villars est dans le château de Rastadt avec M. le prince Eugène, ne combattant plus que de civilités; notre général y est arrivé avec le nombre de troupes prescrit et les simples tambours qui y sont nécessaires; l'autre est venu au son des tambours, et des trompettes de sa cavalerie: ils se voient plusieurs fois par jour en particulier et en public, et je suis persuadée qu'ils joueront le soir au piquet; on prétend que ce prince y perdit cinquante mille écus quand M. le maréchal de Villars était à Vienne.

Vous êtes trop bonne pour la famille de Noailles. Ma nièce est accouchée de quelque chose qui ne pouvait aller à bien, mais elle a pensé mourir d'une perte de sang.

Hélas! madame, le roi de Sicile a donné de mauvaises dents aux princesses ses filles, et vous savez qu'on ne les a pas trop bonnes dans la maison de Bourbon; M. le duc de Bretagne y avait souvent mal, et notre petit dauphin est de même: je voudrais bien savoir comment sont celles de monseigneur le prince des Asturies.

Le roi et la reine de Sicile ont été reçus très-magnifiquement par mer et par terre; mais je crois que la reine n'en a pas moins d'impatience de se retrouver à Turin avec les princes ses enfants.

Madame la duchesse de Tallard, qu'on avait crue grosse depuis sept mois, ne l'est plus; elle ne grossissait que parce qu'elle n'avait pas de corps, car les maris ne veulent plus que leurs femmes en por-

tent, et l'on n'en voit plus qu'aux soupers de Marly avec le roi et aux audiences des ambassadeurs.

Madame la duchesse de Berry a réglé un jeu chez elle tous les soirs à sept heures, quatre fois la semaine, et trois fois la comédie.

Vous aurez su que le maréchal de Villars a eu le gouvernement d'Alsace : nos guerriers reviennent ; le prince de Rohan est arrivé ce matin. Le marquis de la Vallière est depuis quelques jours à Paris ; mais sa santé est en si mauvais état, qu'on ne l'a point encore vu. Le marquis de Lévi a eu le gouvernement de Mézières. Je n'ai point encore vu Clément ; je serai pourtant bien aise de l'entretenir, quoique j'aie quelque peine à l'entendre.

Je suis présentement, madame, dans ces retours de santé qui me surprennent toujours, mais qui ne durent pas long-temps ; mes sentiments pour vous ne sont pas de même, et je vous serai toute dévouée, madame, jusqu'à la fin de ma vie.

---

## LETTRE CCCLVIII.

A LA MÊME.

Versailles, le 11 décembre 1713.

IL est vrai, madame, que je suis beaucoup plus sensible que je ne le voudrais et que les choses qui m'affligent nuisent fort à ma santé; il me semble que ce qui réjouit ne se fait pas sentir de même, et n'est jamais si complet: mais vous êtes trop bonne de faire ces observations par rapport à moi.

La santé du roi est toujours parfaite; j'ai vu ce matin M. le dauphin, plus aimable de jour en jour; il est grand pour son âge et très-fort.

On dit que madame retombe dans son assoupissement et qu'elle sera saignée demain. Madame la grande-duchesse a pensé mourir, et l'on ne croit pas qu'elle aille encore loin; le grand-duc se remariera à ce qu'on croit: il a pourtant soixante-douze ans.

Je ne suis pas étonnée, madame, de tous les compliments que vous recevez de Savoie et de Sicile; il me semble que bien des raisons vous obligent à les aimer.

Comme nous allons fort vite en ce pays-ci,

nous croyons la paix faite avec l'archiduc ; mais il ne me paraît pas qu'elle soit si près de sa conclusion.

Je crois, madame, que vous serez bien contente de M. le comte ou marquis de Brancas : c'est un fort honnête homme ; il a été peu à la cour, et je ne lui connais point de plus grande liaison que M. et madame d'Angeau, et, par eux, avec moi, qui ai été touchée de son mérite et de sa mauvaise fortune : il est sage, pieux, un peu froid ; je vous ai déjà mandé que madame sa mère est une femme de mérite ; j'aime ce nom-là par rapport à M. et madame de Brancas, que vous avez connus et qui avaient beaucoup de bontés pour moi.

Je viens de voir une belle princesse, qui est madame de Clermont ; elle est crue et très-aimable. On croyait que les procès des princes du sang pourraient s'accommoder ; mais ils veulent plaider. Tous nos guerriers sont revenus ; on croit que madame la duchesse de Berri est grosse.

---

---

 LETTRE CCCLIX.
 

---

.....

A LA MÊME.

Versailles, 16 décembre 1713.

IL n'est pas vraisemblable qu'on soit mal disposé ici pour la cour d'Espagne : il n'y a que trop de raison de l'aimer autant qu'elle est estimable ; mais il est difficile de se bien entendre quand on est si éloigné et que tant de gens sont entre deux ; il faut en cela, comme en toute autre chose, faire le mieux qu'on peut, et se tenir en repos du reste. M. le duc d'Ossonne n'est pas en grande réputation : je ne sais si c'est votre faute ou la nôtre ; M. d'Aubigny, qu'on dit qui retourne en Espagne, vous éclaircira de bien des choses.

Vous seriez bien injuste, madame, si vous croyiez avoir sujet de vous plaindre de M. le maréchal de Villeroi, et je suis obligée de vous dire qu'en tout ce qui s'est passé, il a marqué toute l'estime, toute l'amitié et tout le courage qu'on peut avoir pour servir et pour soutenir ses amis ; l'éloignement là-dessus est aussi fâcheux que sur tout le reste : on verrait dans un moment de quoi il est question ; on écrit des volumes sans s'entendre.

Je veux croire que c'est un très-bon signe que



vous ne me parliez pas de la reine; cependant il me revient qu'elle est maigre, dégoûtée : Dieu la préserve de devenir grosse en cet état!

Tous nos guerriers arrivent tous les jours, et, Dieu merci, M. le maréchal de Villars n'arrive pas! Vous croyez bien, madame, que je suis toujours dans la crainte que la paix ne se fasse pas, et que nos militaires ne rompent plus vite que ne feraient d'autres négociateurs. On dit que madame la grande duchesse est hors de danger; mais j'en doute, par le soin qu'elle prend de se cacher, car elle a défendu qu'on allât chez elle savoir de ses nouvelles.

La nouvelle de la grossesse de la duchesse de Berri se confirme. Le roi et notre dauphin se portent parfaitement bien,

---

## LETTRE CCCLX.



A LA MÊME.

Versailles, le 23 décembre 1713.

JE viens de recevoir, madame, votre lettre du 14, apportée par un courrier de votre ami, M. de Pontchartrain; j'ai bien de la joie de le voir toujours favorisé d'un nom si glorieux, et que je souhaite qu'il mérite toujours également.

Il n'y a plus rien à désirer pour la reine, qu'un peu de repos et d'intervalle entre les enfants qu'elle peut avoir encore ; en voilà bien assez pour contenter les Espagnols : les Français ne sont pas si heureux. Il y a lieu d'espérer, madame, que nous aurons bientôt la paix ; je m'en sens déjà de la joie, mais je suis persuadée qu'elle ne sera pas complète.

Il était difficile, madame, que le maréchal de Villars n'eût pas le commandement d'Alsace, venant de faire la paix d'Utrecht : ce n'est point moi qui donne les grâces, et moins les évêchés que toute autre ; je m'en vais parler au roi tout à l'heure de M. de Bayonne.

On dit que M. le duc de Chartres, qui a été mal ces jours passés, est un peu mieux présentement ; j'ai bien de la peine à croire que ce prince-là vive.

Madame a perdu toute sa santé ; elle est continuellement dans les remèdes, ce qui n'est pas de son goût ; il faut qu'elle en sente un grand besoin. Celle du roi est toujours la même, et on ne peut lui en souhaiter une meilleure.

Le projet d'accommodement entre les princes du sang est renversé, et ils vont plaider plus que jamais.

Il y a une grande différence, madame, des lettres et des conversations ; et si je pouvais en avoir avec vous, elles ne finiraient pas sitôt que cette lettre, mais toujours par de sincères assurances de mon attachement tendre et respectueux.

## LETTRE CCCLXI.

\*\*\*\*\*

A LA MÊME.

Versailles, le 1<sup>er</sup> janvier 1714.

J'AI à répondre à deux de vos lettres, madame, l'une du 10 et l'autre du 17 du mois passé: la première est remplie de l'état de la santé de la reine. M. Fagon en juge comme madame de Compoing, étant persuadé que, tant qu'elle aura du lait, elle sera languissante. J'en ai vu quatre mois durant à madame la dauphine de Bavière; elle était en grand habit, elle allait partout, et avait un linge sur le sein, qu'il fallait changer plusieurs fois par jour: mais, madame, je suis bien plus inquiète de l'état de ses glandes, et je ne comprends pas qu'on perde un moment d'y faire tout ce qui serait possible; en quelque lieu qu'il fallût aller, tous ceux qui ont un intérêt particulier à sa santé, doivent compter une absence pour peu de chose, si elle peut conserver sa vie. Que je vous plains, madame, dans votre merveilleuse place! car je connais parfaitement l'attachement d'un cœur dont aucune souveraineté ne peut consoler de ce qui le ferait souffrir: il me paraît que la vôtre trouve plus de difficultés que jamais; je ne suis pas sur-

prise que l'archiduc ne vous aime pas : vous êtes trop attachée à ceux qu'il regarde comme ses ennemis.

Nous attendons à tout moment un courrier de M. de Villars, qui doit nous éclaircir sur ce que nous devons espérer de la paix.

On dit que l'électeur n'est pas content d'être remis dans le même état où il était pendant la guerre. Il est impossible, madame, que le maréchal de Villeroi ait tort avec vous : il vous est si véritablement attaché, qu'il n'est pas étrange qu'il vous fasse des exhortations, même inutiles, dans la peur qu'il a que vous ne fussiez mal avec le roi ; je lui ai vu pour tout ce qui vous regarde des sentiments si tendres, si délicats et si vifs, que vous seriez une ingratitude si vous l'abandonniez. Vous avez raison, madame, d'être plus flattée de la haine de l'archiduc que de tout ce qu'il pourrait dire ou faire d'obligeant pour vous. Si vous aimez la fierté, vous vous accommoderez à merveille du maréchal de Villars, et d'autant plus qu'elle est soutenue par du mérite : il a ses défauts comme les autres hommes. J'ai ouï dire, madame, que la reine de Sicile s'ennuie fort de la royauté, et voudrait bien être à Turin ; la grandeur des places est accompagnée de grandes peines, et, quoi que vous puissiez dire, il n'y aurait rien de si bon que de mourir.

. La grossesse de madame la duchesse de Berri se confirme ; je ne crois pas que sa cour soit jamais bien grosse, tant qu'elle aura le goût d'être enfermée avec un petit nombre de jeunes dames et

que le reste de la cour ne peut presque la voir. Elle est extraordinairement grasse et débraillée, en personne qui est à la tête des débraillées, et qui par conséquent le doit être plus que les autres; vous ne reconnaîtrez pas le goût des Français : les hommes sont pires que les femmes; ce sont eux qui laissent ruiner leurs maisons, qui veulent que leurs femmes prennent du tabac, boivent, jouent, ne s'habillent plus; et cela a passé aux plus raisonnables; quand leurs amis leur en parlent, ils répondent qu'il faut avoir la paix.

M. le comte de Toulouse a été fort mal d'une colique; on le croit hors d'affaire : tout le monde en était affligé. Ce prince est fort aimé et fort estimé. Mademoiselle d'Aumale me fait souvenir, madame, qu'il faut nécessairement aujourd'hui vous souhaiter une heureuse année; je le fais de tout mon cœur, et pour tout ce qu'il y a de plus précieux renfermé dans le palais de Madrid.

## LETTRE CCCLXII.

.....

A LA MÈME.

Versailles, le 8 janvier 1714.

JE ne sais, madame, si c'est que dans la jeu-  
nesse on ne fait réflexion sur rien, mais il me

semble qu'autrefois il n'arrivait point tant d'événements extraordinaires; celui de vos inondations en est un, et fait de plus grands maux que de retarder les courriers. La Touraine, que vous savez être, madame, le plus beau pays de la France, est ruinée par de pareil accidents. La reine est bien à plaindre d'essuyer toutes sortes de maux; et celui des dents me paraît le plus violent : il m'a cessé depuis quinze jours ou trois semaines, par un remède que je vous proposerai si le bien qu'il me fait est de durée. Je crois que le roi d'Espagne souffre impatiemment l'indécence des églises; il n'y a pas été accoutumé dans son enfance : le service se fait ici et s'y entend comme dans un couvent. Je suis très-édifiée, madame, de votre chapelle : vous faites bien tout ce que vous faites. Nous attendons de moment à autre un courrier de M. de Villars, qui pourrait nous apprendre la paix, si l'on en juge par l'état de la négociation il y a huit jours; mais il est si aisé de faire naître des incidents, qu'il ne faut encore se flatter de rien.

J'arrive de chez le roi, qui a pris sa médecine de précaution; j'y ai vu M. le dauphin, fait à peindre et tout plein d'esprit. Il ressemble trop à madame sa mère, et a, comme elle, la physionomie mélancolique; sa santé paraît pourtant tout-à-fait fortifiée.

Je n'ai point de femmes à vous envoyer pour M. le comte de Motijo, puisque vous les voulez raisonnables; je ne connais de raison et de sagesse qu'à Saint-Cyr. On vient de me dire, chez le roi,

que madame la Duchesse est grosse ; je crois qu'elle aura besoin de ménagements, et pour la santé et pour la figure de ses enfants. M. de La Rochefoucauld est en état de mourir d'un moment à l'autre ; madame la chancelière est très-mal, et madame la maréchale de Rochefort se meurt. M. le comte de Toulouse prend des eaux, et sera baigné dans quelques jours : sa santé paraît bien attaquée, tout le monde en est fâché.

Nos affaires de l'Église doivent finir le quinze de ce mois ; mais on ne sait pas trop de quelle manière ce sera, car jusqu'ici les avis sont partagés. Recevez, madame, les assurances de mon respect et de mon dévouement au commencement de cette année, et mettez-moi aux pieds de LL. MM.

---

## LETTRE CCCLXIII.

.....

A LA MÊME.

Versailles, le 15 janvier 1714.

JE vous regarde présentement, madame, comme une des plus malheureuses personnes du monde, par l'inquiétude où vous êtes sur la santé de la reine ; je ne crois point de peines qui approchent

de celles de perdre les personnes auxquelles on est attaché, et je connais vos sentiments pour cette princesse : tout le monde s'y intéresse, et je ne vois nul changement dans l'admiration qu'on a pour elle; vous me ferez très-grand plaisir de m'informer exactement de l'état de sa santé. J'ai entretenu Clément avec plaisir, et nous sommes tous charmés du portrait de M. le prince des Asturies : je le crois véritable parce qu'il n'est pas sans défaut; mais il a une belle physionomie et un air de grandeur fort convenable à ce qu'il est: je lui trouve beaucoup d'air des portraits que nous avons vus de la reine; je voudrais bien, madame, que Dieu voulût la conserver.

M. le duc de La Rochefoucauld est mort, comme je vous y avais préparée. On dit aujourd'hui que le fils de la duchesse de Saint-Simon donne quelque espérance. Les bals commencent, les princesses y courent en masque avec moins de cérémonie que je n'en crois aux vôtres. Je crois qu'il y en aura un ce soir chez M. le Duc; mais les meilleurs sont ceux de Paris, parce qu'il y a bien plus de monde.

La paix n'est point faite, mais elle n'est point rompue; nous attendons un courrier de M. de Villars.

L'assemblée est sur ses fins : il y a sujet de craindre que M. le cardinal de Noailles ne sera pas de même avis que le plus grand nombre; le cardinal de Rohan s'acquiert une grande réputation par tout ce qu'il fait dans cette embarrassante affaire. Madame la Duchesse traite ses procès plus gai-



ment, et se divertit jour et nuit, avec une vigueur de corps et une gaieté d'esprit surprenante. On croit que madame la duchesse sa belle-fille, est blessée et garde le lit. J'ai été à Saint-Germain, où j'ai trouvé la reine assez languissante ; elle n'a eu nulle alarme des bruits qui ont couru que le roi son fils changeait de religion ; elle me fit l'honneur de me montrer deux lignes de sa main où il y avait : « On « me verra plutôt mourir, que de manquer à Dieu « et à l'Église. » Ma lettre n'est pas réjouissante, madame ; mais en quelque humeur que je sois, je suis toujours également à vous.

---

## LETTRE CCCLXIV.



A LA MÊME.

Versailles, le 22 janvier 1714.

EN quelque temps que ce soit, madame, je serais fâchée de n'avoir point de vos lettres ; mais je le suis doublement aujourd'hui, par rapport à la santé de la reine, pour laquelle nous sommes dans une grande inquiétude. M. Fagon croit qu'il n'y a que les eaux chaudes qui puissent lui faire du bien ; il n'est point persuadé qu'elles fussent mortelles aux Espagnoles ; il dit qu'il y en a d'excel-

- lentes en Navarre. Je ne saurais, madame, vous parler d'autre chose pour cette fois-ci. Votre silence augmente nos inquiétudes.

## LETTRE CCCLXV.



A LA MÊME.

Versailles, le 29 janvier 1714.

QUE vous dire, madame, dans l'état où nous sommes, et dans celui où vous êtes? Je ne suis pas disposée à me flatter : le malheur est maintenant sur nos princes, si c'est un malheur de quitter ce monde-ci. La reine n'a pas une maladie où l'on puisse espérer de la jeunesse; c'est, comme vous le dites, madame, une complication de maux dont elle est affaiblie. Je ne puis vous dire combien l'on en est affligé ici, et l'estime qu'on a pour elle : l'état du roi fait horreur à imaginer, et bien des gens plaignent le vôtre.

Quoi qu'il arrive, madame, rappelez tout votre courage, et mandez-moi tout ce qui vous passera par l'esprit sur un si triste et si grand événement : personne ne peut mieux que vous nous instruire de ce qu'il y aura à faire, et de ce que vous imaginerez sur l'avenir; n'oubliez pas ce qui vous

regardera personnellement, car je m'y intéresse vivement.

Vous croyez bien que je ne vous parlerai point de nouvelles : tous les gens sensés pensent à ce qui se passe à Madrid, tandis que les autres se masquent et dansent jour et nuit. Le roi et M. le dauphin se portent bien : c'est ce qui convient à tous les temps ; il n'y en aura point, madame, où je ne sois entièrement à vous.

## LETTRE CCCLXVI.



A LA MÊME.

Versailles, le 4 février 1714.

Il n'est pas étonnant, madame, que Madrid et toute l'Espagne soient en pleurs ; mais il est surprenant qu'on puisse être aussi affligé que les honnêtes gens le sont ici pour une princesse qu'on n'a jamais vue. On envoie incessamment demander des nouvelles aux personnes qui en pourraient savoir, et une de mes femmes m'a dit ce matin, en revenant de la messe, qu'un laquais avait couru à elle dans la chapelle, pour lui dire, tout transporté de joie : « On dit que notre reine d'Espagne est mieux. » Les lettres qu'en a reçues ont fait pleurer tous ceux qui les ont vues ; je ne crois pas qu'on puisse

avoir un spectacle plus attendrissant que celui dont vous avez été témoin. M. Fagon approuve le lait de femme : mais, madame, je crains ce grand dégoût de la reine, pour une nourriture assez dégoûtante par elle-même. M. le duc de Richelieu s'est sauvé la vie par ce remède-là : il tétait deux grandes femmes bien faites, il y a bien quarante-cinq ans, et il en avait presque autant ; il vit encore. Si quelque chose peut me faire espérer, c'est ce que vous me dites de la diminution des glandes de la reine, que je crois toujours son plus grand mal. M. Fagon croit, comme vous, que si ses forces reviennent, il lui faut des bains chauds qui puissent fondre en-dedans et en-dehors. Que ne doit-on pas faire pour sauver une telle vie ? Et le roi n'aime-t-il pas mieux se séparer pour trois mois et pour six, que de l'être pour toujours ? L'idée d'un tel malheur doit faire regarder tout le reste comme très-supportable. Je n'ai point le courage, madame, de vous parler d'autre chose, et je n'en ai pas même d'agréables à vous dire : la paix s'éloigne, la guerre approche, les affaires de l'Église s'aggravent, celles d'Espagne vont mal de tous côtés ; la misère est grande ici ; la reine d'Angleterre est pire que jamais, et le roi son fils sèche d'ennui. Nous n'avons rien de bon que la santé du roi et celle du dauphin, qui est pourtant un peu enrhumé ; et je suis toujours également à vous. Je ne pense pas, madame, que M. le maréchal de Villeroy s'attende à une réponse de vous dans l'état où vous êtes. Dieu veuille que vous soyez bientôt en état de la leur faire !

## LETTRE CCCLXVII.

A LA MÊME.

Versailles, le 11 février 1714.

J'AI tant attendu les lettres d'Espagne, madame, que voici le roi qui vient dans ma chambre pour toute la soirée, et que je ne pourrai plus avoir l'honneur de vous écrire.

Comment nous laissez-vous dans l'inquiétude où nous sommes de la santé de la reine? Le mieux que vous nous annonciez dans vos dernières lettres n'était point assez considérable pour nous mettre l'esprit en repos. La reine d'Angleterre toute mourante m'en demande des nouvelles; elle a reçu tous ses sacrements : on nous mande aujourd'hui qu'elle est mieux, mais j'ai de la peine à croire qu'elle en revienne; il paraît qu'elle en serait bien fâchée.

La paix est encore incertaine. Je ne crois pas que vous ayez grande envie d'entendre parler des bals de chez M. le duc de Berri, ni des cinq ou six mille bouteilles de vin qu'on y boit, tout le monde y étant reçu. Faudra-t-il être encore huit jours sans recevoir des nouvelles de la reine? En vérité, madame, les gens un peu raisonnables sont présentement bien malheureux.

## LETTRE CCCLXVIII.

A LA MÈME.

Versailles, le 19 février 1714.

Je n'ai point de lettres de vous cet ordinaire, madame; et cela, joint à ce qui s'est répandu aujourd'hui de l'extrémité où est la reine, me fait tout craindre. On dit que vous êtes sans espérances; les plus honnêtes gens de ce pays-ci sont les plus affligés. Je n'ai pas la force de vous en dire davantage; il est inutile de parler sur un tel sujet. Je crains à tout moment l'arrivée d'un courrier: l'état du roi d'Espagne fait frémir, et je comprends le vôtre autant que je m'y intéresse.

## LETTRE CCCLXIX.

A LA MÊME.

Versailles, le 26 février 1714.

QUE dire, madame, sur un tel sujet de douleur ? je crois que le mieux est de n'en point parler. Après la soumission dans la volonté de Dieu et la grandeur de votre courage, il n'y a rien de mieux dans les afflictions que la diversion, et vous y êtes forcée par tout ce que vous avez à faire.

L'occupation de soutenir le roi, de l'aider dans ses affaires et de conserver les précieux restes de la reine, vous vont fournir bien des soins et peut-être aussi bien des inquiétudes. On est fort occupé ici de ce qui se passe en Espagne ; on en est agité, on voudrait savoir tout ce qui arrivera : mais les honnêtes gens sont pénétrés de la douleur du roi ; on le fait presque aussi malade que l'était la reine.

Vous croyez bien, madame, que je ne vous manderai point de nouvelles : je n'entends parler que de morts. M. le duc de Foix est mort ; madame la comtesse de Miossens est morte ; M. de Montpérour, commandant la cavalerie, est mort ;

l'archevêque de Lyon se meurt, et le marquis d'Effiat se mourait hier : voilà tout ce que je sais. Je m'en vais voir une reine que je trouverai bien affligée de n'être point morte, et qui l'est bien aussi de la perte de votre reine. Le roi comprend bien, madame, que vous n'avez pas été en état de lui écrire, il m'a ordonné de vous remercier, et de vous faire un compliment en particulier sur la perte générale.

Je ne me porte pas très-bien ; ainsi je me contente, par plus d'une raison, de vous assurer, madame, de la continuation de mon respect et de mon attachement.

*P. S.* Pardonnez-moi la liberté que je prends de mettre dans votre paquet une lettre pour madame la duchesse d'Albe.

---

## LETTRE CCCLXX.

.....

A M<sup>ME</sup> LA DUCHESSE D'ALBE.

Versailles, le 25 février 1714.

MADAME,

Dans toute autre occasion, j'aurais été ravie de recevoir des marques de la continuation de ces mêmes bontés dont vous m'avez toujours hono-



rée, et dont j'ose dire que je connais tout le prix ; mais il est vrai, madame, que la perte que nous venons de faire accable et renouvelle celle que nous avons faite il y a deux ans. A parler humainement, ces deux sœurs ont eu une triste destinée, et ne se sont montrées que pour se faire regretter. A parler chrétiennement, Dieu a voulu les mettre en sûreté contre les dangers de la grandeur et du succès dont elles jouissaient dans le monde ; nous ne pouvons douter de leur bonheur. C'est votre roi qui est à plaindre : on ne peut penser à l'état où il est sans frémir ; et je vous assure, madame, que je fais bien faire des prières pour lui par ce petit peuple qui vous plaisait tant.

J'ai fait vos compliments à notre roi, qui les a reçus d'une manière dont vous auriez été contente, et m'a ordonné, à deux reprises, de vous en remercier. Je pense souvent à vous, madame ; j'avais demandé de vos nouvelles à madame la princesse des Ursins ; mais l'état de la reine ne lui a pas permis de me répondre, et elle ne me parlait plus, depuis quelque temps, que de sa maladie et des craintes où elle était. Je la crois, madame dans une terrible douleur ; et, si j'osais, je vous demanderais à cette heure de ses nouvelles. Qu'on est à plaindre quand on est capable d'amitié ! Vous l'avez éprouvé plus que personne, et véritablement je ne sais comment on peut porter de telles afflictions. Je ne puis finir avec vous, madame, croyant avoir l'honneur de vous entretenir : je ne l'aurai jamais ; mais je serai jusqu'au

dernier moment de ma vie, avec l'estime que vous méritez et le respect que je vous dois, madame, etc., etc.

---

## LETTRE CCCLXXI.

A M<sup>ME</sup> LA PRINCESSE DES URSINS.

Versailles, le 5 mars 1714.

J'AI toujours trouvé, madame, que la cour, que je n'ai jamais aimée, était très-bonne pour les afflictions; on y est forcé de s'oublier pour s'occuper des autres. Voilà votre état présent, qui ne vous laissera guère à vous-même : il faut soutenir et amuser le roi, ce qui n'est pas toujours fort aisé; il faut s'occuper de trois princes, et, ce qui est bien pire, de tout ce qui les environne. Vous entrerez dans toutes les affaires, et vous avez cinq ou six personnages à remplir; il y a de quoi suffoquer pour un esprit plus borné que le vôtre, et une humeur aussi douce que vous l'avez reçue : rien n'est si glorieux, madame, que toute votre vie, qui va toujours croissant en honneurs, et, ce qui est bien meilleur, en mérites.

Il est vrai que vous venez d'éprouver une terrible affliction, et que vous n'oublierez jamais ce que vous avez perdu ; mais chaque jour adoucit de pareilles idées, surtout quand on est fort occupé. Je ne comprends point, et on ne comprendra point ici, que le roi ne veuille pas se faire la violence de retourner dans son palais : tout ne lui retrace-t-il pas également la perte qu'il a faite ? On commence déjà à dire ici que vous voulez le tenir à la campagne, afin qu'il ne voie personne.

Je ne crois pas qu'il nous puisse rien arriver de meilleur que de vous voir auprès de ce prince ; vous serez toujours Française, et portée à l'union des deux couronnes : si le roi pensait autrement, vous l'apprendriez par des gens plus importants que moi, car tout passe ici par les ministres.

Selon toutes les apparences, nous allons avoir la paix ; et comme je ne suis pas destinée à la joie, je ne la sens que par raison, les affaires de *M. le cardinal de Noailles* jetant une grande amertume sur toute ma vie, qui ne sera point assez longue pour en voir la fin. Votre ami, madame, vous écrit un mot, et aura bien de la joie de votre souvenir ; il est toujours le même pour vous ; et soit qu'il vous loue ou qu'il vous querelle, c'est le même principe qui le fait agir.

Le roi a eu, depuis deux ou trois jours, un petit rhumatisme sur une cuisse, et un peu de sang extravasé dans un œil, sans aucun mal ; ni l'un ni l'autre ne l'a arrêté, et il s'en va dans ce moment à Marly, et de là à Saint-Germain, où la reine n'a

pas voulu le recevoir plus tôt, parce qu'elle se trouvait trop faible.

Le prince de Soubise épouse, à ce qu'on dit, la fille de madame la princesse d'Épiroy. La fille de madame de Roquelaure a épousé le fils aîné de M. le comte de Marsan. Je crois que tout cela vous est assez indifférent.

---

## LETTRE CCCLXXII.

A LA MÊME.

Versailles, le 12 mars 1714.

Nous reçûmes hier au soir, madame, par M. de Contades, le traité de paix bien signé, en bonne forme, et dont le roi est content, ce qui redouble la joie qu'on en a. La mienne serait grande si vous aviez la paix avec la Hollande, et que je n'entendisse plus dire que c'est votre seul intérêt qui l'empêche. On prétend que vous en prendriez Barcelone plus aisément, et que le roi d'Espagne se trouverait en repos dans son royaume, et ses sujets révoltés forcés à se soumettre. M. l'abbé de Mornay partira bientôt pour son ambassade en Portugal: je ne sais quels bons offices vous pourrez lui rendre; mais je vous le recommande

du meilleur de mon cœur. Il est fils de M. et madame de Montchevreuil, qui étaient de mes meilleurs amis, et d'une probité dont je trouve peu d'exemples en ce pays-ci; il a le même honneur, de l'esprit, de l'expérience dans les affaires, et une extrême douceur pour concilier les esprits. Il est inutile de vous dire son histoire; mais son mérite a été nuisible à sa fortune, en donnant de la jalousie à ceux qui auraient dû le protéger.

M. le duc de Bouillon est revenu de sa grande maladie; mais on ne croit pas que ce soit pour long-temps. Le mariage de M. le prince de Soubise avec la fille de la princesse d'Épinoy est un peu accroché par madame de Lillebonne, qui, seule de sa famille, veut donner sa petite-fille à M. le prince Charles, qui la mérite bien, mais qui n'a pas de quoi lui assurer un douaire. Nous allons voir le maréchal de Villars arriver bien triomphant; et, en vérité il faut lui pardonner quelques traits de vanité, car son aventure est bien flatteuse d'avoir fini la guerre glorieusement et d'avoir fait la paix.

Le roi alla voir, il y a quelques jours, la reine d'Angleterre, et la trouva en assez bonne santé. La mienne ne me permet plus de rendre mes devoirs à cette princesse comme je le voudrais; je suis souvent incommodée, et j'ai présentement un rhume qui a succédé à une fièvre de six jours. Mais, madame, malgré le grand personnage que vous faites, et plus grand que jamais, je vous crois fort triste, et il vous sera difficile d'oublier la perte

que vous avez faite. Je songe souvent à l'apparition de ces deux princesses, qui n'ont établi leur mérite que pour se faire regretter; je plaindrais bien la reine de Sicile, si elle les avait connues telles qu'elles étaient.

Nos affaires de l'Église troublent la joie de la paix : il n'est pas possible d'être ici sans quelque douleur. Croyez, madame, que je partage tous les différents états par où il plaît à Dieu de vous faire passer, et que je serai toute ma vie à vous avec le même attachement, la même admiration et la même inclination.

---

## LETTRE CCCLXXIII.

.....

A LA MÊME.

Versailles, le 19 mars 1714.

IL est vrai, madame, qu'il se passe des ordinaires sans que je reçoive de vos nouvelles; mais bientôt après il m'en vient par quelque courrier: pour moi, je ne sais jamais quand ils partent ou quand ils reviennent; j'ai l'honneur de vous écrire régulièrement par l'ordinaire.

Je suis sensible, au dernier point, du soin que vous prenez pour que vos lettres me soient ren-

dues. M. de Pontchartrain ne me parut point fâché, en me rendant celle dont vous l'aviez chargé, d'avoir reçu cette marque de votre confiance. Vous aurez bientôt un compliment à lui faire sur la mort de madame la chancelière qui est tous les jours à l'extrémité. La mort de votre aimable reine renverse toutes les idées qu'on pouvait avoir. Je comprends bien que le roi d'Espagne se remariera : il est trop jeune et trop pieux pour demeurer en l'état où il est ; mais, madame, on ne trouve pas deux fois en sa vie deux merveilles ; et des enfants de différents lits causent bien des désordres. S. M. a une piété si solide et si éclairée, qu'il saura bien mettre tout entre les mains de Dieu ; car, en vérité, nous ne savons ce qu'il nous faut, et il n'y aurait qu'à faire à chaque moment ce qui est le plus raisonnable, de remettre le succès à la Providence. Nous étions affligés de ce qu'on ne concluait point la paix à Gertruydenberg et à Utrecht, et nous voyons que Dieu nous en destinait une plus avantageuse et plus glorieuse : on croit ici qu'elle contribuera à la soumission des Catalans.

M. le maréchal de Berwick va faire un compliment dans les formes à S. M. C. C'est un homme, madame, qui mérite toute votre confiance : il est plein d'honneur, de probité, de piété, de franchise et de bon sens ; et quoiqu'il ne soit pas si brillant que nos Français, il est bien aussi digne de votre estime. Pourquoi ne vous êtes vous point accommodée du marquis de Brancas, qui est un

très-honnête homme? Je vous fais peut-être, madame, des questions imprudentes; je suis fort libre avec vous, parce que tout ce qui se passe entre vous et moi ne va pas plus loin, et qu'excepté le maréchal de Villeroi qui, en certaines occasions a vu quelques-unes de vos lettres, elles demeurent dans un grand secret.

Vous vous êtes quelquefois mêlée de vous moquer de nos politiques courtisans : ils se donnent carrière présentement sur les princesses que le roi pourrait épouser, et leur profondeur ne s'épuise point par les prévoyances pour l'avenir.

M. le duc de Saint-Simon et M. le duc de La Rochefoucauld, avaient, depuis long-temps, un différent pour le rang de leur duché : il a été jugé à l'avantage du duc de Saint-Simon.

M. le comte de Toulouse a acheté la charge de grand-veneur; et joignant son magnifique équipage à celui du roi, il en a fait quelque chose de merveilleux pour les chasseurs; ce qui redouble encore le goût que le roi a pour la chasse, et qui nous fera aller à Fontainebleau pour plus long-temps qu'à l'ordinaire : l'extrême plaisir qu'y aura madame la duchesse de Berri ne me console point des extrêmes incommodités que j'y aurai. Je vous prie de me le pardonner; mais il serait bien convenable à mon âge de demeurer un peu plus en repos. M. d'Aubigny m'a voulu voir : on ne le peut entendre sans plaisir. Je lui ai confié ma peine d'entendre dire que le roi d'Espagne aurait la paix avec la Hollande; sans votre intérêt particulier :



il pourrait pourtant arriver telles choses, que je ne trouverais pas qu'il fût déraisonnable de se ménager une retraite.

Madame de Lillebonne persiste à vouloir que la fille de madame la princesse d'Épinoy épouse le prince Charles, parce que c'est sa maison; madame la princesse d'Épinoy persiste à ne le point vouloir, parce qu'il n'a pas de bien pour assurer un douaire : elle voudrait la donner au prince de Soubise, qui est extrêmement riche. Ce serait une grande ingratitude de finir ma lettre sans vous parler de M. le maréchal de Villars, que nous voyons triomphant et modeste. Le roi lui a donné la survivance du gouvernement de Provence pour son fils, et, à lui, les grandes entrées. Le maréchal de Villeroi est ici avec la goutte, et toujours vif sur vos intérêts, madame, soit qu'il vous loue, soit qu'il gronde contre vous : je suis à peu près de même.

---

## LETTRE CCCLXXIV.

.....

A LA MÊME.

Versailles, le 26 mars 1714.

J'AI reçu deux de vos lettres, madame; l'une, apparemment par un courrier que j'ignore, et l'autre, par l'ordinaire. La première n'est remplie

que des louanges du roi d'Espagne; et je vous assure, madame, que vous ne devez pas être malcontente de l'idée qu'on a de lui en ce pays-ci. L'autre lettre est remplie des désirs que vous auriez d'une grande intelligence entre nos deux rois et les deux nations. Je ne pense pas que le roi doute jamais de l'amitié du roi catholique, et je suis bien assurée qu'il en aura toujours une véritable pour le roi son petit-fils; mais, madame, ils sont bien éloignés pour s'entendre parfaitement, et il y a bien des gens entre deux, dont les uns sont intéressés, mal intentionnés ou peu capables : ainsi vos projets ne sont guère praticables, et marquent seulement votre grand cœur et votre véritable attachement pour les deux rois. Votre lettre est triste, et plus triste encore que les premières : je le comprends bien, madame; et quand les douleurs sont aussi grandes et aussi raisonnables que les vôtres, les réflexions sont aussi affligeantes que les premiers moments. Il faut un grand courage pour remettre la main à l'œuvre après une telle perte : pourquoi désirez-vous que nous l'eussions connue? nous en sommes assez affligés sur sa seule réputation. Il est vrai qu'on nous a dit que le roi ne se portait pas trop bien, et que le prince des Asturies était très-délicat, mais tout cela assez légèrement : qu'importe des discours, pourvu que leurs santés soient bonnes! Le maréchal de Villeroi est chez lui, accablé de la goutte, et, je crois, bien triste de n'être pas auprès du roi : les courtisans sont fort éloignés d'être philosophes.

Il est vrai, madame, que j'ai écrit à madame la duchesse d'Albe le plus obligeamment que j'ai pu, car je l'aime tout-à-fait : elle nous a paru un bon cœur, fort attachée à ses maîtres, aimant tout ce qu'elle devait aimer, sincèrement pieuse, et ayant mille bontés pour moi. M. le dauphin est sujet à des fontes de la tête, qu'il tient de madame sa mère : il en a eu une depuis deux jours, mais il se porte fort bien présentement. Le roi me paraît fort gai de la paix, et sa santé est à souhait ; son visage beaucoup meilleur que quand vous étiez ici. Si le commerce dont vous m'honorez peut vous être agréable, continuons-le, madame, autant qu'il vous plaira ; mais, s'il vous était à charge dans l'état où vous êtes, croyez que je m'accommoderais de tout, excepté de la perte de votre amitié. Je ne fais plus que languir : j'ai mille incommodités, et je suis vieillie de deux ans depuis trois mois, mais toujours la même pour vous, madame.

---

## LETTRE CCCLXXV.

A LA MÈME.

Versailles, le 2 avril 1714.

IL est vrai, madame, que le temps de mes lettres n'est pas fort réglé, ce qui vient de la raison que j'ai eu l'honneur de vous dire plusieurs fois : on envoie des courriers, et je ne le sais jamais ; vous me faites l'honneur de m'écrire par eux, et j'ai celui de vous répondre sans que je sache si j'écris par un courrier ou par l'ordinaire, car je ne fais qu'envoyer mes paquets à M. de Torcy, environ tous les huit jours. J'ai envoyé à la reine d'Angleterre celui dont vous m'avez chargé pour elle ; j'ai fait de même pour madame de Pompadour, et directement à elle, sans en charger madame de Dangeau que je vois souvent : il me semble qu'il est toujours mieux de s'adresser directement ; on fait après ce qu'on veut de son secret. Je suis bien fâchée, madame, de l'inquiétude que vous avez déjà pour l'infant Philippe ; le dégoût qu'il a est bien embarrassant, car les enfants n'ont point de raison, et on ne sait que leur faire en pareille occasion. Que je vous trouve à plaindre, madame, et que votre état me paraît

changé ! Dieu veuille que votre beau sang, votre heureuse humeur et votre courage, vous mettent au-dessus des peines que vous allez avoir ! Il me semble que tout se prépare pour le siège de Barcelone, et je crois qu'on le met entre bonnes mains. J'espère qu'après la réduction de cette place, le roi sera bien absolu dans tous ses états. On est persuadé ici qu'il se remariera bientôt ; mais, madame, on ne trouve pas tous les jours des merveilles, et il n'appartient qu'à la reine de Sicile d'avoir mis au monde celles que nous avons perdues. Il est vrai que madame de Courcillon est parfaitement belle ; elle ne se montre pas beaucoup, et a peu de santé : elle a de la peine à recommencer une nouvelle cour après celle où elle était si bien traitée. Madame de Berri et elle sont pourtant à peu près de même âge, et ont beaucoup joué ensemble dans leur enfance. On m'a dit que cette princesse est tombée, et qu'elle est au lit pour neuf jours ; elle ne viendra point à Marly, et les cours seront fort séparées : ce sera un exercice pour M. le duc de Berri, qui ne hait pas à aller et venir. Madame Voisins est assez mal : ce serait une grande douleur pour son mari, qui est un très-honnête homme. La fièvre a encore pris à M. le duc de Beauvilliers : il ne pourra pas aller loin dans la faiblesse où il est. Le roi et M. le dauphin sont un peu enrhumés : on conseille au roi d'aller prendre l'air, et à M. le dauphin de se tenir dans sa chambre, parce qu'il fait grand froid. On dit que la reine d'Angleterre se porte fort bien ;

je n'en saurais juger par moi-même, n'ayant pas la force d'aller à Saint-Germain. Il nous vint l'autre jour une nouvelle que la reine Anne était dangereusement malade, et celles d'hier portaient qu'elle était bien mieux, parce que son mal s'est tourné en goutte. La chancelière est mourante depuis trois mois, et ne meurt point. Madame de Vendôme s'est accommodée avec M. le Duc : il lui donne une forte pension, et elle lui donne quelque chose de son fonds. Adieu, madame; voilà une lettre peu propre à vous réjouir, ni même à vous amuser, mais en vérité, je n'en ai pas le courage. J'aimerais fort à pleurer et à raisonner avec vous en liberté; vous me verriez, madame, toute remplie d'estime, de goût et de confiance pour vous.

---

## LETTRE CCCLXXVI.

.....

A LA MÈME.

Versailles, le 9 avril 1714.

Je ne doute pas, madame, que vous ne soyez sensible à la nouvelle de la paix; mais il y a des temps où on n'est pas capable de joie. La raison veut qu'on se réjouisse de voir les peuples respi-

rer ; ils ne le peuvent encore ici que par l'espérance, car le présent est très-dur ; tout est enchéri de moitié, sans aucune exagération.

Vous avez grande raison d'être bien aise d'avoir M. le maréchal de Berwick : je n'ai guère connu un plus honnête homme. Mais permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas toujours bien informée, et que vous n'avez point connu le mérite de M. le marquis de Brancas ; je vous en parle d'autant plus hardiment, que c'est sans aucun intérêt pour lui, car je sais qu'il est rappelé : j'aime à rendre témoignage à la vérité, et je vous assure, madame, que c'est un homme sans cabale, sans liaison, inconnu à la cour, véritablement pieux, et sans autre dessein que de faire quelque fortune par de bons moyens. Je crois comme vous, madame, que la perte de la reine peut faire grand tort à la santé du roi ; il est naturellement très-sérieux et a besoin de diversion. Dieu veuille qu'il en trouve dans un second mariage ; car je ne vois personne qui ne compte là-dessus, trouvant que cela ne peut être autrement.

Je ne manquerai pas d'envoyer votre lettre à M. le maréchal de Villeroy ; il y a long-temps que je ne l'ai vu, et jamais il n'a tant souffert de la goutte ; j'entendais parler hier et de celle-là, et de celle de M. le duc d'Aumont, de M. d'Antin, et de M. le Grand, devant le roi, pendant que je le voyais bien plus frais et bien plus droit que vous ne l'avez vu à votre dernier voyage, et avec des jambes et des pieds qui ne paraissent pas avoir

jamais eu la goutte; je vous parle souvent de sa santé, madame, parce que c'est notre seule consolation.

Nous sommes environnés de mourants: madame la chancelière et madame Voisin ont reçu leurs sacrements, et M. le duc de Beauvilliers ne peut aller loin. Voilà une fin de lettre digne de ma mélancolie; je souhaite que la vôtre ne dure pas si long-temps que votre merveilleux tempérament reprenne le dessus.

---

## LETTRÉ CCCLXXVII.



A LA ÈME.

Marly, le 16 avril 1714.

JE ne suis plus guère contenté de vos lettres, madame; il me semble que vous changez de style, et que vous n'êtes guère contente de nous. On nous dit des merveilles de M. le cardinal del Giudice; cela étant, je suis ravie du voyage qu'il fait ici, dont personne ne peut deviner la cause; mais pour moi, je croirai toujours qu'il est très-utile de parler à un honnête homme. Je ne comprends pas qu'en ayant si peu, vous ayez renvoyé M. de Brancas et refusé M. de Berwick; vous aurez de



la peine à en trouver de pareils. Quant au reste des affaires dont je n'entends parler que très-superficiellement, j'espère que le roi et ce cardinal éclairciront beaucoup de choses plus aisément et plus promptement que par des lettres. J'arrive en ce moment de Saint-Germain, où j'ai trouvé la reine debout, mais encore bien languissante; rien n'égale sa vertu et ses malheurs; je crains que vous ne perdiez le prince qui vous inquiète : les dents emportent bien des enfants. Notre dauphin est enrhumé; le roi se porte à merveilles. Madame la chancelière est morte; on croit madame Voisin réchappée. Les affaires de l'Église s'aigrissent tous les jours.

C'est tout ce que j'ai la force de vous dire, madame, au retour d'un voyage qui est une fatigue pour ma vieillesse; je me sentirais pourtant bien la force d'avoir l'honneur de vous entretenir, pourvu que vous voulussiez me parler plus sincèrement que vous ne m'écrivez : je ne cesserai pourtant point, madame, de vous honorer, estimer et aimer, puisque vous me permettez de me servir de ce terme.

## LETTRE CCCLXXVIII.



À LA MÊME.

Marly, le 23 avril 1714.

JE souhaite de tout mon cœur que l'infant Philippe surmonte son mal de dents; on perd beaucoup d'enfants par là, et je voudrais bien que Dieu conservât ces princes, que je regarde comme les nôtres. Vous ne ferez point de compliments de joie à M. Pontchartrain; madame la chancelière est morte, et madame Voisin aussi. Je ne crois pas que personne puisse espérer de revoir une reine d'Espagne pareille à celle qu'on a perdue; mais le roi est bien jeune pour ne se pas remarier. Il est aisé de voir, madame, que vous n'êtes pas contente de la paix de Rastadt; on n'en juge pas de même ici, et l'on ne compte pas pour beaucoup que l'archiduc se conserve le titre de roi d'Espagne, comme le roi d'Angleterre prend celui de roi de France, et avec lequel on signe des traités sans que cette difficulté embarrasse. Si vous prenez Barcelone, il faudra bien que les Catalans se soumettent. Si je vous ai fait le portrait du maréchal de Berwick mal à propos, je ne vous l'ai pas fait autre qu'il est: il est étonnant que vous ayez

tant d'estime pour lui et que vous le refusiez. Je suis bien persuadée, madame, que vous désirez une grande intelligence entre nos deux rois : ils seraient bientôt d'accord s'ils pouvaient se voir ; mais comme cela est impossible, il faudra toujours des tiers qui gâteront tout. M. d'Aubigny n'aura pas grand chose à vous dire des conversations que nous avons eues ensemble , car elles ont été bien courtes ; mais il vous fera voir peut-être que le roi désirait de bonne foi que vous eussiez une souveraineté. Pour répondre aux questions que vous me faites sur nos courtisans, je vous dirai que vous êtes fort aimée en ce pays-ci ; et l'on croit le roi d'Espagne un saint, et très-honnête homme ; on le croit souvent mal averti sur ce pays-ci. Vous êtes blessée d'une cabale qui n'est pas telle que vous croyez ; mais, madame, il n'est pas possible de s'expliquer librement sur tout cela, c'est pourquoi il vaut mieux n'en point parler. Je vous suis trop attachée pour ne pas vous dire qu'il est difficile de vous justifier sur ce qui se passe présentement en Espagne : M. de Bergheitz éloigné, M. de Brancas disgracié, M. de Berwick refusé, M. Orry à la tête de toutes les affaires, peu d'Espagnols dans le conseil, beaucoup de charges principales point remplies, la forme du gouvernement absolument changée, le roi très-renfermé ; tout cela, madame, est ce qui occupe présentement notre cour avec des sentiments très-différents : M. le maréchal de Villeroi et moi l'entendons avec douleur.

Vous êtes admirable de ne me pas dire un mot de M. le cardinal del Giudice ; il ne me paraît pas que vous sachiez qu'il soit parti de Madrid, ni pourquoi il vient ici. Mon respect pour le roi catholique m'a fait passer par-dessus les répugnances que j'ai à voir les étrangers, sachant qu'il était chargé d'une lettre pour moi ; je l'ai vu un moment et peu entendu, parce qu'il parlait fort bas et que je suis sourde : on dit tant de bien de lui, que j'espère que ce sera un ange de paix ; il serait bien étrange qu'elle ne se trouvât pas entre nos deux rois, qui certainement s'aiment tous deux et sont tous deux justes.

J'ai toujours cru, madame, que vous n'étiez pas trop bien dans vos affaires, ce que l'on a souvent regardé en moi comme un effet de la simplicité qu'on me reproche en tout ; mais je n'ai jamais vu que vous fussiez occupée de vos intérêts. Il n'y a pas d'apparence, de quelque façon que les choses tournent, que vous puissiez manquer. Je crois que M. d'Aubigny ne peut partir, comme il le dit : des gens alertes soutiennent qu'il n'a point la goutte, mais qu'il ne veut point aller en Espagne ; on en est fâché, car on le regarde comme un homme d'esprit et qui a de bonnes intentions. Je vous supplie, madame, d'assurer le roi catholique qu'il n'y a personne dans le monde qui lui soit plus dévouée que moi, et que je vois avec une grande douleur que je lui suis tout-à-fait inutile.

Les lettres, madame, sont un faible secours

quand on a autant de choses à se dire que nous en aurions : ce ne serait pas présentement sans disputer, car vous me paraissez bien prévenue contre nous ; et quoique nous ayons peut-être quelques torts, il s'en faut bien que ce soit autant que vous le croyez. Il faut donc se réduire à vous assurer que je m'intéresserai toujours à ce qui vous touche, et que votre grand personnage ne m'empêche pas de vous plaindre souvent.

---

## LETTRE CCCLXXIX.

\*\*\*\*\*

A LA MÊME.

Marly, le 29 avril 1714.

JE ne sais que vous dire, madame : il n'est question ici que des affaires d'Espagne, et il ne faut pas vous en dire un mot ; vous ne nous en croiriez pas M. le Maréchal de Villeroy et moi, et je ne connais pourtant personne qui vous soit plus sincèrement attaché. Vous me permettez les questions, avec la condition d'y répondre quand il vous plaira ; vous êtes mal avertie, madame, et vous croyez que je le suis encore plus mal que vous : j'ignore assurément beaucoup de petites intrigues ; mais je n'ignore point les choses prin-

ciales; vous êtes malcontente de nous; vous vous défiez de nous, vous êtes prévenue contre nous; vous avez raison en de certaines choses, vous ne l'avez pas en d'autres; comment démêler par des lettres un écheveau si brouillé, ne s'écrivant pas même bien sincèrement, tantôt par prudence, tantôt par défiance? Vous ne me dites pas un mot de M. le cardinal del Giudice: je ne vois point d'étrangers, la vieillesse m'accable et les incommodités qui la suivent; tout cela aurait pourtant cédé au respect et au zèle que j'ai pour le roi catholique, si j'en avais été la maîtresse. A-t-on le courage, dans un tel état, de remplir une lettre des morts, des mariages, des plaisirs de Marly, des chasses avec l'électeur de Bavière, qui trouve les dames de la cour de très-bonne humeur; je ne le puis gagner sur moi, madame; et ne pouvant vous ouvrir mon cœur, je me réduis à vous assurer que je vous suis toujours très-sincèrement attachée, et que je donnerai de mon sang pour procurer le repos de votre roi d'Espagne: il ne peut me soupçonner en cela d'aucun intérêt; je ne verrai rien de tout ce qui peut arriver, mais je sens un grand respect, une singulière estime et une véritable tendresse pour lui.

Du 30 avril.

J'avais écrit cette lettre hier par avance, madame, parce que le roi a pris une médecine aujourd'hui, et que j'ai moins de temps ces jours-là. Je ferai réponse bien amplement à celle que je

viens de recevoir ; recevez en attendant , madame , tout les remercimens dont madame la duchesse d'Albe me charge pour vous.

---

## LETTRE CCCLXXX.

.....

A LA MÊME.

Marly, le 2 mai 1714.

JE ne comprends point, madame, pourquoi vous recevez deux de mes lettres à la fois, car rien n'est plus réglé que d'avoir l'honneur de vous écrire tous les huit jours par l'ordinaire ; j'ai eu celui de vous dire bien des fois que je ne sais jamais quand les courriers partent : et pourquoi m'en avertirait-on, puisque je ne sais ni les choses dont ils sont chargés, ni celles qu'ils rapportent ? Vous ne me croyez donc point, madame, quand je vous dis que je n'entre dans aucune affaire, et qu'on aurait autant d'éloignement pour me les communiquer que j'ai de répugnance à les entendre ? j'ai toujours été la même là-dessus ; j'étais certainement bien affligée à l'hôtel d'Albret, quand un courtisan venait m'entretenir tête à tête, et que je vous entendais rire avec mesdemoiselles d'Albret, de Pons et de Martel. Vous ne pouvez, madame,

donner plus de louanges au roi d'Espagne que tous ceux qui en reviennent lui en donnent; on dit que c'est un très-honnête homme, rempli de justice, de bonté et d'humanité; que c'est un saint; qu'il entend parfaitement les affaires générales et les siennes particulières; qu'il est timide, particulier, un peu incertain, et n'ayant pas assez bonne opinion de lui-même: voilà, madame, le véritable portrait qu'on nous en fait, qui a tant de rapport à ce que nous avons vu, que nous ne pouvons presque en douter; du reste, les honnêtes gens ont pour lui la tendresse que les Français ont pour le sang de leur maître. Je sais, madame, mieux que personne, l'intention que vous avez toujours eue d'unir les deux rois et les deux nations; j'ai toujours cru le premier article très-possible, et même qu'il serait difficile qu'ils ne s'aimassent pas toujours; je n'ai pas pensé de même sur l'autre, et je n'ai jamais cru qu'il fût aisé d'unir deux nations naturellement opposées l'une à l'autre, et toutes deux assez fières pour vouloir garder leurs coutumes.

Vous avez raison, madame, de dire que je tomberais de mon haut, si je savais que M. de Brancas a dit qu'il vous ferait sortir d'Espagne, et que le roi vous en ferait enlever par cinq cents chevaux. J'ose vous dire qu'il n'est pas croyable que vous ayez ajouté foi à un discours si insensé, et qui ne peut être fait par un homme qui sait fort bien que le roi n'enverra pas cinq cents chevaux à Madrid pour vous prendre. Je crois que le



roi n'a jamais douté que le roi son petit-fils ne vous renvoyât s'il le lui demandait bien instamment, ni que vous ne sortissiez d'Espagne s'il vous l'ordonnait comme votre roi; il n'a point été surpris des assurances nouvelles que vous m'en donnez dans votre dernière lettre, et je crois que vous êtes bien éloignée de le croire capable de telles violences contre une personne qui mérite par toutes sortes d'endroits tant de considérations. M. de Brancas prétend que tout son crime consiste à avoir déclaré aux Espagnols que ce n'était point le roi qui avait envoyé Orry pour gouverner, qu'il n'est point regardé dans ce pays-ci comme capable d'un tel personnage. Je vous parle d'autant plus hardiment sur M. de Brancas, que c'est sans aucun dessein ni intérêt qu'il est rappelé, et que c'est une affaire finie.

Je n'ai jamais compris que vous songeassiez à une retraite; et quand j'ai voulu chercher les raisons que vous aviez pour en vouloir une, j'ai soupçonné que vous envisagiez la mort de la reine, qui était le seul cas qui pouvait vous rebuter du personnage que vous faites. Du reste, madame, j'ai toujours connu votre désintéressement, et, si on l'osait dire d'une personne de votre naissance, votre pauvreté; je ne vous crois pas sans gloire: mais je vous crois sans bien, ou du moins est-il fort disproportionné de ce que vous êtes; c'est une des simplicités dont on m'accuse. Il est impossible que vous n'ayez essuyé bien des chagrins dans la place où vous êtes, et qu'on ne se prenne

à vous de bien des choses que vous ne faites peut-être pas ; mais encore une fois , madame , comment peut-on l'éviter , ayant à faire à tant d'esprits différens ? Nous trouvons l'Espagne assez mal gouvernée , qu'on y change souvent de résolutions , qu'on n'y ménage point assez les Espagnols , que vous ne deviez point mettre Orry dans la grande place où il est : vous pensez à peu près les mêmes choses de nous ; tout ce qui pourrait se dire là-dessus serait sans fin , mais inutile. Vous savez présentement que la paix de l'Espagne avec la Hollande est le point qui retient tout. Vous avez parfaitement bien fait d'envoyer un homme d'importance qui parlera directement au roi. On comprend ici parfaitement l'importance du siège de Barcelone , mais encore plus celle de la paix avec les Hollandais. Je n'ai point de peines particulières à vous annoncer , mais assez d'expérience pour savoir qu'on en a beaucoup dans les grandes places , et que vous ne pouvez les éviter dans l'état présent , où l'on pense si différemment. Notre étonnement est grand , quand vous m'avez mandé que vous ne pouvez comprendre ce qui retarde le voyage de M. de Berwick et que nous prétendons que c'est vous qui l'avez refusé. Il ne demandait pas mieux que de partir , sans autre vue que le siège de Barcelone. Je vous écris , madame , dans l'inquiétude d'une maladie très-violente de M. le duc de Berri , et dont il n'est point encore hors de danger : il est à Marly , et madame sa femme à Versailles , à cause de sa grossesse ; il n'est malade que d'avant-

hier : il a été saigné trois fois , a pris beaucoup d'émétique, et s'est confessé.

Vous voulez donc que je vous écrive toujours ; et pourquoi, madame, le voulez-vous, ne pouvant parler des affaires sérieuses, et n'ayant pas le courage de vous mandér les simples nouvelles? car pour les traits de gaieté, je n'en suis plus capable.

Le respect qu'on doit au roi d'Espagne m'a fait consentir que je reçusse la lettre dont il m'a honorée par les mains de M. le cardinal del Giudice : je crois que c'est la seule fois que nous nous verrons. Je vous réponds, madame, par la même voie que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; votre lettre est triste, et malgré ce merveilleux personnage, vous me faites grande pitié.

---

## LETTRE CCCLXXXI.

.....

A LA MÊME.

Marly, le 6 mai 1714.

J'AI déjà eu l'honneur de vous mander, madame, que l'on compte ici pour rien, que l'empereur ait pris le titre de roi d'Espagne, et que le roi signe des traités avec le roi d'Angleterre qui prend la qualité de roi de France; il est étrange que, dans

de telles matières, vous pensiez si différemment, étant bien instruits de ce qui se passe là-dessus. Je vous ai dit aussi qu'on vous blâmait de n'avoir pas voulu que le maréchal de Berwick allât à Madrid : il comptait y demeurer peu, et seulement pour convenir avec M. Orry des arrangements qu'il avait fait pour le siège de Barcelone, voulant connaître par lui-même avant de commencer une si importante entreprise. Vous savez, madame, la mort de M. le duc de Berri, qui nous met tous dans une étrange consternation de voir ainsi périr tous nos princes, d'avoir à pleurer ceux qui sont morts, et à trembler pour les vivants : votre lettre me prépare à la perte de l'infant Philippe.

Je crois que le roi catholique est bien touché de M. le duc de Berri : ils étaient tous trois fort unis, et ne devaient pas naturellement se séparer si tôt. Je vous conjure, madame, de nommer mon nom à S. M. dans cette triste occasion, et de lui dire que ce prince est mort avec beaucoup de piété et de courage. Nous avons vu ici aujourd'hui notre cher dauphin en bonne santé ; celle du roi se soutient jusqu'à cette heure, quoiqu'il soit extrêmement touché, et qu'il ait été témoin de la maladie et de la mort, sans en perdre aucune circonstance ; ce fut lui-même qui lui fit porter les sacrements, et qui les vit recevoir avec une entière connaissance. Il est allé aujourd'hui voir madame de Berri à Versailles : on ne peut douter qu'elle ne soit très-affligée ; il est fort à craindre qu'elle ne se blesse.

Je ne vous parlerai plus de M. de Brancas ; mais il me semble que vous pouviez ajouter un peu plus de foi à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Je ne puis plus vous mander des bagatelles, et en vérité, je ne les écoute plus moi-même.

---

## LETTRE CCCLXXXII.

.....

A LA MÊME.

Marly, le 14 mai 1714.

IL n'est pas étrange, madame, que vos lettres soient sérieuses, ni que les miennes soient d'une personne accablée de tristesse ; vous en connaissez trop bien les sujets pour que j'aie besoin de vous les expliquer, et je suis persuadée que S. M. C. aura été bien touchée de la mort de M. le duc de Berri. Vous êtes trop bonne Française pour ne vous pas intéresser à tout ce qui touche votre patrie ; toute notre consolation est dans la santé du roi et de monseigneur le dauphin.

Je ne dois pas me plaindre de votre sincérité, dans laquelle je répons présentement ; mais, madame, vous raisonnez sur des fondements qui ne sont pas tout-à-fait véritables : vous croyez que

nous étions en état de continuer la guerre et de réduire l'empereur et l'empire à nous demander la paix ; et je vous assure que M. Desmaretz, chargé des finances, ne l'a pas souhaité plus ardemment que M. le maréchal de Villars, qui aurait eu tout l'honneur de la guerre : il ne se trouvait pas en état de passer les montagnes ; il fallait s'en tenir à une défense qui n'était bonne à rien. Vous ne me croirez pas, mais je vous dis pourtant la vérité. Vous savez présentement ce qui retarde le siège de Barcelone. Le roi ne désire rien tant que de voir les Catalans soumis ; mais il s'est engagé que le roi son petit-fils signerait la paix avec la Hollande. Voilà, madame, où nous en sommes présentement ; j'espère que le roi catholique lèvera cette difficulté. J'ai déjà eu l'honneur de vous mander que M. le maréchal de Berwick voulait conférer avec vous sur les moyens nécessaires pour ce siège, ne voulant pas s'embarquer au hasard d'y manquer de tout : quel mal vous aurait-il fait d'être quinze jours à Madrid ? Je ne vois point M. le cardinal del Giudice ; je ne sais point ce qu'il fait ni ce qu'il dit sur M. le marquis de Brancas, dont je ne veux plus vous parler, parce que vous ne faites pas un grand cas de ce que je vous dis.

Ce serait assurément, madame, un beau personnage que de contribuer à l'union de nos deux rois : je ne crois pas que leurs personnes cessent jamais de s'aimer ; mais il est impossible, que, ne s'expliquant pas directement l'un à l'autre, il n'y ait souvent des incidents à démêler, qui dépendent souvent de ceux qui les traitent.

Je suis ravie, madame, que l'infant don Philippe se porte mieux; j'avais grand'peur pour lui, sur votre dernière lettre. Le cardinal italien réussit fort bien ici, c'est tout ce que j'en sais, et qu'il voit le roi autant qu'il lui plaît. M. le prince de Conti a la fièvre continue avec des redoublements. La grossesse de madame la Duchesse se confirme, et celle de madame la duchesse de Berri va bien, malgré sa douleur.

La reine d'Angleterre est mieux, et compte aller à Chaillot dans quelques jours. Madame de Vaudemont me mande que le roi d'Angleterre est assez languissant, et qu'il va à Plombières. Je suis bien triste, madame, mais toujours la même pour vous.

---

## LETTRE CCCLXXXIII.



A LA MÊME.

Versailles, le 20 mai 1714.

Je suis ravie, madame, que l'infant Philippe se tire d'affaire, et encore plus de ce que S. M. C. n'a plus de fièvre. Dieu veuille conserver sa personne et sa famille! Je n'ose me donner l'honneur de lui écrire sur notre dernier malheur; il nous

en arrive trop souvent. Je crois qu'il sera bien sensible à la mort de M. le duc de Berri, s'étant toujours aimé bien tendrement tous trois : les desseins de Dieu sont incompréhensibles, nous n'avons qu'à nous y soumettre. Je crois comme vous, madame, que l'inégalité des saisons fait beaucoup de malades : je ne pourrais vous parler aujourd'hui que de morts et de mourants. La maréchale d'Estrées est morte; ce peut être de vieillesse : c'est pourtant d'une esquinancie. Le maréchal de Chamilly se meurt, qui est bien vieux aussi. Madame la duchesse de Lorges se meurt; c'est la poitrine qui la tue : je ne pense pas qu'elle ait plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. M. le prince de Conti est hors d'affaire de sa rougeole : il l'a donnée à madame sa mère, qui en a été plus mal que lui; mais on dit qu'elle est hors de danger. Madame la duchesse de Berri a eu quelques petits accès de fièvre tierce : elle est dans le temps où elle a accoutumé de se blesser. La belle-fille de M. Desmaretz est accouchée d'une fille. Ce n'est pas assez de dire que le roi se porte bien, il semble que sa santé augmente tous les jours, et son visage est surprenant. Notre cher dauphin se fortifie et embellit encore : c'est un très-aimable enfant, sans aucune flatterie.

Il est vrai, madame, que je n'aime pas les assujettissemens, et que, si j'étais un peu moins vieille, je n'aurais jamais pris de chocolat qu'en passant : mais je me trouve très-bien d'en faire mon souper, et mon régime n'est pas mauvais,



puisque je vis encore. Si je croyais que votre chocolat fût meilleur que le nôtre, je vous en demanderais, madame, bien librement : vous me paraissez plus née pour donner que pour recevoir; mais ce peu de vanille que vous y mettez me fait croire qu'il y a plus de cacao que dans le nôtre, et on prétend qu'il est très-froid. La goutte a repris à M. le maréchal de Villeroi, plus violente que jamais; il souffre beaucoup : c'est la pénitence du bel air du marquis de Villeroi. Je ne cherche, madame, qu'à vous plaire; vous ne me nommez pas le nom des ministres que vous avez ici : je ne vous parle que des particuliers; mais quoi que vous fassiez, je vous serai toujours très-sincèrement attachée.

---

## LETTRE CCCLXXXIV.

.....

A LA MÊME.

Versailles, le 28 mai 1714.

J'AI à répondre, madame, à votre grande lettre du 12. Il y a une ironie sur l'attachement que j'ai pour S. M. C., et pour les princes ses enfants, que j'ai fort bien sentie; mais je vous la pardonne de tout mon cœur, sentant bien que votre grand

personnage a de grandes peines. Tant que les princes seront enfans, ils ne nous donneront de chagrin que sur leur santé, tout le reste en est agréable. Je n'appellerai jamais triomphes, les discours de nos ennemis, ni ce qu'ils sèment dans leurs peuples. Les Catalans seraient bientôt abaissés si vous vouliez signer la paix avec la Hollande, et ce sont là les seuls moyens de punir leur révolte et leur insolence.

L'archiduc sait bien que la paix que nous avons faite avec lui n'est pas honteuse. Toute la flatterie qu'on a pour les rois n'empêchait pas qu'on ne trouvât celle de Gertruydenberg très-humiliante pour la France : celle-ci n'est pas traitée de même.

Pourquoi faites-vous semblant de ne pas entendre, quand je vous ai reproché de n'avoir pas voulu le maréchal de Berwick pour quinze jours à Madrid ? ce refus a fait dire que vous ne vouliez point qu'on vous parlât franchement : c'est pourtant, madame, ce qu'il y a de meilleur.

Quant à M. de Bergheitz, nous savons fort bien qu'il a voulu sortir d'Espagne ; mais nous savons aussi qu'il a trop d'honneur et d'affection pour son roi, pour le quitter, s'il croyait avoir sa confiance, et par là lui être utile.

M. le cardinal del Giudice est très-estimé à notre cour : il paraît plein d'esprit ; sa conduite est réservée ; il ne perd point d'occasions de s'approcher du roi ; il a demandé à venir à Marly : nous saurons, quand il lui plaira, pourquoi il est venu. Nous avons un autre muet en M. de Cha-

lais, qui est à Paris, sans vouloir rien dire. Il nous vient de Flandre M. le baron de Capres, qui ne dit mot non plus. Vous leur ouvrirez la bouche quand il vous plaira; mais les Français ne l'ont pas assez fermée pour se taire sur leur étonnement.

Je ne me serais point dégagée des affaires, quoique je ne les aime pas, si je pouvais vous entretenir, madame; mais les lettres n'ont point de répliques, ou elles vont si lentement, qu'on oublie, d'un ordinaire à l'autre, ce qu'on s'est mandé.

Je me suis bien aperçue du changement de votre style; mais vous me faites si grande pitié, malgré tout l'éclat qui vous environne, que je vous pardonnerais quelque chose de plus violent qu'une petite aigreur. Il est vrai, madame, que la santé du roi est inaltérable : vos ministres vous le manderont comme moi, et que notre dauphin est très-joli et très-sain; mais il n'en est pas de même de votre ami M. le maréchal de Villeroi : il est cruellement tourmenté de la goutte, depuis les pieds jusqu'à la tête. On vient de m'assurer qu'il part aujourd'hui pour Villeroi, n'étant point en état d'aller à Marly; il va chercher un peu de repos chez lui : je ne crois pas que les courtisans en trouvent loin du roi. Madame la Princesse me fit l'honneur de venir ici hier : elle vous aime, madame, bien véritablement; mais elle voudrait que la paix de Hollande fût signée, et n'entendre pas dire à tout le monde que votre seul intérêt s'y oppose. M. le duc de Richelieu se tire, à quatre-vingt-sept ans, d'une apoplexie. Je vous con-

jure, madame, de me pardonner la liberté de mes lettres; mon attachement pour vous en est la cause.

---

## LETTRE CCCLXXXV.

\*\*\*\*\*

A LA MÊME.

Marly, le 2 juin 1714.

IL est bien affligeant et bien surprenant, madame, de perdre tous nos princes : toute la dissipation de la cour ne peut consoler du vide qui y est présentement. Dieu l'a voulu, et il n'y a que cela à dire. La grossesse de madame de Berri paraît si heureuse jusqu'ici, que l'on peut espérer un garçon. Notre dauphin se porte très-bien, et la santé du roi devient tous les jours plus surprenante. Je suis ravie, madame, de ce que le roi catholique vient de faire, et j'espère, sans rien savoir encore, qu'il sera bientôt maître de Barcelone.

Rien ne serait plus utile que de vous dédommager de ce que vous perdez, car quelque grande que soit votre place, je comprendrais fort bien que vous pourriez vouloir vivre en repos; mais il n'y a guère d'apparence que le roi d'Espagne y consentit : il y perdrait trop, et vos aimables princes

aussi. Tout ce que M. le cardinal del Giudice dit de monseigneur le prince des Asturies est surprenant; il en entretint l'autre jour le roi pendant toute la promenade. La duchesse de Lorges mourut avant-hier : -c'est une grande douleur pour la famille de M. de Chamillard, qui est parfaitement amie. Je dicte cette lettre, madame, avec la fièvre : il y a long-temps que je ne l'avais eue; mais il faut s'attendre à toutes sortes de maux à l'âge que j'ai. Comptez, s'il vous plaît, que je ne cesserai jamais de vous honorer, respecter et aimer, si vous me permettez de le dire.

---

## LETTRE CCCLXXXVI.



A LA MÊME.

Marly, le 9 juin 1714. <sup>m</sup>

JE n'ai point encore reçu, madame, la lettre que j'attends de vous par l'ordinaire : je réponds présentement à celle que m'a apportée M. le prince de Chalais; il l'a fait passer par madame de Caylus, à qui il a rendu visite. J'aurais reçu la sienne bien volontiers, madame, si j'étais maîtresse de ma conduite; mais il faut, ici, éviter avec soin tous ceux qui sont dans les affaires, tant pour ne leur

point nuire que pour ne se pas nuire à soi-même : je suis même plus propre qu'un autre à faire des imprudences par ma franchise naturelle ; et si la politique consiste dans la dissimulation, il est certain que je n'y suis pas propre. Il faut que je m'en tienne à vous, madame, qui souffrez tout ce que je prends la liberté de vous dire, parce que vous connaissez parfaitement mes intentions. Pourquoi avez-vous tant fait attendre le consentement de la paix avec la Hollande ? Barcelone serait présentement à vous, et il n'y aurait point de mécontentement de part et d'autre. Mais enfin, madame, le maréchal de Berwick part dans huit jours, et j'espère qu'avec la grace de Dieu il soumettra les rebelles : il m'a paru qu'il compte faire un tour à Madrid, mais en simple courtisan, qui ne vous dira que ce que vous voudrez bien entendre. On ne peut vous refuser les louanges sur votre désintéressement, et vous avez toujours été si intacte là-dessus, que c'est ce qui a le plus surpris quand on vous a vu vouloir quelque chose pour vous. Quant à moi, j'ai compris qu'envisageant la mort de la reine, vous vouliez une retraite, et comme vous n'êtes point accoutumée à penser basement, vous avez voulu une souveraineté : on prétend qu'elle était assurée, si vous ne vous étiez point opiniâtrée à vouloir la garantie des Hollandais.

Nous sommes si éloignés de vous, madame, qu'il est impossible de concerter promptement avec vous ; et si vous y ajoutez, de votre côté, de

la lenteur et de l'incertitude, les affaires n'iront pas bien vite. Il est vrai que la mission de M. de Chalais a paru très-extraordinaire : il arrive pour ne dire mot, avouant pourtant qu'il est envoyé; mais il est inutile de repasser ainsi sur tout ce qui est passé. Il me paraît que vous ne doutez pas que je voie M. le prince de Chalais : il est vrai qu'il ne devait pas être mis au nombre des étrangers, et les Espagnols mêmes ne devraient pas être regardés de nous sur ce pied-là. Vous ne voulez pas entendre qu'on ne veut point ici que qui que ce soit entre dans les affaires, excepté les ministres; que mon inclination s'accommode parfaitement avec cet ordre-là, et que je suis d'une caducité et d'une santé à ne pouvoir plus rien faire ni rien entendre. Madame de Caylus le trouve aussi mauvais que vous, madame, et voudrait que M. le prince de Chalais eût été excepté : elle en a reçu une visite qui lui a fait grand honneur et beaucoup de plaisir, par les assurances qu'il lui a données de la continuation de vos bontés; au reste, vous seriez bien contente de moi sur ce qui la regarde, et je conviens avec vous, madame, que c'est une des plus raisonnables femmes que nous ayons ici : elle a un peu changé ses idées sur un chapitre qui m'éloignait d'elle; et d'ailleurs son commerce est si agréable, que, sans compter la parenté, je ne pourrais m'empêcher de la distinguer. Elle prendra la liberté de vous recommander son beau-frère, pour lequel M. de Chalais l'a assurée que vous aviez de bonnes in-

tentions, et les intentions chez vous, madame, sont suivies d'effets. Elle envoie son second fils à Barcelone, qui pourra bien demeurer quelque temps avec son oncle.

J'ai l'honneur de vous écrire avec un grand désordre, et à mesure que les choses me viennent dans l'esprit, assez abattu par les continuelles incommodités que j'ai, et une petite fièvre qui me consume, sans pourtant m'achever.

Je ne doute point, madame, que le roi ne pense ce qu'il doit penser sur l'abandon que vous faites de vos intérêts; mais vous ne devez pas douter aussi qu'il n'ait voulu mieux que personne que vous eussiez une souveraineté, et ainsi il est vraisemblable qu'il fera tout ce qui lui sera possible pour l'obtenir. Quelque grande idée que j'aie de votre place, je comprends que vous voudriez avoir une retraite assurée : après cela, on demeure plus tranquillement où l'on est. Le maréchal de Villeroi est à Villeroi avec la goutte. Il y a quelque petite sédition à Lyon par rapport à quelques impôts; il n'y a pas d'apparence qu'elle puisse avoir de suites. Madame la duchesse d'Orléans est grosse, et madame sa fille se porte fort bien. Nous partons demain pour Rambouillet. Ma seule consolation dans des mouvements qui me conviennent si peu, est de voir que le roi en ait la force. Il se porte à merveille.

---



## LETTRE CCCLXXXVII.

A LA MÊME.

Rambouillet, le 16 juin 1714.

LA lettre que je reçus de vous l'ordinaire passé, madame, arriva si tard, que je ne pus rien ajouter à celle que j'avais eue l'honneur de vous écrire par avance; je m'en vais donc y répondre présentement.

La joie a été très-grande de ce que le roi d'Espagne a fait pour la paix de Hollande, car nous la croyons ici aussi nécessaire que vous la croyez honteuse : je parle de toutes sortes de places. La plus grande pénétration va à connaître ce qu'on voit dans les gens; mais je ne croyais pas qu'elle s'étendît sur les lettres, et cependant, madame, je vois que vous avez connu dans les miennes quelque petit refroidissement pour vous. Il est vrai qu'on pense très-différemment quand on est si éloigné et sans se pouvoir dire les raisons qu'on a. Je n'en trouvais point à empêcher la paix, et je ne pouvais souffrir de manquer de justification pour vous. Je sais que le sacrifice qu'on vous a demandé est grand; mais l'intérêt d'une paix dont le roi était garant est aussi un intérêt bien sérieux. C'est

ce grand éloignement où nous sommes qui me tente souvent de n'avoir pas un si fréquent commerce avec vous, quelque honorable qu'il me soit; mais il me paraît bien fâcheux de s'écrire des bagatelles que vous apprenez de tous côtés et dont vous ne vous souciez guère, et de n'oser traiter les chapitres importants qui tiennent au cœur et sur lesquels on pourrait s'éclaircir fort aisément. Cependant c'est un mal sans remède; M. de Ville-roi ne me passe pas ces tentations, et trouverait peut-être bien mauvais que je vous en fisse la confiance : mais je voudrais, madame, ne vous rien cacher.

Il est vrai que plus on pense à la perte que nous avons faite de M. le duc de Berri, et plus on en est affligé. On ne s'accoutume point à voir un si grand nombre de nos princes réduit à un si petit. Voilà encore madame la duchesse de Berri blessée d'une fille qui n'a vécu que quelques heures, et toute la maison de feu M. son mari bien désolée. Le mauvais état des affaires avait obligé de tirer de l'argent de toutes les charges, et ce sont autant de gens ruinés. Si on ne regardait toutes ces choses-là avec la soumission qu'on doit à la volonté de Dieu, on se désespérerait. Il est vrai, madame, que M. le maréchal de Berwick avait désiré passer à Madrid pour voir tous les moyens qu'on lui fournirait pour le siège dont on le charge. Ce n'était point sur l'ouverture de la tranchée qu'il voulait vous consulter, quoique je croie que rien ne passe vos connaissances. Il a eu quelques accès de fièvre

tierce ; mais avec le secours du quinquina, il espère partir le mercredi. J'ai toujours bien compris la différence qu'on devait faire ici des ministres d'Espagne d'avec ceux des cours étrangères ; et vous me l'avez bien appris, madame, quand vous me forçâtes à voir M. le duc d'Albe : vous avez vu le commerce et l'amitié que je liai avec madame la duchesse d'Albe. Ainsi madame, j'aurais vu de tout mon cœur M. le cardinal del Giudice, si j'étais maîtresse de ma conduite : je me suis déjà expliquée plusieurs fois avec vous sur ce sujet. L'estime dont vous voulez que je croie que le roi catholique m'honore m'est sensible au-delà de tout ce que je pourrais vous dire, madame, étant plus attachée à ce prince que je ne puis l'exprimer

M. le duc est fort aimé ; M. le prince de Conti ne l'est pas tant : il ne sait point vivre, il a beaucoup d'humeur ; mais il est encore bien jeune et a beaucoup d'esprit. Je n'ai point l'honneur de vous écrire sans vous parler de la santé du roi et de celle de M. le dauphin ; je suis très-persuadée de l'intérêt que vous y prenez, et vous pouvez vous fier, madame, à ce que je vous dirai, car je ne comprends point la dissimulation là-dessus, et s'il en fallait, vous sauriez bien en avoir. Comptez donc que la santé du dauphin se fortifie tous les jours, qu'il est beau et bien fait, extrêmement gai et montrant beaucoup d'esprit ; quant à celle du roi, il y paraît du miracle, car, sans aucune exagération, il se porte beaucoup mieux qu'il ne faisait il y a vingt ans : il mange toujours autant qu'il a accou-

tumé, et surtout le soir ; c'est ce qui fait trembler tout le monde. Nous sommes ici dans les plaisirs depuis le matin jusqu'au soir : tous les jours chasses, souvent la curée sous mes fenêtres, tous les soirs musique. Nos princesses sont plus robustes que nos gens de guerre, et joignent à la liberté qui est assez grande présentement partout, celle de la campagne.

Le maréchal de Villeroi est parti pour aller calmer le bruit qui est à Lyon : il a trouvé des forces, dès qu'il a été question du service du roi. Il se croit mal avec vous, madame, et n'en est pas moins vif sur ce qui vous regarde ; vous seriez très-injuste de perdre un tel ami.

On avait pris toutes sortes de précautions pour que tous les princes fussent avertis du travail de madame la duchesse de Berri ; mais tout s'est passé aussi brusquement que malheureusement. Croyez, madame, que, malgré toutes nos querelles, je suis et serai toute ma vie la personne du monde qui vous honore le plus, et la plus touchée de votre mérite.

---

## LETTRE CCCLXXXVIII.



A LA MÊME.

Marly, le 24 juin 1714.

Vous avez raison, madame, de regarder les reproches que je vous fais comme des marques de mon attachement; je crois que vous n'en n'avez pas reçu de plus forts que de M. le maréchal de Villeroi et de moi, qui savons pourtant assez vivre pour ne pas prendre de telles libertés avec vous, sans la confiance que nous avons dans votre discernement : nous devons donc être tous deux à peu près de la même manière. J'espère recevoir par l'ordinaire encore une lettre de vous, puisque celle-ci est venue par un courrier, dont vous me paraissez mieux instruite que je ne le suis des nôtres. Vous êtes cruelle de vouloir toujours un commerce avec une personne que vous faites étouffer pour n'oser vous dire un mot de ce qu'elle sait et de ce qu'elle pense, et qui cherche dans sa tête de quoi remplir ses lettres du mariage de mademoiselle de Châtillon avec un homme de robe de Rouen, qui a quatre-vingt mille livres de rente; de la mort subite de madame la duchesse de Bouillon, qui n'eut de connaissance ni de loisir, que de

faire signe qu'on la saignât : mais elle expira dans le moment ; du voyage de Ramboüillet, où j'ai eu tant de plaisir et de santé, qu'il semblerait que toutes mes maladies ne viennent que de chagrin. Je ne mets pas au nombre des choses inutiles de vous répéter toujours que le roi et M. le dauphin se portent à merveille. Nous n'avons point encore de nouvelles de Lyon depuis que M. le maréchal de Villeroy y est.

Du 25 juin.

Il ne me vient rien par l'ordinaire, et je n'ai rien appris de ces belles choses dont je remplis mes lettres, si ce n'est que madame la duchesse de Vendôme est raccommodée avec M. le duc et madame la duchesse du Maine : vous ignoriez peut-être, madame, qu'ils étaient brouillés, ce qu'il ne faut pas vous cacher. Madame de Vendôme n'avait aucun tort dans l'accommodement qu'elle avait fait avec madame la duchesse ; mais elle en avait beaucoup de s'en être cachée à M. et à madame du Maine, avec lesquels elle passait sa vie et auxquels elle avait de très-grandes obligations dont j'ai été plusieurs fois témoin. Je finis, madame, pour aller chez le roi à cette médecine de précaution, dont il se trouve si parfaitement bien.

---

## LETTRE CCCLXXXIX.



A LA MÊME.

Marly, le 1<sup>er</sup> juillet 1714.

JE vous assure, madame, que le roi est très-fâché toutes les fois qu'il fait quelque chose qui ne plaît pas au roi son petit-fils; mais il a cru la paix de la Hollande absolument nécessaire, étant engagé envers les Hollandais. C'est un grand malheur, madame, que les deux cours, dont nous souhaitons l'union, pensent souvent différemment; vous êtes persuadés que nous ne devons point faire la paix, et nous le sommes que la France ne pouvait plus soutenir la guerre: comment s'accommoder sur des fondements si différents? Mais enfin la paix est faite de tous côtés; j'espère que Barcelone sera bientôt soumise, et que le roi d'Espagne sera paisible. Ne voulez-vous point entendre raison sur ce que je ne vois personne, et pouvez vous croire que je regarde les ministres du roi catholique comme ceux des autres princes? Mais encore une fois, on ne veut point ici que les femmes entrent dans les affaires; et je ne suis pas fâchée qu'elles me soient interdites; car, outre que je ne les aime point, j'y ferais certainement des imprudences,

sans compter toutes celles qu'on m'imputerait. Du reste, madame, je vous prie de croire et de persuader à S. M. C. que je rassemble dans sa personne toute la tendresse que j'avais pour chacune de celles que nous avons perdues. Jugez, après cela, si j'aurais vu avec plaisir M. le prince de Chalais, et traité avec lui un chapitre qui doit donner quelque consolation au roi. S'il regardait ce qui est de ma connaissance, vous en seriez certainement bien instruite, car je souhaite très-ardemment son bonheur; mais je ne puis rien dire, et je me réduis à prier qu'il trouve ce qu'il mérite, ce qui n'est pas aisé, deux fois en sa vie. On ne sait pas mauvais gré à celui qui s'est tu jusqu'à ce qu'on lui eût permis de parler, mais on trouvait bizarre qu'il fût venu pour garder le silence. M. le chancelier se retire; son successeur n'est pas encore nommé.

Si je pouvais m'expliquer avec vous, madame, ma lettre serait plus longue et vous convaincrail que nos disputes ne diminuent rien de l'estime, de la confiance, du goût et du respect avec lequel je vous suis attachée pour toute la vie.

---



## LETTRE CCCXC.

A LA MÈME.

Marly, le 9 juillet 1714.

Je vous dis vrai, madame, en vous assurant que je ne suis point maîtresse de ma conduite dans ce qui a rapport aux affaires, et vous me dites vrai, quand vous croyez que je ne les aime pas, et que je me retire le plus qu'il est possible. Si vous me voyiez, madame, vous conviendriez que je fais bien de me cacher; je ne vois presque plus, j'entends encore plus mal; on ne m'entend plus, parce que la prononciation s'en est allée avec les dents; la mémoire commence à s'égarer, je ne me souviens plus des noms propres, je confonds tous les temps; et nos malheurs, joints à mon âge, me font pleurer comme toutes les vieilles que vous avez vues. Jugez, madame, si, dans cet état, on a grande envie de se produire, et si on n'a pas raison de se trouver malheureuse d'être sur le théâtre, et un théâtre qui court depuis le matin jusqu'au soir. Mais après tout cela, madame, j'aurais été ravie de voir M. de Chalais, et de parler du roi catholique, que j'aime tendrement et très-désintéressément. Croyez-vous, madame, que je n'eusse

pas été bien aise de savoir ce que vous faites depuis le matin jusqu'au soir, et toutes les particularités de votre aimable cour ? On n'aurait point voulu croire que je m'en fusse tenu là, et il n'y a personne qui n'eût raconté nos conversations. Je ne me sens pas si pressée de voir M. le cardinal del Giudice, car tout le monde tombe d'accord qu'il parle très-mal français.

Notre commerce ne serait pas fade assurément, si nous nous disions tout ce que nous pensons : j'attendrais peu de louanges pour nous, et vous entendriez bien des blâmes sur la solitude dans laquelle vous retenez le roi catholique, et sur l'exclusion que vous donnez à toute une nation qui n'a jamais paru être sans aucun mérite ; mais à quoi serviraient toutes ces disputes ?

Oui, madame, je m'informe de temps en temps de votre souveraineté, et l'on me répond que l'empereur n'en veut pas entendre parler ; mais j'espère, madame, que la conquête de Barcelone le rendra plus traitable, et que nous verrons la paix de tous côtés. Notre maréchal de Villeroi est encore à Lyon, où il apaise tout ; je crois qu'il reviendra bientôt. J'ai bien de la joie, madame, de l'approbation que vous donnez à l'abbé de Mornay : il est très-honnête homme, propre aux affaires, et d'un esprit fort doux. M. le cardinal de Janson, qui l'avait mené à Rome, m'a dit de grands biens de lui ; mais il me semble qu'il n'aura guère de choses à démêler avec vous.

Vous aurez appris le changement de nos chance-

liers : celui-ci est fort de mes amis ; c'est une bonne tête, et homme plein d'honneur et de droiture ; il est moins vif que son prédécesseur.

On dit que madame la duchesse de Berri viendra ici au premier jour, et qu'elle est très-renfermée avec trois ou quatre jeunes femmes : elle voit, les soirs, les gens de sa maison ; elle viendra à Fontainebleau, où l'on dit qu'elle projette de vivre dans une grande solitude. On ne parle ici que de chasses ; tous nos princes ne font autre chose, et le roi y va aussi souvent que ses affaires le lui peuvent permettre : il est en bonne santé, le dauphin aussi.

Madame de Caylus est bien sensible et bien reconnaissante de toutes vos bontés pour elle et pour les siens. On me dit hier au soir que le duc de Richemont, passant sur le Pont-Neuf, avait reçu un coup d'épée au travers du corps : on ne sait encore ce que c'est ; mais je sais fort bien, madame, que je suis entièrement à vous. J'espère que M. d'Aubigny vous désabusera de bien des choses ; il est bien instruit et passe pour avoir beaucoup de sens et d'esprit.

---

## LETTRE CCCXCI.

A LA MÊME.

Marly, le 16 juillet 1714.

CE sont les tentations que j'ai sur le commerce dont vous m'honorez, que M. le maréchal de Villeroi ne voulait pas que je vous confiasse, madame; car, pour les éclaircissements, il les voudrait de tout son cœur et pour moi; mais il sait bien qu'ils ne sont pas possibles, et qu'outre le danger qu'il y a toujours pour les lettres; on ne finirait pas en cinq cents, de ce que l'on éclaircirait dans une conversation: il faut donc s'en tenir à ce qui vous plaît, madame, et parler de choses indifférentes, en n'osant traiter celles qui nous tiennent à cœur. Vous jugez fort bien du séjour de M. le maréchal de Villeroi à Lyon; il y est adoré et pacifie tout, et avec tant de douceur, que je crois qu'il fera pendre quelques révoltés sans déplaire; mais je suis fâchée de ce qu'il est nécessaire qu'il y demeure encore quelque temps, car je ne veux pas lui écrire, et j'aurais bien des choses à lui dire. Il est vrai, madame, que l'archevêché de Lyon est comme héréditaire dans cette maison, et toutes les autorités dans la province;

ce qui n'est pas trop bon en bonne politique, car tous les Villeroi ne seront pas peut-être toujours tels que ceux que nous connaissons. Quant à l'abbé de Villeroi, je ne le connais point assez pour me mêler de son établissement; les places dans l'Église intéressent un peu la conscience de ceux qui les donnent, et l'on a bien assez de ses péchés, sans avoir à répondre de ceux des autres: cependant je ne sais rien qui lui donne l'exclusion, et l'inclination du roi est tout entière pour M. le maréchal. Il est vrai, madame, que je n'aime pas à me mêler d'affaires, que je suis naturellement timide; mais il est vrai aussi que je ne m'en suis que trop mêlée: c'est moi qui ai attiré M. l'abbé de Fénelon, sur la seule réputation de son mérite: quel déplaisir ne m'a-t-il pas attiré! c'est moi qui ai désiré ardemment l'archevêché de Paris: quelles terribles affaires avons-nous présentement contre un prélat qui, étant irrépréhensible dans ses mœurs, tolère le plus dangereux parti qui pût s'élever dans l'Église; qui désole sa famille et afflige sensiblement le roi dans un temps où sa conservation est si nécessaire! Ces expériences, madame, augmentent encore ma timidité. Je sais que Dieu jugera mes intentions, et qu'elles ont été bonnes; mais le mal que l'on en souffre n'est guère moins grand.

Vous avez donné une grande idée du crédit que j'ai auprès de vous à M. l'abbé de Mornay; il est charmé de la manière dont vous l'avez traité, madame, et des bontés dont le roi l'a honoré: je vous en suis infiniment obligée; mais il n'en trou-

vera que plus de désagrément à la cour de Portugal. J'espère qu'en se faisant connaître, il se montrera capable d'emplois moins ennuyeux que celui-là.

Madame la duchesse de Berri est toujours à Versailles en parfaite santé, assez enfermée selon son inclination ; il est peu question d'elle. On espère un prince de l'heureuse grossesse de madame d'Orléans. Ce sera lundi qu'on fera le service de M. le duc de Berri ; après quoi, sa maison se séparera : les gens de condition pourront dans la suite retrouver quelque place ; mais tous les autres malheureux qui avaient acheté leurs charges seront bien à plaindre. Nous avons tant fait de ces pertes-là qu'on ne voit que gens ruinés.

Vous êtes bien bonne, madame, d'avoir fait faire à l'abbé de Mornay les visites que vous avez jugées à propos, et je crois que c'est madame la duchesse d'Albe que vous lui avez ordonné de voir ; il est vrai que nous l'aimons fort *en ce pays-ci*, et que le mari et la femme s'y étaient attiré l'estime de tout le monde.

M. le duc de Charolais est malade à Versailles, et en soupçon de la petite-vérole : c'est le plus bel enfant qu'on puisse voir, et celui de tous qui ressemble le plus à madame de Montespan. Vous ne vous plaindrez pas, madame, des traitements que l'on fait ici à M. le cardinal del Giudice : jamais étranger n'y a fait une telle figure ; il est établi à Marly, et ne quitte guère le roi ; c'est le plus merveilleux courtisan : il est dommage qu'il ne parle



pas bien français; mais le roi entend fort bien l'espagnol et l'italien. Le cardinal parle souvent de monseigneur le prince des Asturies, dont il conte mille gentilleses; je crois qu'il vous mandera aussi que nous avons un dauphin qui devient tous les jours plus aimable. Toute la cour se rassemblera à Fontainebleau, où elle est toujours plus grosse qu'ailleurs. On dit que M. le cardinal del Giudice ira; mais il la verra bien différente de ce qu'elle était avant nos malheurs.

---

## LETTRE CCCXCII.

.....

A LA MÊME.

Marly, le 22 juillet 1714.

JE crois comme vous, madame, qu'il n'y a jamais eu tant de matières de conversation que nous en avons présentement; mais je crois aussi que nous ne devons ni l'une ni l'autre les traiter par des lettres; je ne suis pas naturellement défiante, je crois M. de Torcy très-fidèle; mais j'ai toujours cru qu'il était très-imprudent d'écrire ce que nous ne voudrions pas qu'on vît que nous avons écrit. Il s'en faut donc tenir, madame, à écrire pour écrire, puisque vous voulez continuer

le commerce dont vous m'honorez : aussi-bien n'y aurait-il pas grand'chose à faire quand nous aurions mis un jour tout ce que nous pensons.

Je suis bien persuadée que vous remplissez tous vos devoirs, et c'est ce qui nous attire le plus de blâme de ceux à qui nos devoirs ne conviennent pas ; mais pour peu qu'on ait d'expérience, il est aisé de se mettre au-dessus des discours. Que vous êtes heureuse, madame, d'être indifférente ! les personnes d'un autre tempérament ne devraient jamais se mêler de rien : j'en parle comme savante.

Il me semble que tous les étrangers ne haïssent pas la France, quand ils ne viennent que pour la voir. M. le cardinal del Giudice doit en être content ; jamais étranger n'a été si bien traité : il est établi à Marly, non pas comme un courtisan, mais comme un officier nécessaire auprès du roi : il ne perd pas un moment de le voir, et il en est très-bien reçu. Il est très-poli, commode à vivre et tout le monde s'accommode de lui ; il est très-circonspect dans ses discours qui sont souvent remplis avec le roi des louanges de M. le prince des Asturies, qu'il paraît admirer. Madame la comtesse de Ribera trouvera ici bien des parents d'une très-belle et bonne figure en toute façon, et on la saignera tant qu'elle voudra. Vous avez bien de la bonté, madame, de penser à M. l'abbé de Mornay ; je le trouve fort à plaindre d'avoir passé par votre cour.

Je n'ai pas été un moment surprise du dessein



de S. M. C. ; il ne pouvait pas penser autrement , étant d'une aussi sincère piété qu'est la sienne. J'ai bien assuré que feu M. le dauphin aurait fait la même chose , et peut-être plus vite ; je l'ai entendu bien des fois le dire à mon aimable princesse , qui lui en parlait en raillant.

J'entre fort dans les peines d'un retardement qui ne se peut guère abrégér, et je souhaite de tout mon cœur que cette princesse fasse le bonheur d'un prince auquel je suis bien attachée ; je l'espère de la bonté de Dieu pour lui , qui le sert avec tant d'innocence et de fidélité. Il sera bien difficile que ce secret soit gardé encore longtemps , c'est-à-dire son choix ; car , pour se remarier , il n'y a personne qui en doute , ni qui le désapprouve , si ce n'est peut-être quelques libertins.

Je crois que je vous manderai bientôt la mort de M. de Beauvilliers ; il est d'une faiblesse à ne pouvoir aller loin : on dit que madame sa femme est aussi sèche que lui. M. le maréchal de Villeroy est toujours à Lyon ; je commence à trouver son absence bien longue. Je suis ravie de voir votre vivacité sur ses intérêts , malgré tous vos démêlés. Tout ceci est dicté à la fin d'une fièvre qui vient de n'être pas tout-à-fait insensible.

---

## LETTRE CCCXCIII.

A LA MÊME.

Marly, le 30 juillet 1714.

Si je voulais vous parler de mariage, madame, je vous en dirais souvent de plus mal assortis que celui du marquis avec votre Irlandaise. Il me semble qu'il y a eu de tout temps des mésalliances; mais elles étaient rares, et ce qui est rare présentement, c'est qu'un gentilhomme épouse une demoiselle. Notre petit dauphin a de l'impatience aussi d'avoir des chausses, et madame la duchesse de Ventadour n'en a pas moins. Vous avez bien mieux fait, madame, d'attendre que votre prince ait eu près de sept ans; je les trouve bien plus jolis avec leurs robes quand ils sont si petits : le principal est qu'il vive; et ce n'est pas un petit mérite à vos deux infants d'avoir de la santé : il faut espérer que le roi nous donnera quelque infante pour notre dauphin.

Le maréchal de Villeroi est trop long-temps absent; ce que je ne dis pas par la profonde politique de nos courtisans, qui croient que son absence pourra faire tort pour l'archevêché de Lyon d'une part, et pour la place de M. de Beau-

villiers de l'autre, qu'on croit qui vaquera bientôt. Mes vues ne sont pas si grandes, et c'est pour le plaisir du roi que je souhaiterais ce maréchal ici ; car le souvenir du passé, entre personnes de même âge, à peu près, fait assez de plaisir.

Votre cardinal del Giudice devient tous les jours meilleur courtisan : vous ne vous plaindrez pas qu'il ne soit pas assez distingué des autres étrangers. Je suis bien aise d'apprendre que tout va bien à Barcelone, et qu'il y a lieu d'espérer que les rebelles seront bientôt soumis. Les affaires de l'Église ne s'accrochent point, et nous attendons ces jours-ci la rupture entière des conférences. Vous croyez bien, madame, que je suis sensible à tout ce qui menace la maison de Noailles, et je suis assurée que vous l'êtes aussi. Madame la duchesse de Berri vint souper hier au soir ici ; elle n'y demeure pas, parce que nous nous en retournons dans douze ou quinze jours à Versailles, où nous la rejoindrons pour toujours, car elle vient à Fontainebleau.

M. et madame d'Orléans séparent les trois princesses leurs filles, qu'ils avaient à Chelles : l'aînée persiste à dire qu'elle veut être religieuse ; on l'y laisse seule, et elle va commencer la règle ; la seconde va au Val-de-Grace, et la troisième, qui n'a que trois ou quatre ans, dans un convent de province. Il y a huit jours, madame, que je ne suis guère sans fièvre, et par conséquent très-abattue, mais toujours également à vous.

---



## LETTRE CCCXCIV.

A LA MÊME.

Marly, le 5 août 1714.

LES nouvelles qui nous viennent de Barcelone sont bonnes : il me paraît que l'on trouve ici que les ordres de Madrid sont bien sévères, et pourraient réduire ces gens-là dans le dernier désespoir.

Votre politesse ne peut consentir au portrait que je vous fais de moi-même ; mais il devient tous les jours plus semblable, et je ne sais ce que Dieu veut faire de moi, de me laisser à la cour, à l'âge que j'ai, attachée à un prince qui ne saurait demeurer en place, car quelque vieille et quelque effroyable qu'on soit, il est permis de vivre dans sa chambre, pourvu qu'on ne se montre point.

Ne croyez pas que je vous croie dans une situation délicieuse ; j'en suis très-éloignée, et je comprends des choses là-dessus que beaucoup d'autres ne veulent pas comprendre. Je suis très-fâchée de la manière dont l'empereur traite votre souveraineté, et l'on voit bien qu'il vous fait porter tout le ressentiment qu'il a contre nos deux rois. Ne pensez pas que j' imagine que le roi d'Espagne

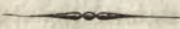
pût tenir une conduite qui ne fût blâmée de personne : je crois que c'est ce qui n'est jamais arrivé à aucun prince ; on se prend à vous de tout ; mais vous savez mieux que moi, madame, qu'il n'y a qu'à faire de son mieux, et laisser parler ceux qui ne veulent pas se taire.

Ce qu'on vous aura mandé de MM. du Maine et de Toulouse fournit une ample matière de discourir à nos courtisans ; tout le monde en a été effrayé d'abord : on est convenu ensuite que ce que le roi fait pour eux ne fait de tort à personne. On dit pourtant que les ducs en sont consternés. On prétend à Paris, où l'on parle encore avec plus de liberté, que le roi élève ces deux princes dans la vue de leur donner plus de part à la régence, et pour balancer le crédit de M. le duc d'Orléans. Les autres disent que c'est le fruit d'une sage et profonde politique ; mais tout le monde espère également que la race des Bourbons ne sera jamais éteinte. Ce qui est de vrai, madame, c'est que ces deux princes sont pleins d'honneur, de probité, de religion, d'attachement pour le roi, pour l'état et pour la ligne directe. Je ne vous parle point en personne prévenue pour l'un des deux : c'est une vérité reconnue par tous les gens de bon sens de ce pays-ci.

Je ne vois point le cardinal del Giudice, mais j'en entends parler souvent ; il passe toujours pour un excellent courtisan. Le maréchal de Villeroy est toujours absent ; mais j'espère qu'il ne

sera point oublié, si quelque place vient à vaquer. M. le duc de Beauvilliers s'en va sans ressource; mais cela ira à quelques jours de plus ou de moins. Madame la duchesse de Berri vient tous les jours souper ici: on dit qu'elle est grande et que sa taille s'est embellie; on ne dit pas la même chose de son visage. Il paraît, par toute la conduite de cette princesse, qu'elle aime mieux une grande liberté dans le particulier que d'avoir une grosse cour. On prétend toujours que madame la Duchesse est grosse, et madame la princesse de Conti aussi. Je souhaite qu'il nous en revienne deux princes, et un à madame d'Orléans; car, pour des princesses, nous n'en avons que trop.

Je voudrais de tout mon cœur que la princesse de Parme fût à Madrid; et je souhaite bien ardemment tout ce qui peut contribuer au bonheur de S. M. C., que j'aime, honore et respecte au-delà de tout ce que j'en peux dire. Croyez, madame, que je ne change point de sentiments.





## LETTRE CCCXCV.

A LA MÊME.

Versailles, le 12 août 1714.

J'AI manqué un ordinaire à vous écrire, madame; il faut que je l'aie fait par quelque courrier : je ne sais si vous en userez de même, et qu'ayant reçu votre lettre du 17, je n'en reçoive point par l'ordinaire, car je sais que celle-ci est venue par un courrier qui a apporté les ratifications de la paix de Hollande, auxquelles on trouve encore quelque chose à redire, ce qui allongera encore la conclusion : c'est dans ces occasions-là qu'on se plaint de vous, madame, disant que vous ne faites jamais ce qu'on demande qu'avec des délais, qui, étant éloignée comme vous l'êtes, font de grands retardements dans les affaires. Ma connaissance avec M. Voisin a précédé de bien des années les services qu'il a rendus à Saint-Cyr : l'amitié qui est entre lui et moi commença en quatre-vingt-onze, que nous étions à Mous, où il était intendant. Je vous réponds, madame, que c'est un très-honnête homme, droit, solide, de grand travail, tout appliqué aux affaires qu'il fait facilement, sans humeur, sans intrigues, et qui

prendra toujours les partis les plus justes. Je n'ai point été surprise de M. le chancelier Pontchartrain : il a soixante-dix ou soixante-douze ans ; il dormait au conseil ; il voyait qu'il avait perdu la confiance du roi par être du parti des jansénistes ; il venait de perdre une femme qu'il aimait et estimait, et qui tenait sa maison. Il se retire fort riche, et retrouve du repos et de la liberté ; il verra à son aise messieurs du parti, qui sont pour la plupart beaux-esprits : je ne trouve rien de fort admirable là-dessus. M. le duc de Beauvilliers se mourait hier au soir : voilà une veuve bien véritablement affligée. M. le chancelier, qui a la confiance du roi dans les malheureuses affaires de l'Église, tâche de les accommoder : il a quelque espérance d'y réussir. Vous aurez peut-être déjà su, madame, la mort de madame la princesse de Vaudemont. Madame la princesse d'Épinoy est allée trouver M. son oncle, et veut faire son possible pour l'amener ici. Elle a laissé en partant une procuration à madame sa sœur, abbesse de Remiremont, qui ne s'est pas trouvée en état de la suivre, pour signer le contrat de mariage de mademoiselle d'Épinoy avec le prince de Soubise. Le mariage ne vous déplaira pas, madame ; il y a bien de la noblesse, du mérite et de grands biens des deux côtés : c'est une jeune personne bien élevée ; le prince de Soubise à seize ou dix-sept ans, il est un peu plus grand et un peu plus gros que M. Coëtquin. Voici la fête où l'on distribue les bénéfices. Le duc de Villeroy paraît un



peu inquiet sur l'archevêché de Lyon; j'espère pourtant qu'il sera content. M. le maréchal est toujours à Lyon. Madame la Princesse et madame la Duchesse ont montré encore quelque peine sur le rang de leur filles, par rapport à ce que le roi vient de faire pour M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse; mais je crois tout calme, car j'apprends ce matin que mademoiselle de Charolais passa hier au soir après madame la duchesse du Maine, qui n'est pas insensible à ce qu'on a fait pour M. son mari. On dit que madame la duchesse de Berri est fort grande, fort rouge et fort gaie. Le roi, qui ne sait rien ôter de ce qu'il a donné une fois, lui a laissé beaucoup de choses qu'il aurait pu lui retrancher à la mort de M. le duc de Berri : elle se trouve par là fort riche, et en état de s'attacher bien des gens dans sa maison; ainsi, je crois qu'elle passera une vie fort agréable. Les santés où vous prenez le plus d'intérêt ici sont en fort bon état. Si les nouvelles qu'on dit d'Angleterre sont vraies, elles vont nous mettre dans de nouvelles agitations. On vous enviera tant qu'on voudra, madame; je vous plains souvent, et je suis toujours également attachée à vous.

## LETTRE CCCXCVI.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 19 août 1714.

Je ne comprends point, madame, pourquoi ma lettre du 16 n'a point été par les voies ordinaires: je les envoie toujours à M. de Torcy; je n'y manque presque jamais, et je pourrais dire que je n'y manque point du tout, puisque mademoiselle d'Anmale a eu l'honneur de vous écrire quand je ne l'ai pu: c'est une règle qui ne manque point toutes les semaines; j'écris quand je puis: mais il me paraît que c'est toujours le lundi que les lettres partent, après cela elles sont abandonnées à la destinée de toutes les lettres. Je n'ai point de secret particulier à vous confier, madame; ce sont mes sentiments et mes opinions que je voudrais vous dire à chaque occasion qui se présente. Vous voyez bien que cela n'est pas possible; c'est ce qui me fait désirer si souvent de rompre tout commerce, et vous abandonner tous à la cour et aux affaires, qui n'ont jamais été de mon goût. M. l'abbé de Villeroy est archevêque de Lyon: il faut bien qu'on en ait répondu au roi sur la doc-

trine et sur les mœurs ; car autrement , il ne l'aurait pas placé , malgré toute l'amitié qu'il a pour M. le maréchal. Je suis de votre avis , madame , que la conscience ne doit point être embarrassée quand on prend un homme qui a une bonne réputation. Je puis me rendre ce témoignage devant Dieu , que mes intentions ont été droites sur les prélats dont vous me parlez : c'est une grande consolation , mais elle n'ôte pas tout chagrin ; et vous croyez bien , madame , que c'en est un grand pour moi de voir M. le cardinal de Noailles être le sujet de la plus grande affliction que le roi ait présentement.

Madame la comtesse de Ribera fera grande figure ici , si elle ressemble au portrait que vous m'en faites , et embellira la belle famille qu'elle trouvera. M. le cardinal del Giudice va à Chantilly avec madame la Duchesse et toute la jeunesse de la cour , au nombre de cinquante-cinq personnes. Madame la princesse de Conti sa fille , et madame la duchesse sa belle-fille , n'y vont pas , parce qu'elles sont grosses. Je suis fâché que cet étranger voie Chantilly dans le délabrement où il est ; car cette admirable maison et ses beaux jardins sont , à ce qu'on dit , comme une terre en décret.

M. le dauphin nous a fait trembler il y a quelques jours : il a eu un peu de fièvre avec quelques petites convulsions ; et comme l'un et l'autre sont passés sans aucun remède , ce pourrait bien être quelques grosses dents qui veulent



percer. Le roi est en parfaite santé. M. le duc de Beauvilliers n'est pas encore mort. Enfin voilà cette reine Anne morte, et qui, entre deux apoplexies, a eu assez de connaissance pour signer tout ce qui pouvait être de plus contraire au roi son frère. Ce prince voulait partir aux premières nouvelles qu'il eut de cet accident, et notre reine d'Angleterre avait bien le courage d'y consentir; mais quand on a su tout ce qui se passe à l'égard du duc de Hanovre, on a empêché le roi d'aller s'exposer à un péril certain. Votre maréchal de Villeroy est bien lent dans ses expéditions : il ne me paraît pas qu'il revienne si tôt : c'est bien fait de ne faire pendre qu'après y avoir bien pensé; mais je le voudrais toujours auprès du roi. Nous attendons à tout moment la réduction de Barcelone : il n'est pas vraisemblable, madame, comme vous le dites, que ce soit sans quelque perte qui afflige. Le maréchal de Villars me dit hier adieu : il part pour Baden, et je crois que ce voyage-là ne sera pas long.

## LETTRE CCCXCVII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 26 août 1714.

JE ne doute pas, madame, que vous ne désapprouviez les mésalliances; vous avez de bonnes raisons pour cela. Je fus bien frappée hier de celle que va faire M. le comte de Roucy. Son fils, le comte de Roye, a été bien près d'épouser mademoiselle de Monaco, et il se marie, dans trois jours, à la fille d'un conseiller (mademoiselle Huguet), que l'on dit très-riche. Non, madame, M. Voisin n'épouse point madame de Caylus: on le marie à bien d'autres, et je crois qu'il aura assez bon sens pour ne se marier à personne. Il est vrai que je m'accommode mieux de madame de Caylus qu'autrefois, parce qu'elle me paraît revenue de l'entêtement qu'elle avait pour le jansénisme, étant difficile de se trouver agréablement avec ceux qui pensent différemment que nous: son visage est toujours aussi gracieux, mais elle a une taille qui la défigure fort; du reste, je ne vois point de femme ici si raisonnable qu'elle. Conservez-lui vos bontés, madame; elle les mérite par l'attachement qu'elle a pour vous.

Je sens comme vous le pensez sur les affaires de la famille de Noailles : on fait tout ce qu'on peut pour l'accommoder ; mais jusqu'ici on n'en est pas venu à bout. J'espère que nous aurons bientôt le maréchal de Villeroy : le procès des séditionnaires est jugé, et sans condamnation de mort. La vivacité que M. d'Aubigny lui a vue sur vous n'est qu'une marque de son amitié, et je vous assure qu'il ne cesse, de Lyon même, de m'écrire avec quelle facilité on pourrait s'entendre avec vous pour le service de nos deux rois.

Madame la duchesse d'Orléans présenta hier dans ma chambre mademoiselle de Valois, qui est celle qu'on a mise au Val-de-Grace. Le roi la trouva fort jolie, et elle l'est en effet : elle ressemble à M. le duc d'Orléans quand il était enfant ; elle a quelque chose du nez de madame de Sforce. M. le duc d'Antin a bien d'autres choses à faire qu'à chercher à me mettre à mon aise dans ma grande chambre de Fontainebleau.

Les dernières nouvelles que nous avons eues de Barcelone ne nous promettent pas une prompte réduction : ces gens-là se défendent en désespérés qui sont toujours à craindre. J'ai reçu ce matin une lettre du cardinal Gualtério, qui dit de la princesse de Parme à peu près ce que vous me faites l'honneur de m'en mander. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle plaise au roi. La mémoire de votre chère reine n'en sera point offensée : nous avons sujet d'espérer qu'elle est mieux placée qu'elle n'était, et qu'elle pense bien différemment de nous.



Notre dauphin a des chausses : il est fait à peindre ; mais j'aime mieux des jaquettes que l'habit d'homme quand ils sont si petits : il se porte bien présentement. Les noces du prince de Soubise se feront à Versailles à cause de madame de Ventadour, aussitôt que nous serons partis. Le prince de Vaudémont est inconsolable, et ne veut point venir à Fontainebleau : je suis fâchée qu'il le déclare si tôt, car j'ai une grande idée du courage des hommes : tout le monde est fâché de ne le point avoir, car il est fort aimé à notre cour. Il est vrai, madame, qu'il n'y a point de lieu où elle soit si belle qu'à Fontainebleau ; mais elle est bien changée, et on s'aperçoit à chaque instant du vide qui y est. Madame la duchesse de Berri est très-particulière : elle s'enferme tout le jour dans le plus vilain endroit de son appartement, avec deux ou trois jeunes femmes. Madame ne voit personne que dans les grandes occasions, et madame la duchesse d'Orléans est très-enfermée et très-paresseuse : elle envoie pourtant prier les ducs à dîner. Madame la Duchesse, très-propre aux plaisirs, veille toute la nuit, court tout le jour, et va souvent à Paris. Madame sa belle-fille est sage, sérieuse, faible, et n'aime guère le monde : elle est présentement auprès de madame la Princesse, qui la croit grosse. Madame la princesse de Conti rassemble chez elle la compagnie des vieux seigneurs et des dames les plus sérieuses. Le goût des maisons de campagne est devenu général : madame la duchesse

d'Orléans court à l'Étoile; madame la duchesse au Désert; madame la princesse de Conti à la Chaussée; madame du Maine à Seaux; le comte de Toulouse à Rambouillet; le roi à la chasse, ou renfermé, de sorte qu'on ne voit personne toute l'après-dinée. Les particuliers ont aussi leurs maisons de plaisance, où ils donnent des repas à leurs amis, ce qui diminue encore la cour. Il me paraît pourtant que M. le cardinal del Giudice n'en est point dégoûté; il vient de Chantilly, où il avait cinquante personnes à table. On nous dit hier, que la peste est à Beauvais, et qu'il est déjà mort quarante personnes. Si cette nouvelle se confirme, elle est bien considérable. On prétend que la mortalité des bestiaux diminue un peu. Nous partons toujours le 29, et en quelque lieu que je sois, madame, je serai toujours la même pour vous.

---

## LETTRE CCCXCVIII.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 1<sup>er</sup> septembre 1714.

LES bonnes nouvelles de Catalogne n'ont pas continué; nous en avons eu de mauvaises et qui enfleront bien le cœur des révoltés. On trouve



ici que vous êtes bien sévères pour ces gens-là, et qu'il est toujours dangereux de réduire des gens au désespoir. Oui, madame, je vous crois souvent affligée; et je ne croirai jamais qu'il y ait de grandes places sans de grandes afflictions, mais elle sont trop enviées pour qu'on plaigne ceux qui les ont: je voudrais de tout mon cœur, madame, que la part que je prends à vos peines pût en diminuer quelque chose.

Je ne puis croire que le prince Eugène ait fait le discours que vous m'apprenez: votre naissance est assez connue pour n'avoir pas besoin d'être relevée par les emplois: je ne vous plaindrais pas tant, s'il n'y avait que de pareilles choses à souffrir.

Non, madame, il n'y a point d'honneurs qui vailent le repos; mais Dieu n'y destine pas tout le monde, et il faut le servir dans l'état où nous sommes: c'est une grande consolation de pouvoir faire du bien, et vous le pouvez assurément.

Ce que le roi a fait pour les princes légitimés ne fait plus de bruit, et j'ai vu avec grand plaisir, dans cette occasion, que leur mérite personnel a fait approuver ce qui s'est passé d'avantageux pour eux. Je puis vous assurer qu'ils sont très-sincères, et je serais bien leur caution dans les assurances de respect et d'attachement qu'ils font à S. M. C.

Je suis bien fâchée du retardement de madame la princesse de Parme, car j'entre dans les impatiences du roi: on dit beaucoup de bien

d'elle, et son pays est affligé de son éloignement, ce qui est une bonne marque.

M. le duc de Beauvilliers est mort cette nuit. Je ne crois point que l'absence de M. de Villeroy lui fasse aucun tort. Le roi d'Espagne a grande raison de craindre que vous ne vous éloigniez de vos princes : vous leur êtes encore plus nécessaire qu'à la reine.

Enfin nous voilà à Fontainebleau, que le roi a encore embelli : on a ôté ce petit jardin qui avançait dans l'étang, et rien n'est si magnifique que la cour des Fontaines.

Je ne suis pas si contente de ce qu'on a ôté le petit logement du comte d'Auvergne, qui était au bout de l'allée de ma grande fenêtre, car on ne découvre qu'une assez vilaine rue. Je suis tout-à-fait fâchée de ce que votre cardinal verra ce beau lieu dénué de bien des agréments par les personnes que nous avons perdues ; car il n'y a plus de femmes pour représenter, et vous savez, madame, qu'il en faut pour assembler la compagnie.

Je ne sais pourquoi, vous et le maréchal de Villeroy, jouez une scène de froideur en m'écrivant fort tendrement l'un pour l'autre ; vous feriez fort bien d'avoir un commerce plus direct, quoique je ne refuse pas l'honneur de votre confiance.

Je ne suis pas encore remise de la fatigue que j'ai eue à venir ici ; et j'ai l'honneur de vous écrire dans mon lit, et toujours la même pour vous.

## LETTRE CCCXCXIX.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 9 septembre 1714.

Vous avez grande raison, madame, de vous reposer sur la vérité, sans prétendre l'éclaircir et la persuader de si loin; nous passerions notre vie en éclaircissements très-inutiles. Vous avez la grandeur, la considération, l'éclat, l'envie, que donnent les places aussi distinguées que la vôtre, et en même temps vous en essayez les dégoûts.

Je me confirme tous les jours dans l'estime que j'ai pour M. le chancelier; il est vrai, madame, car j'aime à vous dire vrai, que j'aimai moins sa femme quand je la vis de plus près.

M. le chancelier de Pontchartrain a avoué au roi qu'il ne pouvait penser comme lui dans les affaires de l'Église; ainsi je ne puis me reprocher de vous avoir mandé qu'il était favorable au parti janséniste.

Je suis tout-à-fait de votre avis, madame, sur les grands esprits; je m'en dégoûte tous les jours, ils font de très-grandes fautes, et ne peuvent se contenir; un esprit médiocre avec de la probité vaut beaucoup mieux. Madame la duchesse de Beauvilliers est allée à Montargis dans un couvent



où elle a ses filles ; le corps de son mari y est arrivé deux jours après elle. Je crois sa douleur grande et sincère ; le temps la consolera. Voilà le maréchal de Villeroi comblé ; je voudrais de tout mon cœur qu'avant de devenir un ministre bien mystérieux, il pût voler auprès de vous pour vous mettre au fait de tout ce qui se passe ici : il veut marquer du sang-froid en achevant les affaires qui l'ont mené à Lyon ; je suis ravie que vous lui ayez écrit. Il est vrai, madame, que M. le cardinal de Noailles a voulu mettre dans ses affaires les cardinaux d'Estrées et de Polignac ; le premier s'en est tiré très-légèrement, l'autre négocie tout de son mieux, et jusqu'ici n'a rien fait ; on dit qu'il voudrait un mezzo-terme, et l'on prétend qu'on n'en peut recevoir dans les affaires de l'Église.

M. le prince de Vaudemont paraît jusqu'ici inconsolable, et se consolera plus tôt qu'il ne pense. Il n'est point vrai que le cardinal de Rohan soit moins bien avec le roi ; il s'est très-bien conduit, et il est celui de tous à qui cette malheureuse affaire fait le plus d'honneur ; il a montré plus de science et de capacité qu'on ne lui en croyait, et toute la douceur et la droiture qu'on peut désirer.

Il est vrai que madame la princesse d'Épinoy ne manque à rien ; nous n'avons point ici de femme plus estimable qu'elle. Je crois aussitôt qu'elle sera arrivée, que le mariage de mademoiselle de Verchin se fera. Celui du marquis de Villeroi avec mademoiselle de Rohan n'est pas si avancé. Je n'ai

rien à vous dire, madame, de madame la duchesse de Berri; je n'entends pas nommer son nom, et je m'enferme tous les jours le plus qu'il m'est possible.

C'est bien fait de détourner sa pensée des suites que peut avoir la mort de la reine d'Angleterre: à chaque jour suffit son mal.

Je prends un grand intérêt à madame la princesse de Parme, par rapport à un prince dont je souhaite ardemment le bonheur.

Le choix de M. le marquis de Santa-Cruz ne vous raccommo-dera-t-il pas un peu avec les Espagnols, puisque vous dites qu'il est bon Castillan. Nous sommes très-inquiets sur Barcelone, et je suis, madame, dans une très-grande langueur, mais lasse de me plaindre.

---

## LETTRE CD.

A LA MÊME.

Versailles, le 26 septembre 1714.

Nous partageons bien vos inquiétudes, madame, sur le siège de Barcelone, et nous attendons avec une extrême impatience quel aura été le succès de cet assaut général qu'on y devait donner ces jours-ci.

Je vous crois en repos maintenant sur la santé de M. le dauphin; il est vrai qu'il ne fait que trop ressouvenir de madame la dauphine; il est plus beau qu'elle n'était, mais il en a toutes les graces, qui valent mieux que la beauté.

Si tous les ministres avaient l'esprit aussi solide que M. le chancelier, les affaires seraient aisées à mener; je me confirme tous les jours dans la bonne opinion que j'ai de lui. Vous et moi, madame, vivons, si je l'ose dire, dans le lieu des révolutions: M. le cardinal del Giudice nous a paru ici une très-bonne tête, très-affectionné au roi son maître, tendrement attaché à M. le prince des Asturies, et rempli d'estime pour vous; il nous a paru touché du mérite et de la bonté du roi, rempli de désir pour conserver l'union entre nos deux rois, et tout cela, madame, nous préparait à une disgrâce. Le maréchal de Villeroi a été comme exilé, malheureux, brouillé avec son maître, et le voilà comblé d'honneurs et de marques de confiance qui le charment du côté de l'amitié, et qui l'enrichissent plus qu'aucun autre grand seigneur; nous l'attendons jeudi, 20 de ce mois.

Je crois que le maréchal de Villars arrive aujourd'hui, charmé de ce qu'il vient de faire, et toujours engoué du prince Eugène, mais avec le chagrin de n'avoir pas hérité de M. de Beauvilliers.

Il n'y a que pour notre pauvre roi et reine d'Angleterre qu'il n'y a pas de révolution; et cette nation remuante demeure en repos depuis vingt-



six ans. Elle recommencera peut-être à se brouiller quand elle aura un roi, ce qui doit être au premier jour.

La description que vous me faites de la reine d'Espagne est très-équivoque; un mot, quand vous l'aurez vue, m'en donnera une juste idée. Le latin, l'allemand, le français, la danse, la peinture, sont d'agréables talents, quand ils se trouvent avec de la piété et de la raison; s'ils sont seuls, j'en fais pas grand cas, ni vous non plus.

Madame la princesse d'Épinoy retourna hier à Paris, pour faire demain les nœces de mademoiselle de Verchin; elle doit la ramener ici, bien résolue de la garder et de ne la point lâcher dans notre cour: elle a assez de courage pour soutenir cette résolution, ce qui est assez rare, mais non pas sans exemple.

M. d'Antin a toujours dans le jardin de Diane un grand cabinet paré et éclairé pour le jeu de tous ceux qui veulent y venir: l'électeur y joue tous les jours, et toutes nos princesses toutes les nuits, c'est-à-dire madame la duchesse et ses filles. Madame la duchesse de Berri se renferme fort dans sa maison, et ne marque pas que les autres lui fassent plaisir quand elles lui vont faire leur cour; mais elle tâche dans ce particulier-là de se consoler. Madame la duchesse d'Orléans conserve sa grossesse et s'en trouve bien; elle me fit hier l'honneur de venir chez moi: elle y joua au piquet, et n'avait rien à me dire. La grande princesse de Conti reçoit chez elle ce qu'il y a de plus

grave à la cour en hommes et en femmes. Le roi, qui jouit d'une parfaite santé, est plus engoué que jamais de Fontainebleau, où il s'est fait le plus bel appartement qu'on puisse voir.

Je ne veux point, madame, vous dire de mes nouvelles, car je ne ferais que m'attirer vos remontrances; vous entendrez bien par là ce que je pense, mais connaissez aussi clairement l'attachement et le respect que j'ai pour vous.

## LETTRE CDI

A LA MÈME.

Fontainebleau, le 24 septembre 1714.

Je ne saurais croire, madame, que pour me dire une chose agréable, vous veuillez me tromper; et, d'un autre côté, je n'ose me flatter que LL. MM. CC. se fassent un plaisir de lire et de relire mes lettres, qui ne sont remplies le plus souvent que de bagatelles, et écrites aussi fort souvent avec un fond de chagrin et de tristesse, qui doit, ce me semble, se communiquer à ceux qui les lisent.

L'attachement que j'ai pour le roi catholique me ferait trouver du plaisir à lui rendre compte de tout ce qui se passe ici, si je pouvais croire



que je l'amusasse un moment; car il est certain que j'aime tendrement ce prince, et que je rassemble dans sa personne tout ce que j'avais pour les autres: mais je voudrais savoir, comme je vous l'ai demandé souvent, quelles sont les matières qui lui donneraient le plus de curiosité; et il se souvient des lieux, des personnes et des coutumes de ce pays-ci, qui certainement sont fort changés depuis quatorze ans.

Nous sommes ici dans une grande joie de la réduction de Barcelone; on est bien content de la conduite de M. le maréchal de Berwick, et encore plus de vous savoir maîtres de toute l'Espagne. Dieu veuille, madame, que vous en jouissiez long-temps en repos!

Ce n'est certainement point manque de confiance que je ne vous écris pas des secrets, mais une prudence qui doit régner dans les lettres, et que vous observez, madame, mieux que personne. Ne vous laissez pas de l'affaire de M. le cardinal de Noailles, puisque, selon toutes les apparences, elle durera encore long-temps; ceux qui en ont connaissance depuis dix-sept ou dix-huit ans ne se sont jamais flattés de la voir finir en ce pays-ci. M. le cardinal de Polignac, qui y est entré nouvellement, a cru pouvoir rapprocher les deux partis, et a fait faire quelques pas à M. le cardinal de Noailles; mais les commissaires de l'assemblée ne les jugent pas suffisants pour contenter S. S., les quarante évêques, et tous ceux qui se sont joints à eux.

Le parti du jansénisme est si étendu et si puissant, que tout paraît pour M. le cardinal de Noailles, et n'oublie rien pour toucher le roi; mais il demeure ferme au milieu de ces orages, et a déclaré encore depuis deux jours à M. le cardinal de Rohan et à M. l'évêque de Meaux, qui sont ici, qu'il désire avec ardeur qu'on accommode cette affaire, s'il est possible, mais qu'il ne veut qu'un bon raccommodement, préférant l'intérêt de la religion à toutes les peines qui pourraient naître dans la suite. Voilà, madame, un bon article pour S. M. C.

Madame de Caylus sera bien sensible à tout ce que vous me faites l'honneur de me dire sur son sujet, quand elle sera en état de l'entendre: elle est considérablement malade d'une perte de sang. Je ne doute point, madame, que M. le cardinal del Giudice ne regrette un peu la France: il y a trop bien réussi pour l'oublier sitôt. Notre dauphin est en parfaite santé. Je suis ravie de ce que vous êtes contente de la réponse que le roi a faite aux Anglais. On ne peut être plus content que l'est M. le maréchal de Villeroy; il a raison, mais il m'y paraît aussi bien sensible.

Le mariage de M. le prince de Soubise s'est fait à Versailles avec toute la magnificence, la bienséance et la politesse des deux familles, qui sont certainement les moins gâtées de tout ce que nous voyons. Je ne crois pas que la jeune mariée marche sitôt sans suite, comme tout ce que nous avons présentement le fait; je ne dis pas seulement à

Marly, où il est assez établi qu'on aille seule, étant dans les jardins et à la vue de tout le monde; mais on en use de même ici, à Versailles, et encore plus à Paris. Je n'imagine pas trop, madame, de vous voir dans les rues, couchée dans le fond d'une calèche ou d'une berline, car il n'y a plus de carrosses; quatre ou cinq grands laquais de vingt ou trente ans derrière : c'est ainsi que marchent les dames, et les plus grandes dames, et si grandes, qu'on n'oserait les nommer. Cela ne ressemble point à la maison de Versailles, où j'ai eu l'honneur de vous aller rendre visite, et de passer une antichambre pleine de livrées et de domestiques, une autre où étaient les gentilshommes et plusieurs demoiselles, et vous, madame, dans votre chambre, sans porte de derrière, et où on était sûr de vous trouver, sans que vous eussiez échappé finement à tout ce qui était chez vous.

On me dit que M. le prince de Vaudemont va à Lunéville : c'est toujours une dissipation, mais elle aurait été plus grande ici.

Graces à Dieu, madame, je n'ai toujours que la même chose à vous dire sur la santé du roi.

---



## LETTRE CDII.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 30 septembre 1714.

M. LE maréchal de Villeroy est ici, madame; je lui ai envoyé votre lettre, et je crois que je mettrai sa réponse dans ce paquet. Je le vois assez souvent à nos musiques du soir; mais il me paraît qu'il est déjà plus sérieux: c'est le sort des grands personnages. Je n'ai point de peine à croire, madame, que vous ne trouviez le vôtre fort pesant: je n'en crois point qui ait besoin de tant de patience pour souffrir les contre-temps, les événements, les contradictions, et, quoi que l'on fasse, les reproches de plus de la moitié de ceux qui nous connaissent. Vous voilà hors d'une grande inquiétude par la réduction de Barcelone; nous croyons que vous serez très-contents du général, dont la conduite est fort approuvée ici.

Il est très-vrai, madame, que tout le monde convient qu'il y a peu d'habiles gens où vous êtes, et qu'on aurait de la peine à y trouver d'excellents sujets; mais on répond à cela qu'il faut se servir des moins mauvais pour ménager une nation d'un grand mérite par sa fidélité. Quand vous étiez ici,

madame, et que vous cherchiez avec le roi un ambassadeur, vous aviez de la peine à en trouver. On dit que vous avez perdu à Barcelone un très-honnête homme qui avait l'honneur de vous appartenir, j'en ai été bien fâchée par cette raison-là.

Ne vous plaignez point de l'opinion qu'on a ici du roi catholique; vous en seriez contente si vous le voyiez de près: mais, madame, ne blâme-t-on pas notre roi, ses conseils et les personnes qui sont le mieux avec lui? ne connaît-on point en Espagne les lettres anonymes qui, sans oser se montrer, nous disent toutes sortes d'injures? Il n'y a qu'à les mettre au feu. Je ne suis point surprise madame, que vous soyez lasse de votre personnage: j'en comprends une partie des amertumes; mais l'amitié dont le roi vous honore et les services que vous lui rendez dans ses affaires, et dans la personne des princes ses enfants, vous doit consoler de tout. Si tous ceux qui sèchent d'envie contre les gens en place possédaient leurs emplois, ils seraient bien trompés.

Il est certain que l'idée que l'on a de M. de Bergheitz a fait blâmer ceux qu'on croit qui n'ont pu s'en accommoder; mais, comme vous dites, madame, il faut voir les choses de près pour en bien juger, et je vois même très-souvent qu'on ne connaît guère ici les motifs et les raisons de ce qu'on fait.

L'électeur de Bavière est parti après avoir été diverti jour et nuit par les princesses et les grands

joueurs. Je suis fort aise de savoir qu'il remporte presque tout son argent, sur lequel on avait de grands desseins : on dit que M. d'Antin a perdu deux cent mille francs. La cour a été plus belle ici par les dames qu'elle n'est présentement, mais elle n'a point été plus grosse; la paix nous a rendu tous les hommes, et nous avons aussi beaucoup d'étrangers. Il y eut mercredi une musique sur le canal : l'électeur était dans une barque avec madame la duchesse, le roi se promenait en calèche, tous les seigneurs à cheval, et un grand nombre de dames dans de petites calèches un peu trop basses, mais assez jolies et pleines de jeunesse, ce qui les rend effectivement plus brillantes : car les personnes sérieuses ne se mêlent plus parmi les jeunes; il faut que les dames d'honneur, les mères et les gouvernantes fassent bande à part.

En perdant l'électeur, il nous en est venu un autre, c'est le prince électoral de Saxe; il a quinze ou seize ans, beau, bien fait, plus grand que le roi, avec lequel il a très-bien réussi dès la première entrevue : c'est madame qui l'a présenté; il doit dîner demain chez madame de Dangeau; il me paraît par là qu'il veut s'attacher aux Allemandes. Il chassa samedi avec la meute de M. le duc, qui est parfaitement belle; le roi y alla par complaisance, et prit deux cerfs; un ne lui suffit pas présentement. Il chassa sept heures jeudi, et revint à la musique dans ma chambre, plus frais et plus gai que s'il n'avait rien fait. Dans l'ordinaire, il court le cerf deux fois la semaine; et les autres



jours, il tire, ou fait quelque promenade; quatre musiques chez moi, ou quelques comédies de Molière, des plus sages : voilà, madame, assez d'amusements; il a pourtant plus de conseils que jamais, et il donne plusieurs audiences, soit aux courtisans soit aux étrangers. Il entre, il suit les affaires de très-près, et véritablement son état est un continuel miracle; je ne l'ai jamais vu si gai, et il m'a paru très-sensible à la prise de Barcelone. Ce qu'il a fait nouvellement à Fontainebleau le lui rend encore plus agréable : il est vrai qu'il y est parfaitement bien logé, et votre roi serait surpris s'il voyait la belle chambre et les deux antichambres qu'il s'est faites sans qu'il paraisse au dehors qu'il y ait rien de changé.

Il n'y a que l'affaire de l'Église qui fait de la peine : tous les projets d'accommodement sont évacués, et selon toutes les apparences, on renverra le tout à Rome, où l'on n'en sera pas content.

Le prince de Vaudemont a eu la fièvre et la jaunisse; il ne peut se consoler, et vous trouverez, madame, qu'il a raison.

Il m'est revenu que notre malheureuse reine d'Angleterre est un peu blessée de ce que vous ne lui avez donné nulle part du mariage du roi d'Espagne : je n'en comprends point la raison, car vous ne manquez ni d'honnêteté ni de générosité; et elle a, de son côté, un très-grand attachement pour le roi, et beaucoup d'estime et d'amitié pour vous.

Je crois madame de Caylus tirée de sa dernière perte de sang; mais je crains que la cause de ce

mal ne soit très-dangereuse. Je lui ai fait voir, madame, tout ce que vous me dites d'obligeant pour elle, le croyant très-propre à lui rafraîchir le sang. Son jeune fils, qui était à Barcelone a eu un petit régiment qui sera bientôt réformé, mais qui lui donnera le rang de colonel.

Madame de Ventadour m'a mandé que M. le dauphin s'est plaint d'un mal de jambes, et a été tout le jour sans pouvoir marcher, en disant l'heure où il serait guéri le lendemain. Sa prédiction a été fort juste, et je crois que, sans injustice, on le peut soupçonner de malice : on dit que c'est qu'il avait vu un boiteux.

---

## LETTRE CDIII.

\*\*\*\*\*

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 7 octobre 1714.

VOILA, madame, la lettre de M. le maréchal de Villeroi, que je vous avais promise le dernier ordinaire; mais il est ministre, et ces gens-là ne sont pas de loisir comme moi, misérable.

Jé crois, madame, que si vous et moi revenions au monde, nous chasserions l'esprit de notre commerce, car je pense tout comme vous sur les



grands esprits, et il me semble qu'il est très-ordinaire qu'ils fassent de grandes fautes. M. de Pontchartrain avait été élevé dès son enfance dans le parti janséniste; il avait une sœur qu'il aimait passionnément, prévenue de ses opinions et d'une grande vertu: on s'entraîne les uns les autres sans savoir ce qu'on fait, et je crois que, de toutes les dames qui fortifient le jansénisme, il n'y en pas une qui sache le degré de la grace dans l'homme, ni à quel degré l'homme peut répondre à la grace; on dit pourtant que c'est de quoi il s'agit. Toutes les négociations des cardinaux d'Estrées et de Polignac avec celui de Noailles sont finies; il est certain que le dernier a fait quelques pas en avant; mais ceux de l'assemblée ne les croient pas suffisants pour se charger de l'accommodement, et tout doit être renvoyé à Rome le 17 du courant. Il reste quelque aigreur entre M. le cardinal de Rohan et M. le cardinal de Polignac; les bonnes gens de ce pays-ci font ce qu'ils peuvent pour l'augmenter; il faut espérer que le temps l'adoucirait: ils ne sont aigres naturellement ni l'un ni l'autre.

Le mémoire que le roi envoie à M. le cardinal de la Trémoille doit, ce me semble, paraître à tout le monde une sollicitation pour obtenir de S. S. une tolérance pour le mandement du cardinal de Noailles; si le pape refuse, il en faudra venir à des moyens bien violents.

Il doit y avoir ce soir une promenade autour du canal avec la musique; je crois que le prince électoral de Saxe la trouvera belle. Il est très-jeune et

encore sous l'autorité de son gouverneur : toute notre jeunesse le trouvera bien simple de le souffrir ; cependant il paraît que sa conduite est très-bonne : il va manger et donne à manger chez lui à nos grands seigneurs, à nos ministres et aux dames des plus réglées ; il a beaucoup de gens avec lui, et fait très-bonne chère : on dit qu'il a loué une maison à Versailles, et qu'il veut être souvent à la cour ; il a plus de commerce avec madame que n'en a eu l'électeur de Bavière. Notre retour est remis du 17 au 24 ; le roi se divertit à merveille et sa santé est à souhait.

Madame la duchesse du Maine est ici, et a chez elle une assez grosse cour ; mais elle aime mieux encore retourner à Seaux, où elle a ses enfants, plus de liberté et plus de commodités, qui sont nécessaires à sa faible santé.

Madame la princesse de Soubise a paru, je ne l'ai pas encore vue ; elle n'est point belle, mais blanche, blonde, jeune et d'un bon maintien ; nous verrons comment madame sa mère soutiendra les attaques, les bons mots, les railleries d'une troupe que nous avons ici.

Du 8 octobre.

Je fus interrompue hier, madame, et mon secrétaire a la migraine aujourd'hui.

Non, madame, il n'y a rien eu contre le cardinal de Rohan qu'un grand déchainement des jansénistes, qui ont fait des libelles atroces contre lui. Il a paru, dans toute cette affaire de l'Église, beau-

coup plus profond en science qu'on ne le croyait, et on ne lui a reproché qu'un peu trop de douceur, que je crois que vous lui pardonnerez aisément.

La promenade d'hier fut magnifique, la musique excellente; mais le froid ternissait les dames, malgré le rouge dont elles sont couvertes. Il y eut un officier irlandais qui eut une jambe cassée: tant la presse était grande!

On nous mande que le dauphin se porte bien.

Je prends une grande part, madame, à la joie que vous avez de la prise de Barcelone. Je ne suis point surprise de la lettre de M. le maréchal de Berwick à M. Orry; il n'y a personne ici qui ne convienne qu'il n'y a pas un homme plus intelligent, plus laborieux et plus expéditif que lui; on ne l'attaque que sur le pied de premier ministre, dont on ne le croyait pas capable.

Je finis, madame, pour recevoir M. Amelot, que je ne puis mettre au rang des importuns. Il me demande si rarement à me voir, que je ne le refuse jamais. C'est un grand malheur pour nos deux rois qu'il y ait si peu d'hommes comme lui en Espagne.

---



## LETTRE CDIV.

A LA MÈME.

Fontainebleau, le 20 octobre 1714.

Je ne pus avoir l'honneur de vous écrire le dernier ordinaire, madame, et il faut être bien persuadée de votre bonté pour moi, pour craindre que vous n'en fussiez en peine.

Je suis fort aise que vous voyiez M. le maréchal de Berwick ; il me semble qu'il y a toujours quelque utilité à parler à un honnête homme ; le roi catholique reconnaît bien son mérite et ses services, par tout ce qu'il a fait pour lui.

Il est à souhaiter, madame, que votre nouvelle reine fasse le bonheur du roi, Celle que vous avez perdue est, selon toutes les apparences, bien éloignée d'être malcontente de son état ; nous ne plaignons les morts que par rapport à nous, et c'est une grande consolation de les croire heureux.

M. le cardinal del Giudice a paru à notre cour tel que vous me l'avez dépeint : très-aimable, très-agréable courtisan, et très-capable d'affaires.

Plus je vois agir M. le chancelier, madame, et

plus je me confirme que son véritable caractère est la solidité : c'est un homme fort au-dessus des bagatelles, d'un grand travail, qui ne lui coûte guère, parce qu'il ne cherche point son plaisir; point d'humeur; il va être chargé de l'importante affaire de l'Église, de concert avec M. de Torcy.

La négociation de M. de Polignac avait obtenu quelque chose de M. le cardinal de Noailles; et après avoir duré quatre mois, le roi avait donné jusqu'au 17 pour recevoir le mandement de M. le cardinal de Noailles et l'envoyer à Rome, avec toutes les sollicitations qui pourraient porter S. S. à s'en contenter. Ce mandement arriva en effet au jour précis, mais tel qu'il était avant la négociation de M. le cardinal de Polignac, qui est bien piqué du personnage qu'on lui a fait faire. Comme il n'y a plus d'espérance de satisfaire le pape, on ne lui enverra point ce mandement, mais un homme capable, pour négocier avec lui des moyens qu'il faudra prendre pour réduire M. le cardinal de Noailles.

C'est sur M. Amelot que tombera cette triste commission, mais si importante, que le roi a cru devoir prendre ce qu'il croit de meilleur; on prétend que le concile national est la voie la plus douce, la plus prompte et la plus usitée.

M. le maréchal de Villeroi est aussi content et aussi reconnaissant des marques de bonté qu'il a reçues du roi, qu'il doit l'être; mais je le vois déjà plus sérieux, plus touché des affaires, plus assujéti qu'il n'était : c'est ainsi, madame, que tout

est mêlé, et je suis assurée que vous le savez par expérience.

Ne doutez pas que M. le maréchal de Villars ne soit blessé de n'avoir pas eu cette place; mais il n'est pas homme à bouder ni à se rendre malheureux: son humeur est portée à la joie, et il a assez de quoi se consoler; il est présentement à sa belle maison de Vaux, qu'il faut dorénavant nommer Villars, sous peine d'une grosse amende. Tous nos courtisans y passent en s'en retournant; il y a régalé le comte de Lusace.

J'ai embarqué ce matin madame de Caylus couchée dans un carrosse, avec une perte de sang qui revient continuellement et qui fait tout craindre pour elle; je n'en aurais pas été si fâchée autrefois. Dieu veuille que je ne lui porte pas malheur!

J'ai vu enfin cette petite princesse de Soubise, qui n'a ni la mine de celle que nous avons connue, ni celle de madame sa mère; elle n'est pas grande, la taille assez jolie, blanche, blonde, une bonne contenance, modeste, douce, et aussi silencieuse qu'elle doit l'être à son âge; je crois que toutes nos jeunes personnes la trouvent bien malheureuse. Elle pleure madame de Vaudemont; ce qui serait encore un sujet de raillerie pour notre cour, mais qui ne fera pas le même effet dans votre esprit.

J'ai reçu, madame, une seconde lettre de vous, venue apparemment par quelque courrier. Je savais l'affaire de M. le prince de Chalais, et j'y ai



pris la part que je prendrai toujours à tout ce qui vous touche.

Nous retournons mercredi à Versailles, où nous serons environ huit jours, et de là à Marly; on dit que nous y trouverons M. le dauphin en parfaite santé.

Madame la Duchesse n'est plus grosse; nous la trouverons jeudi à Versailles; mais elle n'a pas un assez bon corps pour faire comme les princesses ses belles-sœurs. En vous parlant de M. le maréchal de Villars, madame, j'ai oublié de vous dire qu'il est vrai que son engouement pour M. le prince Eugène est grand; il le croit fort de ses amis, et quoiqu'il ait de l'esprit, il est très-propre à être la dupe, car il a de la simplicité.

Le roi vient de faire M. le prince de Rohan duc, et M. le prince d'Épinoy pareillement; madame sa mère en est transportée de joie et va penser à l'établir: on avait parlé pour lui de mademoiselle de Luxembourg.

Du 22 octobre.

Il ne vient point de vos lettres cet ordinaire ici, madame, et c'est ce que j'attendais pour faire mon paquet.

P. S. Permettez-moi, madame, de vous adresser cette lettre pour madame la duchesse d'Albe.

## LETTRE CDV.

A LA MÈME.

Marly, le 5 novembre 1714.

Nous n'avons point de lettres cet ordinaire-ci, madame ; au moins il n'y en a pas pour moi, et j'ai à répondre à celle du 22, écrite d'Aranjuez, et qui était avec les paquets du roi et de la reine d'Angleterre ; je les ai déjà envoyés, et elle m'a chargée de vous faire ses remerciements, ajoutant un petit mot sur ce que S. M. C. ne lui donne aucun signe de vie.

Nous avons vu une belle relation du passage de la reine d'Espagne, par M. de Monaco. Si le portrait qu'il en fait est véritable, le roi est bien heureux de trouver deux femmes aimables dans le petit nombre qu'il y en a ; je m'en croirai encore mieux instruite, madame, quand je le serai par vous. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle vous plaise, ce sera un bon signe pour elle.

Il me semble que vous me parlez du mal de votre infant assez légèrement ; cependant j'entends dire ici à beaucoup de gens qu'il très-mal.

Jamais la foule d'hommes et de femmes n'a été si grande pour se présenter pour Marly : le roi



voudrait bien contenter tout le monde; mais les logements mettent des bornes à sa bonté.

Nous avons deux dames nouvelles, qui sont la princesse de Soubise et la duchesse de Tallard. La première n'est ni grande ni belle, mais elle a l'air très-modeste, noble, et qui répond à l'éducation de madame la princesse de Vaudemont; l'autre est plus grande que la princesse de Conti, mais sans avoir la taille aussi belle; son visage a de l'air de madame de Dangeau : elles ont l'une et l'autre seize ou dix-sept ans.

M. Amelot doit partir le 15 pour une très-mauvaise commission; mais le roi s'y intéresse si fort, qu'il a pris ce qu'il croyait de meilleur. M. le cardinal de Noailles court à sa perte, n'ayant voulu entendre à aucun accommodement, soit avec ses ennemis ou avec ses amis, qui sont également redoutés.

Madame la princesse d'Épinoy a déjà refusé en face madame de Charolais, qui demandait la princesse de Soubise pour la mener à la chasse.

Nos deux cardinaux de Rohan et de Polignac sont déjà raccommo­dés comme vous l'aviez prévu.

Vous doutez encore, madame, si les maris s'accommodent des promenades nocturnes : ce sont eux qui les facilitent; la jalousie n'est plus à la mode, et l'on est content quand on a déclaré à tout le monde qu'on ne se soucie point du tout de la conduite de sa femme. Je ne sais pas tant de nouvelles des amants ni des rivaux, car on ne voit plus personne sur ce ton-là.

Le roi a donné aujourd'hui encore une marque de sa bonne santé, il est parti à une heure pour courre le cerf, sans avoir pris aucune nourriture; il en est revenu à cinq heures et demie, s'est mis à table, a beaucoup mangé et se porte à merveilles.

J'ai dicté cette lettre, madame, avec le sixième accès de fièvre tierce. M. Fagon me fait prendre du quinquina, et espère qu'il déracinera cette petite fièvre qui me tourmente depuis huit ou dix ans. Je me laisse conduire, mais il y a peu de ressource à l'âge que j'ai; je n'ose vous en dire davantage de peur d'être grondée.

La pauvre madame de Caylus est ici avec de continuelles pertes de sang qui font craindre pour elle.

Madame la duchesse d'Orléans n'est point ici, à cause d'un rhume et de sa grossesse.

## LETTRE CDVI.

.....

A LA MÈME.

Marly, le 10 novembre 1714.

Il est vrai, madame, que nous ne pouvons répondre ni des grands ni des petits projets, la reine d'Espagne fait un grand dérangement partout; elle marche avec une grande suite. Je vis, il y a

deux jours, le présent que le roi lui envoie, qu'il traite de bagatelle et qui me paraît fort beau. Je ne croyais pas que dans ce temps ici on trouvât tant de bijoux que madame Desmaretz en apporta ; je n'en aurais pas été étonnée autrefois : c'est une marque d'abondance qui fait plaisir.

Le roi fait dire à la reine qu'il ne lui enverrait pas son portrait si elle n'était sa petite-fille ; je crois que ce compliment ne lui sera pas désagréable. Dieu veuille qu'elle mérite le bonheur qui l'attend, et qu'elle fasse celui de S. M. C!

Je crains bien, madame, que vous ne perdiez votre infant ; il sera bien difficile qu'il prenne une nourrice à l'âge qu'il a, quoiqu'on doive beaucoup attendre de l'indifférence des princes, qu'ils montrent de fort bonne heure.

Vous avez raison, madame, de dire que vous ne faites point le grand personnage par le sérieux ; car nous avons souvent admiré, quand vous étiez ici la dernière fois, avec quelle facilité vous passiez des affaires les plus sérieuses au badinage d'une personne qui n'aurait rien eu dans la tête : c'est un talent peu ordinaire, il faut espérer que votre ami M. le maréchal de Villeroy y parviendra ; mais il me paraît qu'il prend les choses fort à cœur.

Je serais bien fâchée, madame, que vous m'ôtassiez l'estime que j'ai pour le comte de Bergheitz, car je voudrais bien croire qu'il y a un fort honnête homme dans le monde ; je comprends pourtant bien qu'il n'y en a point de parfait.

Les personnes qui conviennent le plus du peu



de capacité des Espagnols prétendent qu'il faudrait se servir des moins mauvais pour s'attacher la nation.

La peinture que vous me faites de vos dames du palais ferait mal au cœur aux nôtres, car rien ne paraît plus méprisable que de dormir la nuit, aimer son mari, se divertir devant lui, et vivre toutes ensemble *en union et en société de plaisirs innocents*.

L'admiration qu'on a pour M. le prince des Asturies est aussi générale que celle qu'on avait pour la reine sa mère.

Pourquoi ne pouvez-vous croire, madame, que le pape ne soit pas content de ce qu'on lui renvoie les affaires de l'Église? Le roi veut agir de concert avec lui; il me semble que cette disposition ne doit point lui déplaire.

J'ai eu une grande conversation avec M. le prince de Vaudemont; il profite de la dissipation où l'on vit ici, et des soins que les deux princesses ses nièces prennent de l'amuser: il se porte mieux, mais il connaît parfaitement la perte qu'il a faite; il aime à parler de madame sa femme avec ceux qui l'ont connue, et raconte des choses de sa sainteté qui sont admirables, mais qui ne m'ont point surprise. Il me dit des choses de M. de Lorraine, par rapport au roi d'Angleterre, qui sont bien estimables; il redouble de soins et d'attention pour lui à mesure que ses malheurs augmentent.

Je souhaite fort, madame, que M. le prince de Robecq et monsieur votre neveu se tirent heu-

reusement de l'accident qui leur est arrivé. Si madame la princesse de Robecq avait profité de ce qu'elle a vu ici, elle ne s'évanouirait pas pour voir monsieur son mari en danger. Nos princes aiment à aller vite ; mais je voudrais du moins que ce ne fût pas la nuit.

Les beaux endroits de votre place, madame, sont à mon gré les établissemens que vous faites pour tant de personnes de naissance et de mérite ; je comprends parfaitement votre joie là-dessus.

Il est vrai que les whigs ne respirent que la guerre ; il faut espérer que les troubles qu'ils auront chez eux ne troubleront pas leur paix. Il faut avouer que jamais état ne fut plus triste que le nôtre ; tout notre bonheur dépend de la vie d'un prince qui n'est pas jeune ; je ne parle pas pour moi, car j'espère ne pas voir tout ce qui est presque immanquable quand on aura le malheur de le perdre.

Je souhaite fort, madame, que vous voyiez M. le maréchal de Berwick : il me semble que les conversations avec les gens de bien et d'honneur ne sont jamais tout-à-fait inutiles ; mais je crains que l'arrivée de la reine ne lui fasse manquer le roi. Les discours dont vous me faites part ne sont pas, comme vous le dites, de ses amis ; mais il n'en faut pas faire grand cas.

Tout ce que vous me mandez de l'enfant don Philippe me paraît bien fâcheux.

M. le dauphin vint hier ici, je n'y étais pas :

le roi me paraît content de l'état où il l'avait trouvé.

La reine d'Angleterre vint avant-hier ici en assez bonne santé, mais plus triste que jamais, ce qui ne peut être autrement.

On ne s'accoutume point à la santé du roi ; c'est un miracle qui recommence tous les jours ; il tira hier trente-quatre coups, et apporta trente-deux faisans : la vigueur, la vue, l'adresse, rien ne diminue chez lui.

Madame la duchesse d'Orléans est très-incommodée de sa grossesse : elle est dans son huitième mois, et maigrit considérablement ; Madame en paraît tout-à-fait alarmée, car ces deux princesses sont présentement dans une grande union ; celle de M. le duc d'Orléans avec madame la duchesse de Berri paraît toujours grande. On dit que M. le duc de Chartres est d'une faiblesse à faire tout craindre pour lui.

Je crois que vous savez, madame, que madame la Duchesse n'est plus grosse ; il n'en est pas de même de madame la princesse de Conti, qui est assez vigoureuse pour mettre un enfant au monde.

M. Amelot partira pour Rome aussitôt que l'instruction qu'on fait pour lui sera achevée.

On dit que M. le cardinal de Noailles et M. le cardinal de Polignac ne conviennent pas de leurs faits dans la négociation qui s'est passée entre eux, et qu'ils sont présentement fort brouillés.

Oserais-je, après tant d'affaires si importantes, vous dire que le quinquina m'a ôté la fièvre, et



que je me porte fort bien? mais vos bontés pour moi m'autorisent à cette confiance en vous, et si on pouvait la mériter, je l'attendrais de mon attachement.

---

## LETTRE CDVII.

---

A LA MÈME.

Marly, le 18 novembre 1714.

JE suis ravie, madame, de ce que vous avez ouvert votre cœur à M. le maréchal de Berwick, et de ce que vous trouvez bon qu'il m'en fasse part; on peut compter sur sa sincérité, et je ne doute point de la vôtre quand vous parlez à un honnête homme.

Il est certain, madame, que la commission de M. Amelot est fort triste et pleine de difficultés. Je ne sais si la cour de Rome regardera cette mission comme un dégoût pour M. le cardinal de la Trémoille, mais je suis persuadée qu'il sera ravi d'avoir un tel second. Il lui portera toutes les instructions, toutes les connaissances, toutes les circonstances et toutes les conséquences de cette malheureuse affaire, dont il est impossible que monsieur votre frère soit bien informé. Il reçoit

des lettres des deux partis, ce qui rend la vérité difficile à trouver ; je ne doute pas qu'il ne prenne confiance en M. Amelot, dont il connaît certainement la réputation : mais, encore une fois, ils sont tous deux à plaindre de traiter une affaire qui ne peut jamais finir agréablement.

M. le cardinal de Polignac a échoué comme les autres dans sa négociation.

M. le maréchal de Villeroy ne perd pas une occasion d'aller à Villeroy ; je ne croyais pas qu'il quittât si volontiers la cour quand il en serait content.

Madame de Caylus a une perte de sang qui fait tout craindre pour elle. Je suis bien aise des espérances que vous avez pour l'enfant don Philippe ; elles sont bien fondées, puisque ses dents sont percées, et le lait de chèvre est un excellent remède. La peinture que vous faites, madame, de madame la duchesse d'Havré m'en donne une idée fort agréable ; elle n'est pas la seule qui ne trouve pas l'accouchement si douloureux que les femmes le disent. M. de Cany est fort estimé : il est très-brave, fort poli, fort doux, et il est peut-être trop heureux de n'être pas secrétaire-d'état, où il n'aurait pas si bien réussi que par un grand nombre d'années.

Il est vrai que la reine se fait bien attendre. Tout le monde convient qu'elle est très-marquée de petite vérole, et même jusqu'à avoir des coutures. Les uns disent qu'elle ne laisse pas d'être agréable, les autres la font laide : vous saurez bientôt, madame,



à quoi vous en tenir. Dieu veuille que l'humeur et l'esprit soient aimables; car, pour la figure, on s'y accoutume.

Les jeunes gens ne sont pas mieux ici qu'à Madrid; ils ne s'en tiennent pas seulement à la faïnéantise, ils y joignent toutes sortes de sottises, au moins la plus grande partie.

M. le duc de Saint-Aignan a bien voulu se charger, madame, de vous assurer de mes respects, et j'ai même pris la liberté de le prier de me mettre aux pieds de S. M. C.; mon attachement pour elle doit me donner quelque privilège.

La chasse est aussi vive ici qu'à Fontainebleau, parce que la santé du roi est toujours la même. Madame la duchesse de Berri y va à cheval et en juste-au-corps, Madame ayant jugé qu'elle le pouvait sans blesser les bienséances; ainsi la voilà délivrée de toute sorte de contrainte: on dit qu'elle est d'une grosseur surprenante.

M. le dauphin vint ici il y a deux jours, plus beau et plus aimable que je ne l'ai jamais vu; il est un peu grandi et engraisé, et d'une joie et d'une vivacité, qu'on ne le peut tenir un moment en repos; il veut toujours courir dans les jardins, et ne s'en lasse jamais.

Vous apprendrez le choix que le roi a fait de M. de Pompadour pour l'ambassade d'Espagne. Comme vous le connaissez mieux que moi, madame, je n'ai rien à vous en dire; je connais un peu plus sa femme, qui tient plus de son père que de madame sa mère.

M. le duc d'Antin donna hier à dîner ou à souper, à Paris, à trois électeurs; il y en aurait moins, s'ils consultaient madame. Celui de Bavière a peu d'impatience de retourner dans ses états, il trouve la France fort aimable, et la société des dames fort divertissante.

Le roi chassa samedi cinq ou six heures de suite, avec la meute de M. le duc du Maine. Il fut hier sept heures au conseil : vous voyez, madame, qu'il fournit à tout.

---

## LETTRE CDVIII.

A LA MÈME.

Marly, le 25 novembre 1715.

QUAND j'ai manqué à avoir l'honneur de vous écrire, madame, c'est par n'avoir pas reçu de vos lettres, et qu'il ne s'est rien trouvé dans ce temps-là qui méritât de vous être mandé.

Je ne crois pas, madame, que M. le cardinal de la Trémoille eût pu se passer d'un homme qui le mît au fait de l'affaire du monde la plus difficile. Il y a quinze jours ou trois semaines qu'on en instruit M. Amelot depuis le matin jusqu'au soir. Je ne crois pas aussi que monsieur votre frère

ayant besoin d'un second, on pût lui en choisir un plus agréable pour lui, par rapport à vous, madame, et plus honnête dans toute sa conduite.

Dans l'affaire dont il s'agit, le roi et le pape sont d'accord, et cherchent ensemble les moyens de finir une très-grande affaire pour la religion et pour l'état. Je suis témoin, depuis quinze ou vingt ans, qu'on ne l'a que trop tolérée : le parti en est beaucoup plus puissant et plus étendu ; et, sur le prétexte de soutenir les droits et les libertés du royaume, ils attaquent très-directement l'autorité du pape et celle du roi.

On dit tant de choses de votre reine, mais avec si peu de certitude, que je crois qu'il est inutile de vous les mander.

Vous croyez bien, madame, que je ne suis pas étonnée de la vigueur de votre roi, qui n'a pas encore trente et un ans, puisque nous voyons le roi, à soixante-seize, faire la même chose ; c'est un grand soutien que celui de faire sa volonté, et c'est ce que les courtisans ne font guère : ce ne sera pas moi qui les plaindrai, car, pour la plupart, je ne les trouve ni aimables ni estimables.

La reine, selon ce que l'on en dit, sera bien propre à le suivre dans ses plaisirs : elle tire bien et aime passionnément la chasse.

M. le maréchal de Berwick prétend que M. le prince des Asturies est véritablement un prodige, et craint qu'il ne puisse vivre, ayant autant de raison qu'un homme de quarante ans peut avoir ; il a mauvaise opinion de la vie du second, et



*prétend que le troisième ressemble extrêmement à notre roi.*

*Il me paraît, par ce qu'il m'a dit, que vous faites de grandes injustices à notre gouvernement par rapport à ce qui vous regarde : il est bien difficile, madame, qu'on pense toujours de même, et qu'on ne se plaigne quelquefois les uns des autres, quand on a tant d'affaires à démêler ensemble ; mais du reste je puis vous assurer que vous êtes très-estimée, très-honorée, et que personne n'a envie de se défaire de vous. On croit que votre confiance en M. Orry est trop grande, et qu'il a besoin d'être conduit ; mais on demeure d'accord que c'est un merveilleux subalterne.*

*On vous blâme toujours d'exclure les Espagnols, dont on admire ici la fidélité pour leur roi : voilà véritablement, madame, les opinions des plus honnêtes gens de ce pays-ci et de ceux que vous estimez le plus ; s'ils vous parlent autrement, ils ne sont pas sincères. Je crois, madame, ne le pouvoir être trop avec vous, et que vous ne me ferez pas d'affaire sur ce que je vous mande.*

*Je ne sais ce que c'est que le mariage de M. le marquis de Laval ; je n'ai jamais ouï parler de mademoiselle de Fleury : ainsi, madame, je crois n'avoir nul usage à faire de la copie de la lettre que vous m'envoyez ; souvenez-vous seulement que le roi ne veut point que les Français acceptent la grandesse. Je voudrais aller au-devant de tout ce qui peut faire la moindre peine à nos deux rois.*

Vous êtes très-ingrate si vous n'aimez plus que jamais M. le maréchal de Villeroi, car rien n'égale la vivacité qu'il a pour tout ce qui vous regarde.

J'ai été depuis deux jours à Saint-Germain ; j'y trouvai la reine dans son lit avec un rhume qui n'est rien, mais accablée de la plus profonde tristesse, elle voit toutes ses espérances évanouies, au moins pour le temps présent; elle est séparée du roi son fils, qu'elle aime tendrement : la séparation augmente leurs malheurs pour l'amitié qu'ils ont l'un pour l'autre, et, comme dans les petits ménages, elle double presque leurs dépenses, quoiqu'ils se retranchent tous les jours quelque chose : ce douaire d'Angleterre n'est point payé, et ils sont sans aucune ressource de quelque côté que ce soit.

M. le Grand s'en est allé d'ici assez malade : il a les jambes dans un état à ne pas durer longtemps. M. le prince de Conti s'en est allé aussi avec la fièvre et quelque apparence de petite-vérole; elle ne paraît pourtant point, mais la fièvre est considérable.

M. le duc de Richelieu est retombé dans une troisième attaque d'apoplexie; on dit qu'il est mieux, mais il ne peut aller loin. M. et madame de la Vieuville sont allés à Paris à cause de la mort subite d'une comtesse de Vienne, leur belle-sœur. M. l'archevêque d'Embrun est mort; et ayant mis quelque chose dans son mandement qui n'était pas conforme aux quarante évêques de l'assemblée,

il a envoyé chercher son curé et des notaires, a retranché ce mandement, et déclaré qu'il mourait soumis à l'Église, attaché au Saint-Siège, et uni avec ses confrères.

M. l'évêque de Soissons est mort, après avoir été quinze jours sans aucune mémoire et très-peu de connaissance. Les jansénistes ont fait courir le bruit qu'il avait fait déclarer que tout ce qu'il avait fait dans l'assemblée était par respect humain; cela se trouve aussi faux que ce qu'ils disent tous les jours.

On dit que M. l'évêque d'Embrun a deshérité madame la maréchale d'Harcourt, sa nièce, et fait beaucoup de bien aux jésuites. M. le cardinal d'Estrées a alarmé ses amis; mais il s'est trouvé que ce n'était qu'une indigestion. M. le duc d'Antin a la fièvre et la goutte. L'électeur ne peut se résoudre à quitter la France; il vient encore aujourd'hui à la chasse.

Notre petit dauphin a eu une fonte la nuit dernière, à laquelle il est sujet; mais il n'en a perdu ni le sommeil, ni l'appétit, ni la joie.

Je vous dis là bien des choses, madame, dont vous vous passeriez bien, et je ne crois pas que vous ayez grand besoin d'amusement; mais j'obéis, et je ne puis vous marquer autrement mon attachement.

---



## LETTRE CDIX.

A LA MÊME.

Versailles, le 1<sup>er</sup> décembre 1714.

JE n'ai point encore de vos lettres, mais en attendant, madame, je puis vous informer de ce qu'est mademoiselle de Fleury. Vous serez peut-être assez surprise de savoir qu'elle est sœur du roi d'Espagne : c'est une fille de feu Monseigneur et d'une comédienne que vous pouvez avoir vue, qui s'appelait mademoiselle Raisin, très-jolie et très-aimable. Monseigneur chargea madame la princesse de Conti de cette enfant, en la priant d'ordonner à quelqu'une de ses femmes de la faire élever : elle a toujours demeuré dans un couvent, et les religieuses ne lui ont pas laissé ignorer qui elle est, ce qui ne lui a pas donné de vocation. Elle s'ennuie fort, et veut se marier. Elle est blanche et blonde, bien faite, et ressemblante à Monseigneur. Je crois qu'elle a bien présentement dix-sept ou dix-huit ans : je ne savais point qu'elle s'appelât mademoiselle de Fleury, et ne comprenais rien à la lettre dont vous m'avez envoyé la copie. M. le maréchal de Villeroy m'éclaircit, et aussitôt je donnai cette lettre au roi, afin qu'il



vît avec madame la princesse de Conti ce qu'il y aurait à faire. Cette princesse en fut fort surprise, car elle ne sait rien de tout ce qu'elle contient, et il faut que M. le marquis de Laval se soit un peu trop avancé : voilà, madame, l'éclaircissement de ce que S. M. C. a voulu savoir. Il serait à souhaiter que cette aventure ne fût pas aussi publique qu'elle est ; mais, après tout, cette pauvre fille n'est rien, puisque Monseigneur ne l'a jamais reconnue. Madame la princesse de Conti presse souvent le roi de la marier ; il consent qu'on lui cherche un mari dans le fond de quelque province éloignée : les temps sont si mauvais, qu'il ne croit pas devoir donner un mariage bien considérable.

M. le duc d'Orléans eut, il y a quelques jours, une assez grande faiblesse pour perdre connaissance, mais qui n'a eu aucune suite.

Nous sommes à Versailles : on dit que ce sera pour cinq mois ; je le souhaite fort. Je n'ai point encore vu M. le dauphin, mais M. Fagon m'assure qu'il se porte bien. L'abbé de Villeroy fut sacré hier par M. le cardinal de Rohan, et les évêques de Noyon et de Limoges, tous deux comtes de Lyon.

Du 3 décembre.

J'ai reçu, madame, votre lettre du 19 : je suis très-fâchée du mal dont vous vous plaignez ; je ne connais point la colique, mais tout le monde tombe d'accord que c'est un mal des plus douloureux. J'espère beaucoup de la bonté de votre

tempérament et de votre sobriété, on y peut encore ajouter votre habileté. Je suis maintenant à un régime bien nouveau pour moi, car je bois du vin trois fois le jour avec du quinquina, dont je me trouve fortifiée.

De la manière dont on parle de la reine, elle aura quelque chose à souffrir avec S. M. C., si elle est délicate, car les grands princes sont accoutumés à juger des autres par eux. On dit qu'elle mène un confesseur et un médecin qu'elle veut garder. Je n'entreprendrai point de vous dire tout ce qui nous en revient : chaque endroit où elle passe fournit quelque relation, toutes fort différentes; mais comme on n'y peut ajouter foi, j'avoue que je n'y fais point attention : je m'en remets, madame, à ce que vous me direz quand vous l'aurez vue.

M. Amelot a pris congé du roi aujourd'hui pour son voyage de Rome, et je l'ai vu ce matin : il n'est point embarrassé de M. le cardinal de la Trémoille, et je crois en effet, qu'il sortira fort bien de cet endroit-là. Dieu veuille qu'il en soit de même de tous les autres, qui sont assurément les plus difficiles !

Non, assurément, madame, vous ne reconnaîtrez personne si vous veniez ici, et toutes les fois que vous ne seriez pas avec le roi, vous douteriez que vous fussiez à la cour; mais il est inutile d'en parler, et impossible d'y remédier.

Vous pouvez compter, madame, sur deux amis qui ne se démentent pas, qui sont M. le maréchal

de Villeroi et M. Amelot : on ne peut être plus vifs et plus constants qu'ils ne le sont pour vous.

On joue aujourd'hui à Seaux *Athalie* : vous connaissez la beauté de cette pièce, et on dit qu'elle sera parfaitement jouée. Il y a des comédiens retirés du théâtre qui jouent avec madame du Maine : la Bauval fait *Athalie*, Baron fait *Mathan*, M. de Malézieux le grand-prêtre, madame du Maine *Josabeth*, le comte d'Eu le petit roi, etc.

J'ai beaucoup parlé de vous aujourd'hui avec M. Amelot, et nous sommes tombés d'accord sur tout.

---

## LETTRE CDX.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 9 décembre 1714.

Vous voilà donc déjà à excuser votre reine, et vous ne voulez pas qu'il y ait de sa faute à marcher si lentement. Si vous saviez tout ce qu'on nous mande, madame, vous auriez bien d'autres excuses à faire; mais nous avons tous assez bon sens et assez d'expérience pour ne pas croire tout ce qu'on nous dit. Comment pourrait-on juger de si loin, ayant tant de peine à trouver la vérité



dans ce qui se passe sous nos yeux ? C'est ce que j'éprouve tous les jours , et ce qui me dégoûte de rien entendre.

L'intérêt que je prends en tout ce qui touche le roi catholique me fait entrer dans toute l'impatience qu'il a de voir la reine, mais cela, madame, sans en examiner les sujets. Il fait fort bien de s'occuper dans les bois, mais je ne le crois pas aisé à fatiguer. Dieu veuille que cette princesse sente tout son bonheur de partager le trône d'un grand roi, d'un saint et d'un très-honnête homme ! car je vous assure, madame, qu'il est regardé sur ce pied-là ; mais il sera blâmé fort souvent, et vous aussi, comme on l'est toujours quand on gouverne, et qu'on approche des maîtres.

Le duc de Saint-Aignan passe pour être fort sage, quoique jeune et gai : il a été nourri dans une bonne école, et son frère et lui en ont bien profité, aussi-bien que madame sa femme, qui, étant née fort active, a pris auprès de madame de Beauvilliers une très-bonne conduite et beaucoup de piété : elle serait digne d'être de vos dames de palais, et pourrait bien n'être pas estimée des nôtres. Je n'en parle pourtant que pour rendre justice à la vérité : je ne connais presque pas ni la femme ni le mari. Il a beaucoup perdu en M. le duc de Berri, avec qui il était très-bien, et en M. de Beauvilliers, qui aurait apparemment continué de le protéger.

Nous ne connaissons point ici que le quinquina échauffe : il est amer et excellent contre les

aigreur, qui font presque tous les désordres de l'estomac; il est vrai qu'il y a des personnes qui ne peuvent s'en accommoder en vin. Il y a plus de quinze ans que je n'en bois plus, et cependant M. Fagon ayant essayé de me le donner en vin, j'en prends depuis cinq semaines trois verres par jour, et je m'en trouve très-bien.

Il est vrai, madame, que Madame a bien changé pour madame la duchesse d'Orléans, et qu'il y a présentement une grande union entre elles.

La pauvre princesse de Conti, fille de M. le Prince, est bien à plaindre: elle aime son fils passionnément, il est délicat; on le tue par la manière de vivre de madame la duchesse, et il ne retourne chez madame sa mère que quand il est hors de combat. Il sort présentement d'une fièvre continue qui a pensé l'emporter; il est délicat et faible, et ne résistera pas à la vie qu'on lui fait faire; il a de l'esprit, mais il a été élevé en enfant gâté.

Le sérieux maréchal de Villeroi ne me regarde point: il est toujours le même pour moi; mais il est vrai que je le trouve plus rêveur depuis qu'il est ministre et qu'il voit de près les affaires, dont il ne jugeait peut-être pas de même quand il les voyait de loin. Il est aussi fort occupé de s'instruire, voulant faire son devoir en honnête homme, comme vous savez qu'il est, et plus de vos amis que tout autre: c'est un témoignage que je lui dois, et une opinion dans laquelle il me fortifie tous les jours.

Enfin, j'ai vu notre cher dauphin, plus vif, plus gai, mieux fait et plus sain que jamais : tout homme est mortel, mais il y a apparence que celui-là vivra. Il n'y a rien de changé dans la santé du roi, et c'est le mieux qu'il puisse arriver.

L'électeur a été à Rambouillet, où l'on a chassé, bien joué, bien veillé, bien mangé et bien bu, non pas lui pour les deux derniers articles, car il est sobre, mais aimant la joie comme s'il n'avait que dix-huit ans, et ne pouvant se résoudre à retourner chez lui.

Le comte de Lusace a versé la nuit en revenant de Seaux : il a le visage égratigné des glaces toutes rompues, son gouverneur blessé à la tête; l'autre homme de qualité qu'il a près de lui, tout fracassé : son cocher et son postillon étaient ivres.

Le spectacle de la représentation d'*Athalie* a charmé tout le monde.

La reine de Pologne a perdu un des princes ses enfants.

Je vous mande, madame, bien des inutilités; mais vous le voulez, et je n'ai que ce moyen-là de vous marquer mon respect et mon attachement.

---



## LETTRE CDXI.

A LA MÈME.

Saint-Cyr, le 16 décembre 1714.

JE crois avoir eu l'honneur de vous mander, madame, combien M. le maréchal de Berwick est revenu content de son petit séjour de Madrid. Si on n'écoutait que des gens comme lui, on pourrait croire qu'on est bien instruit; mais il n'y en a guère de son caractère.

Il est vrai, madame, que la marche de la reine est bien lente; elle n'est guère propre aux voyages, voulant se lever tard et arriver de même: les équipages ne s'accoutument pas de cette conduite, et sa suite en est très-fatiguée.

Je crois, madame, qu'il faut préparer S. M. C. à trouver cette princesse fort laide, car tout le monde s'accoutume sur ce point-là; mais sans vouloir me mêler de la consoler, ayant auprès d'elle une personne qui en est plus capable que moi, c'est bien sincèrement que je pense que la laideur est le moindre défaut d'une femme, c'est celui auquel on s'accoutume le plus tôt, qui ne déplaît point à Dieu ni aux hommes d'un esprit solide. On dit qu'elle est bien faite, qu'elle



veut plaire, et qu'elle sait dire ce qui convient. Si cet esprit est accompagné de jugement, de discernement et de douceur, il repassera bien les marques de la petite-vérole. Si cette philosophie qu'elle a parfaitement étudiée a formé sa raison, elle sera bien propre pour le roi. Si ce latin qu'elle sait si bien n'est que pour le roi, ce sera encore un agrément. Si toutes les belles-lettres et toutes les langues qu'elle sait sont employées à lui plaire, ne sont-ce pas de grandes ressources pour la conversation? Si cette piété qui la fait approcher des sacrements tous les huit jours est assez solide et assez droite pour la faire vivre selon les devoirs de son état, quel trésor que cette sympathie avec le roi, qui ne vieillit jamais, et qui fait une grande douceur de penser de même dans ce qu'il y a de plus important! On dit qu'elle a une grande confiance dans son confesseur : il serait bien fâcheux qu'elle ne fût pas libre dans sa conscience. Je vous parle sans mesure, madame, car je sais votre prudence, et je compte sur votre amitié. Mademoiselle d'Aumale me querelle de ce que je compte pour rien la musique, car cette princesse la sait très-bien : elle compose et accompagne du clavecin.

M. Amelot est parti si bien instruit et si bien intentionné, que j'espère quelque succès de son voyage.

Je ne vois presque plus M. le maréchal de Villeroy, au moins en particulier. Le mauvais temps fait que le roi ne peut sortir; ainsi il est bien

plus chez moi, et, dans les autres temps, il est au conseil, et M. le maréchal aussi; mais enfin je le vis il y a deux jours, et en vérité, madame, il a un grand attachement pour vous : je ne vous le dis que par le plaisir que je prends naturellement à dire la vérité, car du reste, son amitié est, ce me semble, sans aucun intérêt.

Il est vrai, madame, que M. et madame de Pompadour sont nommés pour aller en Espagne, et qu'ils en sont ravis par rapport à vous, dont ils espèrent une grande protection. Je ne connais guère M. de Pompadour, mais bien madame sa femme, qui est certainement une femme d'honneur et de probité : je suis mieux instruite que personne des marques qu'elle en a données, qui lui ont acquis toute mon estime, et que je voudrais pouvoir vous confier. J'avoue qu'elle est à plaindre de quitter madame la duchesse de Berri; et son attachement pour cette princesse est si connu, que mon secrétaire est attendri d'une si triste séparation.

L'article de madame de Conrcillon n'est pas, selon moi, une ironie; elle aime très-fort son père et sa mère, et leur commerce est plein de confiance et de douceur. C'est la plus belle femme de la cour, et dont les manières ne ressemblent pas à la nôtre présentement : elle est sérieuse, rentrée en elle-même, retirée, dédaigneuse, et ce qu'on appelait précieuse autrefois. Elle a bien de l'esprit.

Je suis ravie, madame, que la santé de votre infant don Philippe se fortifie. Notre dauphin

donne de grandes espérances sur sa vie et sur son esprit.

Je ne connais guère M. le duc de Saint-Aignan; mais il paraît qu'il est aimé et estimé des honnêtes gens. Il a tout perdu en M. le duc de Berri, et ensuite dans M. le duc de Beauvilliers : il est présentement assez seul de son train. Sa femme me paraît assez raisonnable, mais elle ne lui donne aucune alliance.

Il y a trois ou quatre jours que madame la duchesse d'Orléans est en travail : les avant-coureurs de l'accouchement ont paru, mais les douleurs ne viennent point, et elle est dans sa chambre comme une autre : elle accouchera probablement avant que nos lettres partent.

Monsieur de Goëbriant, petit-fils de M. Desmaretz, vient d'épouser mademoiselle de Châtillon : il est beaucoup plus jeune qu'elle. Cette noce est un peu troublée par l'état de la santé de madame de Goëbriant, qui est attaquée d'un mal sans remède.

Madame la comtesse de Brionne est morte, et mademoiselle sa fille vient à la cour chez M. le Grand.

C'est vraiment un présent royal, madame, que les trois millions que le roi d'Espagne donne à M. de Bavière; s'il pouvait les manger à Saint-Cloud, il se trouverait bien heureux, car véritablement il ne peut se résoudre à quitter la France.

L'électeur de Cologne a voulu emporter avec



lui sa figure en cire : il s'est fait plâtrer le visage, et quand il a fallu l'ôter, la peau du front et du nez ont été emportés; il devait souper en cet état chez M. d'Antin, avec madame la Duchesse et sa gaillarde cour.

Je ne vous dis plus rien de la santé du roi, quoique je ne craigne pas de vous importuner en vous en disant toujours la même chose.

Du 17, à sept heures du soir.

Madame la duchesse d'Orléans n'accouche point: on craint que l'enfant n'ait les boyaux autour du cou; elle n'a que de très-petites douleurs. Madame de Sforce est auprès d'elle : c'est sa favorite.

---

## LETTE CDXII.

.....

A LA MÈME.

Saint-Cyr, le 24 décembre 1714.

JAMAIS affaire n'a requis plus d'instruction que celle dont il est question présentement, et M. le cardinal de la Trémoille le verra bien, quand M. Amelot l'aura entretenu. On peut espérer qu'ils trouveront quelque expédient pour faire recevoir la constitution, et pour calmer un peu ce qui se passe personnellement pour M. le car-

dinal de Noailles; mais pour des réconciliations de bonne foi, je ne crois pas, madame, que nous en voyions.

Il y aura toujours des esprits amateurs des nouveautés, et qui, sous prétexte de mœurs réformées, séduiront les autres; et il y aura toujours des esprits solides qui s'en tiendront à l'ancienne catholicité et qui seront attachés à l'Église et au chef de l'Église, malgré tous les abus qui pourraient se glisser de temps en temps, et qui ne détruisent point la foi.

Je verrai avec plaisir la désunion des wighs et des torys, parce qu'elle nous assurera la paix. On dit que le nouveau roi d'Angleterre se dégoûte de ses sujets, et que ses sujets sont dégoûtés de lui. Dieu veuille remettre le tout en meilleur ordre! Je crains la négociation de Stanhope: il a toujours été comme un enragé, ce me semble, contre nos deux rois.

Comptez, madame, que les gens que vous estimez le plus pensent d'Orry ce que j'ai eu l'honneur de vous mander. Je l'ai entendu, une fois en ma vie, discourir avec le roi, tête à tête, avec tout l'esprit, tous les expédients et toute la facilité de s'exprimer qu'on peut désirer dans un homme; mais, n'ayant pour ma part qu'un profond silence, j'étais étonnée qu'un homme se jouât du gouvernement d'un grand royaume. Voilà ce qu'on lui reproche, qui est de trop embrasser; car, hors cet endroit-là, tout le monde tombe d'accord de son habileté et de son travail.

Ce sont encore des gens que vous aimez qui croient que vous devriez employer les Espagnols : ils conviennent pourtant qu'il y en a peu de très-capables ; mais ils prétendent qu'il faut prendre les moins mauvais, ne pouvant en avoir de très-bons. Ils disent encore qu'on pourrait employer des gens au-dessous des grands, et que, dans cet étage, on en trouverait peut-être d'assez bons. Quand je ferais, madame, toutes les perquisitions que vous m'ordonnez, je n'en saurais pas davantage que ce que je viens de vous dire ; car mon zèle pour vous m'a fait faire, de moi-même, toutes les questions que j'ai pu à ceux que je croyais les plus sensés et les plus désintéressés.

Ce n'est point moi, madame, qui nomme les ambassadeurs : M. le chancelier a plus de part que personne au choix que le roi a fait de M. de Pompadour ; je ne le connais point du tout. Madame la duchesse de Navailles lui a fait quitter le service de bonne heure : ils ont vécu loin de la cour depuis ce temps-là, et n'y venaient que très-rarement. J'entendais dire beaucoup de bien de la sagesse et de la piété de madame de Pompadour : comme M. le duc de Navailles avait été gouverneur de M. le duc d'Orléans, sa famille se trouvait naturellement de cette cour-là ; et madame de Courcillon, de même âge que madame la duchesse de Berri, était souvent avec elle dans leur enfance.

Quand il fut question de donner une dame d'honneur à cette princesse, madame la duchesse



d'Orléans nomma madame de Pompadour, et je lui donnai toutes les louanges qui m'étaient revenues d'elle. M. le duc d'Orléans décida pour madame de Saint-Simon, à cause du titre; tout cela se passait avec le roi dans ma chambre. Quand il fallut une gouvernante pour les enfants de M. le duc de Berri, madame de Pompadour fut nommée; mais elle a eu peu de fonction, et d'ailleurs n'a pas plu à cette princesse. M. de Pompadour, las de ne rien faire, fort zélé pour le roi et comptant sur vous, madame, a désiré l'ambassade d'Espagne; et s'ils ne sont point trompés dans la confiance qu'ils ont en vous, j'espère qu'ils y réussiront: je le désire de tout mon cœur, car la conduite de madame de Pompadour dans tout ce qui s'est passé m'a donné beaucoup d'estime pour elle. Voilà, madame, bien sincèrement toute la part que j'ai à cette affaire.

Je crains que M. de Torcy ne laisse long-temps en Portugal mon pauvre abbé de Mornay, qui ne me paraît pas heureux, et qui mérite de l'être. Vous savez peut-être déjà que madame la duchesse d'Orléans a eu une fille, dont, avec raison, elle a sujet d'être affligée; madame la duchesse, qui l'est un peu moins, alla, au sortir de cet accouchement, à Saint-Cloud.

Il faudrait qu'on fût insensé en ce pays-ci, si on désirait, madame, de se défaire de vous: sans compter ce qu'on y perdrait, qui est-ce qui y gagnerait? A-t-on quelqu'un de plus éclairé de plus raisonnable et de plus Français que vous,

pour mettre auprès du roi catholique? mais je comprends qu'il vous passe par l'esprit de tout quitter: il n'y a rien qui vaille les peines que vous avez; j'en devine quelques-unes, mais ne les devine pas toutes.

Les sujets qui se présentent à M. le maréchal de Villeroi, pour vous marquer son attachement, sont les mêmes, madame, que ceux dont je vous parle si souvent: il ne peut pas passer le plus petit blâme et ne trouve jamais les louanges assez fortes.

*On ne croit pas que M. le Grand passe l'hiver. M. le duc de Richelieu vit encore; mais c'est à peu près comme s'il ne vivait plus.*

M. le cardinal d'Estrées est mort, et laisse une riche dépouille. Je ne puis que désirer; car, ne me mêlant d'aucune affaire, je puis dire que je n'entends pas parler de celle-là.

M. le maréchal de Montrevel, animé du zèle qu'il a pour le roi, a imaginé un monument magnifique pour sa gloire, placé devant le château Trompette, à la vue de tous les étrangers qui entrent dans la Garonne, avec une application prise dans l'Écriture sainte. Le roi a tout refusé, disant qu'il ne voulait ni louanges, ni charger ses peuples.

J'ai l'honneur de vous écrire, madame, dans un grand désordre et à plusieurs reprises. Je n'ai point de vos lettres cet ordinaire-ci: je vous le dis pour vous en rendre compte, car il est aisé de comprendre que vous n'avez pas toujours beaucoup de loisir. Je tâcherai d'en trouver toujours

pour vous donner des marques de mon sincère attachement.

---

## LETTRE CDXIII.

.....

A LA MÈME.

Versailles, le 31 décembre 1714.

JE savais bien, madame, qu'il y avait une petite fille de Monseigneur; mais il n'en parlait jamais, et ne l'aurait pas reconnue tant que le roi aurait vécu, dans la crainte de lui déplaire, car rien n'était égal à son respect et à son amitié. On dit qu'elle est bien faite, éclatante par de belles couleurs, mais pas de beauté; je n'ai rien oui dire de son mérite.

Il est vrai que le roi de Sicile a envoyé une fort vilaine bague à M. Amelot, que le roi lui a ordonné de prendre.

Vous avez trop bon esprit, madame, pour compter sur la reconnaissance des courtisans; la cour est le lieu où il faut avoir la vertu la plus pure; la vôtre est de même, et c'est votre plus grand bonheur.

Non, madame, notre cour n'est pas divertissante, on se trouverait heureux qu'elle fût



supportable; toute la joie est fondée sur la bonne santé du roi, il faut détourner sa vue de tout le reste.

Je suis vraiment affligée de ce que vous me mandez que le roi le serait si la reine était laide; car nous ne pouvons point douter qu'elle ne le soit. Je la plains sur son confesseur; la feue reine était une enfant; notre chère dauphine, n'ayant pas grande confiance dans le confesseur qu'on lui donna, se confessait quelquefois en secret à Saint-Cyr; il y a de grands inconvénients à n'être pas libre dans sa conscience.

Le mariage de M. de Goëbriant avec mademoiselle de Châtillon est fait: nous ne l'avons pas encore vue; elle a reçu des présents magnifiques avec des manières très-galantes, des boucles d'oreilles de quarante mille francs, une boucle de ceinture de diamants dans un panier d'ouvrage, et tout cela donné par M. Desmaretz.

Nous avons des nouvelles de M. Amelot, qui fait son voyage fort heureusement; Dieu veuille qu'il en soit de même quand il sera à Rome.

Je vous souhaite, madame, une heureuse année, et que vous me conserviez toujours les mêmes bontés.

## LETTRE CDXIV.

A LA MÈME.

Versailles, le 12 janvier 1715.

JE ne sais ce qu'il y a eu de plus vif en moi, de la douleur de votre état à l'étonnement de ce qui vous arrive, madame. Il y a long-temps que vous me prépariez à une retraite, et je n'en étais point surprise; mais je vous avoue que je n'aurais jamais cru que vous eussiez quitté l'Espagne comme une criminelle: il faut se taire, madame, quand nos malheurs nous viennent par ceux que Dieu a faits nos maîtres. J'espère que vous me ferez bien la justice de ne me pas croire insensible à ce que vous souffrez; j'ai une grande impatience de recevoir de vos nouvelles. Vous devez tout à M. le maréchal de Villeroi, il est hors de lui; du reste, tout est partagé entre vos ennemis qui triomphent et vos amis consternés: c'est M. le maréchal de Villeroi qui me fournit une occasion pour cette lettre-ci; vous savez que je ne dispose pas des courriers. Instruisez-moi, madame, de ce que vous voulez faire, de ce dont vous voulez qu'on parle, et de ce que vous voulez que je sache toute seule; je ne manquerai jamais à ce que je dois à

l'amitié dont vous m'avez honorée ; je vois peu de monde, mais je dois la justice a madame de Ventadour et à madame de Caylus, qu'elles sont bien touchées. Je reçois dans ce moment une lettre de M. de Noirmoutier, qui me fournit encore une occasion d'avoir l'honneur de vous écrire ; je ne la manquerai pas.

---

LETTRE CDXV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 12 janvier 1715.

MONSIEUR le duc de Noirmoutier vient de m'écrire avec la sensibilité que vous méritez, madame, et il m'offre une occasion de vous faire tenir cette lettre ; je me suis déjà servie de celle de M. le maréchal de Villeroi. Je ne sais pourtant que vous dire ; il n'y a point de paroles qui puissent exprimer ce que je pense, et il n'est pas même de la prudence de s'expliquer : c'est de vous, madame, que nous devons attendre des nouvelles pour savoir ce que nous avons à dire et à faire. Vous connaissez assez le roi pour juger de ses sentiments pour vous. J'espère en votre courage pour le soutien de votre santé, et je prie Dieu de



vous bien convaincre qu'il n'y a que lui qui mérite d'être aimé.

Tout Saint-Cyr prie pour vous.

---

## LETTRE CDXVI.

A LA MÈME.

Versailles, le 20 janvier 1715.

OUI certainement, madame, j'ai été bien étonnée du traitement que vous avez reçu ; dont il ne faut rien dire de plus, par le respect que nous devons à nos maîtres, et j'ai été bien touchée de ce que vous aviez à souffrir dans un tel voyage, dont toutes les circonstances me font regarder comme un miracle que vous y ayez résisté. Comme j'étais hier à Saint-Cyr, je n'ai pas encore vu la lettre que vous écrivez au roi. Il y a long-temps, madame, que j'ai eu l'honneur de vous mander qu'on ne me cache rien, parce qu'on ne se méfie pas de moi, mais qu'on ne me dit rien de suite, parce qu'on n'attend pas mes conseils ; ainsi, je suis toujours très-mal instruite. J'ai une grande impatience de savoir votre projet pour l'avenir, par le sincère intérêt que j'y prends ; c'est, madame, tout ce que j'ai à vous dire.

Il n'est plus question de vous mander les morts et les mariages de la cour; il faut pourtant que j'excepte M. de Cavoie, qui était à l'extrémité quand on apprit ici votre disgrâce; on dit qu'en revenant à lui il a parlé bien fortement sur cet événement, en faisant votre panégyrique. Je prie Dieu, madame, que vous vous attachiez uniquement à celui qui ne nous manque jamais. Je ne sais point qui on vous enverra, et je pourrai bien ne le savoir que quand il sera parti. Vous raillez, madame, sur la mauvaise chère que vous avez faite; je ne puis entendre raillerie sur votre état, mais j'admire votre courage.

P. S. Jamais, madame, il n'y eut un tel ami que M. le maréchal de Villeroy; vous n'avez pas besoin que je vous en assure, mais je ne puis m'empêcher de le dire.

---

## LETTRE CDXVII.

.....

A LA MÊME.

Versailles, le 28 janvier 1715.

JE suis ravie, madame, de recevoir de vos nouvelles, car je crains toujours que vous ne tombiez après tant de souffrances; vous avez besoin

de tout votre courage; mais votre esprit a toujours paru plus fort que votre corps, qui n'est point fait pour manger du pain bis et coucher sur la dure. Votre disgrâce vient de si loin qu'on n'ose parler. M. le maréchal de Villeroi et moi avons vu séparément la lettre que vous écrivez à M. le marquis de Torcy, mais il faut encore remettre à votre présence quelques articles qui y sont.

Vous ne pouvez trop compter sur M. le maréchal de Villeroi; je crois que vous exigeriez moins que ce qu'il fait. Conservez-vous, madame, et venez parler au roi, c'est tout ce que je vois à faire présentement. Je ne vous tiens point rabaisée, madame; car mon estime ne roulait point sur le grand personnage, mais sur la personne, qui sera toujours très-respectée.

---

## LETTRE CDXVIII.

.....

A LA MÊME.

Versailles, le 3. février 1715.

Si la visite de M. de Lanty pouvait vous rendre, madame, le moindre service, je ne manquerais pas de la recevoir; mais dans les conjonctures



où nous sommes, elle ne pourrait qu'aigrir vos ennemis et les miens, et mettre sur mon compte tout ce qu'on lui fera dire aussitôt qu'il sera parti : je ne puis ignorer ce qu'il aura dit au roi et à M. de Torcy ; ainsi, madame, il ne pourrait que me redire les mêmes choses. Il me semble que vous n'avez pas besoin de justification par rapport à votre disgrâce ; on ne vous accuse point, car je ne pense pas qu'il y ait aucune des personnes de celles qui vous aiment et de celles qui vous haïssent, qui soient persuadées que vous manquez de respect à la reine en n'allant pas assez loin au-devant d'elle, et que vous lui ayez dit des duretés dès que vous lui avez parlé. Il n'y a donc rien à dire, madame, sur ce qui vous regarde, et il ne faut rien dire sur tout le reste, par le respect qui est dû au roi et à la reine d'Espagne ; il faut se taire, et tâcher que vous passiez en paix une vie si traversée. On dit que votre santé est en très-mauvais état, et vous ne daignez pas vous en plaindre ; c'est pourtant un endroit bien essentiel. Il me paraît que jusqu'ici vous n'avez point reçu nos lettres, je n'en comprends pas la raison ; je n'ai manqué aucune occasion, madame, de vous assurer de la continuation de mon respect et de mon attachement.

---

## LETTRE CDXIX.

A LA MÊME.

Versailles, le 8 février 1715.

JE crois, madame, que vous avez reçu présentement toutes les réponses que vous attendez de moi pour sortir de Sain-Jean-de-Luz, et que nous aurons l'honneur de vous voir le plus tôt que vous pourrez. Je ne me tiendrai bien instruite que dans ce temps-là, car jusqu'ici je ne comprends rien à ce qui regarde votre état présent. On dit que M. le prince de Lanty s'est très-bien acquitté de sa commission : je demande au roi s'il a appris par lui quelque chose de nouveau ; il me répond que non ; je sais même que quelques personnes de vos véritables amis lui ayant fait quelques questions, il a répondu très-sagement qu'il ne voulait point parler ; il me semble qu'en effet on ne le cite point.

M. le maréchal de Villeroi me mande que nous n'avons qu'à vous attendre ; ainsi, madame, je n'ai l'honneur de vous écrire que pour vous marquer que je suis occupée de vous. Je n'ai point le courage de vous mander les nouvelles de la

*cour; je voudrais vous voir en repos et bien persuadée que je m'intéresse aussi sincèrement que M. le maréchal de Villeroy à tout ce qui vous touche.*

---

## LETTRE CDXX.

.....  
A LA MÊME.

Versailles, le 15 février 1715.

NON, madame, je ne vous fermerai point ma porte, et quoique nous n'ayons à traiter que des matières bien tristes, j'ai une grande impatience de me trouver en liberté avec vous : laissez-vous conduire par votre ami, il n'y en eut jamais un meilleur; et s'il en était cru, madame, vous seriez sur le pinacle, plus honorée et plus considérée que vous ne l'avez jamais été. Tout le monde ne pense pas de même. Je trouve aussi peu de chose à vous écrire que j'en aurais beaucoup à vous dire; car je ne crois pas, madame, que j'aie besoin de vous faire de nouvelles protestations de mon sincère et respectueux attachement.

C'est un miracle de vous voir voyager sans en être incommodée; il faut bien que votre courage vous soutienne. M. le maréchal se fait un nouveau



mérite, madame, par la manière dont il en use avec vous; je veux dire M. le maréchal de Montrevel.

---

## LETTRE CDXXI.

.....

A LA MÈME.

Versailles, le 18 février 1715.

Vous approchez, madame, d'un lieu où vous ne trouverez point de joie; il ne me sera pourtant pas possible de n'en pas sentir un mouvement quand j'aurai l'honneur de vous voir: ce sera M. le maréchal de Villeroi qui en réglera l'heure et le lieu; c'est lui qui veut absolument que j'aie l'honneur de vous écrire aujourd'hui; je ne l'aurais point fait de moi-même, n'ayant que de nouvelles protestations à vous faire, madame, d'un attachement dont je serais bien fâchée que vous pussiez douter.

---

## LETTRE CDXXII.

A LA MÈME.

Saint-Cyr, le Vendredi Saint.

IL ne m'est point revenu, madame, que nos ennemis vous trouvassent trop près, et j'ignore quelle distance ils voudraient entre eux et vous; mais vous êtes mieux à Paris qu'à Saint-Germain, n'y ayant personne auprès de vous.

M. le maréchal de Willeroi aime à me rendre de bons offices; mes intentions sont bonnes, et mon crédit peu de chose; j'ai eu l'honneur de vous le dire dans tous les temps, et je voudrais que l'événement pût me convaincre d'une trop grande modestie. Vous êtes libre, madame, dans votre conduite à Paris, et vous y verrez tout ce que vous croirez devoir selon votre politesse, bien éloignée de l'incivilité. Mes maux sont fréquents, mais légers, puisque j'en reviens toujours, et que je puis espérer d'aller aussi loin que M. de Mansera: en quelque état que je sois, madame, je vous serai fidèlement et sincèrement attachée.

## LETTRE CDXXIII.

.....

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 3 avril 1715.

VOTRE CONVERSATION serait fort aimable, madame, si vous parliez un peu plus de vous; c'est un reproche qu'on a rarement à faire, mais il est étonnant que vous soyez si peu occupée de ce qui vous regarde, et que vous le soyez tant des intérêts des autres; il est encore merveilleux que vous veuillez voir Saint-Cyr à votre aise, et que vous vous y trouviez dans l'état où vous êtes: en vérité, madame, votre courage est surprenant, et personne ne peut croire ce que j'en redis. C'est à vous à concerter votre voyage avec la reine d'Angleterre; il y a bien des jours de sermon ou d'autres dévotions qu'il faut éviter: s'il avait fallu vous en marquer un positivement pour Saint-Cyr, j'y aurais été très-embarrassée; mais comme vous en passerez plusieurs de suite à Saint-Germain, il sera aisé que vous me trouviez ici. Je ne vous dirai point, madame, que je m'y trouverai fort à mon aise avec vous; car je n'y saurais être, que je ne vous voie dans un état fixe, je n'ose plus dire assuré, car d'après votre aventure, rien ne me le



paraît dans le monde. J'avais de l'impatience de savoir comment vous auriez trouvé notre dauphin, et j'appris avec joie que vous en étiez charmée; sa figure et son esprit sont bien aimables.

Quand je serai avertie de la visite que vous me voulez bien rendre, j'enverrai un homme au-devant de vous pour vous conduire ici par le chemin le plus court et le plus beau; si je pouvais aplanir les grandes choses comme les petites, vous verriez en toute occasion, madame, le sincère attachement que j'ai pour vous.

---

## LETTRE CDXXIV.

.....

A LA MÈME.

Saint-Cyr, le 5 mai 1715.

JE me flatte, madame, que je suis pas tout-à-fait oubliée entre vous et M. le maréchal de Villeroy; il connaît mes sentiments pour vous, et ils sont si conformes aux siens sur tout ce qui a rapport à vous, et sur la plus grande partie des choses qui se passent, qu'il a bien voulu établir une union qui nous fait souvent parler comme les religieux: nous nous plaignons ensemble, nous déplorons ensemble notre état, et très-souvent

le vôtre, madame, qui a besoin de tout votre courage.

Êtes-vous encore contente de l'Espagne ? lui désirez-vous toutes sortes d'avantages ? Il ne faut pas aller plus loin.

Le roi se porte très-bien, madame, et M. le dauphin aussi ; c'est le seul endroit qui puisse nous consoler. Il est vrai que mademoiselle de Fleury épouse M..... ; il se contente de certains billets de cinquante mille écus, dont M. Desmaretz croit qu'on aurait tiré peu de chose. Quoi qu'il en soit, on ne peut trop louer madame la princesse de Conti là-dessus, qui agit pour établir cette fille, comme elle aurait pu faire sous les yeux de M. le dauphin.

M. le maréchal de Villeroy vous dira, madame, que nous revoyons une cour à Marly ; il n'est pas si raisonnable que moi là-dessus, il vous l'expliquera.

Allez-vous-en, madame, et comptez sur mon respectueux attachement pour toute ma vie.

---

## LETTRE CDXXV.

A LA MÈME.

Saint-Cyr, le 14 mai 1715.

IL est vrai, madame, qu'il y a long-temps que vous ne m'avez fait l'honneur de m'écrire, mais je n'en ai pas moins pensé à vous; je n'en ai que trop de sujets, et, quand il n'y aurait que M. le maréchal de Villeroi, il me serait difficile de vous oublier: en vérité, madame, vous devez être charmée de lui, et M. le duc de Noirmoutier ne peut pas être plus occupé de vous que l'est ce véritable ami. Il est vrai que ne pouvant demeurer en France, je vous ai toujours souhaitée à Rome, et que jè ne saurais croire que vous ne vous y attiriez une considération qu'il est impossible de vous refuser. Quelque persécution que vous souffriez du côté de la fortune, j'espère, madame, que votre courage, la raison, la douceur de votre sang, vous rendront heureuse en quelque lieu que vous soyez, et malgré tous ceux qui voudront vous troubler. Je crains seulement pour vous les incommodités, et surtout les accidents qui pourraient menacer votre vue. Dieu est bon et ne vous



donnera pas plus de peine que vous n'en pourrez porter.

Je ne fais plus que languir par une fièvre qui est très-petite, mais presque continuelle; j'ai duré assez long-temps. Je serai toute ma vie, madame, la plus respectueuse et la plus sincère de vos très-humbles et très-obeïssantes servantes.

---

## LETTRE CDXXVI.

\*\*\*\*\*

A LA MÊME.

Marly, le 14 juillet 1714.

ENFIN, madame, vous voilà parvenue à vous plaindre! je crois que c'est la première fois que je l'ai vu, et ce qui serait bien difficile à croire, après tout ce que vous avez essuyé depuis six mois.

Je ne jugeais point que le pape vous refuserait un asile dans Rome, mais je craignais qu'on ne donnât le temps à vos ennemis de traverser ce dessein, et c'est une des raisons que j'avais de tant presser votre départ; cependant, madame, on m'a assuré que M. le nonce est allé vous déclarer que vous pouvez aller à Rome, sur la promesse du roi de le faire agréer au roi d'Espagne son petit-fils.

Il est vrai que la reine d'Espagne m'a fait l'honneur de m'écrire par M. le prince Cellamare, et que j'ai eu celui d'y répondre; mais j'ai reçu une autre lettre qui vous aurait plus attendrie, c'est de votre cher prince des Asturies, dont le style et le caractère ne paraissent pas d'un enfant. Il y en avait aussi une du roi; M. l'ambassadeur voulait me les donner lui-même, mais le roi a trouvé bon que je ne le visse point. Je me renferme le plus qu'il m'est possible : il y a long-temps, madame, que vous me connaissez ce goût-là, et tout ce qui s'est passé depuis ce temps ne l'a point changé; les années et les infirmités le confirment, et votre aventure, madame, doit rebuter du monde tous ceux qui sont capables de quelque réflexion. Le courage que vous avez ne peut venir que de Dieu; je le prie de tout mon cœur de vous consoler.

Votre Anglaise n'aura point ce qu'elle demande: on ne donne guère de gratifications quand on ne paie pas ce qu'on doit; vous l'éprouvez, madame, et en entendez parler. Ma lettre n'est que trop longue, ne pouvant traiter que des matières fort tristes, et les assurances de mon respectueux attachement ne vous étant pas nouvelles.

## LETTRE CDXXVII.



A LA MÊME.

Marly, le 11 septembre 1715.

Vous avez bien de la bonté, madame, d'avoir pensé à moi dans le grand événement qui vient de se passer; il n'y a qu'à baisser la tête sous la main qui nous a frappés.

Je voudrais de tout mon cœur, madame, que votre état fût aussi heureux que le mien. J'ai vu mourir le roi comme un saint et comme un héros. J'ai quitté le monde que je n'aimais pas; je suis dans la plus aimable retraite que je puisse désirer, et partout, madame, je serai, toute ma vie, avec le respect et l'attachement que je vous dois, votre très-humble et très-obéissante servante.



## LETTRE CDXXVIII

ET DERNIÈRE.

\*\*\*\*\*

A LA MÈME.

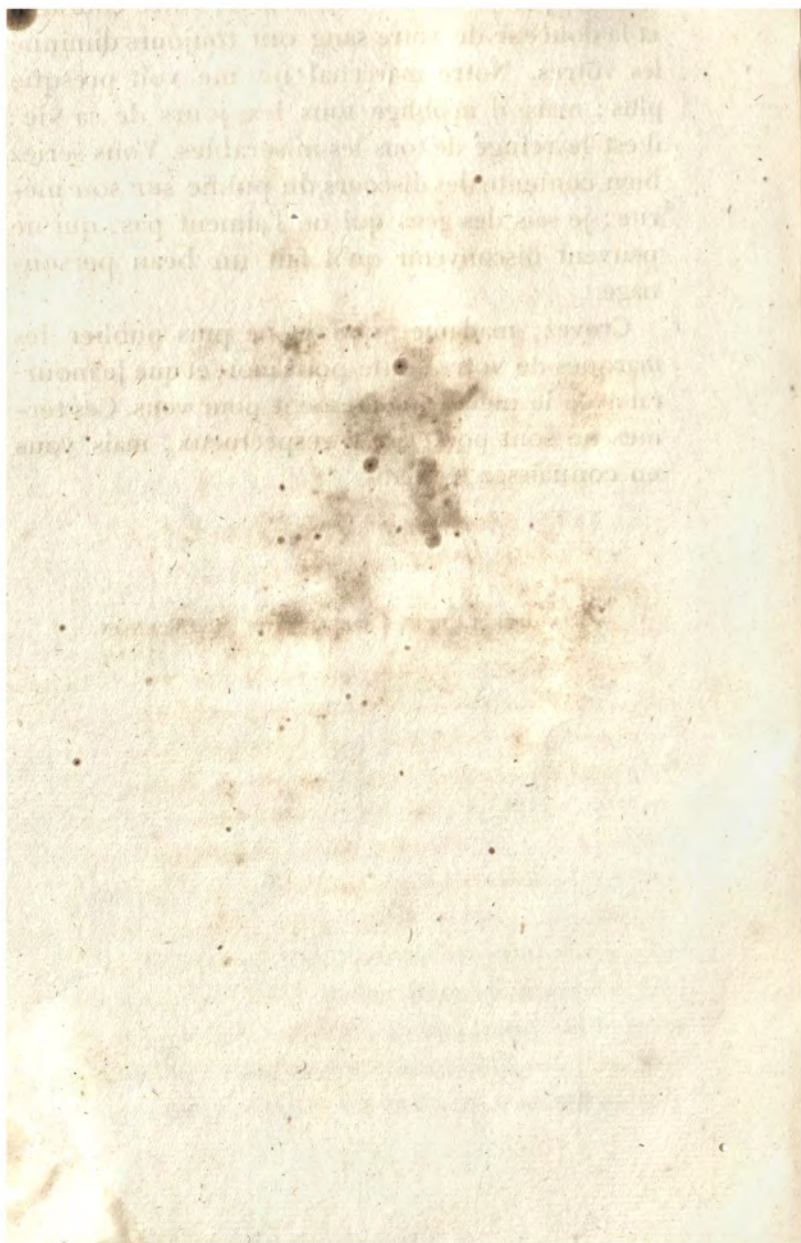
Saint-Cyr, le 27 décembre 1715.

IL est vrai, madame, que je m'éloigne du monde le plus qu'il m'est possible, et que, si mes amis avaient un peu moins de bonté pour moi, je ne verrais plus personne; mais il est vrai aussi que je n'oublie pas ceux que j'ai estimés, aimés et honorés, et que je pense très-souvent à vous, en vous désirant ce que je crois qu'il y a de meilleur. J'aurais cru, madame, que vous iriez à Rome, et j'en étais bien aise par rapport à vos yeux; les miens ont un sort bien différent : j'ai quitté les lunettes que j'avais prises il y a trente-cinq ans, et je travaille en tapisserie jour et nuit, car je dors peu; ma retraite est paisible et très-complète. Quant à la société, on ne peut en avoir avec des personnes qui n'ont nulle connaissance de ce que j'ai vu, et qui ont été élevées dans cette maison, dont elles savent uniquement les règles.

Il n'y a point d'état sur la terre, madame, qui

n'ait ses peines; votre bon esprit, votre courage et la douceur de votre sang ont toujours diminué les vôtres. Notre maréchal ne me voit presque plus; mais il m'oblige tous les jours de sa vie: il est le refuge de tous les misérables. Vous seriez bien contente des discours du public sur son mérite; je sais des gens qui ne l'aiment pas, qui ne peuvent disconvenir qu'il fait un beau personnage.

Croyez, madame, que je ne puis oublier les marques de votre bonté pour moi, et que je mourrai avec le même attachement pour vous. Ces termes ne sont point assez respectueux, mais vous en connaissez le fond.





LETTRES

INÉDITES

DE M<sup>me</sup> LA PRINCESSE

DES URSINS.

L. W. T. E. S.

DEPARTMENT OF THE ARMY

OFFICE OF THE ADJUTANT GENERAL

# LETTRES

INÉDITES

DE M<sup>ME</sup> LA PRINCESSE

DES URSINS.

---

LETTRE I.

A M<sup>ME</sup> DE MAINTENON.

Bordeaux, le 7 juillet 1705.

JE pars de cette ville, madame, sans avoir eu la satisfaction d'y recevoir de vos lettres; si je n'en trouve point à Bayonne, où je ne ferai que passer, ce sera un grand secours qui me manquera dans les nouvelles peines que je vais souffrir. Plus j'approche de l'Espagne, moins je me sens de force pour résister au chaud qu'il fait. Mon rhume continue toujours; mais, grâces à Dieu, je n'ai plus de fièvre. Depuis Amboise, je ne marche plus que la nuit; je pars à six heures du soir, et je m'arrête vers les huit heures du matin: si je faisais autrement, je ne pourrais faire que de très-petites



jours. Ce dérèglement, néanmoins, fatigue beaucoup à la longue; car on ne trouve nul moyen de reposer le jour dans les hôtelleries, qui sont des plus mauvaises sur cette route. Entre Ville-Fagnan et Aigre, j'essayai ces jours passés le plus furieux orage de tonnerre, de pluies et de grêles que j'aie vu de mes jours. Il était minuit lorsqu'il commença: la nuit devint si obscure, que, mes postillons ne sachant plus où ils allaient, je fus obligée d'attendre au milieu d'un champ le retour du soleil; cet orage dura trois grandes heures, avec un bruit continuel de tonnerre si effroyable, que je croyais à tout moment en avoir quelque'un sur ma tête. Les chaises qui me suivent versèrent ou se rompirent toutes cette nuit-là; mais personne ne se fit beaucoup de mal. Voilà, madame, la plus mauvaise aventure que j'aie eue jusqu'à cette heure. Le clair de lune me favorise beaucoup, et j'en profiterai tant que je pourrai. J'espère d'être vendredi prochain à Saint-Jean-de-Luz avant les six heures du matin. Tout s'est très-bien passé, madame, dans l'emprisonnement du marquis de Léganez. Ce coup était nécessaire pour rétablir l'autorité du roi d'Espagne, et vous devez très-bien augurer de l'ambassade de M. Amelot, après un début aussi sage et aussi hardi. J'ai reçu plusieurs lettres de quelques grands d'Espagne; aucun ne me parle de cette entreprise, mais nul ne se plaint: au contraire, il me paraît qu'ils estiment fort le nouvel ambassadeur, et qu'ils sont très-contents d'Orry; car, quoiqu'ils m'exhortent

de presser ma marche, ils avouent qu'on leur a envoyé des gens très-capables d'agir. M. Amelot est charmé, madame, de LL. MM. CC., et il m'écrit positivement qu'il ne comprend pas par quelle maligne influence on ne leur a pas rendu la justice qui leur est due : ce sont ses propres termes. Il n'est pas moins content d'Orry; et d'un autre côté, le roi et la reine d'Espagne me font l'honneur de me remercier de la part que j'ai eue au choix d'un ambassadeur si honnête homme et si capable de les bien servir. Ces commencements, qui seront, je vous assure, suivis d'effets merveilleux, doivent entièrement rassurer le roi sur les affaires d'Espagne. Elles ne m'embarrassent plus depuis que j'ai appris que les ennemis se sont retirés dans leurs garnisons. Nous serons certainement en état de leur résister au mois de septembre, et j'ose avancer que nous serons plus forts qu'eux l'année qui vient, quelques efforts qu'ils fassent. Voilà, madame, ce qui prouvera bien clairement notre zèle pour le service du roi, et la mauvaise conduite de ceux qui ont gouverné les affaires d'Espagne dans les derniers temps.

Jé n'ai point rencontré M. le duc de Gramont, parce qu'il a pris le chemin de Xaintes, qui est différent de celui de la postè. Il a dit ici que mon retour en Espagne avait donné lieu à la conspiration qu'on a découverte. Je suis toujours étonnée qu'il soit de mes ennemis, ne lui en ayant donné aucune occasion; mais je suis bien plus surprise qu'il répande des faussetés si grossières, qu'elles



ne peuvent prouver au plus que sa malignité. Car, est-ce moi qui ai empêché le marquis de Léganez de prêter serment de fidélité? est-ce moi qui l'oblige à dire qu'il doit toute sa fortune à la maison d'Autriche? et était-ce mon retour ou mon arrivée en Espagne qui l'avait fait appeler en France comme suspect, avant que le roi eût eu la bonté de penser à moi pour me donner à la reine? De telles pauvretés, madame, me mettraient peu en peine si je m'abandonnais à mes maximes, qui me portent toujours à faire de mon mieux, et à laisser tout dire; mais l'exemple du passé m'oblige à quelque précaution. La seule que je veux prendre, madame, est de vous supplier de ne vous arrêter qu'aux faits, et de mépriser tout le reste. La nation espagnole devait être offensée, à ce qu'on disait, du choix d'un ambassadeur de la qualité de M. Amelot; cependant il a été très-bien reçu et il est fort estimé. Orry devait être lapidé en entrant dans Madrid; et tous les grands l'ont été voir. Son retour devait me faire haïr des Espagnols; ils me marquent, au contraire, encore plus d'empressement de m'avoir: enfin, madame, rien ne se vérifie de ce que mes ennemis avancent. Ayez donc la bonté, s'il vous plaît, de les regarder comme des gens que la passion aveugle, et qui ne gardent nulle mesure dans leur animosité. Quand je serai sûre que vous pensez de la sorte, je me trouverai dans une tranquillité d'esprit qui me mettra bien plus en état de seconder M. Amelot, et de mériter, par une

application entière aux affaires d'Espagne, la confiance dont le roi veut bien m'honorer. Faites-moi l'honneur, je vous supplie, madame, d'être toujours également persuadée de mon sincère attachement.

*P. S.* Il n'y a point d'honneurs ni de politesses que M. le maréchal de Montrevel ne m'ait fait faire en cette ville, et qu'il nē m'ait faits lui-même ; vous croyez bien, madame, qu'il a cru par là plaire au roi, n'ignorant pas les graces et les bontés infinies dont S. M. m'a honorée. Ce maréchal vit en ce pays-ci avec une splendeur très-grande, et il me paraît qu'il y est très-estimé et fort craint, ce qui est nécessaire pour le service du roi, surtout dans le temps où nous sommes. Après toutes les obligations que je vous ai, madame, j'ose espérer que vous voudrez bien encore faire ma cour bien régulièrement à madame la duchesse de Bourgogne, et de lui dire que je lui suis véritablement attachée par le cœur.

---

## LETTRE II.

A LA MÈME.

Saint-Jean-de-Luz, le 10 juillet 1705.

UN marchand qui vient de Madrid en poste, et qui passe de même à Paris, vient de me rendre, madame, des lettres de la reine et de M. Amelot; je l'arrête pour me donner l'honneur de vous apprendre que j'arrivai hier ici, et pour vous marquer que je suis très-mortifiée de n'avoir reçu aucune marque de votre souvenir depuis que je suis en chemin. Tout est fort tranquille en Espagne. LL. MM. CC. s'égaient avec moi dans leurs lettres: elles sont pleines de la satisfaction qu'elles ont de voir que leurs affaires prennent tout une autre face; et M. Amelot, de son côté, se récrie toujours davantage sur le peu de justice qu'on a rendu jusqu'à présent à leurs majestés. Enfin, madame, nous devons espérer qu'avec un peu de temps nous verrons assez d'ordre en ce pays-là pour n'avoir plus aucune de nos inquiétudes passées. Ma santé se fortifie tous les jours, quoique mon rhume ne diminue quasi point. Je n'ai pas voulu m'arrêter à Bayonne, croyant avoir plus de repos ici pendant qu'on tra-



vaillerait à former l'équipage avec lequel je dois marcher en Espagne. Vous savez, madame, que c'est un pays où il faut porter, pour ainsi dire, du feu et de l'eau. Si je pars lundi, comme je l'espère, j'arriverai à Madrid le 26 ou le 27 de ce mois; il me revient de toutes parts que j'y serai fort bien reçue. Pour ne pas retarder plus longtemps ce courrier, madame, je vous assurerai seulement de ma reconnaissance infinie et de mon attachement très-sincère et très-respectueux.

---

### LETTRE III.

A LA MÈME.

Saint-Jean-de-Luz, le 14 juillet 1705.

LA lettre que vous avez donnée à madame d'O, ne m'a point encore été rendue, madame; mais j'ai reçu ce matin celle dont vous avez chargé M. le maréchal de Boufflers. Je vous rends mille graces très-humbles de la régularité avec laquelle vous avez eu la bonté de m'écrire, et je ne me plains plus que du sort qui m'a laissée si longtemps sans le savoir.

Enfin, madame, j'entrerai demain en Espagne, n'ayant pu rassembler plus tôt toutes les choses

dont j'aurai besoin dans le pénible trajet qui me reste à faire. C'est proprement une maison entière qu'on traîne après soi, et qu'il faut compter d'avoir à remuer deux fois tous les jours. Quelque empressement que j'aie d'arriver à Madrid, je n'y pourrai être que le 3 du mois prochain; le carrosse que la reine m'a envoyé ne saurait faire plus de diligence, et il n'est pas même possible de disposer autrement mes journées pour trouver à loger toute ma suite. Ce sera, je crois, madame, sur les neuf heures du soir que j'aurai l'honneur de baiser la main à leurs majestés; car je ferai dix grandes lieues ce jour-là, quoiqu'il y ait au moins sept heures dans la journée, en ces temps-ci, qu'il n'est pas possible de marcher, à cause de l'horrible chaleur qu'il fait, surtout dans les campagnes de Madrid. Il n'y a rien, ce me semble, qui puisse changer dans cet arrangement: ainsi, madame, je pourrai rendre encore plus vive la joie qu'il m'est permis de croire que la reine aura de me revoir, en lui représentant celle que madame la duchesse de Bourgogne et vous proposez de vous faire en même temps. Si je ne vous connaissais, madame, pour la plus sincère personne du monde, je prendrais pour de pures flatteries tout ce que vous me dites d'agréable sur l'estime dont vous m'assurez que madame la duchesse de Bourgogne m'honore: je fais ce que je puis pour vous croire; et j'y trouve mon compte; cependant permettez-moi de vous demander encore s'il est bien vrai que j'ai eu le bonheur de



plaire à cette grande<sup>1</sup>; et si je l'ose dire, à cette aimable princesse. Je ne saurais être assurée trop souvent d'une chose qui me fait un plaisir infini, et que je désire en vérité bien plus par ce que j'ai trouvé de merveilleux en elle, que par aucune autre raison. J'ai admiré M. le duc de Bourgogne toutes les fois que j'ai eu l'honneur de lui parler. Rien ne me paraît au-dessus de son esprit, et la commission dont il vous a chargée ferait l'éloge d'un prince qui n'aurait pas déjà donné, dans plusieurs campagnes, des marques plus éclatantes encore de sa valeur et de sa sagesse.

J'attendrai que je sois à Madrid pour vous parler, madame, des affaires d'Espagne. Je sais en gros que tout se dispose bien pour ce qui regarde la guerre et la sûreté des personnes de LL. MM. Je vis hier le frère de M. le maréchal de Villars, qui me confirma qu'on s'apercevait d'un très-grand changement depuis que M. Amelot et le sieur Orry sont arrivés à Madrid. C'est beaucoup qu'on ait déjà pu arrêter le torrent qui emportait cette monarchie dans le précipice. Vous verrez de plus grandes choses dans quelques mois, car nous devons tout espérer de la bonne conduite que tient M. Amelot. Son zèle pour le service du roi n'étant mêlé d'aucune vue particulière, il ne cessera point de louer LL. MM. CC.; l'union si nécessaire augmentera, loin de diminuer, et tout prospérera sous le ministère d'un ambassadeur dépouillé de passions et ennemi des mauvaises intrigues.

Lorsque j'étais à Paris, nous parlâmes, M. le nonce ordinaire et moi, du droit qu'a le roi d'Espagne de demander à son clergé quelques secours pour soutenir une guerre où la religion est si fort intéressée. Il me parut l'approuver, et persuadé même que le pape y consentirait, si l'on prenait bien cette affaire. Je croisais, madame, que personne ne serait si capable que vous de la traiter avec lui. Le bien que nous en tirerons doit vous faire passer par-dessus toute autre considération, et je vous exhorte à rendre un service si important à LL. MM. CC. Le roi d'Espagne m'a fait l'honneur de m'écrire que le marquis de Léganez, lorsqu'il fut arrêté, demanda à Vazet, qui lui ouvrait la porte d'un jardin par où il devait passer, si c'était moi qui l'avait envoyé en Espagne pour lui rendre ce bon office. Malgré cette fausse prévention, je sais qu'il a demandé plusieurs fois à Pampelune si j'y passerais, et s'il pourrait avoir la liberté de me parler. Il aurait peut-être été à souhaiter que j'eusse pu l'entretenir; mais je vais par une route toute différente.

Les domestiques du duc de Gramont ont débité mille impertinences dans Bayonne contre la reine d'Espagne. Il est bien difficile d'empêcher de la canaille de dire des sottises; cependant je suis persuadée qu'ils n'auraient pas été si hardis, s'ils n'avaient pas cru faire leur cour à leur maître. Vous jugez bien, madame, quelles sont les conséquences que j'en tire.

Je continuerai à vous écrire de tous les lieux où

je le pourrai faire, sans espérance, néanmoins, de recevoir de vos lettres ailleurs qu'à Madrid; je vous demande toujours la grace, madame, d'être persuadée de mon sincère attachement et de m'honorer de vos conseils.

Enfin, madame, vous avez si bien gagné le cœur de la reine, que S. M. ne me fait plus l'honneur de m'écrire sans me témoigner le plaisir qu'elle se fait d'avoir une amie de votre mérite, et d'en recevoir souvent des lettres.

---

## LETTRE IV.

A LA MÊME.

Vittoria, 21 juillet 1705.

J'AI marché six jours, madame, depuis mon départ de Saint-Jean-de-Luz pour arriver ici. Je me repose aujourd'hui, me trouvant un peu fatiguée des mauvais chemins que j'ai trouvés dans un pays de montagnes très-difficiles; mais je partirai demain de grand matin pour me rendre à Burgos en trois jours. Je ne saurais vous exprimer la joie que tout le monde témoigne partout où je passe. Je n'ai point rencontré de village dans ma route où l'on n'ait été sous les armes. J'ai empêché, tant que j'ai pu, qu'on mît des corps-de-garde chez



moi ; mais cela ne m'a presque pas été possible, la province de Guipuscoa ayant ordonné qu'on me fit cet honneur dans tous les lieux où je logerais. Enfin, madame, on a dansé partout sous mes fenêtres, et on a tiré des feux d'artifice, comme si j'avais été la reine, ou comme si j'avais apporté la paix en Espagne. Mais ce qui m'a fait plus de plaisir, quoique je le dise avec quelque peine, c'est que de tous ceux qui m'ont complimentée au nom des villes par où j'ai passé, il n'y en a aucun qui ne m'ait dit que Dieu avait accordé mon retour *á los deseos de toda la nacion y para el bien de todos*. Je retrouve dans les peuples, madame, le même amour pour LL. MM. CC : chacun déteste le gouvernement passé ; cependant personne n'attribue qu'aux ministres espagnols le désordre qu'on a vu dans les affaires, et on est déjà plein d'espérance que le roi d'Espagne sera bientôt en état d'aller, avec une puissante armée, reprendre ce qu'il a perdu cette année, et faire de plus grandes conquêtes sur ses ennemis. Il était temps néanmoins, madame, d'éteindre le feu qui couvait. Les bons commençaient à être intimidés par l'insolence de ceux qui désirent des nouveautés : ceux-ci devenaient tous les jours plus hardis, ne craignant plus nul châtement, et attribuant aux intelligences secrètes des ennemis ce qui était seulement l'effet de l'incapacité ou de l'illusion de ceux qui gouvernaient. Enfin, madame, on était à la veille d'un bouleversement général, et la nation espagnole, entraînée par une pure fatalité, s'al-

lait perdre, j'ose dire, avec les meilleures intentions du monde: ce mal n'est quasi plus rien. La Catalogne seule m'inquiète aujourd'hui, parce qu'il y a sûrement beaucoup de gens malintentionnés, et que j'apprends que la flotte ennemie n'y aille faire quelque débarquement considérable; la haine que les Castillans ont contre cette nation fait qu'ils ne la ménagent point du tout. Il me paraît qu'au lieu de châtier ceux qui le méritent, ils confondent sans distinction les bons avec les mauvais, ce qui peut engager les uns et les autres dans un même parti, quoiqu'avec des intentions bien différentes. C'est une des choses dont j'entretiendrai M. Amelot, d'abord que je serai à Madrid. J'ai appris ici la mort presque subite de l'amirante de Castille. Je suis persuadée, madame, qu'elle produira de très-bons effets en Espagne. Je n'ose m'expliquer davantage dans une lettre que j'ai intention de remettre au courrier ordinaire. Ainsi, je la finirai, madame, en vous assurant de mon éternelle reconnaissance, et de tout l'attachement dont peut être capable un cœur qui vous est absolument dévoué.



## LETTRE V.

A LA MÊME.

Burgos, 25 juillet 1705.

JE comptais, madame, rencontrer un courrier ordinaire dans ma route et lui donner cette lettre; mais comme je ne fais pas toujours le chemin de la poste, je l'ai manqué, dont je suis très-fâchée. J'y ajouterai que j'arrivai hier au soir ici en bonne santé, quoiqu'avec un chaud insupportable; et que le courrier de M. le maréchal de Tessé me rendit avant-hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 13 de ce mois. Vous me louez trop, madame; cependant je vous assure que je conserve dans ma plus grande prospérité la même modération que j'avais lorsque je paraissais si criminelle. Il ne m'entrera jamais dans la tête qu'un homme ou une femme doive se glorifier de ce qui lui arrive en ce monde. Dieu nous élève et nous abaisse comme il lui plaît; toute notre prudence sans lui n'est que ténèbres, j'en suis persuadée, et, sur ce principe, je crois n'avoir jamais moins de part qu'à ce que je puis faire de bien. Je ne répondrai qu'à Madrid à quelques articles de votre lettre, qui demanderaient plus de

liberté que je n'ose en prendre dans celle-ci. M. Amelot est véritablement charmé du roi et de la reine d'Espagne; il les connaît tels qu'ils sont, et il me paraît surpris au dernier point qu'on ait osé porter la calomnie si loin qu'on a fait contre ces princes, dans lesquels il ne trouve rien de tout ce qu'on a voulu leur opposer. Il sera encore plus content qu'il n'est de son ambassade quand l'Espagne sera bien gouvernée. Loin d'être à charge à la France, comme elle l'a été jusqu'à présent, vous la verrez en état, madame, de conquérir le Portugal. Vous voyez déjà que M. le maréchal de Tessé propose que S. M. C. aille commander son armée au mois de septembre, lui qui craignait avec tant de raison, il y a six semaines, d'avoir les étrivières sous Badajoz. Que sera-ce quand on aura eu tout l'hiver pour ramasser une infinité de choses qui manquent dans le pays, et sans lesquelles néanmoins il est impossible de faire la guerre? Je pense comme lui qu'il est absolument nécessaire, si cela se peut, que le roi aille en campagne, non pour sa sûreté, car il n'est plus question de cela, mais pour sa gloire et pour celle de la France, à qui on attribue tout ce qui se fait aujourd'hui. Cette démarche seule peut faire connaître aux ennemis combien ils sont éloignés de nous conquérir; et s'ils ne se détrompent pas, cela ranimera au moins les peuples à un point, madame, que vous serez étonnée de tout ce qui vous reviendra là-dessus. Il faut absolument que M. Amelot suive le roi; et je crois

que la reine doit rester à Madrid. Je ne pense pas que M. l'ambassadeur soit d'un autre sentiment. Peut-être que LL. MM. auront de la peine à se séparer : c'est la seule chose qui puisse me faire approuver un autre parti. J'arriverai le 3 à Madrid, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander. La reine voudrait que ce fût le 2, et que je fisse en un jour, avec des relais, le chemin que je devrais faire en trois ; mais je n'y pourrais pas résister, et je supplie très-humblement S. M. de trouver bon que je fasse seulement deux journées en un jour. M. le marquis de Torcy m'a encore envoyé par le courrier de M. de... *(La suite manque.)*

---

## LETTRE VI.

A LA MÊME.

Madrid, le 5 août 1705.

C'EST tout ce que je puis faire, madame, que de trouver un moment pour vous apprendre mon arrivée en cette ville. J'y ai été reçue avec de grandes démonstrations de joie, soit de la noblesse, soit du peuple ; mais rien n'a égalé la bonté que LL. MM. m'ont fait l'honneur de me témoigner, puisqu'elles ont bien voulu prendre la



peine de venir au-devant de moi, à deux lieues de Madrid, dans un lieu où je m'étais arrêtée pour dîner et pour laisser passer les heures les plus incommodes de la journée. J'ai trouvé le roi en très-bonne santé, et la reine beaucoup mieux faite encore que je ne l'avais laissée; elle est plus haute que moi : c'est tout ce que j'aurai l'honneur de vous dire aujourd'hui, madame, sur une matière qui est belle et ample. J'ai fort souffert du chaud en approchant de Madrid. Mon rhume, qui ne m'a point quittée encore, augmenta si fort, que j'avais absolument perdu la voix : elle ne me revint quasi que pour parler à LL. MM. Je reçus hier soir, madame, vos deux lettres du 19 et du 26 juillet; celle que vous aviez donnée à madame d'O n'a point paru : je ne vous le dis que pour vous faire observer qu'il s'en perd quelquefois. Il me faudrait infiniment plus de temps que je n'en ai pour vous remercier, comme je dois, de toutes les bontés que vous me témoignez : elles ne sauraient être plus grandes; cependant je vous assure, madame, que je crois les mériter, quand je considère l'inclination, le respect, l'attachement et la passion avec laquelle je serai toute ma vie livrée et soumise à vos volontés.

J'ai déjà conféré avec M. l'ambassadeur et M. le maréchal de Tessé : tous deux ont le même zèle pour le service des deux rois, et j'espère enfin qu'on verra des Français, dans un pays étranger, agir de concert ensemble, et n'avoir d'autre envie que de se signaler chacun dans son emploi. L'affaire

de Flandre m'afflige beaucoup ; Dieu nous fasse la grace qu'elle n'ait pas d'autres suites ! Nous ne savons pas encore quel est le dessein de l'archiduc ; mais on n'oublie rien ici pour faire échouer tous ses projets. Bien des Catalans m'assurent qu'il serait à souhaiter qu'il passât en Catalogne ; je suis quasi de leur sentiment, quoiqu'on ne puisse pas douter qu'il n'y ait en ce pays-là des gens qui se déclareraient hautement pour lui.

*P. S.* Pour me délasser hier, madame, après avoir reçu cinq ou six cents compliments, j'eus l'honneur de suivre la reine, qui alla en public dans un couvent de religieuses où la communauté est de plus de deux cents, et où il y avait, de plus, beaucoup de dames de Madrid. Je vous laisse à juger, madame, en quel état pouvait être ma tête ; il est vrai que ma joie était si grande de retrouver LL. MM. si remplies de bontés pour moi, que cela m'aidait *fort à soutenir tant de nouvelles fatigues.*



## LETTRE VII.

A LA MÈME.

Madrid, le 26 août 1705.

M. ORRY vient de me dire que M. l'ambassadeur va faire partir un courrier pour la France; comme je n'ai qu'un moment pour écrire, madame, j'en profite pour vous marquer la grande inquiétude où je suis depuis la dernière lettre que j'ai reçue de vous, par laquelle vous m'apprenez que vous avez eu un accès de fièvre violente dont vous n'étiez pas encore quitte; je vous avoue, madame, que j'attends avec une impatience extrême le premier ordinaire, car votre santé ne m'est, en vérité, pas moins précieuse que la mienne propre: et comment pourrais-je ne pas m'intéresser vivement à votre conservation, ayant l'honneur de vous connaître telle que vous êtes, c'est-à-dire, avec toutes les grandes, solides et aimables qualités qu'on ne trouve presque jamais ensemble, et dont la moindre suffirait pour rendre une personne estimable? jugez, je vous en conjure, comment je dois vous honorer et vous être attachée, étant touchée d'un mérite si rare, et connaissant si bien les obligations infinies que je vous ai. Je

ne cesse de le dire à la reine, et S. M. m'écoute toujours avec plaisir; elle me fait rappeler à tout moment tout ce que j'ai eu l'honneur de lui dire de la tendresse que le roi a pour le roi son petit-fils et pour elle, et de l'amitié que j'ai connue à madame la duchesse de Bourgogne pour S. M. Elle m'ordonne de vous prier, de sa part, de dire à madame sa sœur qu'elle lui donnera de ses nouvelles après-demain par l'ordinaire, n'ayant pas eu le temps ce soir de le faire, à cause de la diligence avec laquelle on dépêche ce courrier: c'est la même raison qui fera que le roi ne recevra point non plus des lettres du roi d'Espagne; il se remet à ce que mandera M. Amélot sur tout ce qui regarde ce pays-ci. Les ennemis sont à la vue de Barcelone sans nous faire beaucoup de peur, parce qu'il est bien muni de tout ce qu'il faut pour se défendre, et que le vice-roi fera son devoir. M. l'ambassadeur et Orry ne perdent pas un moment de temps pour le service du roi à Madrid, et M. le maréchal de Tessé à l'armée. Enfin, madame, tout va comme il doit aller; il est vrai qu'on a de la peine à remuer toute cette machine ici, mais l'on ne néglige rien pour la faire marcher. Il me semble que les affaires prennent en Italie un bon train. Dieu nous assistera, madame, et j'espère que nous aurons la consolation, vous et moi, de voir le roi en repos jouir d'une longue et glorieuse vie. J'aurai l'honneur de vous mander des choses que je ne veux confier qu'à des courriers sûrs; je me serais servie de celui qui

va partir, si j'en avais eu le temps. Portez-vous bien, je vous supplie, madame, si vous voulez que ma tête soit tranquille, et que je ne sois pas tout-à-fait inutile pour le service de LL. MM. CC.

---

## LETTRE VIII.

.....

A LA MÊME.

Madrid, le 28 août 1705.

VOTRE lettre du 15 de ce mois, madame, me tire d'une très-grande inquiétude en m'apprenant que votre fièvre n'a pas eu de suite; la reine en était elle-même fort en peine, ayant une vraie tendresse pour vous, et croyant vous devoir la tranquillité d'esprit dont elle jouit présentement. Je ne puis vous exprimer, madame, la satisfaction qu'a S. M. de voir que le roi la connaît pour ce qu'elle est : elle me fait quelquefois l'honneur de me dire des choses là-dessus, qui m'attendrissent à un point que je ne puis retenir mes larmes. C'est un miracle qu'elle ait pu résister à toutes les peines qu'elle m'assure qu'elle a souffertes dans ce temps de persécution. Je vous ai mandé que ces souffrances lui ont donné une mélancolie qu'elle n'avait point. Je me suis aperçue depuis,



que sa santé est moins bonne aussi : mais c'est un article que je réserve pour la première lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire par un courrier extraordinaire.

Nous apprîmes, il y a deux jours, que la flotte ennemie paraissait devant Barcelone; depuis ce temps-là il n'est arrivé aucun courrier. Cela nous donne quelque inquiétude; je pense toujours néanmoins que c'est un bonheur pour l'Espagne que les ennemis aient porté leurs principales forces de ce côté-là : ils ont perdu en y allant un temps qu'ils pouvaient employer beaucoup mieux ailleurs, et les voilà quasi tombés dans une saison qui ne permet guère de tenir la mer à une flotte si nombreuse, et qui a un si long trajet à faire pour trouver quelque retraite.

Madame de Noirmoutier m'écrit, madame, toutes les bontés dont vous l'avez honorée : je vous en rends mille très-humble graces, et je ne cesse de dire que personne n'a le cœur fait comme le vôtre.

Le prince Herclas de Tilly, capitaine des gardes de quartier, ayant pris place derrière le roi d'Espagne, pour la première fois, à la chapelle qui se tient le jour de Saint-Louis, tous les autres grands, hors le marquis de Castelrodrigue, le jeune comte d'Aguiar et le duc d'Havré, se retirèrent. Ces messieurs ont tort, et S. M. C. doit marquer de la fermeté en cette occasion. Nous sommes convenus, monsieur l'ambassadeur et moi, de remettre cet article à l'ordinaire prochain, parce que nous

voulons nous mieux informer des raisons qu'ils prétendent avoir de se croire blessés dans ce nouvel établissement. Je vous souhaite une parfaite santé, madame; il faut que cela soit pour que je m'estime heureuse.

Je reconnais bien madame la maréchale de Noailles dans toutes les peines qu'elle s'est données pour madame de Noirmoutier; je voulais lui en faire mes très-humbles remerciements moi-même, mais il fait un chaud si excessif, que je n'en ai pas le courage: si j'osais, je prendrais la liberté de vous supplier de lui dire qu'elle se paie de ma bonne volonté pour le présent. Je voudrais bien savoir comment M. le duc de Noailles se porte des bains de Bourbon.

Nous sommes convenus, le P. confesseur du roi catholique et moi, de la manière dont il en doit user ici.

---

## LETTRE IX.

.....

A LA MÈME.

Madrid, le 29 août 1705.

JE n'ai presque pas encore eu le temps de me reconnaître, madame. Pour ne mécontenter per-



sonne je continue à donner aux gens qui veulent me voir le peu de temps dont je puis disposer; et comme tout le monde croit être en droit de venir m'importuner, cela ne finit point. Cette lettre en sera moins longue, madame, mais il n'y aura que moi qui y perdrai, car vous êtes informée d'ailleurs de tout ce qui se passe ici : l'union, Dieu merci, ne saurait être plus grande. Monsieur Amelot en est à maudire les gens qui par des vues d'intérêt et de passion ont causé tant de peines à LL. MM. CC. Il se loue infiniment d'Orry, et sûrement son ambassade ne lui paraît plus si épineuse. Le roi qui ne craint point de donner dans des pièges, est beaucoup plus gai et très-appliqué à ses affaires. La reine est au-dessus des louanges que je pourrais lui donner; vous en pouvez juger vous-même, madame, par les lettres qu'elle vous écrit : je puis vous assurer qu'elle sont sans déguisement, et que le cœur y a plus de part encore que l'esprit. J'ai déjà eu l'honneur de vous écrire que S. M. est plus haute que moi : il peut être qu'ayant crû si considérablement dans une année, cela ait contribué à lui faire perdre une partie de l'embonpoint où je l'avais laissée. Je crois bien aussi que tout ce qu'elle a souffert pendant qu'on travaillait à la perdre auprès du roi son grand-père, et les malheurs que la mauvaise conduite de M. son père attire sur toute sa maison, en peuvent être cause; car, outre sa migraine, il y a en elle un principe de mélancolie qui n'y était pas. Je fais tout mon possible pour le dé-

truire; mais cela est assez difficile dans un pays où il n'y a ni diversion ni divertissement. M. de Tessé partit hier pour la frontière : il espère, comme je vous l'ai mandé, que nous nous défendrons dans cette campagne. Les armes et les habits ayant manqué, on n'a pu assembler assez de troupes pour composer une armée supérieure à celle des ennemis : ainsi notre jeune roi ne sortira point de Madrid. Nous attendons à tous moments des nouvelles de l'apparition de la flotte ennemie sur les côtes de Catalogne. Ma folie est de souhaiter que l'archiduc s'attache à cette entreprise, persuadée qu'elle ne lui réussira point du tout. Don Francisco de Velasco, qui n'aime point à se flatter, pense tout comme moi, et nous promet des merveilles si on vient l'attaquer. Pour finir, madame, je vous assurerai que tout est fort tranquille, et que, pourvu qu'on ne se laisse point séduire en France par de faux avis, vous n'aurez plus aucune occasion d'avoir des inquiétudes sur les affaires d'Espagne. Je ne prétends pas qu'il n'y ait des plaintes, cela est dans la nation espagnole; mais on doit fort peu se soucier de ce que peuvent dire quelques particuliers, qui ne parlent que pour parler, quand les effets détruisent leurs mauvais raisonnements. Je suis à vous, madame, à vendre et à dépendre, et rien ne peut égaler la respectueuse reconnaissance que j'ai de toutes vos bontés.

*P. S.* J'ai de l'impatience qu'il parte un courrier

extraordinaire pour me donner l'honneur de vous écrire certaines choses que je ne puis hasarder autrement. La reine avait la migraine très-forte aujourd'hui; cependant elle voulait vous écrire, madame, et je l'ai suppliée de ne le pas faire, car je sais que vous vous intéressez trop à sa santé pour ne pas la préférer au plaisir que vous en avez en recevant ses lettres: je remplirai un peu davantage les miennes à l'avenir.

---

## LETTRE X.

\*\*\*\*\*

A LA MÊME.

Madrid, le 3 septembre 1705.

JE commençai à vous parler, dans ma dernière lettre, madame, de l'inquiétude où j'étais sur la santé de la reine; voici des consultes que j'ai fait faire sur son mal, par trois médecins français qui sont ici, à qui j'ai demandé un grand secret. Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de les remettre à M. Fagon pour qu'il nous dirige. J'ai voulu savoir aussi le sentiment du chirurgien de LL. MM., et même celui du mien, qui est un homme dont je suis fort contente, et que M. le maréchal m'a donné. Je crains que la reine n'ait laissé trop en-



raciner son mal : elle n'en a parlé à personne, croyant que ce ne serait rien, et je ne m'en suis aperçue que par la grande attention que je donne à S. M. Le médecin de M. le maréchal de Tessé n'en fait pas grand cas, disant que les glandes ne sont nullement adhérentes; les deux autres font le mal un peu plus grand.

Monsieur l'ambassadeur rend compte aujourd'hui à S. M. de l'entreprise des grands contre les capitaines des gardes : cette affaire ne nous embarrasse point, parce qu'ils ont tort, et que le public trouve même que S. M. C. a eu trop d'égards pour eux. La frayeur où ils sont de voir diminuer l'autorité qu'ils ont usurpée sous le règne précédent les a empêchés de réfléchir sur le mauvais parti qu'ils allaient prendre. Ils ont vu que ces gardes, qui périsaient de misère par leur artifice, ne pourraient plus se détruire, si ceux qui les commandent trouvaient de l'honneur et des distinctions agréables dans leurs charges : cela les a étourdis, et ils se sont jetés comme des aveugles dans un engagement qui découvre leurs mauvaise volonté sans qu'ils puissent en tirer aucun avantage. Ce sont trois ou quatre des plus opposés à cet établissement qui ont soulevé les autres. Plusieurs de ces derniers avouent qu'ils n'ont aucune raison, et font assez comprendre par leurs discours quel est l'objet de cette cabale. M. l'ambassadeur est d'opinion qu'il n'y a nul tempérament à prendre dans cette affaire. Je pense comme lui, car le roi d'Espagne ne peut être le maître,

qu'il ne soit en état de se faire craindre des grands; et s'il n'a des gardes, il n'y parviendra jamais. Tous les établissemens sont difficiles, madame, dans leurs commencemens, mais surtout en ce pays-ci, où l'on ne voudrait rien innover, parce que le système du gouvernement ne saurait être pire pour l'autorité du roi, ni plus avantageux pour quelques-uns de ses sujets. Cette disposition irrégulière est une des causes de la décadence de cette monarchie, et la ferait périr très-assurément, si on n'y remédiait. La chose est trop avancée pour reculer; aussi S. M. peut avec sûreté se reposer de l'événement sur la prudence de son ambassadeur, qui, n'envisageant point d'être fait Grand d'Espagne, n'aura d'autre principe pour agir que la juste subordination qui doit être entre un roi et ses sujets.

Je vous fais de tout mon cœur, madame, mon compliment sur la grande victoire que les armées du roi ont remportée en Italie. C'est un de ces coups que j'attends toujours du ciel, et que Dieu ne saurait refuser à la justice qui accompagne le parti de nos maîtres. La reine en est transportée de joie, par l'espérance qu'elle a que M. le duc de Savoie sera forcé, par cet heureux succès, d'implorer la clémence du roi son grand-père. La flotte anglaise et hollandaise s'est enfin déterminée à ce que je souhaitais davantage : vous verrez, madame, que les suites de cette entreprise seront telles que je les ai prévues. Don Francisco de Velasco mande que les ennemis se disposaient



à ouvrir la tranchée. Quand je considère que dix mille hommes au plus, qui n'ont d'autre retraite que leurs vaisseaux, veulent commencer le siège de Barcelone, le 1<sup>er</sup> de septembre, je ne puis m'empêcher de dire que Dieu ôte le jugement à ceux qu'il veut perdre.

J'ai toujours beaucoup d'impatience, madame, d'apprendre des nouvelles de votre santé : elle m'inquiète beaucoup plus, je vous assure, que les affaires de ce pays-ci.

*P. S.* Depuis ma lettre écrite, M. l'ambassadeur a appris de son côté, et il m'est aussi revenu du mien que les grands ont envoyé en France leurs représentations par un courrier extraordinaire. Rien ne marque tant notre union et le peu d'espérance que ces messieurs ont de la rompre, que cette résolution, qui certainement n'est pas de leur goût ; mais, madame, il serait très-dangereux d'ouvrir cette porte à leurs plaintes, dans les choses qui regardent l'autorité du roi leur maître. Ce seraient de continuels procès qui autoriseraient leur désobéissance, et l'on retomberait, en France et ici, dans les mêmes embarras où l'on était du temps que les Français n'étaient occupés qu'à se contrarier. Si ces messieurs ont écrit au roi ou à M. le marquis de Torcy, S. M. doit avoir la bonté de renvoyer leurs lettres à son ambassadeur, pour qu'il sache ce qu'ils mandent, et pour ne leur laisser aucune espérance de réussir dans leurs mauvaises intrigues en excitant de nouvelles divisions.

Les ducs de Montalto, de Médina-Coeli et de Médina-Sidonia, sont les chefs de cette cabale : tous les trois méritent que le roi leur maître leur fasse sentir les effets de son indignation ; mais surtout le premier, qui, en toutes rencontres, donne des marques de sa mauvaise volonté. M. l'ambassadeur est d'avis que S. M. C. lui ôte la présidence du conseil d'Aragon : c'est mon sentiment aussi ; et nous croyons l'un et l'autre que cela se doit faire sans attendre les réponses de la cour, afin qu'il paraisse que c'est une résolution prise par le roi d'Espagne, et à laquelle la France n'a aucune part.

• Ne vous épouvantez point ; je vous supplie, madame, de ces résolutions : il est heureux que les grands nous aient donné une si juste occasion de les mortifier. Ce sont des superbes sans force et sans courage, qui ne travaillent qu'à anéantir l'autorité de leur roi, et contre qui je suis outrée de colère pour tout ce qu'ils ont fait tant qu'ils ont été les maîtres dans le *Despacho*. Je ne veux pas dire néanmoins qu'ils soient tous également mauvais, car il s'en est trouvé, dans cette occasion, qui ont fait leur devoir, et qui condamnent hautement le procédé des autres. Quelques-uns d'entre eux font courir le bruit que la reine n'a plus pour moi les mêmes bontés : c'est un nouvel artifice dont je ne pénétre pas encore quelle peut être l'intention ; mais rien n'étant plus faux, je m'en mets fort peu en peine. Je vous assure que notre jeune roi reprend courage à mesure que ses

affaires deviennent meilleures, et qu'il est fort aise de voir que son autorité commence un peu à se rétablir. Je ne finirais pas cette longue lettre, madame, si je ne retranchais la plus grande partie des choses que j'aurais à vous dire.

---

## LETTRE XI.

A LA MÈME.

Madrid, le 11 septembre 1705.

Je me suis trouvée bien agitée pendant deux heures ce matin, madame, parce qu'on m'avait dit que le bruit courait dans Madrid que vous étiez à l'extrémité. Quoique je n'y visse aucune apparence, puisque j'avais reçu de vos nouvelles, l'ordinaire dernier, de votre propre main, je n'ai pas laissé d'être fort en peine, car les mauvaises nouvelles volent, et souvent on les apprend plus tôt par des marchands que par les courriers qui viennent toutes les semaines. Graces à Dieu, madame, ce bruit se trouve faux! vous me faites l'honneur de m'écrire, et vous vous préparez pour le voyage de Fontainebleau, où vous vous faites même un plaisir de coucher dans notre lit sans le changer de situation, ce qui ne vous arrive pas bien sou-



vent : si votre esprit n'était pas plus stable que votre corps, ce serait une étrange chose, madame ; mais j'ai trop senti les effets de votre constante bonté, pour ne pas connaître combien cette partie de vous-même est supérieure à l'autre. Nous avons reçu aujourd'hui des nouvelles de Barcelone, qui sont fort bonnes. Comme M. l'ambassadeur les envoie à la cour, je ne vous en ferai pas le détail. L'on a tout lieu d'espérer, par ce que mande don Francisco de Velasco, que l'archiduc se rembarquera bientôt, et que les rebelles de Catalogne, à l'arrivée des troupes que le roi d'Espagne fait marcher de ce côté-là, se repentiront du mauvais parti qu'ils ont pris. On ne perd pas un moment de temps de celui-ci à prendre tous les partis que l'on croit les meilleurs pour le service de S. M. C. Je ne sais comment M. Amelot et M. Orry peuvent résister à tout ce qu'il font. M. le maréchal de Tessé n'a pas plus de repos où il est ; et je puis vous assurer que chacun, dans ce qui le regarde, n'omet rien de ce qu'il faut qu'il fasse. C'est un grand bien que la concorde parfaite qui est entre nous ; j'espère qu'elle s'affermira toujours davantage, et qu'à la fin les gens qui n'ont pour but que de nous diviser, connaîtront que leurs artifices deviennent inutiles. Il est constant qu'il y a pourtant encore une racine à Madrid qu'il faut tâcher de déraciner ; j'en ai vu une preuve, il y a trois jours, qu'il me paraît nécessaire que je vous fasse savoir. Un petit Génois nommé Viganego, agent et pensionnaire de MM. d'Estrées, et peut-

être aussi de M. de Gramont, ne bougeant de chez lui quand il était ici, et étant ami particulier de Destrac, domestique de confiance de ce duc ; cet honnête homme de Viganego allait chez les grands de sa connaissance, débitant que M. l'ambassadeur n'avait rien su de tout ce qui s'était passé dans l'affaire des grands, à ce qu'il lui avait dit, et qu'il l'avait désapprouvé, de même que bien d'autres choses que l'on faisait faire tous les jours au roi d'Espagne, et que ce ministre et moi, n'agissions pas de concert. Il ne s'est pas fait un pas là-dessus ni dans tout le reste, que nous n'ayons été d'accord : ainsi c'est une pure malice de cet homme, afin qu'il me revienne par plusieurs endroits différents que l'ambassadeur veut rejeter sûr mon compte ce qui est également sur le sien, et qui n'est pas du goût de ces seigneurs, quoiqu'ils n'aient aucune raison de se plaindre de ce que fait leur roi dans cette occasion. Un de ces messieurs eut l'honnêteté de me venir avertir des bruits que le Génois répandait pour me faire des ennemis, et me dit en même temps que je pouvais le nommer à M. Amelot, sachant bien que c'était une méchanceté, afin que nous sussions qu'on voulait nous brouiller par de faux rapports. D'abord que je l'eus appris, j'en fis la confiance tout entière à l'ambassadeur ; je lui fis voir qu'il y avait un vieux levain que nous devions arracher, et nous conclûmes que je prierais le roi d'Espagne qu'il ordonnât au sieur Viganego de sortir d'Espagne. Si j'avais pris le même parti, d'abord que



j'arrivai à Madrid, contre les gens qui me sont suspects, et avec raison, j'aurais assurément mieux fait; mais je puis dire avec vérité que naturellement j'ai beaucoup de peine à me résoudre à donner du chagrin à personne. J'en ai eu beaucoup en apprenant tous les mauvais discours que les envieux de notre ami le maréchal de Villeroi ont tenus contre lui : ne se lassera-t-on jamais, dans les cours, de blâmer les gens parce qu'ils sont malheureux? Les Flamands rendent plus de justice à ce général : nous en avons plusieurs ici qui ont reçu de leurs amis à Bruxelles des lettres pleines de louanges pour lui; le duc d'Havré m'en parlait encore tantôt avec beaucoup d'estime, en présence de vieux officiers qui l'ont vu agir avec toutes les qualités qui doivent faire louer un général. Ce duc d'Havré, madame, me paraît un très-bon sujet, et fort honnête garçon; la duchesse de Rohan me confia, avant mon départ de Paris, qu'elle pensait à marier mademoiselle sa fille avec lui: il n'est pas bien dans ses affaires, c'est tout ce qui lui manque pour être un bon parti en toutes les façons.

Voilà donc la pauvre madame de Grignan morte par les mains d'un charlatan! Elle qui avait beaucoup d'esprit, et qui ne se piquait pas moins de savoir la médecine que la philosophie de Descartes, comment a-t-elle pu se mettre en de telles mains? quelles fautes ne font point les personnes les plus éclairées? Le mariage que l'on croit que fera M. de Grignan me paraît, avec votre permission, risible. A son âge et cassé autant qu'il me le pa-

rut lorsque la reine passa à Marseille, prétend-il laisser des héritiers? Je ne comprends pas trop la fantaisie qu'on peut avoir, dans la décrépitude, de se remarier pour avoir des enfants, et laisser son nom à la postérité, souvent mal soutenu. Cependant cet espèce de folie est établie par des gens sages depuis long-temps, ou du moins qui en avaient la réputation; ainsi c'est peut-être moi qui ai tort de la désapprouver.

Je fus bien fâchée lorsque j'appris que M. le marquis d'Alègre avait été fait prisonnier : c'est un bon lieutenant-général, brave, zélé et très-honnête homme, qui mérite des graces du roi.

Je prends part à la satisfaction que vous avez, madame, de revoir à Versailles M. le grand Prieur : il est là dans son centre, et il y aurait de la cruauté de ne l'y pas laisser. Pour monsieur son frère, je trouve que M. de Saint-Frémont a raison de croire qu'il voyait Henri IV en ralliant ses troupes, parlant comme il faisait aux soldats, et en leur montrant l'exemple de la valeur qu'ils suivaient si bien. Cependant il me reste un doute pour que la ressemblance soit parfaite; c'est de savoir si le rabat ou cravate de ce grand roi était aussi pleine de tabac que l'est celle de M. le duc de Vendôme, son petit-fils : je vous avoue que cette circonstance me paraît nécessaire à savoir. Je vous rends, madame, mille très-humbles graces de vouloir bien me recommander M. le marquis de Brancas; je tâcherai de ne lui pas être inutile dans ce qu'il pourra souhaiter de

raisonnable; je n'ai ouï dire que du bien de lui.

La reine a pris des bains dont elle se trouve bien; S. M. continuera ses remèdes, et je les lui verrai faire avec plus de sûreté, lorsque nous saurons le sentiment de M. Fagon, que je n'estime pas moins que vous ne l'estimez, malgré sa répugnance au quinquina et à la saignée.

Le roi vient de recevoir des lettres du vice-roi de Valence et de M. de Zunigua, qui lui apprennent que ce dernier a soumis cinq cents révoltés proche Valence, et qu'il s'est ouvert le chemin pour aller attaquer Dénia, qu'on croit qui ne fera pas de résistance, n'y ayant pour le défendre que quelques mauvaises milices, que les ennemis y ont jetées en s'en allant en Catalogne. Quand la cavalerie que S. M. C. fait marcher de ce côté-là paraîtra, l'on doit espérer que les révoltés de la principauté de Catalogne se repentiront de leur légèreté, et que l'archiduc sera contraint de se rembarquer. Enfin, madame, toutes les espérances sont pour nous. Je voudrais que M. le maréchal de Villars réprimât l'audace de milord Marlborough. Je plains bien madame la princesse de Soubise: c'est, comme vous dites, si elle meurt, une grande perte pour sa maison, quoiqu'elle ne la laisse pas mal établie. Madame de Ventadour ne manque jamais de remplir tous les devoirs d'une bonne parente et d'une bonne amie pour moi. Madame, je ne vous manquerai jamais.



## LETTRE XII.

A LA MÈME.

Madrid, le 24 septembre 1705.

JE n'ai rien de nouveau à vous apprendre, madame, sur la santé de la reine, son mal n'ayant ni augmenté ni diminué depuis que je me suis donné l'honneur de vous écrire. En attendant que M. Fagon nous marque son sentiment, le premier médecin fait prendre quelques remèdes légers à S. M., pour la disposer à de plus grands, si on les juge nécessaires. Il y a neuf ou dix jours que nous n'avons point eu de nouvelles de Barcelone; les révoltés, étant les maîtres de la campagne, occupent tous les passages, et arrêtent tous ceux qui ne sont point de leur parti. Cette affaire devient très-sérieuse; nous ne sommes guère en état cependant d'envoyer de ce côté-là un corps de troupes tel que la nécessité le demande. Les villes sont fidèles jusqu'à présent; mais, hors Barcelone, qui est assez bien pourvue de vivres, à ce que l'on suppose, il est à craindre que la faim n'oblige les autres à ouvrir leurs portes à l'archiduc. Quoiqu'on puisse raisonnablement espérer que la flotte ennemie sera bientôt forcée de se retirer, et que

par conséquent toute cette entreprise tombera d'elle-même, je ne puis néanmoins m'empêcher, madame, de désirer ardemment qu'il soit possible au roi de nous secourir par le Roussillon. Tous les efforts que l'on fait ici ne nous donnent point des armes et des habits, qu'il faut nécessairement faire venir de France; le temps que cela demande retarde les nouvelles levées, et nous ôte tout moyen de mettre l'Aragon en état de défense : le nombre des révoltés augmente cependant; et comme ils ne trouvent rien qui leur résiste, ils se répandent partout, et le mal devient plus grand tous les jours. Ne vous étonnez pas, madame, que M. l'ambassadeur et Orry n'aient pas paré ce coup depuis qu'ils sont ici; ils n'ont pu remédier à tout, et ils ont plus fait qu'on ne peut s'imaginer; car on reconnaît à chaque instant que, sans eux, le roi d'Espagne très-certainement ne serait plus sur le trône. S'ils étaient arrivés six semaines plus tard, le mal était sans remède. Je ne cherche point à les flatter; c'est la vérité toute pure, et il n'y a point d'homme de bon sens en ce pays-ci qui ne parle de même. J'aurais mille choses à vous dire là-dessus, madame, que le départ précipité de ce courrier ne me permet pas de vous écrire.

Je suis toujours très-inquiète sur votre santé.

*P. S.* La reine m'ordonne de vous mander, madame, qu'elle n'a pu vous écrire, parce que le courrier part trop promptement.

Depuis ma lettre écrite, on a reçu des nouvelles



de Saragosse, qui nous font espérer que ce royaume ne suivra point l'exemple de la Catalogne.

---

## LETTRE XIII.

.....

A LA MÈME.

Madrid, le 30 septembre 1705.

LE long accès de fièvre que la reine a eu, madame, n'a été suivi d'aucun autre accident; sa santé est aujourd'hui comme elle était la dernière fois que je me donnai l'honneur de vous écrire, et nous attendons la réponse de M. Fagon pour mettre S. M. dans les remèdes dont nous croyons qu'elle a besoin.

Nous sommes toujours sans aucune nouvelle de Barcelone; mais nous en avons d'Aragon, qui nous font plaisir. Ce royaume témoigne beaucoup de fidélité. La ville de Saragosse a levé, en deux jours, un régiment qui marche à la frontière. Plusieurs particuliers font des levées à leurs dépens pour le roi, et les troupes qui sont parties d'ici doivent être présentement à Lérida. Il court un bruit, depuis plusieurs jours, que le prince de Darmstadt a été tué devant Montjoui, qu'il croyait

pouvoir emporter d'assaut; cela revient d'une infinité d'endroits, cependant personne jusqu'à cette heure n'en écrit avec assez de certitude pour qu'on puisse y ajouter tout à fait foi. Ce serait une chose bien heureuse que l'archiduc eût perdu, en trois mois de temps, ce prince et l'amirante. L'essentiel est, madame, que nous avons demain le premier jour d'octobre; qu'il n'est pas possible que la flotte ennemie reste plus long-temps sur les côtes de la Catalogne sans risquer à se perdre; que nous allons avoir en ce pays-là assez de troupes pour arrêter les progrès des révoltés, et que nous ne voyons rien encore qui puisse nous faire craindre que les ennemis hasardent de passer l'hiver dans cette province.

J'apprends, sur ce que M. le marquis de Torcy m'écrit, que l'affaire des grands ne vous ait paru d'une plus grande conséquence qu'elle n'est. Faites-moi l'honneur je vous supplie, madame, d'assurer le roi, sur ma parole, que M. l'ambassadeur n'est pas homme à se jeter dans un embarras sans une nécessité indispensable, et qu'il a fallu prendre ce parti, ou renoncer au rétablissement de l'autorité de S. M. C., d'où dépend tout le succès des affaires de ce pays-ci. Si les lettres de M. Amelot n'ont point détruit les impressions que les plaintes des grands doivent avoir faites, S. M. peut demander de plus grands éclaircissements à son ambassadeur: ceux qu'il donnera satisferont sans doute; et pendant ce temps vous verrez, madame, que l'affaire s'accommodera d'elle-même, car la plupart

des grands ne cherchent qu'un prétexte pour revenir et se séparer de ceux qui sont les auteurs de cette mutinerie, reconnaissant très-bien que quelque mécontentement particulier, sans aucun motif de raison, a été l'unique cause de leur désobéissance. Je regarderais je vous l'avoue, madame, comme un très-grand mal que le conseil du roi, qui voit les choses bien différemment de ce que nous les voyons ici, jugeât à propos de déplacer le capitaine des gardes, pour contenter ceux qui sont blessés de cet établissement. On ne peut rien céder dans cette occasion qui ne diminue infiniment le crédit de M. l'ambassadeur, et qui n'ébranle pour toujours l'autorité du roi d'Espagne.

Permettez-moi, s'il vous plaît, madame, de vous consulter sur une chose dont je crois qu'il est bien que vous ne parliez point au roi. Voilà une étrange proposition; cependant je me garderais bien de m'ouvrir davantage, si je croyais que vous ne pussiez pas me garder le secret; car dans l'affaire dont il s'agit, vous trouverez S. M. en garde contre sa clémence ordinaire, et engagée à suivre rigoureusement les règles de la justice la plus sévère. Il est question de M. de Flamarin, dont l'histoire malheureuse vous est connue. Il est venu ici, pendant mon absence, offrir ses services au roi d'Espagne: une longue et fâcheuse maladie l'a réduit dans un état pitoyable, et il ne doit plus penser qu'à retourner en Italie, chercher un climat qui lui convienne davantage que celui-ci; mais il voudrait que S. M. C. l'honorât du grade de lieutenant-gé-



néral sans appointements : faites-moi l'honneur de me dire, je vous supplie, si cette grace déplairait au roi, et si je puis, sans déplaire moi-même, lui rendre service en cette occasion. Vous savez, madame, les raisons que j'ai de m'intéresser à ce qui le regarde ; cependant je ne me hasarderai à rien que vous n'ayez eu la bonté de me donner conseil et de me marquer votre sentiment. Les lettres de cet ordinaire ne sont point encore arrivées ; ce retardement m'impatiente, parce que j'en saurai quelque temps plus tard des nouvelles de votre santé. Mon cœur me dit mille choses dans ce moment, madame, qui sont autant de preuves que personne n'est à vous comme, etc.

*P. S.* On vient de recevoir des lettres de Saragosse, qui portent que nos troupes n'ont pu arriver assez tôt à Lérída, et que les révoltés se sont emparés de cette ville. On fait tout ce qu'on peut, madame ; mais il faut toujours en revenir à désirer qu'il soit possible au roi de nous secourir par le Roussillon, afin d'empêcher l'archiduc de partager ses troupes et d'avancer vers l'Aragon.

---

## LETTRE XIV.

A LA MÈME.

Madrid, le 4 octobre 1705.

JE ne me donne l'honneur de vous écrire, madame, que pour ne perdre aucune occasion de vous demander de vos nouvelles. M. l'ambassadeur s'est déterminé assez subitement à faire partir ce courrier, et il faut que je suive LL. MM. à deux églises où elles vont aujourd'hui par règle d'étiquette. Il n'y a rien de nouveau sur la santé de la reine. Si elle était plus gaie, les raisonnements que vous faites sur son mal me consoleraient beaucoup. J'attends avec impatience la réponse de M. Fagon, qui étant exactement informé par les consultations que je vous ai envoyées, ne peut nous donner que de sages conseils.

Don Francisco de Vélasco ne peut apparemment trouver aucun moyen de faire passer ses lettres. On a su cependant par deux religieux, sortis le 18 du mois passé de Barcelone, que la perte du Montjoui n'a point diminué le courage des assiégés, et que la ville ne manque de rien pour sa défense; peut-être aurez vous des nouvelles plus fraîches. Nous en avons déjà plus de trois mille hommes à Fraga, qui



n'attendent pour agir que l'arrivée du prince de Hércles, qui doit être aujourd'hui à Saragosse. On nous flatte que cette petite armée reprendra Lérida avec la même facilité que nous l'avons perdue. Si cela arrive et que Barcelone tienne bon, nos affaires changeront bientôt de face en ce pays-là; car les ennemis ne partageront sûrement point leurs troupes, et les révoltés, qui sont la plupart sans armes et sans aucune discipline, ne tiendront pas devant le prince de Hércles. Monsieur de Bay a fait une course si heureuse en Portugal, qu'on peut croire Badajoz en sûreté. Dieu nous assiste visiblement, madame; et l'on n'oublie rien ici pour profiter des graces qu'il nous fait.

Je suis très-contente de la manière dont le roi a eu la bonté de parler sur l'affaire des grands. Je conviens qu'il aurait été beaucoup mieux qu'elle ne fût pas arrivée; mais cela était inévitable dans la nécessité d'établir des gardes et de mettre les capitaines dans l'exercice de leur charge. L'essentiel aujourd'hui n'est pas de contenter les grands; on ne le peut faire qu'en leur laissant l'autorité qu'ils ont usurpée; mais c'est perdre le royaume et risquer la personne du roi. Il faut travailler comme on fait à avoir des troupes, trouver le moyen de les payer, et se moquer du reste. Plût à Dieu qu'il nous fût aussi facile de prendre le dessus sur les prêtres et sur les moines, qui sont la cause de toutes les révoltes que vous voyez! Rien ne m'afflige comme de voir l'autorité du roi d'Espagne assez bornée pour n'oser faire punir des gens qui

travaillent publiquement à lui arracher sa couronne, et qui souvent sont chargés de plusieurs autres crimes. C'est cependant ce qui arrive tous les jours, et ce que la cour de Rome a trouvé le moyen d'établir si absolument, qu'il n'est pas même permis d'y trouver à redire. Continuez-moi vos bontés, madame, et soyez toujours bien persuadée de mon attachement inviolable.

*P. S.* Je prends la liberté de vous adresser une lettre pour M. le maréchal d'Harcourt, que je lui écris sur le mariage de M. son frère. Je voulais me donner l'honneur d'écrire à madame la maréchale de Noailles sur la mort du prince de Bournonville, que vous avez fait duc, madame, et je crois avec justice, quoique vous nous disiez que ce soit sans y penser; mais je n'en ai pas le temps. J'aime trop M. le duc de Noailles pour ne pas me réjouir avec vous du retour de sa santé. Le roi d'Espagne en est fort aise, car il m'a fait l'honneur de me dire plusieurs fois qu'il le trouvait très-honnête homme et fort réjouissant.

L'état où est M. le cardinal d'Estrées me fait beaucoup de peine; je ne sais s'il le croirait: cela est pourtant vrai. Quelle joie, bon Dieu! madame, ce serait pour la reine et pour moi; si madame la duchesse de Bourgogne était véritablement grosse! Cette grande princesse gagne bien à être connue; car je vous avoue que ce que j'ai vu par moi-même surpasse bien tout ce que j'en avais ouï dire. Portez-vous bien, je vous en conjure, madame.

## LETTRE XV.

A LA MÈME.

Madrid, le 14 octobre 1705.

J'AI lu avec bien du plaisir, madame, la réponse de M. Fagon aux consultations que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. J'étais déjà, moi, indignée de son sentiment sur le mal dont il s'agit, et je ne pouvais croire que la cause en fût aussi maligne que notre Faculté française se l'imaginait : je loue cependant le zèle de ces messieurs, qui n'en ont jugé ainsi que par la crainte qu'ils avaient apparemment de se tromper dans une chose aussi importante. On a déjà commencé les remèdes extérieurs que M. Fagon conseille. La reine suit exactement le régime qu'il lui prescrit. S. M. mange peu naturellement, et ne fait aucun désordre; ainsi nous n'avons pas même à appréhender de lui faire quelque peine de ce côté-là : le reste s'exécutera avec la même exactitude. Plût à Dieu, madame, que quelque habile politique pût autant me rassurer sur les affaires de ce pays-ci, que M. Fagon m'a mise en repos sur la santé de la reine! Nous nous trouvons dans une crise aussi violente que dangereuse, c'est à dire à la veille



d'une bataille en Estramadure, contre des ennemis une fois plus forts que nous, et sans savoir rien de sûr de ce qui se passe dans Barcelone, pendant que la révolte est presque générale dans la Catalogne, et qu'elle commence à infester le royaume de Valence et celui d'Aragon. Personne ne craint moins que moi, madame; au contraire, j'espère que M. le maréchal de Tessé battra les ennemis, et il fait un temps qui ne me permet pas de douter que la flotte ennemie ne soit obligée de se retirer incessamment. Cependant, quand je considère quel jeu nous jouons, et combien il serait difficile de reprendre Barcelone si l'archiduc en était le maître, il m'est impossible de ne vous pas représenter, madame, que je ne sais si le siège de Turin, qui a ses difficultés et qui peut se remettre à l'ouverture de la campagne prochaine, est d'une aussi grande conséquence qu'il l'est de nous secourir incessamment. Les troupes que le roi nous enverrait pourraient hiverner en Catalogne, et ne coûteraient rien à S. M. Si l'archiduc était forcé de se retirer, on peut dire que les ennemis ne teuteraient pas une seconde fois de s'établir dans cette province, qu'il faudrait désarmer; et il n'est pas moins sûr que nous serions en état, avant le mois de mars, de réduire peut-être les Portugais à nous demander la paix, ou, au moins, à ne penser qu'à leur défense. D'un autre côté, si M. le duc de Vendôme, renforcé de sept à huit mille hommes, venait à bout de faire repasser les montagnes au prince Eugène, pendant

que M. de La Feuillade ferait tête au duc de Savoie avec un corps de dix mille hommes, qui empêcherait, pendant l'hiver, de bloquer Turin et d'en faire le siège au printemps, avant que les Allemands pussent songer à passer en Italie? Sur ce pied, je compte, madame, que quatre à cinq mille hommes de l'armée de Piémont, joints aux troupes de Provence et à une partie de celles qui sont en Languedoc, pourraient former un corps suffisant pour chasser l'archiduc, châtier les Catalans, et assurer pour toujours l'autorité du roi d'Espagne dans cette maudite province, d'autant plus que S. M. C. pourrait y joindre cinq ou six mille hommes de ses troupes. Pardonnez-moi, je vous supplie, si je me mêle de raisonner sur une matière si fort au-dessus de ma portée; il faut tout mon zèle pour hasarder cet article, et je vous prie très-humblement de le supprimer, s'il peut déplaire.

Le roi d'Espagne vous écrit, madame, pour un bénéfice que le frère de Laroche, son premier valet de chambre, voudrait avoir. S. M. n'a osé le demander en droiture au roi, qu'il craint de lasser en lui demandant trop de grâces. Comme c'est de lui-même qu'il a voulu s'adresser à vous, j'ai été ravie, madame, de vous voir sa personne de confiance. Laroche est un fort honnête homme, qui sert bien le roi, qui ne se mêle que de son devoir, et dont aucun Espagnol ne dit du mal.

La santé de la reine me fait faire attention qu'il n'y a qu'un chirurgien ici à qui on puisse se fier;



car les chirurgiens espagnols n'ont ni habitude ni réputation, hors sur la saignée qu'on dit qu'ils font très-bien, et pour laquelle néanmoins je ne les appellerais pas si j'en avais besoin. Ce chirurgien français, qui est celui du roi, peut nous manquer ou par maladie ou parce qu'il suivra S. M., si elle va au printemps commander son armée en Portugal; ainsi, madame, je trouve qu'il est très-nécessaire d'en avoir un autre pour la reine. Je proposerais celui que M. Mareschal m'a donné, parce qu'il me paraît habile homme, et que j'en suis fort contente. Cependant, comme je ne le connais point assez, et que je n'ai garde de donner un tel domestique à la reine sans la permission du roi, je vous supplie de faire réflexion à ce que j'ai l'honneur de vous dire, et si le roi approuve ma pensée (qui est d'avoir un second chirurgien), de voir avec S. M. et avec M. Mareschal, s'il convient que je m'arrête à celui dont je me sers, qui est déjà ici, et qui est un garçon fort sage.

En relisant ma lettre, je trouve que je vous écris avec plus de liberté quasi que je ne le ferais à ma propre sœur: je ne m'en repens point, madame; mais je vous supplie de croire qu'il n'y a que l'entier dévouement avec lequel je vous honore qui me donne cette confiance.

Je suis ravie de ce que votre santé est meilleure; il faut cependant, madame, que cette vilaine fièvre quarte vous quitte absolument pour me mettre l'esprit en repos; car, en vérité, je vous aime de

tout mon cœur, et vous regarde toujours avec admiration.

---

## LETTRE XVI.

A LA MÊME.

*Madrid, le 23 octobre 1705.*

Nous voilà enfin délivrés, madame, des inquiétudes que nous donnait le siège de Badajoz. M. le maréchal de Tessé n'a pas battu les ennemis comme je le souhaitais, mais il a conservé nos troupes, et cela a bien son mérite dans le besoin que nous en avons pour secourir Barcelone et réduire la Catalogne. Je commence à respirer, je vous l'avoue, madame; la place était mauvaise et dépourvue, à la mode d'Espagne, d'une infinité de choses nécessaires à sa défense : sa perte entraînait celle d'une grande province, qui est la plus fidèle de toute l'Espagne, et, par-dessus tout cela, M. le maréchal de Tessé était une fois moins fort que les ennemis. Après un si heureux succès, j'espère, madame, que nous ne nous tirerons pas moins bien d'affaire en Catalogne, où l'on fera marcher incessamment toutes les troupes qu'on pourra tirer d'ailleurs.

La reine se porte fort bien, à l'incommodité près que vous lui connaissez, et qui sûrement n'augmente pas. Le roi a une fluxion très-grande sur une gencive : S. M. en est guérie, et comme elle est heureuse en tout, ce mal, qui ordinairement est très-douloureux, ne lui a causé d'autre peine que d'être quelques jours sans aller à la chasse.

Vous me charmez, madame, par tout ce que vous me faites l'honneur de m'écrire du bon cœur de madame la duchesse de Bourgogne : la reine y a été très-sensible. En vérité, ces deux grandes princesses sont incomparables. M. Amelot ne se peut taire sur la joie que la nôtre a eue de la levée du siège de Badajoz. Autrefois on aurait dit que c'était grimace, ou peut-être aurait-on été assez méchant pour supposer qu'elle en aurait été fâchée ; mais, pour aujourd'hui, je ne crains pas que M. l'ambassadeur parle différemment de moi. Nous demeurerions cent ans ensemble, que vous ne devez pas appréhender, madame, que nous ne soyions pas parfaitement d'accord : je puis vous assurer que notre satisfaction réciproque augmente à mesure que nous nous connaissons davantage.

Vous savez sans doute que Monseigneur m'a fait l'honneur de m'envoyer son portrait enrichi de très-belles pierreries. Quoique je prenne la liberté de lui écrire, faites-moi la grace, je vous supplie, madame, de lui bien dire la joie que j'ai en recevant cette marque de la bonté dont il



m'honore. Tout le monde l'a vu ici, et cela m'a fait autant d'honneur que de plaisir.

Je vais attendre, avec bien de l'impatience, les nouvelles de l'ordinaire prochain, pour savoir si ce que vous avez appris de Hongrie et de Transilvanie se trouvera véritable. Que cela serait heureux, madame, et que je le souhaite passionnément! Je suis à vous plus que jamais, et de tout mon cœur.

---

## LETTRE XVII.

.....

A LA MÊME.

Madrid, le 26 octobre 1705.

Vous apprendrez, madame, par les lettres de notre ambassadeur, les mesures que l'on prend ici pour secourir Barcelone, et j'aurai l'honneur seulement de vous parler de la santé de la reine, qui devient meilleure depuis qu'elle se sert des petits remèdes que M. Fagon nous a conseillés. Ses glandes sont un peu diminuées; la grosseur qui me faisait plus de peine ne se remarque plus tant, et j'espère que le reste se dissipera avec un peu de patience.

Nous avons appris aujourd'hui, par les lettres d'Italie, que le siège de Turin est différé;



j'en ai infiniment de joie, parce que je l'ai toujours regardé comme une entreprise très-difficile, et que cette résolution pourra peut-être donner au roi les moyens de nous envoyer des troupes avant que l'archiduc se soit établi en Catalogne. Cela est bien nécessaire, madame, car si nous pouvons sortir heureusement de cette affaire, l'Espagne sûrement ne demandera plus dans les suites l'attention du roi; et, au contraire, si les ennemis demeurent les maîtres de cette province, une si dangereuse diversion nous occupera tout l'hiver, et ne nous permettra pas d'attaquer le Portugal au printemps avec la supériorité qui pourrait le réduire à demander la paix. On peut dire que la présence du prince de Herclas a arrêté le feu de la rébellion; mais si Barcelone se perd, il est bien à craindre qu'ayant si peu de forces pour défendre une si grande étendue de pays, toutes les provinces qui composent la couronne d'Aragon ne suivent l'exemple de la Catalogne. Au milieu de ces tristes réflexions, je ne laisse pas d'espérer que la flotte ennemie sera bientôt forcée de s'éloigner de nos côtes. Ce temps, qui lui a été si favorable jusqu'à cette heure, a changé aujourd'hui, et s'il continue, il n'est pas possible que les Anglais et Hollandais ne songent à se retirer, quelques ordres qu'ils puissent avoir.

Il y a eu chapelle aujourd'hui. Les ducs de Veraguas et de Béjar, et le comte d'Aguilar le père y ont assisté avec les autres grands, qui se sont déjà soumis aux ordres du roi leur maître.

Peu à peu le reste viendra, et cet exemple de fermeté dans S. M. C. contribuera beaucoup à rétablir son autorité; mais, madame, ce qui nous donne cet avantage est le parti qu'on a pris en France de ne point entrer dans cette affaire.

Je suis mille fois plus que je ne puis dire, madame, votre très-humble et très-obéissante servante.

*P. S.* Vous ne me parlez plus, madame, de la grossesse de madame la duchesse de Bourgogne: serait-ce qu'elle aurait eu des signes contraires, ou bien que vous voudriez nous tromper, en nous laissant quelque temps dans cette incertitude, pour nous apprendre tout d'un coup une si agréable nouvelle?

---

## LETTRE XVIII.

\*\*\*\*\*  
A LA MÈME.

Madrid, le 30 octobre 1705.

Nous avons perdu Barcelone, madame, sans savoir encore si la garnison a eu le temps de capituler, ou si les habitants l'ont livrée aux ennemis. Le roi d'Espagne est très-sensible à cette

perte, mais ses forces ne lui permettent pas de faire tout ce qu'il voudrait, et il en est au désespoir. Présentement que la flotte ennemie ne peut plus donner d'inquiétude aux côtes de Provence, puisqu'on assure qu'elle se retire dans ses ports; sera-t-il également impossible au roi de nous envoyer quelque infanterie pour nous aider à former une armée que S. M. C. puisse commander elle-même? Je crois que nous pourrons assembler huit mille hommes en Aragon, sans trop dégarnir les frontières du côté du Portugal; quatre mille hommes de plus rendraient ce corps supérieur à l'armée de l'archiduc; et mon sentiment serait qu'aussitôt que tout cela serait joint, le roi d'Espagne allât lui-même ou réduire la Catalogne à son obéissance, ou la mettre dans un état que l'archiduc ne pût pas en tirer les secours dont il aura besoin jusqu'à ce que la flotte ennemie puisse revenir. Si l'on perd du temps, madame, le mal deviendra quasi sans remède, et ce n'est rien encore, si nous ne faisons bientôt quelque puissant effort.

Je ne vous rassurerai plus par mes lettres; le danger est évident aujourd'hui, et l'opinion où l'on est dans ce pays-ci que la France ne résistera point aux forces qu'on lui opposera de toute part l'année qui vient, achevera de nous détruire. Les mieux intentionnés perdent courage dans cette situation. Notre infanterie, hors les deux régiments des gardes, ne vaut rien, parce que M. l'ambassadeur n'a pas même trouvé le



pieu des régiments en arrivant ici. M. le maréchal de Tessé ne veut point séparer la sienne, et peut-être a-t-il raison. Tout cela, madame, m'alarme pour l'avenir, et rend le secours de France absolument nécessaire. Je suis bien fâchée de vous donner de si mauvaises nouvelles; plût à Dieu qu'au prix de ma vie je pusse vous rendre l'esprit aussi tranquille que vous l'avez bon!

Nous apprenons que la plus grande partie des soldats de la garnison de Barcelone a pris parti dans les troupes ennemies, cela augmente considérablement leurs forces et diminue d'autant les nôtres. Le mal devient plus grand à tous moments, et, après Dieu, il n'y a que le roi, madame, qui puisse nous garantir des malheurs qui nous menacent. M. le maréchal de Tessé, avec les troupes de France, serait beaucoup plus nécessaire présentement en Aragon qu'en Estramadure.

*P. S.* Il y a déjà long-temps que je pris la liberté, madame, de conseiller au roi d'Espagne d'ordonner au cardinal Porto-Caréro de faire faire des prières dans son diocèse; S. M. l'a fait, et cela s'exécute. En vérité, il n'y a rien à désirer sur la dévotion du roi et de la reine.

---



## LETTRE XIX.

A LA MÊME.

Madrid, le 6 novembre 1705.

Je me donne l'honneur de vous envoyer, madame, la copie d'une lettre que j'écris aujourd'hui à M. le marquis de Torcy, en réponse d'une des siennes, qui me fut rendue hier. Elle contient quelques éclaircissements sur la constitution présente des affaires de ce pays-ci, dont il est bon que vous soyez informée, non pour ma justification ou pour celle de M. Amelot, mais afin qu'on sache encore mieux en France le fond qu'on doit faire sur cette nation, qui ne nous a jamais aimés, et qui ne pense qu'à ses intérêts. Tout ce que j'avance est vrai; et les raisons que j'en apporte doivent convaincre les moins éclairés qu'on prendra toujours la partie pour le tout, tant qu'on s'imaginera que quelques changements, bons ou mauvais, et qui ne regardent qu'un petit nombre de particuliers, soient la cause du bouleversement de cette monarchie. M. l'ambassadeur, au milieu de ses inquiétudes, a la satisfaction de voir, au moins, que tous les sujets qu'il a placés jusqu'à cette heure répondent avec zèle à ses intentions;

et je pourrais dire la même chose de moi, si, pendant mon absence, on n'avait pas fait des géants de certains pygmées qui n'étaient bons que pour les emplois que je leur avais procurés. Vous verrez, par cette même lettre, madame, que le roi d'Espagne a dessein de faire venir M. le maréchal de Tessé en Aragon, après avoir pourvu, autant bien qu'il se pourra, aux frontières du Portugal. Je crois que les troupes françaises se trouveront beaucoup mieux dans ce pays-là et en Catalogne qu'en Estramadure, et je crois aussi qu'il n'y a point d'autre moyen d'assurer la Castille et de réparer nos malheurs. Nous avons quelques lettres qui nous assurent que les ennemis manquent de beaucoup de choses; l'argent est rare parmi eux, et on prétend qu'ils ont déjà pris l'argenterie des églises pour faire de nouvelles espèces. Si le roi d'Espagne en faisait autant, il deviendrait fort riche; mais il ne serait pas bon à donner aux chiens, et l'on dirait que les Français auraient tout pillé.

Je vous rends mille très-humbles graces, madame, des nouvelles marques de bonté que vous me donnez dans toutes vos lettres; elles m'encouragent si fort à souffrir tout ce qui peut arriver, que je ne crois pas que le roi ait dans ses armées un officier qui eût moins de peine que moi à exposer sa vie pour son service.

## LETTRE XX.

\*\*\*\*\*

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

Madrid, le 6 novembre 1705.

LES malheurs qui nous menacent, monsieur, sont encore plus grands que vous ne vous les imaginez dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire par le retour du courrier de M. Amelot. Les secours de France nous manquant pour arrêter la fureur de la rébellion, tout est à craindre, et il ne nous reste qu'un parti à prendre, dont je vous entretiendrai lorsque j'aurai répondu à des articles de votre lettre, qui me demandent un éclaircissement.

Vous avez la bonté de me dire, monsieur, que vous racheteriez bien chèrement les changements qu'on a faits, et les sujets de mécontentement donnés à des gens de toutes classes.

Vous ajoutez qu'il ne paraît point encore que les grands soient embarrassés du parti qu'ils ont pris, ni plus disposés à se soumettre aux volontés du roi leur maître. Me servant de la liberté que nous nous sommes donnée l'un à l'autre, je vous demanderai, s'il vous plaît, de quels changements vous entendez parler.



Je n'en ai vu que trois depuis que j'ai connaissance des affaires d'Espagne. Le premier est lorsque MM. les cardinaux se sont retirés ; le second regarde l'ambassade de M. de Gramont, et le troisième roulera, s'il vous plaît, sur ce qui s'est passé ici depuis l'arrivée de M. Amelot.

Ce ne peut pas être le premier, sans doute, qui vous fait de la peine : vous vous ressouvenez trop bien, monsieur, des plaintes que l'on faisait dans ce temps-là contre le gouvernement ; vous n'avez pas oublié aussi que nous étions à peu près dans l'état où nous sommes, au mois d'octobre 1703, et que ce fut Orry qui mit le roi d'Espagne en état de faire glorieusement la première campagne de Portugal.

Si c'est l'ambassade de M. le duc de Gramont dont vous voulez parler, je suis de votre sentiment, car nos disgrâces d'aujourd'hui sont les malheureux effets de toutes les fautes qu'on a faites dans ce temps-là : je n'en rejette pas la cause néanmoins sur cet ambassadeur ; ses intentions étaient bonnes apparemment. Il s'est fié sur ceux qu'on croyait les plus attachés à la France ; et pardonnez-moi si je vous dis qu'on n'a jamais bien compris quelle sorte de fond on devait faire sur les Espagnols.

C'est une vérité incontestable, monsieur, que cette nation ne s'est donnée à un prince français que par la crainte qu'elle avait de n'être pas suffisamment secourue par l'empereur : la ligue était désunie dans ce temps-là ; la France avait de puis-



santes armées sur les frontières d'Espagne, et la maison d'Autriche paraissait abandonnée de ses alliés, qui demandaient que cette monarchie se divisât : ce furent là les raisons que donnèrent à Charles II ceux qui lui conseillèrent de faire un testament en faveur du duc d'Anjou; on n'en saurait douter. Philippe V fut donc reçu avec des applaudissements infinis, et qui que ce soit ne parut mécontent tant que cette situation dura. Dès que la plus grande partie de l'Europe se fut déclarée pour l'archiduc, les Français ne se trouvèrent plus en sûreté à Madrid. M. de Blécourt le peut dire, il y était alors; et j'ai plusieurs lettres que M. le cardinal de Porto-Caréro m'écrivait à Barcelone, qui prouvent ce que j'avance. La défection de M. le duc de Savoie, et la guerre contre le Portugal, ébranlèrent encore davantage les esprits; mais ce qui les a aliénés entièrement est la malheureuse journée d'Hochstet, qui a été regardée en ce pays-ci comme le coup fatal qui devait faire périr la France. Pour lors les grands, oubliant les bienfaits et la générosité du roi notre maître, ont cru qu'ils ne pouvaient plus empêcher la division de leur monarchie qu'en se rangeant du parti des alliés, qui leur paraît le plus fort. Les peuples, d'un autre côté, las d'être sans commerce, accoutumés à haïr notre nation, et séduits par une infinité d'émissaires qui ont couru impunément toutes les provinces, se sont imaginé que, s'ils étaient sous la domination de l'archiduc, ils vendraient leurs laines, qui font toute la richesse

de l'Espagne, aux Anglais et aux Hollandais, et que leurs galions feraient en sûreté le voyage des Indes, dont ils se figurent que les Français tirent aujourd'hui tout le profit. Ce sont ces réflexions, monsieur, et l'opinion où l'on est ici que la France est aux abois, qui ont jeté les uns et les autres dans la léthargie où vous voyez que sont ceux qui témoignent le plus de fidélité. Tous les autres prétextes ne sont inventés que pour couvrir ce que je vous déclare; et c'est pour parvenir plus aisément à changer de maître, sans pouvoir être accusés d'infidélité, que les conseils ont détruit, l'année passée, toutes les troupes, par des traitements si barbares, qu'on ne trouve presque plus personne qui veuille servir dans l'infanterie. S'il faut reprocher quelque chose à M. le duc de Gramont, c'est de n'avoir pas découvert ce mystère d'iniquité, et d'avoir travaillé, comme les autres, à réduire les affaires du roi d'Espagne dans l'état où M. Amelot les a trouvées.

Je passe, monsieur, aux changements arrivés sous ce nouvel ambassadeur. Ils se sont faits presque tous pendant que j'étais en voyage; ainsi vous devez croire que mon intérêt ne me porte point à les approuver. Cependant je vous dirai, sans entrer dans un détail que je n'ai pas le temps de faire chiffrer, qu'il n'y en a quasi aucun qui n'ait éloigné la perte de cette monarchie. Les uns ont rétabli, en quelque manière, l'autorité du roi, qui était entièrement perdue; les autres ont donné le moyen de ramasser quelques troupes; et il n'y

en a point qui ait la moindre relation avec la révolte des Catalans, ou avec la mauvaise volonté des peuples de Valence et d'Aragon. Ces provinces sont les mieux traitées de l'Espagne ; elles ne paient presque rien au roi, et je ne sache pas qu'on ait donné la moindre atteinte à leurs privilèges. Nous voyons aussi que, hors quelques malheureux qui cherchent une meilleure fortune sous un nouveau maître, il n'y a que de la canaille qui jusqu'à présent ait pris les armes en faveur de l'archiduc. Ces gens auraient fait la même chose, il y a trois ans, s'ils avaient vu les ennemis en état de les protéger, sans que je puisse vous dire si c'est par haine contre les Français ou contre les Espagnols. Il est vrai que vous pourrez me répliquer, monsieur, qu'il n'est pas sûr que les Castillans soient plus fidèles ; mais je vous en ai dit la raison, et je n'y puis rien ajouter, si ce n'est que cela dépendra des forces que nous pourrons opposer à l'archiduc.

Pour ce qui est des affaires des grands contre le capitaine des gardes, tout ce que nous voyons l'autorise encore davantage. Les conjonctures présentes sont peu propres à faire rentrer ces messieurs dans leur devoir ; cependant vous savez qu'il en revient tous les jours, et je puis vous assurer que cette affaire finirait bientôt, si nous avions un peu de prospérité. Ce long discours, monsieur, ne remédie pas à nos maux, et je ne vois qu'un seul moyen de parer de plus grands malheurs qui nous menacent. L'archiduc peut



être, avant un mois, en Aragon avec vingt mille hommes. Il ne faut pas compter que le pays se défende, et le roi d'Espagne ne saurait laisser des garnisons dans des villes tout ouvertes, sans s'exposer à perdre ses meilleures troupes. Avec sept ou huit mille hommes, il sera impossible d'arrêter un ennemi si supérieur. La moindre disgrâce peut épouvanter le peuple de Madrid; et LL. MM., ne s'y trouvant plus en sûreté, seraient peut-être forcées à prendre une fuite honteuse, et qui déciderait du sort de l'Espagne.

Dans cette situation, il me semble que le roi doit faire venir au plus vite, de ce côté-ci, M. le maréchal de Tessé avec tous les Français qu'il commande, et abandonner la défense des frontières de Portugal à une partie des troupes espagnoles, qui apparemment ne se rendront pas aussi lâchement aux Portugais qu'elles font à l'archiduc. Elles suffisent pendant l'hiver pour empêcher les ennemis de pénétrer dans le pays, surtout si l'on y laisse quelques régiments de cavalerie, dont nous avons suffisamment. Sur ce pied, le roi d'Espagne formerait, tant de ses troupes que de celles de France, une armée de vingt mille hommes au moins, avec laquelle il pourrait entrer en Catalogne, désarmer ces peuples, et pousser son ennemi jusqu'à Barcelone. Je sais que ce parti a ses inconvénients, mais les autres en ont de bien plus fâcheux. On perdra le tout très-assurément, si l'on ne sait pas sacrifier quelque partie; et je ne sais pas même si M. le maréchal de Tessé ne courra



pas risque d'être enveloppé, s'il passe l'hiver où il est. C'est là mon sentiment, monsieur, que je proposerai à M. l'ambassadeur. Dieu veuille qu'il trouve des moyens plus prompts et plus efficaces pour sauver cette monarchie! Mon imagination ne m'en fournit point d'autres, et je crois certainement que c'est l'unique, quand nous ne pouvons espérer aucune diversion du côté de la France jusqu'au mois d'avril.

Je suis, monsieur, la plus sincère de vos amies, et je vous honore plus que personne du monde.

*P. S.* Il s'est trouvé, monsieur, que le roi d'Espagne a pensé la même chose que moi sur la nécessité de faire approcher d'ici M. le maréchal de Tessé et toutes les troupes françaises. S. M. en a parlé avant moi à M. l'ambassadeur; ainsi je n'aurai de part, dans la résolution qu'on prendra là-dessus, que celle qui me convient, qui est de penser et de laisser faire.

---

## LETTRE XXI.

A M<sup>ME</sup> DE MAINTENON.

Madrid, le 8 novembre 1705.

MONSIEUR le comte d'Aguilar, madame, mérite, par sa naissance, par son esprit, par ses services et par son attachement à la personne du roi d'Espagne, dont il a l'honneur d'être capitaine des gardes, qu'on le traite bien en France. Il y va par ordre de son maître, et pour satisfaire ceux qui sont bien intentionnés, représenter l'état où nous sommes, et concerter les moyens avec nos ministres de rétablir nos affaires. M. Amelot est si content de M. le comte d'Aguilar le père, qui se trouve aujourd'hui président du conseil d'Aragon, que j'ai cru devoir procurer à celui-ci l'honneur de vous entretenir, en lui donnant cette lettre, qu'il tâchera de vous rendre lui-même. Il est des mieux informés de ce pays-ci, et je suis persuadée que le roi sera très-content de tout ce qu'il aura l'honneur de lui dire. J'envie son sort qui le conduit en France, et qui l'approche de vous, madame; malgré cela, je serais fort fâchée de n'être pas auprès de la reine dans une conjoncture aussi embarrassante que celle-ci. Notre roi

brûle d'envie d'aller chercher l'archiduc : il a écrit à M. le maréchal de Tessé de lui amener ses troupes au plus tôt. Si, pendant le temps de sa marche, on pouvait au moins nous envoyer des recrues par la Navarre, cela rendrait ce corps complet, et nous mettrait en état de hasarder davantage. Que l'on prenne soin, au nom de Dieu, en France de conserver Jaca ! Ce poste est très-important, et manque de tout suivant la coutume d'Espagne.

Je suis avec un dévouement entier, madame, votre très-humble et très-obéissante servante.

---

## LETTRE XXII.

.....

A LA MÊME.

Madrid, le 4 décembre 1705.

JE reprends courage, madame, à mesure que nos troupes avancent vers la Catalogne; elles ont presque toutes passé aux environs de cette ville, et LL. MM. les ayant été voir, bien d'autres gens ont eu aussi la même curiosité. Il n'est plus question de révolte en Aragon; le royaume de Valence est même plus tranquille, et la cavalerie que nous avons sur la frontière remporte tous les jours quelque avantage sur les miquelets, quoi-



qu'ils soient partout fort supérieurs en nombre. Le parti que le roi d'Espagne a pris d'aller au plus tôt attaquer l'archiduc, est le seul qui pouvait sauver l'Espagne. Depuis que cette résolution s'est publiée, les affaires ont entièrement changé de face. Vous verrez, dans les suites, madame, que la Catalogne reviendra aussi facilement qu'elle s'est perdue; et si le roi peut nous aider, et par mer et par terre, dans le temps que S. M. C. s'approchera de Barcelone, nos ennemis se trouveront sûrement bien plus embarrassés que nous. Je n'ose vous dire, madame, tout ce que j'espère de cette entreprise: je me flatte que le siège de Nice sera fini assez tôt pour que les troupes et les vaisseaux qui y sont employés puissent passer, au mois de janvier, en Catalogne. Je me figure que l'archiduc manquera de tout dès que le roi d'Espagne sera maître du reste de la province; et je ne puis comprendre que les Anglais et les Hollandais puissent lui fournir, pendant l'hiver, tous les secours dont il aura besoin. Sur ce pied, tout me paraît possible, et mon imagination ne trouve point de bornes.

L'Estramadure ne sera point abandonnée, madame; toutes les troupes espagnoles seront de ce côté-là: on travaille à les rendre complètes. Si elles peuvent l'être, elles formeront une armée assez considérable pour empêcher les Portugais de faire un siège ou d'entrer en Espagne, quand les Anglais seront obligés de porter toutes leurs forces en Catalogne pour la sûreté de l'archiduc. Mais il faut que M. de Chamillard pique Orry



d'honneur, et qu'il le somme de lui tenir la parole qu'il lui a donnée d'avoir quarante bataillons et cinquante escadrons bien armés et bien habillés, à la solde du roi d'Espagne, outre sa maison, qui servira en Catalogne avec les troupes de France. Je suis toujours très-contente de son zèle et de son travail; cependant, madame, les ordres du ministre, donnés d'une certaine façon, ne gâteront rien, et ils sont même nécessaires pour remettre plus d'union entre les Français de cette espèce qui travaillent ici aux affaires des deux rois.

Il serait à souhaiter, pour M. l'ambassadeur et pour moi, madame, que tout le monde pensât aussi juste que vous sur ce qui arrive en ce pays-ci; je ne serais pas obligée à des éclaircissements qui sont très-étrangers à la matière dont il est question, et qui n'ont lieu que par l'envie qu'ont mes ennemis de donner un nouveau crédit aux faussetés qu'ils ont avancées autrefois. Je suis néanmoins très-obligée à M. le marquis de Torcy, qui, de lui-même, a pris la peine d'avérer le fait dont j'eus l'honneur de vous écrire l'ordinaire dernier, pour se mettre en état de détromper M. le duc d'Albe.

Nous sommes très-embarrassés sur la forme qu'on doit donner au gouvernement pendant le voyage du roi. La reine voudrait bien n'être chargée de rien, et je suis fort de son sentiment: cependant cela ne me paraît pas possible. Le meilleur parti, ce me semble, est que M. l'ambassadeur

reste ici auprès d'elle, avec ceux qui entrent actuellement dans le cabinet, et que le roi d'Espagne ne se réserve que les affaires de Catalogne, qu'il décidera avec M. le maréchal de Tessé. Tout autre expédient a ses inconvénients : celui-ci ne fait point de changement, et il entretiendra dans l'espérance tous ceux qui aspirent à l'honneur de travailler avec le roi, et qui se persuadent que le *Despacho* ne peut pas durer comme il est.

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, madame, d'une manière à me faire croire que l'on est peu content en France de la conduite de la reine douairière : il ne m'est cependant rien revenu jusqu'à présent contre elle, et M. l'ambassadeur n'en sait pas plus que moi ; je prendrai donc la liberté de vous dire que ce ne sont peut-être que de faux avis, qui ne doivent pas vous inquiéter. Vous m'affligez beaucoup, madame, en m'apprenant le peu de santé de madame la duchesse de Bourgogne : Dieu conserve celle du roi et la vôtre, qui assurément m'est plus chère que la mienne!

---

## LETTRE XXIII.

A LA MÈME.

Madrid, le 8 décembre 1705.

Voici deux courriers, madame, qui ne m'ont point apporté de vos lettres : je n'ose m'en plaindre, car je connais vos occupations; mais je ne puis m'empêcher de vous marquer mon inquiétude sur votre santé. Celles que j'avais pour tout ce qui pouvait arriver en ce pays-ci diminuent, grace à Dieu, tous les jours. Nous ne recevons que de bonnes nouvelles d'Aragon, et il nous revient, par des endroits sûrs, que les Catalans sont déjà bien las de leur nouveau maître : je crois que M. de Chamillard ne l'est pas moins de nous et de toute l'Espagne; il nous gronde tous tant que nous sommes, qu'il n'y manque rien; mais il fait ce que nous souhaitons, et cela nous suffit. Ne s'est-il point plaint à vous, madame, de notre idée de reprendre Barcelone cet hiver? Les raisons ne lui manquent pas pour prouver qu'elle est chimérique; mais il a beau dire : si ce n'était point à lui à fournir les troupes et les munitions, il trouverait que rien ne serait plus beau que de finir la guerre en faisant l'archiduc prisonnier avec



tous les Anglais qui sont restés en Catalogne. LL. MM. CC. sont transportées de joie des secours que le roi leur promet : je ne me flattais pas qu'il leur en accorderait de si considérables; mais rien n'est impossible à S. M., dès qu'elle consulte son cœur et qu'elle écoute sa tendresse. Nous venons d'un couvent, madame, où la reine a passé la journée par obligation d'étiquette; cela est cause que le peu de temps qui me reste me permet à peine de me donner l'honneur de vous assurer de mon attachement inviolable.

---

## LETTRE XXIV.

A LA MÊME.

Madrid, le 23 décembre 1705.

JE répons à deux de vos lettres, madame, dont l'une est du 29 novembre, et l'autre du 6 de ce mois. La première m'a fait beaucoup de plaisir, parce qu'elle m'apprenait que votre santé était beaucoup meilleure qu'elle n'avait été depuis un très-long temps; mais la seconde m'afflige, parce que vous me mandez que vous avez la fièvre, et qu'il me semble que vous n'êtes pas assez sûre de l'envie que j'ai de mériter, par ma conduite



autant que par mon attachement, l'estime et l'amitié dont vous m'honorez. Ce dernier article, si important, sera le seul dont je parlerai dans cette lettre; car je vous avoue qu'il m'inquiète plus lui seul que tout le reste, et que, si vous étiez capable de ne me pas rendre toute la justice que j'attends de votre bon esprit et de l'entière application que j'ai au service des deux rois, je ne pourrais plus vivre ici qu'avec des chagrins qui me rendraient bientôt très-inutile. Que cette lettre, je vous supplie, ne soit que pour vous, madame.

On vous a supposé que plusieurs dames de la cour m'écrivent, et ramassent tout pour se faire valoir auprès de moi : souffrez que je vous dise que rien n'est moins vrai que cela. Depuis mon départ de Paris, madame de Noailles, madame de Beauvilliers et la duchesse de Lude m'ont écrit chacune deux ou trois fois; mais je ne crois pas que vos soupçons puissent tomber sur elles. J'ai reçu deux lettres de madame la princesse d'Épinoï, pour des choses qui regardaient uniquement M. le prince de Vaudemont, ou des affaires qu'elle a en Flandre. Madame la duchesse de Ventadour et madame la duchesse d'Harcourt m'ont écrit chacune une fois, et la comtesse de Beuvron deux ou trois, mais toutes lettres d'amitié ou de compliments, et sans aucune nouvelle. Les hommes m'écrivent encore moins; car j'excepte les ministres et M. le Prince, qui m'a fait l'honneur, cinq ou six fois, de me recommander ses affaires et de

me remercier. Je ne me ressouviens pas, en vérité, d'avoir reçu d'autres lettres que deux du nonce, deux ou trois du maréchal de Villeroi, une du maréchal de Boufflers, et une autre du duc d'Harcourt, en réponse au compliment que je lui fis sur la mort de M. son frère : j'oubliais que M. le duc de Gramont m'a aussi écrit deux fois. Jugez, madame, par ce détail que j'assure vrai, si on peut me reprocher d'avoir correspondance avec des gens qui ne cherchent qu'à brouiller, et d'être trop crédule. Ce défaut est si peu en moi, qu'on pourrait avec beaucoup de raison m'accuser de ne rien croire, et dire que le trop de confiance que j'ai en ma droiture m'empêche de faire attention à bien des choses que je ne devrais pas mépriser, ayant des ennemis aussi dangereux que j'en ai en France.

Ce ne sont pas les Français qui m'ont informée de ce que M. le duc et madame la duchesse d'Albe m'imputaient ; ce sont des grands d'Espagne, à qui on l'avait écrit, et qui étaient déjà fort alarmés par les conséquences qu'ils tiraient de la lettre qu'on supposait que j'avais écrite. Ils n'ont eu nulle intention de me faire plaisir : leur intérêt seul les a fait parler ; et, dans la disposition où ils sont, cette affaire aurait bientôt fait plus de bruit que le *Banquillo*, si je ne l'avais prise comme j'ai fait.

Après vous avoir assuré, madame, que personne ne m'écrit, même sur ce qui me regarde, permettez-moi de vous dire que c'est en France

qu'on ajoute trop de foi à ceux qui ne cherchent qu'à brouiller. En voici un bel exemple. M. de Chamillard, homme juste, sans prévention, et que je croyais qui donnerait sa principale confiance à M. Amelot, qui la mérite mieux que personne par sa probité, m'écrit cette article dans sa dernière lettre :

« Au nom de Dieu, madame, employez-vous  
« pour que l'on donne plus de confiance aux gé-  
« néraux que le roi envoie en Espagne ! On les fait  
« servir comme des capitaines d'infanterie. M. de  
« Tessé est assez sage pour n'en rien dire ; mais  
« je m'en plains à vous pour lui, et il doit être  
« renvoyé en France, ou consulté sur les affaires  
« de guerre. »

Qui ne croirait, madame, sur un pareil exposé, que M. le maréchal de Tessé a raison de se plaindre que le roi d'Espagne est injuste à son égard, et que M. Amelot et moi avons tous les torts du monde de souffrir ce désordre ? cependant il n'est rien de tout cela. M. le maréchal de Tessé, quand il est à Madrid, est consulté, et décide sur toutes les affaires, autant, pour le moins, que M. l'ambassadeur ; et lorsqu'il est à l'armée, il est le maître absolu non-seulement des troupes de France, mais encore de celles d'Espagne, commandant aux capitaines-généraux, ses anciens, contre l'usage du pays. Nous vivons ensemble très-contens l'un de l'autre, et sur un pied d'amitié qui ne m'a pas permis de lui cacher l'étonnement où j'étais qu'il eût pu donner lieu à M. de Chamillard, ou



par ses discours ou par ses lettres, à croire une chose aussi éloignée de la vérité. Il m'assura, madame, qu'il n'avait pas le moindre prétexte de se plaindre : il me parla en honnête homme; et dès qu'il fut de retour chez lui, il m'écrivit la lettre que je vous envoie. S'il n'a écrit que ce qu'il me marque, comme je n'en doute pas, certainement M. de Chamillard n'a pas dû conclure qu'il sert ici comme un capitaine d'infanterie, ni m'exhorter à lui procurer plus de confiance. Ainsi je suppose que d'autres gens écrivent avec intention de nous brouiller tous, et qu'on est toujours bien plus disposé en France à croire les faux rapports que la vérité. Ces mauvais esprits ne me sont pas inconnus. On me dit à Versailles qu'on les laissait ici, parce qu'ils étaient nécessaires pour certains détails; mais on m'avait fait espérer en même temps qu'on n'ajouterait pas foi à ce qu'ils pourraient écrire. Je ne vous dis pas, madame, tout ce que je pourrais vous dire là-dessus; mais si vous saviez tout ce qui s'écrit sur ces faux principes, vous avoueriez que M. l'ambassadeur, plus que moi encore, ne doit pas être fort content du peu de justice que l'on rend à son zèle, à sa droiture et à son habileté.

Ce qui vient d'arriver à Valence ne marque que trop que les moments étaient trop précieux pour perdre dix ou douze jours de temps à consulter M. le maréchal de Tessé sur le passage des troupes de France en Aragon. Plût à Dieu que cette résolution eût été prise huit jours plus tôt! nous



ne serions pas dans ces nouveaux embarras, et ceux même qui y ont trouvé à redire sont obligés de l'avouer aujourd'hui. Ces gens-là, au lieu d'empoisonner les choses les plus saines, auraient beaucoup mieux fait d'empêcher nos soldats français de commettre tant de désordres partout où ils ont passé; c'était là leur affaire, et le soin qu'on a eu de faire trouver des vivres abondamment dans toute leur route méritait, autant que le service des deux rois, qu'ils eussent cette attention.

- Cette lettre est trop longue, madame, pour y ajouter autre chose; vous verrez d'ailleurs, dans la dépêche de M. Amelot, ce qu'il y a de nouveau ici. Ce que je vous demande est que l'on croie, au pied de la lettre, en France, tout ce que vous savez que j'ai écrit à M. de Torcy sur la disposition où sont quasi tous les Espagnols. Quant à l'honneur de votre amitié, jamais vous ne m'en priverez avec de bonnes raisons; vous me la devez, madame, par mon attachement pour vous, par mon zèle pour le service du roi, et plus encore par ma persévérance à mépriser tout ce que mes ennemis sont capables d'inventer contre moi.

*P. S.* Les glandes de la reine se sont un peu grossies et multipliées depuis quelques jours. Nos médecins ont fait une consultation dans laquelle ils ont été conformes sur le régime et sur les remèdes: je ne leur vois aucune inquiétude; mais au contraire beaucoup d'espérance de la guérir ce printemps.

Je ne crois pas que rien soit plus triste que

l'état où doivent être M. et madame de Beauvilliers : je leur ai témoigné là part que j'y prends, qui est, en vérité, très-sincère. LL. MM. CC. ont eu la bonté de leur écrire. Vous auriez eu aujourd'hui une lettre de la reine, madame, si elle n'avait pas passé une bonne partie de la journée à l'église. Je ne saurais finir sans vous plaindre d'avoir perdu la pauvre mademoiselle Nanon.

---

## LETTRE XXV.

A LA MÈME.

Madrid, le 6 janvier 1706.

Si vous me défendiez d'avoir l'honneur de vous écrire, madame, vous me priveriez assurément de l'unique plaisir que j'aie en ce pays-ci, après celui de recevoir de vos lettres. Tant que vous le trouverez bon, plutôt que d'y manquer, je prendrai sur mon sommeil le temps dont j'ai besoin pour le faire; car je ne suis jamais si à mon aise que lorsque je vous ai ouvert mon cœur sur les choses qui me font de la peine.

Vous avez raison de dire, madame, qu'il serait à désirer que M. Amelot pût être partout. Le roi n'aura jamais un ambassadeur si zélé pour son

service, si appliqué aux affaires, ni qui soit si fort au gré des Espagnols. D'autres raisons, plus fortes encore que celles qui vous inquiètent, m'auraient fait souhaiter qu'il eût suivi notre jeune roi en Catalogne : mais c'est risquer à tout perdre que d'abandonner la reine aux seuls Espagnols dans une conjoncture aussi délicate. Je n'ose pas m'expliquer davantage, madame, dans une lettre qui peut se perdre. La crainte qu'on a en France qu'il ne paraisse au public que toute l'autorité réside dans la personne de la reine, dès qu'on verra l'ambassadeur rester auprès d'elle, est fondée sur l'erreur où l'on est qu'on a déjà eu cette opinion en Espagne. Je vous assure cependant que les Espagnols n'ont jamais dit pareille chose, et qu'il n'y a que les Français qui aient eu assez de malice pour inventer et publier cette fausse supposition. Tous les conseils restant à Madrid, et la distance qu'il y a du Portugal à Barcelone ne permettant pas de recourir au roi sur tout ce qui peut arriver, si la reine n'y était pas, il serait absolument nécessaire de nommer un gouverneur ou d'établir une junte; ainsi il n'y a pas la moindre difficulté pour que S. M. reste à la tête des affaires, et il ne me paraît pas qu'il y en ait qu'en ce cas M. l'ambassadeur reste auprès d'elle pour l'assister de ses conseils, dans un temps où la révolte est quasi autant à craindre en Castille que dans les autres provinces, par la hardiesse qu'ont les moines de prêcher en tous lieux en faveur de la maison d'Autriche. Mais, comme je



me puis tromper, ne serait-il point possible de déclarer M. le maréchal de Tessé ambassadeur extraordinaire pour tout le temps que durera l'absence du roi? Quelque inconvénient qu'il y ait, il n'est nullement comparable au risque qu'il y aurait à laisser ici la reine sans M. Amelot. Vous penseriez tout comme moi, madame, si vous étiez en ma place, et j'espérerais de vous persuader que j'ai raison, s'il m'était permis de tout écrire.

Vous me dites beaucoup de bien de M. le duc d'Albe, et M. le marquis de Torcy me le recommande fort. Cela n'est pas nécessaire, madame; car je vous proteste qu'il n'y a que le service des deux rois qui me fasse agir, et que nul motif ne m'empêchera jamais de procurer, autant que je pourrai, des avantages à un homme que je connais aussi fidèle à son maître et aussi agréable au nôtre que celui-là.

Je vous envoie le décret par lequel S. M. a ordonné des prières publiques; j'ai cru devoir le faire imprimer pour contenter la curiosité d'une infinité de gens qui le demandaient.

Je vous rends mille très-humbles graces, madame, de l'inquiétude que vous avez sur mon œil malade. Je n'ose quasi écrire de ma main, de peur de l'affaiblir encore davantage.

Je ne vous parle point des affaires de ce pays-ci, puisque vous voyez tout ce qui y arrive dans les dépêches de M. Amelot. Il ne me reste donc qu'à vous assurer, madame, de mon fidèle attachement.



## LETTRE XXVI.

A LA MÊME.

Madrid, le 20 janvier 1706.

LE comte d'Aguilar est arrivé ici, madame, bien rempli des bontés du roi et des vôtres. Il serait à souhaiter que d'aussi bons sujets que lui passassent d'Espagne en France, ce serait autant de missionnaires qui nous seraient très-utiles pour détruire les fausses idées qui trompent cette nation, et qui la rendent si peu attentive à ses propres intérêts. Le roi et la reine ne cessent de le questionner. Il les contente sur toutes choses, mais particulièrement sur la tendresse infinie qu'il a remarquée dans le roi pour LL. MM., et sur le véritable intérêt que vous prenez à leur bonheur. Je comprends très-bien que sa vivacité n'aura pas été du goût de tout le monde; mais ne souhaiteriez-vous pas, madame, que tous les Espagnols en eussent autant pour le service de leur maître, et ne vous trouvez-vous pas entièrement rassurée sur le vieux comte d'Aguilar, qu'on a toujours voulu faire passer pour un Autrichien, quand vous trouvez tant de zèle et si peu de ménagement dans son fils unique? Le père remplit sa

charge de président d'Aragon avec toute la satisfaction que M. l'ambassadeur pouvait désirer, et l'on peut dire avec une approbation générale.

Si M. le duc de Noailles est votre neveu, madame, il est aussi le mien à la mode de Bretagne. Quelques raisons néanmoins que j'aie de m'intéresser en sa faveur, je ne pourrai guère le lui témoigner, s'il reste en Catalogne; mais je dirai au moins à LL. MM. ce que vous n'avez osé leur écrire.

Vous vous souviendrez bien, madame, que vous m'avez fait l'honneur de me recommander M. le marquis de Brancas : je l'ai vu ici, et il m'a paru mériter votre protection. Son dessein serait de s'attacher au roi d'Espagne. Faites-moi l'honneur de me mander si le roi trouve bon que je lui rende service en cela, et jusqu'où je dois porter les offices qu'il me demande. Je vous envoie la copie d'une lettre qu'il m'a écrite pour m'informer de ses vues.

Nos affaires n'empirent pas; au contraire, il semble que nous sommes à la veille de recevoir de bonnes nouvelles de Valence. Les révoltés, en grand nombre, avaient comme assiégé Alicante; mais quelques gentilshommes affectionnés au roi ont fait retirer cette canaille, avec des troupes qu'ils ont rassemblées à leurs dépens. Deux évêques marchaient aussi à la tête des milices de Murcie pour secourir cette même place. Ce sont près de cinq mille hommes qui serviront utilement pour réduire Valence, et qui ont été levés par les soins

de ces bons évêques, dont le zèle n'a presque pas d'exemple.

Je vous supplie, madame, de faire mes très-humbles remerciements au roi des choses gracieuses que le comte d'Aguilar m'a dites de sa part, et de la protection dont S. M. continue à honorer mon frère. C'est par respect que je ne prends pas la liberté de le faire moi-même, persuadée d'ailleurs, que, pouvant compter sur vos bontés, comme vous me le permettez, je ne saurais prendre un meilleur parti que de mettre mes intérêts les plus chers entre vos mains. Que l'on est heureuse, madame, d'avoir une amie comme vous! mais que l'on est inquiète quand on apprend qu'elle sort d'un accès de fièvre qui a duré vingt-quatre heures, et qui a fait peur à M. Fagon.

*P. S.* Le roi d'Espagne m'a fait l'honneur de me dire encore ce soir qu'il serait très-aise de revoir M. le duc de Noailles; et la reine dit qu'ayant autant de qualités estimables et aimables qu'en a M. votre neveu, elle veut s'en faire un ami solide: je ne m'y opposerai pas certainement. Vous m'apprenez bien des mariages fort extraordinaires. Je serais extrêmement en peine de madame de Caylus, si nous n'avions pas eu des nouvelles de Paris, qui ne parlent point d'elle, et qui sont plus fraîches que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dans laquelle vous me parlez de son mal. Ce serait, en vérité, grand dommage qu'il arrivât quelque malheur à une des plus char-



mantes personnes du monde. Dites-moi, je vous supplie, madame, ne l'aimez-vous pas de tout votre cœur? Elle a M. le comte de Caylus, son beau-frère, qui est ici : il est fort honnête garçon, fort sage et fort poli.

---

## LETTRE XXVII.

A LA MÊME.

Madrid, le 3 février 1706.

Je n'ai point reçu de vos lettres cet ordinaire-ci, madame, et j'ai appris par les nouvelles publiques, que vous aviez la fièvre au départ du courrier. Rien ne saurait m'affliger davantage que de vous voir en cet état; la reine n'en est pas moins inquiète que moi : elle parle de votre indisposition comme il m'appartient d'en parler, et comme peut faire la personne du monde qui vous a le plus d'obligation.

Ne me sachez point mauvais gré, je vous supplie, madame, si je témoigne quelque vivacité sur de certaines choses qu'on avance mal à propos sur mon sujet. Si je remplissais mon emploi sous les yeux du roi ou sous les vôtres, je ne craindrais rien; mais je suis à trois cents lieues de vous



malheureusement, et souvent les choses qui se passent ici sont bien défigurées, lorsqu'elles arrivent à votre connaissance. Tout ce que vous me faites l'honneur de me dire sur la satisfaction que le roi témoigne de mes services me fait un plaisir infini. Plût à Dieu que je süss encore mieux faire, pour marquer à S. M. que toutes mes pensées n'ont d'autre but que de mériter son approbation !

Il faut que je vous satisfasse, madame, sur l'impatience que vous avez de savoir que le roi d'Espagne était à la tête de son armée. Je suis pourtant moi-même si affligée de voir différer son départ de mois en mois, que je devrais laisser aux autres à faire valoir les raisons qui le retiennent à Madrid. La révolte du royaume de Valence en est la plus forte à mon avis, les troupes qu'il a fallu envoyer de ce côté-là ayant trop affaibli celles qui sont restées avec M. le maréchal de Tessé, pour risquer de mettre S. M. à leur tête, dans un pays où la révolte a fait prendre les armes à tout ce qui est capable de les porter. M. le maréchal a cru ensuite qu'il devait s'assurer de l'Aragon avant que d'entrer en Catalogne. Une armée en corps ne lui a pas paru propre à ce dessein, et cela l'a obligé de cantonner ses troupes en-deçà et au-delà de l'Èbre, pour y mieux réussir pendant qu'il donne ordre aux vivres, et qu'il amasse ce qui lui est nécessaire pour une plus grande expédition. Voilà, madame, ce que l'on me répond, lorsque je fais la même question que vous me faites : c'est au roi à juger si ces raisons sont

bonnes ou mauvaises ; mais vous devez croire que le roi d'Espagne brûle d'envie de partir, et que la reine ne souffre pas moins que lui du temps qu'il semble que l'on perd depuis plus d'un mois que les troupes françaises sont arrivées en Aragon.

Permettez-moi de vous demander comment madame de Caylus s'est tirée de l'état où elle était. La reine suit exactement le régime que M. Fagon lui a prescrit, et sa santé est toujours de même. Le mauvais temps nous retarde l'arrivée des courriers de deux ou trois jours ; c'est un surcroît de peine bien grand pour moi, madame, dans l'inquiétude où je suis sur la vôtre.

---

## LETTRE XXVIII.

A LA MÊME.

Madrid, le 4 mars 1706.

LES affaires de ce pays-ci, madame, vont si fort changer de face par les nouveaux secours que le roi a la bonté de nous envoyer, qu'il me paraît que nous n'avons plus rien à craindre, quelques efforts que les ennemis puissent faire pour soutenir l'archiduc en Catalogne, ou pour attaquer nos

frontières par le Portugal. Vous ne sauriez vous imaginer la joie que cette nouvelle a donnée à tous ceux qui sont bien intentionnés, et combien cela abat les espérances des partisans de la maison d'Autriche. Il est vrai que les troupes françaises arriveront un peu tard; mais si M. le duc de Berwick ne saurait empêcher les Portugais d'entrer chez nous, il se trouvera du moins en état de les harceler et de leur disputer le terrain avec ce qu'on lui fournira présentement. Vous avez su, madame, le départ du roi d'Espagne pour aller à Valence, dont il croyait la conquête nécessaire, et assez facile pour ne rien déranger au projet sur Barcelone. Les lettres du roi notre maître l'ont fait revenir sur ses pas, et comme S. M. devait samedi dernier passer à cinq lieues de Madrid, la reine fut dîner avec lui, ayant fait ce jour-là dix grandes lieues pour se donner cette satisfaction. LL. MM. se séparèrent aussitôt après le dîner, très-contentes de cette entrevue, et les deux cours pleines de joie des bonnes nouvelles que nous reçûmes en même temps de M. le duc de Noailles.

Achez, madame, de nous mettre l'esprit en repos, en nous apprenant que votre santé se rétablit; votre vilaine fièvre me tient dans une inquiétude mortelle, et rien ne pourra me faire plaisir que je ne sache que vous en êtes entièrement délivrée.



## LETTRE XXIX.

A LA MÊME.

Madrid, le 17 mars 1706.

PRÉSENTEMENT qu'il me semble que vous vous portez un peu mieux, madame, je reprends courage sur mes affaires, et je me flatte que tout ira bien. C'est aujourd'hui que le roi doit entrer en Catalogne avec M. le maréchal de Tessé. S. M. peut être sous Barcelone en huit ou dix jours; M. de Légal peut y être plus tôt. Cette place se trouve presque sans troupes avec l'archiduc; un peu de bonheur du côté de la mer nous assurerait un grand événement.

M. le duc de Noailles informe LL. MM. CC. de tout ce qu'il fait, avec une exactitude qui marque autant sa bonne conduite que les heureux succès qu'il a eus jusqu'à présent : ses lettres sont sages, prudentes et pleines de bons conseils.

Nous n'avons encore aucune notion que Péterbouroug songe à quitter Valence : je suis persuadée qu'il a dessein d'y attendre les secours qui viennent d'Angleterre, et de porter la guerre de ce côté-là, parce qu'elle nous sera plus incommode, et à lui plus avantageuse ; mais je n'entends pas



ce qu'il veut faire de l'archiduc, dont la personne est déjà sans doute fort aventurée.

Nous avons ici M. le maréchal de Berwick depuis quelques jours. Heureusement les Portugais nous donnent plus de temps que nous n'en espérons pour nous arranger en Estramadure; pour peu qu'ils tardent encore à se mettre en campagne, sûrement M. de Berwick se mettra en état d'attendre, sans rien perdre, les secours qui nous viennent de France. Nous vous sommes très-obligés, madame, de nous l'avoir envoyé: il ne troublera point l'union, qui graces à Dieu, continue entre nous autres Français, et il sera très-utile pour le service des deux rois, par l'amitié et l'estime que toute la nation espagnole a pour lui: il se dispose à partir incessamment.

La reine se fait admirer tous les jours davantage dans le *Despacho*. M. l'ambassadeur en est charmé; je le suis encore plus que lui de voir l'impatience de S. M. lorsque le courrier du roi retarde de quelques moments à arriver, et la joie véritable que l'on remarque en elle dès qu'elle a reçu ses lettres. Je voudrais, madame, être à portée de vous faire voir toutes celles que LL. MM. s'écrivent: leur tendresse réciproque, leur raison et leurs sentiments pleins de gloire et de piété vous donneraient la plus grande joie du monde.

La reine a fort goûté toutes vos règles de Saint-Cyr; nos dames les veulent avoir, et je fais travailler à les traduire en espagnol pour leur donner cette satisfaction. Si S. M. n'était pas dans

des engagements bien différents de ceux des demoiselles de Saint-Cyr, je crois, en vérité, qu'elle voudrait être une de vos élèves.

On continue, madame, à prier Dieu dans toutes les églises de Madrid, pour la prospérité des armes de S. M. C., avec un très-grand concours de peuple et de noblesse : la reine y va elle-même, autant que ses affaires le lui peuvent permettre. Sa santé est bonne, Dieu merci, malgré toutes ses justes inquiétudes ; mais ses glandes ont plutôt grossi que diminué pendant cet hiver : elle suit cependant le régime de M. Fagon avec beaucoup d'exactitude. Je sais bon gré à cet habile médecin du soulagement qu'il a procuré à la reine d'Angleterre ; car cette vertueuse princesse ne saurait vivre trop longtemps pour l'honneur de notre sexe ; j'en dis autant de vous, madame, et comme je souhaiterais prolonger vos jours au-delà des miens, je ne puis m'empêcher de vous proposer l'usage du café pour votre estomac, quoique je sois sûre de me brouiller avec M. Fagon ; je suis persuadée que presque tous les maux viennent de mauvaises digestions, et je sais, par expérience, qu'il n'y a pas un meilleur remède que le café pour bien digérer : depuis que j'en prends, ma santé est en bien meilleur état, et je fais le carême sans peine, quoique dans un pays où tout manque ; je ne pouvais autrefois manger un jour maigre sans être très-incommodée.

Nous venons de recevoir des lettres de M. de Légal à M. le maréchal de Tessé, par lesquelles

nous apprenons qu'il manque une infinité de choses pour le siège de Barcelone; cela retardera sans doute la marche du roi d'Espagne, et l'affligera beaucoup, surtout, voyant qu'il aurait eu assez de temps pour finir l'affaire de Valence, qui peut, dans les suites, nous donner beaucoup d'inquiétudes. Il est impossible, madame, de vous être plus dévouée que je vous le suis.

---

## LETTRE XXX.

\*\*\*\*\*

A LA MÊME.

Madrid, le 9 avril 1706.

LA reine n'a point reçu de lettres du roi depuis le 25 du mois de mars, ce qui la met dans une extrême inquiétude, quoiqu'elle ait bien prévu toutes les difficultés qui se trouveraient à conserver un commerce avec lui. Il nous revient cependant par le bon archevêque de Saragosse, et par plusieurs autres endroits des frontières de Catalogne, que le roi a traversé tout ce pays-là très-heureusement; que beaucoup d'endroits se sont soumis à son obéissance; que S. M. était arrivée devant Barcelone le Vendredi Saint à midi, et que cette place était attaquée par mer et par terre. Si ces nouvelles sont vraies, comme il y a toute apparence, il y a lieu d'espérer qu'elle sera bientôt prise, y ayant une aussi petite garnison



que celle qui y est, et ne pouvant pas être secourue assez à temps par la flotte ennemie; car l'on n'a point aperçu de vaisseaux sur les côtes; le vent a toujours été contraire pour passer le détroit; l'on nous aurait dépêché des courriers pour avertir, si l'on avait vu quelque flotte: ainsi nous espérons que S. M. C. fera la conquête de la Catalogne avec rapidité. L'on ne sait rien de sûr du parti que prendra l'archiduc, ni du lieu où il est présentement. S'il avait pris celui d'être enfermé dans Barcelone, vous auriez sans doute le plaisir de le voir, et lui, celui d'être bien reçu dans la plus belle cour de l'Europe; je crois même, madame, que, s'il désirait de voir Marly et de vous aller rendre visite dans votre chambre, vous lui procureriez volontiers cette satisfaction, et qu'il ne faudrait pas tant vous en presser que je vous presse pour voir M. le duc d'Albe.

Il semble que Dieu conduit notre jeune conquérant, et qu'il aveugle ses ennemis, puisqu'ils auraient pu se conduire avec plus de prudence qu'ils n'en montrent dans tout ce qu'ils font pour venir à bout de réussir dans leurs injustes desseins. Tout paraît assez tranquille dans Madrid, et l'on attend avec grande impatience le succès du commencement de cette campagne.

Tous les grands viennent, deux fois par jour, dans l'antichambre de la reine faire leur cour, et S. M. ne manque à rien de tout ce qui peut engager tous ses sujets à redoubler de zèle pour le service du roi leur maître. Je reçois, par rap-



port à LL. MM., toutes les marques de politesse de tout ce qu'il y a de considérable ici. Les dames viennent fort régulièrement faire leur cour; elles sont fort gracieusées, et je ne manque pas d'envoyer chez celles, principalement, dont les maris ont suivi le roi pour leur faire part quand la reine a su quelque bonne nouvelle. Le cardinal Porto-Caréro vient aussi souvent au palais, et dans mon *quarto chico*: il m'assure qu'il est plus de mes amis que jamais, et je tâche, afin de l'engager, d'aller au-devant de tout ce que je crois qu'il peut désirer. Enfin la reine n'oublie rien, ni moi non plus, pour contenter tout le monde autant qu'il est possible. M. l'ambassadeur, de son côté, a tous les égards imaginables pour ménager les esprits, et ne pense qu'à bien servir. L'on convient de sa sagesse, de sa prudence, de sa droiture, et qu'il est très-digne de la place qu'il occupe: le roi ne pouvait assurément mieux choisir.

Je viens d'apprendre que les Portugais, au lieu d'aller attaquer Badajoz, comme ils devaient le faire, ont fait un mouvement pour aller à Alcantara. L'on prétend que cela est bon, et qu'ils trouveront plus de difficultés par là. M. le duc de Berwick est du même sentiment; il serait à souhaiter qu'il eût plus de troupes pour défendre cette place, mais il fera avec peu tout ce qu'un aussi brave et aussi sage général pourra faire. Je ne suis pas persuadée que milord Galloway en sache tant que lui, ni que les Portugais soient fort redoutables, s'ils n'ont pas plus d'Anglais qu'on le dit.

Les lettres qui viennent d'arriver de Saragosse confirment le siège de Barcelone, et y ajoutent qu'il est attaqué par quatre endroits. Je vous avoue, madame, que je comprends mieux que personne tout ce que vous avez à souffrir dans le temps présent, car je ne crois pas qu'il y en puisse avoir de plus violent, ni que qui ce soit puisse être plus vive que vous et moi le sommes pour les avantages de nos rois. Je me couche et m'éveille avec des pensées qui mettent mon sang trop en mouvement pour que ma santé n'en soit pas altérée; cela me cause des douleurs de rhumatisme qui m'incommodent fort; je ne sais si le carême que je viens de faire n'y a pas aussi un peu contribué: ce n'est pas cette incommodité qui me donne le plus de peine, c'est la faiblesse de mon œil, et les choses noires que je crois toujours voir de ce côté-là, car je crains que ce mal n'empire dans un lieu où l'air et la poussière sont très-contraires à la vue. Vous ne vous trompez pas, madame, lorsque vous croyez que tous mes moments sont remplis: je n'en ai presque jamais à pouvoir disposer à ma fantaisie, et si par hasard j'en trouve pour avoir l'honneur de vous écrire, l'on m'interrompt à tout propos et hors de propos, car ma charge m'expose à avoir la tête rompue d'une infinité d'inutilités, qui ont amusé jusqu'à cette heure les *camerera major* qui m'ont précédée: il n'est pas à propos présentement de les bannir; il y a des choses plus importantes auxquelles il faut songer.

Je vous rends, madame, mille très-humbles graces du soin que vous prenez de me mander des nouvelles de la santé du roi; elle est si précieuse par toutes sortes d'endroits, que je loue Dieu de tout mon cœur qu'elle soit parfaite. Je voudrais bien pouvoir espérer que vous m'assurassiez que la vôtre est de même; mais quand vous ne m'en parlez pas, c'est signe que vous n'avez rien de bon à m'en dire, et vous gardez le silence de peur de m'affliger: je ne le connais que trop, et je suis si sensible à tout ce qui vous touche, que je le ressens, sans exagération, autant que si c'était à moi-même; mais comment pourrais-je être moins vive pour une personne à qui j'ai de si essentielles obligations, dont l'esprit me charme, et dont j'admire la droiture, la noblesse et la bonté du cœur. Je tâcherai de mériter la place que vous m'assurez que j'y ai, par tout ce que je pourrai imaginer qui vous pourra mieux marquer, madame, ma véritable tendresse et mon attachement fidèle et respectueux.

*P. S.* L'on m'apporte votre lettre du 28 mars. L'on a fait courir à Madrid le même bruit qu'à Paris, du passage de l'archiduc à Gibraltar; mais cela ne s'est pas confirmé: l'on ne peut faire aucun fondement sur les nouvelles qu'on débite, étant presque toujours opposées les unes aux autres; ce qui est fort fâcheux, parce que l'incertitude empêche de prendre des mesures justes. Voilà donc tous vos généraux partis, madame!



M. de Vendôme mérite bien les acclamations du public et l'amour du peuple, car il a bien servi le roi et est très-zélé. Je voudrais qu'on fût aussi disposé à louer un autre général que vous honorez de votre amitié, et que j'estime fort; j'espère qu'il surmontera enfin l'envie extrême qu'on a contre lui, et que l'on conviendra que les louanges qu'il a souvent méritées ne lui ont été refusées que parce qu'il est plus honnête homme qu'un autre. M. le grand prince ne prend pas un bon parti, d'aller faire le malcontent à Rome; il y jouera un mauvais personnage, ou je me trompe, si les Romains sont tels que je les ai connus, c'est-à-dire clairvoyants et peu empressés pour les gens qui ne peuvent leur être bons à rien. J'ai peur que la longueur de ma lettre ne vous oblige à la jeter au feu avant de la lire; j'y gagnerais peut-être, pourvu que vous n'en soyez pas moins persuadée de la passion avec laquelle je vous honore.

---

## LETTRE XXXI.

A LA MÈME.

Madrid, le Jeudi Saint 1706.

JE ne pus me donner l'honneur de vous écrire par le dernier ordinaire, madame; je ne le ferai



pas trop longuement aujourd'hui, à cause du temps qu'il faut assister à l'église en ce saint jour. La reine y passe des heures avec une modestie et une attention qui vous édifieraient sans doute, si vous pouviez en être témoin. Sa dévotion augmente à mesure qu'elle connaît mieux le faux des grandeurs de ce monde, et combien elles sont mêlées d'amertumes. La situation où elle se trouve lui en fournit souvent des occasions, et je doute qu'il y ait eu des princesses de son rang, qui, à son âge, aient été exposées à tant de peines différentes que l'a été S. M., ni qui les aient soutenues avec autant de courage et de résignation qu'elle le fait. M. l'ambassadeur en est tous les jours plus étonné; et plus il a l'honneur de la connaître, et plus il la trouve remplie de perfection. En vérité, madame, nos deux princesses sont bien dignes d'occuper les places qu'elles occupent. Je voudrais bien que madame la duchesse de Bourgogne eût autant de soin de sa santé qu'en a la reine; car, quand on en a une délicate, l'on a beau être jeune, l'on devient vieille avec les incommodités des vieilles, et puis l'on est au désespoir quand il n'y a plus de remède. Ne grondez-vous point cette aimable princesse? Il me semble qu'elle est toute propre, par sa douceur, à se laisser gronder; mais je ne sais si elle n'est point disposée aussi à n'en faire après qu'à sa tête. Cependant, comme elle m'a paru avoir autant d'esprit que de raison dans les conversations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec elle, je crois, madame, que vous feriez

bien de lui représenter souvent ses torts ; car il est impossible, que, dans quelques heureux moments, elle ne prenne enfin la résolution de faire tout ce qu'il faudra pour guérir de ses incommodités. Si elle voyait ce que je me donne l'honneur de vous écrire sur son sujet, je pourrais peut-être bien passer pour impertinente dans son esprit, et ce ne serait pas chose impossible que madame la duchesse de Bourgogne vous dît : « Ma tante, « mandez, je vous prie, à la princesse des Ursins « qu'elle se mêle de donner des avis aux trois cents « femmes qui sont sous sa direction dans le pa- « lais, et qu'elle ne s'ingère pas de raisonner où « elle n'a que faire. »

Je viens, dans cet instant, de recevoir votre lettre du 21 mars ; j'ai eu l'honneur de la lire à la reine, qui a été charmée de l'endroit où vous me répétez les mêmes paroles que madame sa sœur dit à madame de Rupelmonde, lorsque cette dame la priait de l'introduire dans les lieux les plus désirables et les plus enviés. Effectivement, rien n'est plus louable ni plus capable de faire admirer et aimer votre princesse, que de faire connaître comme elle le fait aux jeunes femmes, qu'on ne peut avoir sa protection, ni entrer dans ses plaisirs, que par avoir une sage conduite ; et je trouve, madame, que vous avez raison de dire que les meilleurs prédicateurs ne font pas tant d'impression que ce que disent les grandes personnes auxquelles on veut plaire.

Comment ne serais-je pas contente de M. le duc de

Noailles, faisant des merveilles comme il fait? Vous ne sauriez croire, madame, la joie que j'ai des louanges qu'il s'attire. Plusieurs endroits différents m'engagent à m'intéresser à sa gloire : je me flatte que vous les connaissez tous; je suis sûre que la reine goûterait fort un courtisan aussi honnête homme et aussi poli que lui, et S. M. n'en pourrait trouver que j'aimasse mieux voir ici que cet étranger, quelque jeune et aimable qu'il puisse être.

M. Amelot informe le roi de notre situation, de l'état où est M. le maréchal de Berwick, des difficultés que font à tout bout de champ nos capitaines-généraux, et enfin de tout ce qui se passe en Espagne de considérable et d'embarrassant. Il y en a de quoi faire tourner la tête aux plus grands ministres qui aient jamais été; je ne sache que notre roi qui fût capable de donner de bons et solides conseils, car certainement il en sait plus que tous les plus habiles ensemble; mais malheureusement nous sommes trop éloignés, et il y a certains événements où il faut prendre son parti dans un moment, parce que la nécessité y oblige. L'on m'appelle, madame, pour aller à *ténèbres*, et pour entendre, après, prêcher la passion qu'on dit le jeudi, parce que les Français la prêchent le vendredi. Je n'ai donc que le temps de vous assurer que je ne sache rien qui mérite plus que vous, madame, d'être aimé, honoré et respecté; je n'ai rien aussi à me reprocher à cet égard.

P. S. Pardonnez-moi, je vous supplie, le peu



de raison que vous trouverez peut-être dans ma lettre; l'on m'est venu parler vingt fois, et je ne l'ai pas relue. Qu'est-ce donc que le malheur de madame de Barbezieux? je n'en sais rien qu'en gros.

---

## LETTRE XXXII.

A LA MÊME.

Madrid, le 16-18 avril 1706.

MON Dieu, madame, quelle triste nouvelle vous allez apprendre du côté de l'Estramadure! Nous venons de perdre Alcantara, avec dix bataillons que les ennemis ont faits prisonniers de guerre, après cinq jours de temps que cette place a duré. Nous nous attendions bien qu'elle ne pouvait pas résister long-temps, parce qu'elle n'était pas forte, mais on espérait au moins d'en sauver la garnison. Il faut bien que M. le maréchal de Berwick n'ait pu empêcher ce malheur, ayant autant de sagesse et de zèle qu'il en a pour le bien du service. Si nos ennemis savent profiter de ce qu'ils viennent de faire, je ne sais ce que nous deviendrons en ce pays, où il n'y a pas un seul endroit pour être en sûreté deux jours. M. l'ambassadeur informe le roi, au long, de la situation où se



trouve la reine, des remèdes qu'il trouverait pour que l'on s'opposât aux progrès que peuvent faire les Portugais. Si le roi d'Espagne faisait promptement la conquête de la Catalogne, ou du moins qu'il emportât bien vite Barcelone, cela nous ferait un peu respirer; mais nous serions tout-à-fait consolés, s'il pouvait prendre l'archiduc que l'on assure toujours être dedans. La facilité avec laquelle on écrit, du camp de S. M. C., que des troupes de Gironne se sont jetées dans cette place me fait craindre que l'archiduc n'en trouve autant pour en sortir quand il s'y trouvera trop pressé. Je ne crois pas qu'il fût possible de se consoler d'une telle disgrâce si elle arrivait.

La reine, madame, est très-honteuse de demander continuellement des secours au roi son grand-père, connaissant qu'il fait presque l'impossible pour conserver la monarchie d'Espagne; mais l'état violent et périlleux où se trouve S. M. l'engage à recourir aux bontés du roi son grand-père. Au milieu de tant d'embarras, qui seraient capables d'étourdir les meilleures têtes et d'affaiblir le courage des plus grands cœurs, la reine ne se laisse point aller à des faiblesses; elle songe aux moyens de remédier aux maux, et elle se soumet à tout ce qu'il plaira à Dieu d'en ordonner, ce qui est pour moi d'une grande consolation. Il arrive souvent, madame, que, lorsqu'on croit tout perdu, il survient des choses heureuses, qui changent absolument la face des affaires. Je vis dans cette espérance; j'en ai plutôt l'obligation

à mon tempérament heureux qu'à ma raison, étant plus portée à croire ce qui me peut faire plaisir, qu'à craindre ce que la prudence me pourrait faire appréhender.

Je crains, madame, que la raison, qui vous domine davantage, et qui vous fait peut-être prévoir les dangers de plus loin, ne vous fasse une impression assez forte pour vous causer une tristesse qui fasse tort à votre santé: elle m'est trop chère et trop précieuse pour ne vous pas demander en grace de la ménager le plus qu'il vous sera possible.

C'est une cruelle fin que celle de ce pauvre M. de Montlevrier! je le plains fort, et j'entre extrêmement dans la douleur de madame sa femme; je lui en écris même pour lui en faire mon compliment. Je prends la liberté, madame, de vous adresser ma lettre pour elle: c'est une jolie veuve, et je ne m'étonne pas que madame la duchesse de Bourgogne l'honore de ses bonnes grâces. Si j'osais, je vous supplierais de me mettre aux pieds de cette charmante princesse, pour qui mon respect et mon attachement sont extrêmes. Tout le monde parle ici avec étonnement de l'intrépidité avec laquelle S. M. C. s'expose aux plus grands dangers, et ses sujets conviennent qu'ils ont un grand roi, de toutes sortes de manières. Vous croyez bien que mes heures sont assez remplies présentement; c'est ce qui m'oblige à finir, en vous assurant qu'il ne m'est plus possible de vous exprimer à quel point je vous suis dévouée.

---

## LETTRE XXXIII.

A LA MÊME.

Madrid, le 10 mai 1706.

LES dernières nouvelles que vous avez eues de cette cour, madame, -étaient si inquiétantes que je suis ravie aujourd'hui de pouvoir vous en donner de meilleures par le courrier que M. le duc de Berwick dépêche au roi. Il lui apprendra, madame, que les ennemis se retirent du côté de Plaisance, par où ils étaient venus, et qu'il croit qu'ils prendront après le chemin de Ciudad-Rodrigo; c'était le moins mauvais de ce qui pouvait nous arriver dans l'état où nous trouvions: cela ne laisse pas d'être bien fâcheux; mais c'est pourtant un grand soulagement de savoir l'armée ennemie s'écarter de Madrid, quand on avait lieu de croire qu'elle ne manquerait pas un si beau coup; car, franchement, rien ne pouvait l'empêcher d'y venir, et c'eût été une terrible chose que de voir la reine d'Espagne s'enfuir, ou d'être exposée aux derniers malheurs. Je loue donc Dieu de tout mon cœur d'un si heureux succès, et m'en réjouis avec vous, madame, sachant à quel point vous êtes sensible à tout ce qui regarde la conser-



vation de cette monarchie, et le repos de la reine. Pour qu'elle en jouisse d'un véritable, il faut qu'elle apprenne que le siège de Barcelone soit fini, et que le roi d'Espagne soit en bonne santé, car jusque-là elle sera toujours inquiète.

M. Mahony écrivit d'Alicante, du 4 de ce mois, que la flotte ennemie s'y voyait encore, et qu'elle n'avait pas le vent favorable pour avancer le siège; mais à vous parler franchement, madame, le cœur me battra toujours, jusqu'à ce que nous voyions venir un courrier qui porte la nouvelle de la prise de cette importante place.

M. le prince de Vaudemont a envoyé à la reine le détail de tous les avantages que M. le duc de Vendôme a eus sur les Allemands le lendemain de son arrivée. Cette action est aussi glorieuse pour ce prince qu'elle est essentielle pour les deux rois, tant pour le présent que pour les suites qu'on peut en espérer. L'ouverture de la campagne, du côté d'Allemagne, est aussi une chose admirable: cet air de supériorité que les troupes françaises ont partout, doit faire un grand plaisir à notre grand roi. Oserais-je vous supplier très-humblement, madame, de vouloir lui témoigner qu'il n'a point de sujette, ni de très-humble servante qui ressente plus vivement que je le fais tout ce qui regarde sa gloire et sa satisfaction? je n'ose prendre la liberté de lui écrire pour l'assurer de cette vérité. Faites-moi, je vous en conjure, la grace de lui représenter tout ce que je pense, et que vous lui saurez bien mieux expliquer que je



ne le pourrais faire. La santé de la reine souffre un peu dans ces temps si agités; ses glandes sont grossies, et en plus grande quantité; il ne faut pas s'en étonner. S'il en vient un plus tranquille, S. M. se baignera, et j'espère qu'elle en sentira du soulagement. Pour moi, madame, je ne songe ni à mon mauvais œil, ni à mon rhumatisme; je ne pense qu'à tâcher de n'être pas tout-à-fait inutile pour le service de mes maîtres: vous m'avez mise ici; je veux tâcher de mériter la continuation de votre estime et de l'honneur de votre amitié.

*P. S.* Quels monstres il y a dans le monde! mon Dieu!

---

## LETTRE XXXIV.

.....

A LA MÈME.

Madrid, le 27 mai 1766.

ON ne saurait s'empêcher, madame, contente ou affligée, d'entretenir une amie aussi sensible que vous, et qui entre avec tant de bonté dans ce qui touche les personnes que vous honorez de votre amitié; c'est la connaissance que j'en ai qui m'oblige aujourd'hui à vous faire part de mes nouvelles inquiétudes.

M. l'ambassadeur et moi reçûmes hier des lettres de M. du Casse, du 9 de ce mois, qui nous apprennent que Barcelone se défendait encore, que la flotte ennemie y était arrivée, qu'elle avait porté la joie sur toutes les côtes, où l'on avait fait de grands feux, et que M. le comte de Toulouse, ayant su que celle qu'il commande lui était inférieure, ce prince avait jugé à propos de faire voile pour se retirer; cependant M. du Casse ajoutait qu'il croyait que la place serait prise un ou deux jours après. Je le souhaite de tout mon cœur; néanmoins je crains que cet événement ne soit douteux, s'il est vrai, comme quelques avis le disent, qu'il y ait beaucoup de troupes de débarquement, lesquelles, se joignant à celles de milord Péterborough, pourraient fort embarrasser le roi d'Espagne. La reine n'en reçoit plus aucunes nouvelles, parce que la mer n'étant plus libre, les courriers ne peuvent passer, de sorte que LL. MM. sont également en peine l'une de l'autre; et, selon toute apparence, on n'apprendra ici le succès de Barcelone, tel qu'il puisse être, que par le public, qui le débitera vrai ou faux, selon sa bonne ou mauvaise intention. Ce n'est pas tout, madame; après cet événement que deviendra S. M.? car elle demeurera avec un très-petit nombre de troupes, étant obligée d'en laisser en Castille, à travers des pays pleins de rebelles, sans trouver, peut-être, les subsistances nécessaires pour sa suite. Vous m'avouerez, madame, que nous n'avons que de très-

tristes réflexions à faire de ces côtés-ci. La grande flotte, selon les apparences, arrivera bientôt. Les Portugais font de nouvelles troupes, pendant que les Espagnols, que l'on a fait tout ce qu'on a pu pour exciter à aller à la guerre, ne veulent point s'enrôler, et se contentent de dire qu'ils veulent répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, sans vouloir hasarder de répandre la première. Voilà, madame, où nous en sommes. La reine voit les choses comme elles sont, et comme elles peuvent être à l'avenir; cependant sa vertu et son courage la soutiennent, et c'est une consolation aussi-bien que de savoir votre santé meilleure: personne assurément ne vous en souhaite une plus parfaite que moi; car vous n'aurez jamais de servante ni d'amie plus reconnaissante et qui vous soit plus respectueusement attachée que, etc.

*P. S.* J'aurai l'honneur de vous écrire plus amplement, par la première occasion, sur votre lettre du 7 de ce mois, datée de Meudon. Je vous aurais soupçonnée peut-être d'y avoir été jouer au lansquenet pour y faire votre cour à Monseigneur, si je ne savais que votre faible est le tric-trac; cependant, madame, j'ai été bien aise que votre santé fût assez bien remise pour vous savoir en état d'affronter hardiment les perçants que l'on sent dans cette belle maison. Vous me flattez trop, madame; j'ai à la fin peur d'en tirer de la vanité; je vous demande donc quartier, et si vous ne me le faites, je m'en plaindrai à votre



ami le marquis de Villeroi, qui, sans doute, en cette rencontre, sera pour moi contre vous, madame.

---

## LETTRE XXXV.

A LA MÊME.

Madrid, le 24 mai 1706.

NOTRE état est bien pire, madame, que celui où nous étions la dernière fois que j'eus l'honneur de vous écrire : nous craignons la longueur du siège de Barcelone, et que l'arrivée de la flotte ennemie n'y donnât du secours qui pût embarrasser davantage le roi ; mais comme on assurait que cela n'empêcherait pas qu'on ne prît cette place, on ne laissait pas de vivre dans une espérance qui nous consolait un peu. Nous en sommes malheureusement déçues, ayant appris les tristes nouvelles de la levée du siège ; les obstacles insurmontables que le roi a trouvés à revenir par l'Aragon, et la résolution qu'il a été forcé de prendre de se retirer en France par le Roussillon ayant laissé toute son artillerie avec une partie de ses munitions de bouche : il faut ajouter que ce pauvre prince s'en va avec des



troupes vaincues, fatiguées, dénuées de tout ce dont elles peuvent avoir besoin, et passant encore dans cette infame Catalogne, où l'on ne fera pas un pas sans trouver des buissons pleins d'une canaille enragée, capable de toutes sortes de mauvaises actions. C'est, madame, ce qui afflige le plus la reine; le soin de sa personne et tous les risques qu'elle connaît très-bien qu'elle va courir ne l'occupent presque point, en comparaison de ce qu'elle craint pour le roi son mari. Cependant M. l'ambassadeur et moi en voyons de très-grands dans les partis qu'elle peut prendre, soit en abandonnant tout pour mettre sa personne en sûreté, soit en demeurant avec des sujets que rien ne peut animer pour sa défense, ni pour leur propre intérêt, ce qui est en vérité bien cruel.

Cependant, quoique nous soyons aussi sensibles que nous devons l'être à un coup si fatal, j'ose vous assurer, madame, que le courage ne nous manquera pas, et quelque résolution que l'on prenne, ce ne sera qu'après avoir bien pesé toutes les raisons de part et d'autre; si nous manquons après cela, il sera, ce me semble, plus juste de nous plaindre que de nous blâmer. C'est une chose difficile de n'être pas exposé à la censure du public, quoi que l'on fasse; mais il ne nous importera guère, si nous avons le bonheur d'être approuvés du roi notre maître. Permettez-moi, je vous conjure, madame, de vous supplier très-humblement de l'assurer que jamais sujette n'a poussé plus loin son zèle pour sa gloire, ne lui a fait plus de

sacrifices en lui obéissant, lorsqu'il me commanda de revenir ici, et ne donnerait sa vie de meilleur cœur que je ne donnerais la mienne, s'il était nécessaire, pour son service.

Pour, vous, madame, je n'ai plus d'expressions qui puissent assez vivement vous marquer combien je vous suis véritablement attachée.

---

## LETTRE XXXVI.

A LA MÊME.

Madrid, le 26 mai 1706.

MA lettre du 24, madame, que j'ai eu l'honneur de vous écrire par le courrier que M. l'ambassadeur a dépêché au roi, vous apprenait de si affreuses nouvelles, que je souhaiterais quasi qu'il lui soit arrivé quelque accident qui eût assez retardé sa course pour que celui-ci que l'on dépêche pût arriver avant lui. Il nous est arrivé aujourd'hui des nouvelles de notre bon archevêque de Saragosse, qui semblent détruire celles que l'on avait mandées de cette dernière ville, et qui nous donnent même lieu d'espérer la prise de Barcelone et le retour du roi par l'Aragon. Voilà, madame, un état bien différent de celui où nous étions, il y a

deux jours, quoique nous soyons pourtant encore entre la crainte et l'espérance; car, comme tout ce que nous apprenons de bon ou de mauvais ne vient que par des ennemis qui débitent leurs nouvelles à leur fantaisie, les bien intentionnés qui nous en font part ne peuvent nous assurer de la vérité, et ils ajoutent toujours que cela mérite confirmation. Le peuple de Madrid, qui n'est pas guerrier naturellement, mais qui aime fort le roi et la reine, est venu en foule dans la place du palais donner mille bénédictions à LL. MM., criant : *Muèren los traydores !* C'est une espèce de consolation de voir le gros des sujets bien disposés pour leur maître. Dieu veuille, madame, que je puisse bientôt vous faire savoir des choses qui puissent vous mettre l'esprit en repos; ne souhaitant pas moins, je vous assure, votre tranquillité que la mienne propre, vous honorant infiniment, et étant autant à vous qu'à moi-même.

*P. S.* Je crois déjà avoir eu l'honneur de vous mander, madame, que M. le duc de Noailles m'avait écrit de Barcelone, qu'il était entièrement guéri de la petite vérole; c'est un grand bonheur, et auquel je m'intéresse fort, pour toutes sortes de raisons.

---



## LETTRE XXXVII.

A LA MÈME.

Madrid, le 6 juin 1706.

MONSIEUR l'ambassadeur a dépêché hier au soir un courrier au roi, madame, par lequel je ne pus me donner l'honneur de vous écrire, parce que j'étais occupée pour le service de la reine dans des choses qu'elle m'avait ordonné de faire. Je profite avec plaisir aujourd'hui de celui que M. le duc de Noailles fait partir, pour vous dire que le roi d'Espagne est arrivé en bonne santé, et avec les acclamations du peuple, si grandes, que toutes les cours de ce palais sont pleines de gens, à l'heure que je vous parle, qui crient comme des désespérés, en donnant mille bénédictions à LL. MM. Tout cela avec de bonnes troupes serait merveilleux ; mais nous en avons très-peu, et je ne sais pas comment on pourra se soutenir jusqu'à ce que celles de France soient venues. Comme les armées ne peuvent pas voler, et que celle des Portugais s'avance pour aller à Salamanque, il sera bien difficile que le roi d'Espagne ne se trouve fort embarrassé. Je laisse le soin à M. Amelot d'informer le



roi, madame, de ce qu'on pense sur le parti que le roi devrait prendre dans une situation aussi fâcheuse que celle où il est ; car, les femmes, comme vous savez, madame, et moi moins qu'une autre, n'entendent rien du tout à ce qui est guerre.

J'ai eu le plaisir d'entretenir M. le duc de Noailles et de lui parler de vous ; je suis ravie de pouvoir me délasser avec lui de plusieurs conversations qu'il me faut essayer, qui ne ressemblent point du tout à la sienne : il a un esprit sérieux quand il veut, et une sorte de badinage qui n'est point connu en ce pays-ci, mais qui n'en plaît pas moins à la reine, et je vois déjà qu'elle le goûte fort.

J'ai pris la liberté, madame, d'écrire au roi, pour lui témoigner ma sensible reconnaissance sur le chapeau de cardinal qu'il a bien voulu faire mettre sur la tête de mon frère. Quoique cette dignité soit pour lui la plus honorable où il pût aspirer, j'en ferais une médiocre estime, je vous assure, si je n'espérais que cela le met en état d'être utile pour le service de S. M. dans la cour de Rome, où elle a bien voulu de plus lui confier ses affaires. Je vous supplie, madame, de m'aider, en cette occasion, à faire connaître au roi combien je suis pénétrée de tant de bontés. J'ai recours à vous en toutes rencontres, comme vous voyez, ayant plus de confiance en vous qu'en personne au monde, en vous dont je connais mieux la générosité du cœur, qui faites toute ma consolation et que j'honore le plus.

*P. S.* Je vous supplie, madame, de dire à madame

la maréchale de Noailles que je n'ai point l'honneur de lui écrire touchant les bonnes qualités que je trouve à monsieur son fils, n'en ayant pas le temps.

---

## LETTRE XXXVIII.

\*\*\*\*\*  
A LA MÊME.

Madrid, le 13 juin 1706.

JE n'ai pas le courage, madame, de vous exprimer ma douleur de ce qui vient de se passer en Flandre; je vous dirai seulement que je ressens ce malheur avec toute la sensibilité que peut avoir une sujette dévouée à son roi, qui aime sa gloire et sa patrie, et qui ne prévoit que trop les fâcheuses suites qui peuvent arriver de la perte considérable que la France et l'Espagne viennent de faire. J'ai encore un autre surcroît de peine sur la santé du roi, que j'apprends qui ne souffre au milieu de tant de justes chagrins; car, malgré toute la fermeté d'ame que S. M. a montré avoir en toutes occasions, et sa résignation aux volontés de Dieu, elle n'en est pas moins sensible; et ce serait une espèce de miracle si tant de chagrins à la fois ne faisaient quelque impression sur la

force de son tempérament. Cependant, madame, ce grand homme est si nécessaire en ce monde, et la cause qu'il soutient est si juste, que j'espère de la bonté divine qu'elle nous le conservera longues années, et que vous et moi, madame, aurons la consolation de le revoir plus heureux.

Nous ne savons encore aucun détail de cette malheureuse journée, ni ce qui a obligé M. le maréchal de Villeroi à combattre avant l'arrivée des dix-huit mille hommes que lui amenait M. le maréchal de Marsin. Ce premier général est bien digne de compassion.

La reine est dans une extrême inquiétude de l'état où est madame sa sœur : la joie qu'elle a sentie de savoir sa grossesse est bien troublée par la crainte qu'elle a que ses agitations continues ne nuisent à sa santé. Il serait quasi à désirer que nos deux princesses eussent le cœur moins bon qu'elles ne l'ont, puisqu'elles souffrent trop de la mauvaise fortune qui les tourmente. Je plains bien la pauvre madame de Soubise de vivre pour voir ses enfants tués ou blessés. J'ai appris que le comte d'Egmont l'a été de plusieurs coups, que j'apprends extrêmement qui ne soient mortels : je l'aime comme un fils ; ainsi je suis très-touchée de son état et de la peine qu'en aura mon ami l'archevêque d'Aix.

Nous avons gardé, pendant quelques jours, M. le duc de Noailles à Madrid ; mais nous le perdons demain. Je lui ai procuré, le plus souvent qu'il m'a été possible, l'honneur de faire sa cour à la



reine : comme elle a beaucoup d'esprit et de goût, elle a trouvé sa conversation aussi vive qu'agréable ; c'est à lui, madame, à vous apprendre ce qu'il lui a paru de S. M., et s'il aura remarqué en elle ces défauts que vous vouliez toujours m'engager à vous avouer. Je crois qu'il est content de notre ambassadeur ; on lui a fait une part entière de l'état où l'on se trouve présentement ici.....

.....  
le prince des Asturies, il est certain que je ne révoque pas en doute qu'il ne vienne au monde à la moitié d'août : je goûte ce plaisir-là par avance à longs traits ; mais si nous n'avons qu'une princesse, je n'en aurai pas un moment de chagrin, pourvu que sa santé et celle de son aimable mère soient bonnes, dans l'espérance qu'au bout d'un an nous aurons un prince. Vous direz sans doute, madame, que je suis bien heureuse de ne pas prendre les matières si fort à cœur, et vous aurez raison ; car c'est un des grands bonheurs qu'on puisse avoir d'être de l'humeur dont je suis.

Je ne m'attendais plus que la fièvre vous dût révenir ; si nous avions encore quelque succès favorable, je suis persuadée qu'elle serait bannie pour toujours. Il y a, ce me semble, long-temps que vous ne vous étiez si bien portée que depuis le gain de la bataille. Vous eûtes pourtant quelque ressentiment par l'émotion que la joie vous donna (chose que j'éprouve après toutes les nouvelles bonnes ou mauvaises) ; mais vous verriez, ma-



dame, que, si vous en appreniez souvent d'agréables, votre tempérament s'y accoutumerait, et que votre sang, qui ne serait plus agité, ne vous causerait plus les mêmes incommodités que vous avez eues par le passé. Il n'y a, en vérité, rien que je souhaite avec tant de passion; car je ne veux point vous empoisonner, vous tromper, ni abuser de votre facilité : ce que je veux, c'est d'admirer tout ce qui est en vous, de vous confier tout ce que j'aurais de plus secret dans l'ame, et de vous aimer avec toute la tendresse dont mon cœur est capable.

*P. S.* Nous avons enfin vu la layette : rien n'est mieux entendu, plus honnête et plus propre; il n'y a pas la moindre petite chose de gâtée ni de froissée dans tout ce qui est pour l'enfant et pour la reine. S. M. veut montrer tout cela aux dames qui viennent le mardi à son cercle, et en même temps le meuble du prince, que nous ferons tendre exprès dans sa chambre. J'ai jugé qu'il ne fallait point montrer ce meuble jusqu'à ce qu'il fût tout accommodé, afin que notre marchandise parût davantage.

---

## LETTRE XXXIX.

A LA MÊME.

Madrid, le 16 juin 1706.

JE donnai ma lettre il y a deux jours à M. le duc de Noailles, madame, que j'avais eu l'honneur de vous écrire : je vous y rendais compte de l'état dans lequel nous nous trouvions alors, et de l'incertitude de ce que ferait la reine. M. le maréchal de Berwick nous en a tirés, en disant qu'il n'y avait plus à se flatter sur le parti que pouvaient prendre les ennemis, qu'ils marchaient pour venir droit à Madrid, et que, ne pouvant défendre aucun des endroits par où ils pouvaient passer, il n'y avait plus à balancer sur le départ de la reine, ni de temps à perdre. Cependant on a jugé à propos de différer, et je crois que S. M. ne sortira d'ici qu'après demain. Vous dire, madame, si nous sortirons aisément, je ne le sais pas. Il n'y a rien que les grands ne fassent pour engager LL. MM. à attendre paisiblement avec eux ce qui plairait aux ennemis de leur imposer. Les conseils qu'ils donnent ne sont pas du goût du roi ni de la reine, qui n'y trouvent ni leur gloire ni leur sûreté. Ainsi, après avoir gardé toutes sortes d'égarde et de

bienséances, LL. MM. feront ce qu'elles trouveront le plus convenable pour l'un et pour l'autre. Il ne tiendrait qu'à nous autres Français d'avoir peur, si nous voulions, dans la conjoncture où nous sommes; car, à dire la vérité, elle est un peu délicate; mais nous nous en garderons bien: nous faisons notre devoir, Dieu fera le reste. Je vous enverrai, madame, un détail de toutes les personnes qui auront l'honneur de suivre la reine, que l'on réduira au plus petit nombre qu'il sera possible, pour éviter les embarras et la dépense dont nous n'avons pas besoin. On ne sait encore si plusieurs grands suivront le roi; j'en doute fort.

Nous attendons, avec une impatience incroyable, les troupes françaises dont le roi veut bien secourir LL. MM.; car, sans cela, il n'y aurait plus rien à espérer. Il est arrivé aujourd'hui un courrier de M. le maréchal de Tessé, pour avertir qu'elles marchent avec diligence. Ce maréchal, madame, me paraît bien content des bontés du roi, qui lui assurait avoir approuvé sa conduite dans une lettre dont S. M. l'avait honoré; il n'est pas moins satisfait, madame, de ce que vous lui avez mandé, et M. de Chamillard aussi: il avait besoin de pareilles consolations. Notre ami le maréchal de Villeroi est, sans contredit, le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'on pousse les choses jusqu'à dire qu'il a grand tort d'être malheureux. Si ses amis prétendent l'excuser par là de toutes les fautes que ses ennemis lui attribuent, je ne sais desquels il doit plus se défier. Pour moi, je le plains infi-



niment, et je me garderai bien de le condamner sans savoir ses raisons. Je suis très-aise, madame, que le voyage qu'a fait M. Chamillard en Flandre ait été utile. Si les troupes peuvent se rallier, comme vous l'espérez, cela pourra arrêter la rapidité de la fortune des ennemis. J'espère toujours dans la piété et le courage du roi. Dieu ne voudra pas abandonner un prince chétien qui a fait tant de choses pour la religion. Je ne puis vous entretenir davantage, madame, étant accablée de toutes sortes d'affaires désagréables, et je n'ai que le temps de vous assurer de mon tendre respect pour votre personne.

*P. S.* Je rouvre ma lettre, qui n'était pas partie, madame, pour vous dire qu'il vient d'arriver un courrier en ce moment du maréchal de Berwick, qui apprend que les ennemis ont marché hier de ce côté-ci. — 17 juin 1706.

---

## LETTE XL.

.....

A LA MÈME.

Berlanga, le 24 juin 1706.

IL a fallu enfin, madame, sortir de Madrid; et comme on a voulu tenir bon jusqu'à la fin, et ne



rien faire connaître au peuple de ses intentions, notre départ s'est fait sans avoir les choses même les plus nécessaires. La reine a été sans lit les premiers jours : heureusement le chevalier de Bragelonne, qui commande le détachement français qui nous accompagne, en avait un tout neuf qui se trouva très à propos. Mais il ne fut pas si aisé de suppléer au reste ; car S. M. n'eut que deux œufs pour son souper, et ne fut guère mieux le lendemain.

La reine va à Burgos. Le comte de Santestevan, grand-maitre de sa maison ; le marquis de Castel Rodrigue, son grand écuyer, et le duc de Popoli, un des quatre capitaines des gardes du roi, étaient de sentiment qu'elle passât à Pampelune, où elle aurait été plus en sûreté, et par conséquent moins exposée à faire une seconde retraite. Mais le roi, M. l'ambassadeur, M. le duc de Berwick, ont préféré Burgos, parce que c'est une ville de Castille, et que le dessein du roi est d'y transférer les conseils, croyant par là retenir les peuples plus aisément dans l'obéissance. Pour la reine, elle aurait souhaité d'aller à Pampelune, persuadée qu'il n'y a plus que la force qui puisse soutenir notre parti, et que le roi aurait été plus maître d'employer toutes ses troupes, si elle avait été dans un lieu moins exposé aux ennemis ; de plus, S. M. regardait comme une espèce de soulagement d'être éloignée de toutes sortes d'affaires. Si elle eût passé promptement dans la Navarre, elle l'aurait pu faire sans risques. Dieu

veuille qu'elle n'en trouve pas davantage dans le chemin qu'elle va prendre! car il faut qu'elle passe après-demain à Aranda de Douero, qui n'est qu'à douze lieues de Ségovie. Je ne sais si nous ne devons pas craindre aussi que les nouvelles troupes qui viendront sur la flotte d'Angleterre ne débarquent à Bilbao; auquel cas, il ne nous resterait plus de retraite, car les ennemis seraient plus tôt à Vittoria que la reine, et les miquelets, qui, selon toute apparence, auront fait révolter tout l'Aragon dans ce temps-là, ne nous permettraient pas de prendre un autre chemin. La situation de la reine, madame, est très à plaindre; elle n'a auprès d'elle que moi, Lazafata, une douna et une femme de chambre: la disette d'argent l'a réduite à n'en pas avoir davantage. Elle avait nommé *una senora de honor et la tocadera*, comme la plus ancienne de ses dames: elles y venaient; mais ayant demandé chacune cent pistoles à compte de ce qui leur est dû, on s'est trouvé dans l'impossibilité de faire cette avance dans un temps où tout ce que l'on peut avoir doit être réservé pour payer les troupes. Malgré ce petit nombre de domestiques, ce voyage ne laissera pas de coûter beaucoup, parce qu'il faut porter jusqu'à la moindre chose, et que, par cette raison, il y a pour près de cent pistoles de voyage par jour. La plupart ont été prises à crédit: cette dernière ressource ne saurait durer dans l'état où sont les affaires; ainsi nous nous trouverons peut-être bientôt à ne savoir où donner de la tête.

M. le cardinal de Porto-Caréro pouvait y remédier en donnant son consentement à un expédient qu'on lui avait proposé. M. le cardinal Acquaviva a fait, en cette occasion, tout ce qu'il a pu pour vaincre l'opiniâtreté de son confrère, mais inutilement. M. le cardinal Porto-Caréro avait d'abord promis qu'il le ferait : apparemment des gens de mauvaise volonté lui tournèrent la tête. Je ne sais en vérité, madame, après une telle action, comment juger de son cœur : on vient de me dire qu'il s'est retiré à Tolède. Depuis mon retour, il n'y a rien que je n'aie fait pour le ménager ; il m'avait même promis que, si la reine était obligée de se retirer, il la suivrait partout, et il l'avait dit à S. M. en présence de l'ambassadeur. Peut-être que la malheureuse affaire de Flandre, jointe à sa timidité naturelle, lui a fait prendre d'autres mesures.

Le roi vient d'écrire à la reine qu'il la priaît d'envoyer ses pierreries en France, ou pour les vendre ou pour les engager. M. l'ambassadeur mande que cela est absolument nécessaire ; ainsi S. M. les envoie par ce même courrier, et je les adresse à M. de Labourdonnaye, intendant de Bordeaux, qui se trouve présentement à Bayonne. Il y a, parmi ces pierreries, la fameuse perle appelée la *pèlègrina* et le diamant que les Espagnols nomment le *estanqué* ; la reine y a joint aussi toutes les siennes. C'est Vazet, ancien domestique du roi, qui est porteur de ce trésor. Je le fais accompagner d'un officier qui a l'honneur



d'être frère de lait de M. le duc de Berri, et dont M. le chevalier de Bragelonne m'a dit beaucoup de bien; et ils vont avec le courrier de M. l'ambassadeur, qui est un de ses secrétaires auquel il se fie fort. Voilà tout ce que nous nous sommes imaginé de mieux dans la nécessité où est la reine de conserver près d'elle ceux qui nous restent. Je crains bien qu'on ne trouve pas grand'chose sur ces pierreries, à moins qu'on ne les porte à Paris, et je sais encore moins comment faire passer au roi d'Espagne l'argent qu'on en trouvera, le commerce des lettres de change étant si fort interrompu.

Il y a, à la suite de la reine, les duchesses de Médina-Sidonia, de Véraguas, d'Ossonne, de Popoli, et plusieurs autres dames à qui S. M. fait les amitiés qu'elles méritent par l'attachement qu'elles lui témoignent. Une si nombreuse suite cause beaucoup d'embarras pour les logements, et ne laisse pas un moment de libre à la reine et à moi; de sorte, madame, que je suis très-fatiguée : cependant il faut prendre courage jusqu'à la fin, et mettre son espérance en Dieu. J'aurais encore, ce me semble, mille choses à vous dire; mais la plus importante est de vous assurer, madame, que je vous suis entièrement dévouée.

---



## LETTRE XLI.

.....

A LA MÊME.

Lerma, le 4 juillet 1706.

LA reine arriva hier ici, madame, avec une chaleur que l'on ne connaît pas en France, et qui rarement est aussi violente dans cette province. La journée fut si longue, que S. M. a été obligée de séjourner pour laisser reposer les équipages qui doivent demain nous conduire à Burgos, où la cour et les conseils resteront jusqu'à ce que le roi d'Espagne puisse rentrer dans Madrid. L'incertitude où l'on était si l'armée avait passé le Puerto, déterminâ le duc de Popoli et les autres, qui sont chargés de la sûreté de la personne de la reine, à prendre une route beaucoup plus longue que celle que l'on tient ordinairement. Suivant les avis qu'ils avaient de différents endroits, ils ne pouvaient guère faire autrement; mais, ayant su depuis qu'il n'y avait plus rien à craindre, quoique nous eussions à passer à quatre ou cinq lieues de quelques petites villes qui ont déjà rendu l'obéissance aux Portugais, nous sommes revenus sur nos pas pour nous approcher moins de la Navarre, où les ennemis supposaient que la

reine ne se retirait que pour passer en France, avec le roi qui abandonnait toute l'Espagne à l'archiduc. Cette contre-marche nous a coûté quatre grandes journées : elle était nécessaire néanmoins pour rassurer les troupes, qui commençaient à désertier, et pour faire connaître aux peuples qui restent fidèles, que LL. MM. les veulent défendre jusqu'à la dernière extrémité. Tout le pays où nous avons passé m'a paru, madame, très-zélé, et plein d'amour pour Philippe V. Le malheur est que la Castille est la partie la plus pauvre de l'Espagne, et que cette nation est si différente de ce qu'elle était autrefois, que les meilleures villes n'ont pas le courage de résister à la moindre sommation que les partisans ennemis viennent leur faire. J'espère que cette fatale situation changera dès que les troupes de France paraîtront; mais il faut s'en servir aussitôt qu'elles seront arrivées, car, si on laisse les Anglais quelque temps dans Madrid, outre les conséquences terribles dont cela serait pour le dehors, ils séduiront les peuples par leurs artifices, et nous ne rentrerons plus dans ce que nous perdons si facilement que par une conquête très-difficile de toute l'Espagne. M. le duc de Berwick me semble maintenant comprendre cette nécessité d'agir avant de donner des quartiers de rafraîchissement aux troupes. Dieu veuille bénir ses projets et nous consoler, après tant de sujets d'affliction, par une victoire sur les Portugais, qui rétablirait entièrement les affaires de ce pays-ci!

La reine se porte fort bien, madame, malgré tout ce qu'elle souffre. Son courage ne sera jamais à une plus rude épreuve; et je crois aussi qu'elle ne méritera jamais plus de louanges qu'elle en mérite aujourd'hui, par la résignation à la volonté de Dieu, avec laquelle elle supporte sa mauvaise fortune. Rien n'est plus bizarre assurément que de voir cette grande reine forcée à sortir de sa capitale pour se retirer à Burgos avec des difficultés infinies, dans le temps que madame sa mère fait la même chose pour n'être pas brûlée dans sa maison.

Je suis très-redevable au roi du parti que S. M. a bien voulu prendre contre le chevalier d'Espennes : cet exemple était nécessaire. Cependant je ne laisse pas d'être touchée, par rapport à M. le cardinal de Janson, de la disgrâce de ce gentilhomme, qui a l'honneur de lui appartenir; mais je puis bien dire assurément de n'y avoir eu d'autre part que celle d'avoir été malheureusement l'objet de sa folie, pour n'avoir pu contenter son ambition, qui lui faisait croire que tout était au-dessous de son mérite.

Que je plains le maréchal de Villeroi, madame! chargé de la haine du public, qui ne pardonne jamais; incapable de rendre à l'avenir les grands services à son maître dont il pouvait se flatter, et plus malheureux encore par les suites funestes et prodigieuses de la perte qu'il a faite; je le crois hors de lui-même, et insensible à tout autre chose qu'à son malheur.

Le courrier n'étant point parti, madame, je si-



gnerai cette lettre du 7 de ce mois, de Burgos, où la reine arriva avant-hier au soir avec de grandes acclamations du peuple : il donna une sérénade sous ses fenêtres, et l'on chanta des louanges pour LL. MM. Quand cela fut fini, la reine, de son balcon, cria : *Viva los Castellanos!* cela les transporta de joie et les obligea de nouveau à donner mille bénédictions à LL. MM. Cependant, si nous ne gagnons une bataille, je ne sais ce que nous deviendrons en ce pays-ci. Je crains autant pour Naples, par ce que nous mande M. de la Trémoille et le vice-roi. Si nous avions le malheur de perdre l'Espagne, il serait au moins à souhaiter de conserver les états d'Italie; et un prince qui en serait le maître ne laisserait pas d'être un grand roi, et de pouvoir être heureux.

---

## LETTRE XLII.

.....

A LA MÊME.

Burgos, le 15 juillet 1706.

LES courriers ne passent point régulièrement à Burgos, madame, et nous n'avons nos lettres qu'après qu'elles ont été à l'armée du roi : cela me retarde le plaisir de recevoir les vôtres, et sera



peut-être cause que vous n'aurez pas si souvent des miennes. Je ferai mon possible néanmoins pour me donner l'honneur de vous écrire toutes les semaines. Il y a apparence que les affaires de ce pays-ci nous fourniront à l'avenir des nouvelles plus agréables à vous mander. La malheureuse affaire de Flandre avait achevé d'avilir les Castillans. Ils supposaient que les troupes de France ne repasseraient point en Espagne; et depuis notre sortie de Madrid, les ennemis leur faisaient croire que LL. MM. CC. ne pensaient qu'à se retirer en France: de là est venue la facilité que quelques villes ont eue à rendre l'obéissance à l'archiduc, et c'est un miracle que le mal n'ait pas été plus grand. Aujourd'hui que l'armée de France est quasi à portée de joindre le roi, tout le monde reprend courage. Ségovie s'est déjà armée contre les Portugais; les autres villes s'associent pour se défendre, et fournissent ce qu'elles peuvent de vivres et d'argent. Les troupes espagnoles montrent aussi tant de bonne volonté, que nous commençons à craindre que les ennemis n'abandonnent Madrid avant que nous soyons en état de les attaquer. S'ils étaient assez hardis pour risquer une bataille, le règne de l'archiduc finirait bientôt en Castille, peu de Portugais retourneraient chez eux, et Saragosse ne pourrait pas rester long-temps dans la révolte. L'Andalousie et les autres provinces voisines font des efforts si considérables, qu'il ne paraît pas que nous ayons à craindre de ce côté-là, ni pour Cadix. Valladolid,

qui semblait branler (peut-être par l'infidélité de quelques ministres), donna, le 7 de ce mois, une marque très-authentique de sa fidélité; car chacun sortit de sa maison, hommes, femmes et enfants, les armes à la main, en criant avec une telle fureur : Vive Philippe V, et meurent les traîtres! qu'on remarqua comme un bonheur que cette démonstration n'ait pas été suivie de la mort de tous ceux qu'on soupçonnait être affectionnés à la maison d'Autriche. Ces provinces-ci, toutes pauvres qu'elles sont, s'efforcent d'amasser de l'argent pour donner au roi : nous sommes déjà sûres de huit mille pistoles; et quoique nous ne les ayons pas encore, j'en envoyai une partie, il y a trois jours, à M. l'ambassadeur, ayant trouvé moyen de me la faire avancer ici sur ma parole. Nous négocions une autre affaire qui pourra en produire quinze mille. Ce serait un secours considérable dans ce temps de désordre et dans lequel tout commerce est interrompu. On nous mande d'Aragon que plusieurs grosses villes se sont associées pour se défendre mutuellement et attaquer même Saragosse; le mal est que nous n'avons point d'armée à leur fournir pour leur argent, et que ces peuples en demandent. Enfin, madame, si Dieu nous aide à conserver les Indes et le royaume de Naples, nous n'avons pas perdu beaucoup à sortir de Madrid; au contraire, LL. MM., dans cet événement, auront vu ceux qui leur sont fidèles, et connaîtront les gens qui favorisent leurs ennemis.

La reine est très-mal logée ici, et manque de tout : elle le supporte avec tant de courage, que S. M. n'y paraît pas sensible. Je ne sais en vérité, madame, s'il y a une autre princesse au monde qui sût, comme elle, trouver dans son propre fonds de quoi se consoler d'une vie aussi traversée et aussi pénible.

Je plains M. le maréchal de Tessé, et il mérite vos bontés : ce n'est point par sa faute que l'on a commencé le siège de Barcelone, et on ne saurait lui attribuer les autres inconvénients qui ont fait échouer cette entreprise. On lui reproche de nous avoir fait sortir de Madrid en ramenant les troupes par la France; mais il pouvait arriver pis s'il avait trouvé les rivières débordées en revenant par l'Aragon.

Pour ce qui est de M. le maréchal de Villeroi, je ne le reconnais point dans tout ce que vous me faites l'honneur de me dire de son procédé : après tant de coups malheureux, il devait être le premier à demander son rappel; c'est l'unique parti qu'il avait à prendre. Que les hommes sont à plaindre, et qu'ils savent peu ce qui leur convient, madame, quand le désespoir dérange leurs lumières naturelles! Le roi me paraît plus grand encore dans la pitié qu'il a de lui en cette occasion, que par toutes les autres vertus qui obligent ses propres ennemis à l'admirer; et je suis très-fâchée que le public ne sache pas le détail qui prouve, sans contredit, que S. M. est le meilleur ami et le plus honnête homme du monde. Je



serai *plus hardie* que vous, madame, car je vais écrire à M. le maréchal de Villeroy : je vous enverrai néanmoins la lettre ouverte, afin que vous la supprimiez si vous trouvez qu'elle ne convienne pas. Mon dessein est de le louer comme s'il avait fait ce qu'il aurait dû faire, n'étant pas permis, ce me semble, d'alarmer autrement un ami si estimable et si malheureux. Mon Dieu ! que je crains que toutes ces désagréables affaires ne fassent trop de peine au roi, et n'altèrent sa santé ! le reste m'embarrasse peu, parce que Dieu et S. M. y remédieront ; mais je frémis quand je pense à ce dernier malheur.

Il y a sans doute, madame, de très-grands inconvénients à faire passer M. de Vendôme en Flandre : tout autre général ne conduira point ses projets aussi bien que lui, et il est à craindre que son armée n'ait pas la même confiance en celui qui lui succédera ; j'espère beaucoup néanmoins de M. le duc d'Orléans. Un neveu du roi sera toujours adoré des troupes ; et si Turin se prend, il se trouvera si supérieur aux ennemis, qu'il pourra facilement rendre tous leurs efforts inutiles.

Je n'ose imaginer les raisons qui ont empêché M. de Villars de passer en Italie : j'en trouverais peut-être qui me révolteraient contre lui. Tout bien considéré, je crois que le maréchal de Marsin convient encore mieux dans cette place. Le chevalier d'Espennes mériterait qu'on lui fit son procès, s'il ne prouvait pas ce qu'il avance, quand on ne voudra pas le regarder comme un fou :



vous le croyez pis encore, avec raison, madame, et je suis persuadée que le roi ne pense pas différemment. Soyez donc seulement en garde, je vous supplie, madame, contre l'usage que quelques gens feront de ses extravagances. M. Amelot m'écrit qu'il croit devoir m'avertir que cette affaire réveille mes anciens ennemis, et il me plaint fort d'être en butte à des fous ou à des fripons. Je vous envoie, madame, la lettre que M. le chevalier d'Espennes m'écrivit avant de passer en France; elle vous fera connaître le caractère du personnage, et qu'au moins il ne me regardait pas alors comme une ennemie du roi d'Espagne. Le procédé de cet homme-là passe tous mes raisonnements, et serait capable de me donner de l'horreur pour tout le genre humain, si je ne m'étais mis dans la tête, depuis long-temps, de regarder la plupart des choses avec indifférence.

Pour vous égayer un peu, madame, il faut que je vous fasse la description de mon appartement. Il consiste en une seule pièce, qui peut avoir douze ou treize pieds en tous sens. Une grande fenêtre, qui ne ferme point, et exposée au midi, occupe presque toute une face; une porte assez basse me sert pour entrer dans la chambre de la reine, et une autre plus étroite me conduit dans un passage tortu où je n'ose aller, quoiqu'il y ait toujours deux ou trois lampes allumées, parce qu'il est si mal pavé, que je m'y romprais le cou. Je ne saurais dire que les murailles soient blanches, car elles sont très-sales. Mon lit de voyage

est le seul meuble que j'y aie, avec un siège pliant et une table de sapin qui me sert alternativement pour mettre ma toilette, pour écrire, et manger la desserte de la reine, n'ayant ni cuisine ni peut-être assez d'argent pour en tenir une. S. M. n'en fait que rire, et j'en ris aussi; mais, au nom de Dieu! que madame la duchesse de Bourgogne ne s'en afflige pas, car j'ai été encore beaucoup plus mal en voyage! L'espérance que j'ai que le roi d'Espagne battra avant la fin du mois les Portugais s'ils osent l'attendre, me fait oublier qu'on peut être mieux; et je donnerais encore mon lit pour que vous n'eussiez plus la fièvre. Soyez persuadée, je vous supplie, que jamais personne n'a été si absolument dévouée à une autre que je vous le suis.

*P. S.* Je vous envoie, madame, la lettre que la ville de Séville a écrite au roi, parce qu'elle vous fera plaisir. Les autres villes d'Andalousie mandent à peu près la même chose, et paraissent très-résolues à demeurer fidèles à S. M. C. Le roi vient d'écrire à la reine que l'armée portugaise ayant marché à Guadalajara, M. le duc de Berwick a jugé à propos de se retirer à Fiença, et S. M. ajoute qu'il pourra bien aller jusqu'à Almazan pour n'être plus obligé de reculer, espérant d'y joindre bientôt toutes les troupes de France. On a surpris un courrier des ennemis, par lequel on a su que l'archiduc vient à Saragosse, et que son dessein est de se joindre aux Portugais avec les

troupes qu'il amène de Catalogne. Ainsi, madame, tout se prépare à une grande action, puisque nous devons croire que milord Galloway risquera une bataille s'il reçoit ce secours. Redoublez vos prières, madame, et celles de nos anges de Saint-Cyr, car nous en avons grand besoin. Je vous plains bien de voir plusieurs personnes de vos amies mourir, et d'appréhender de perdre encore deux de nos filles de cette maison, dignes de votre estime et de l'honneur de votre amitié : c'est de tous les malheurs de la vie celui qui me paraît le plus sensible.

---

### LETTRE XLIII.

.....

A LA MÊME.

Burgos, 30 juillet 1706.

DEPUIS que la reine est ici, madame, il n'a pas passé un seul courrier pour la France en cette ville, et on les a dépêché du camp du roi, apparemment par Pampelune; c'est ce qui a fait que je n'ai pu avoir l'honneur de vous écrire que par des particuliers qui allaient à Bayonne. Dans ce moment, il en passe un de M. le maréchal de Berwick, que l'on ne peut retarder; de sorte, madame, que je n'ai que le temps de vous dire que la reine est,



graces à Dieu, en bonne santé, malgré l'état violent où elle se trouve. En vérité, madame, quand je pense qu'entre aujourd'hui et demain S. M. C. doit donner une bataille d'où dépend sa gloire et sa couronne, je vous avoue que je suis dans une si terrible agitation, que je n'ai de courage que ce qu'il m'en faut pour vous dire que je suis plus à vous qu'à moi-même.

*P. S.* Les prières publiques se font continuellement en cette ville, où S. M. assiste tous les jours, et prie Dieu de bon cœur, je vous assure; j'espère qu'il protégera un prince et une princesse qui sont en vérité deux anges. Quelle joie sera-ce, madame, pour notre roi, s'il apprend que le roi son petit-fils ait vaincu ses ennemis, et quelle satisfaction pour nous, madame, qui prenons une part si sensible à tout ce qui a rapport à S. M.! Je n'ai le temps d'écrire à personne qu'à vous, madame.

---

## LETTRE XLIV.

.....

A LA MÊME.

Burgos, le 5 août 1766.

LE roi d'Espagne a fait savoir ce soir à la reine, madame, qu'il avait envoyé le marquis de Mexo-



rada avec quatre cents chevaux à Madrid, pour la faire revenir à son obéissance, et qu'aussitôt qu'il saurait que cette ville se serait remise à son devoir, S. M. dépêcherait un courrier pour en porter la nouvelle à la reine, et puis en France. Comme il peut arriver cette nuit, je me donne l'honneur de m'en réjouir avec vous par avance; car vous connaissez la conséquence dont il est pour le roi qu'il se retrouve maître de sa capitale, malgré tous les traîtres qui y sont, et à la vue de l'armée portugaise, qui n'a pu l'empêcher. Cela est aussi honteux pour elle que glorieux pour S. M. Elle et tous ceux qui sont auprès de sa personne paraissent dans de grandes espérances de battre, ou de détruire par famine les Portugais. Nous avons l'avantage d'avoir les peuples en notre faveur, aussi animés par la raison et par leur zèle pour leur légitime souverain, que ces indignes Catalans l'étaient pour aider, contre toutes sortes de droits humains et divins, un prince usurpateur.

M. l'ambassadeur m'écrit, madame, qu'il est impossible d'exprimer jusqu'où va l'amour des Castillans. Ce qu'ont fait les habitants de Jadraxe en est une preuve bien singulière. Ce sont ces gens-là, madame, qu'il faut aimer, puisque c'est leur bon cœur qui les guide sans aucune politique. Gardez-vous bien, s'il vous plaît, de vous trop attendrir pour les seigneurs et les dames qui ont suivi la reine, et les autres qui sont sortis de Madrid; vous vous attendriez peut-être pour des gens dont la plupart ne se soucient point du tout

que ce soit Charles III ou Philippe V qui soit leur maître, et qui veulent voir, avant que de se déclarer d'aucun parti, de quel côté la fortune tournera. Si vous pouviez entendre et voir tout ce que nous voyons, vous connoîtriez bien vite, mieux que moi, qu'il faut aller bride en mains, remarquer leur démarches pour s'en servir en temps et en lieu; et en attendant, c'est ce que la reine sait faire admirablement. Elle va se coucher: il faut donc, madame, que je cesse de vous entretenir malgré moi, car je me sens à mon aise quand j'ai l'honneur de vous parler: il me semble que je suis encore auprès de vous, madame, dans cette machine où l'on est à l'abri du vent et de la mauvaise foi, que l'on rencontre quelquefois dans d'autres endroits où vous n'êtes pas. J'aurais à répondre aux deux dernières lettres dont vous m'avez honorée, qui méritent que je vous fasse des remerciements infinis des bontés dont elles sont remplies; mais je suis contrainte à remettre dans huit jours, par le courrier ordinaire, qu'on a réglé qui passerait dans cette ville, dont je suis très-soulagée, parce que je ne saurais comment m'y prendre pour vous faire savoir l'état de la santé de la reine qui est, grâces à Dieu, assez bonne. Son chirurgien a écrit à M. Maréchal pour lui en rendre compte, et le prier de consulter M. Fagon pour des eaux. Je prends la liberté, madame, de vous envoyer sa lettre, afin que vous puissiez en avoir la réponse sûrement. Ce n'est pas tout; il faut encore que j'aie recours à vous pour vous supplier de dire à

mon ami M. de Pontchartrain, que je lui enverrai des lettres de M. d'Argenson par le premier ordinaire, qui partira de Burgos dans huit jours; et que je répondrai sur ce que le roi lui avait ordonné, avec une bonté dont je suis infiniment touchée, de me faire savoir, pour que je mandasse mon sentiment. Il faut, madame, que je me confie autant que je fais en votre amitié, pour vous charger de tant de commissions; mais vous êtes toute propre à m'en passer bien d'autres, et à me pardonner mes impertinences; je ne vous en respecte pas moins assurément.

*P. S.* Si nos affaires vont bien en Espagne, comme il y a lieu de s'en flatter sur ce qu'on écrit de l'armée du roi catholique, cela fera un effet merveilleux pour les autres pays. J'attends, avec une impatience incroyable, que le siège de Turin s'avance assez pour qu'on ne puisse plus douter qu'on ne se rende maître de cette importante place. Je voudrais bien aussi que l'armée d'Italie prît autant de confiance à M. le duc d'Orléans qu'elle en avait en M. de Vendôme. Je suis très-aise du favorable accueil que le roi a fait au maréchal de Tessé.



## LETTRE XLV.

A LA MÊME.

Burgos, le 6 août 1706.

Je me donnai l'honneur de vous écrire hier au soir, et je vous disais, madame, que je tenais ma lettre prête pour l'envoyer par un courrier que le roi d'Espagne dépêcherait aussitôt qu'il apprendrait ce que Madrid ferait pour lui, et que ce courrier apparemment viendrait la nuit. Il a retardé jusqu'à six heures du soir; mais nous lui pardonnons, car il apporte de très-bonnes nouvelles. Comme vous en saurez le détail, madame, et qu'il ne faut pas retarder au roi un moment la joie qu'il aura de savoir le bon train que prennent les affaires du roi son petit-fils, je me contenterai de me réjouir avec vous, madame, de ce que nous connaissons que nos ennemis se trouvent en Espagne, à l'heure qu'il est, plus embarrassés que nous. Commencez-donc à vous consoler un peu, et madame la duchesse de Bourgogne aussi. Dieu nous assistera tous; et j'espère que j'aurai le plaisir de voir finir nos communs malheurs, et votre santé rétablie, que je ne désire pas assurément



moins que la mienne propre, mon cœur vous étant dévoué pour le reste de ma vie.

*P. S.* Il y a quelque temps, madame, que le roi, avec une bonté extrême et dont je suis touchée comme je dois, ordonna à M. de Pontchartrain de m'envoyer les dépositions du chevalier d'Espennes contre moi, afin que je fisse savoir à ce ministre ce que je croyais qu'il fallût répondre sur toutes ces noirceurs, de la manière dont vous le verrez par les copies que je me donne l'honneur de vous envoyer. C'est en vérité une cruelle chose d'avoir à rendre compte de ma conduite sur semblables infamies. Il faut recevoir cela de la main de Dieu: ce n'est pas une petite mortification, je vous assure, me sentant très-dégagée dans ma taille.

---

## LETTRE XLVI.

.....

A LA MÊME.

Burgos, le 12 août 1706.

Vous avez su, madame, par les lettres de M. Amelot, tout ce qui s'est passé à Madrid, dès que le peuple a cru pouvoir donner des marques de sa fidélité à son véritable roi. Jamais il n'y a eu une

joie pareille, ni peut-être un exemple aussi marqué d'amour et de zèle pour la personne de son prince : si on avait laissé faire ces bonnes gens, tous les traîtres auraient péri par leurs mains. Mais comme les Espagnols d'un certain rang pensent bien différemment que le peuple, celui que le roi envoya à Madrid demander l'obéissance, leur a sauvé la vie par une capitulation honteuse à la royauté et préjudiciable à l'état. Les maisons de ceux qui ont paru le plus affectionnés à l'archiduc ont été pillées les deux premiers jours, avec une circonstance qui vous fera plaisir. Aucun Espagnol n'a voulu profiter de ces dépouilles, ils les ont portées dans les places publiques pour les brûler, disant qu'ils ne pillaient point pour s'enrichir, mais seulement pour châtier des traîtres et des ingrats. Enfin, madame, il faut convenir qu'il n'y a pas un meilleur peuple que celui de Castille, et que s'il y avait autant de probité dans ceux qui devraient donner l'exemple aux autres, les ennemis perdraient bientôt l'espérance de conquérir l'Espagne par les Espagnols mêmes. Ils doivent être déjà fort désabusés sur l'idée qu'on leur avait donnée d'une révolution générale. Nulle petite ville, jusqu'à présent, n'a cédé qu'à la force, et dès que les troupes ennemies ont été un peu éloignées, elles se sont réunies d'elles-mêmes à l'obéissance. Les provinces continuent à lever des troupes pour leur défense. Les lieux les plus pauvres contribuent de ce qu'ils peuvent, et même au-delà de leurs forces. Avant-hier un curé apporta six-vingts pis-

toles à la reine pour le roi : son village n'a que six-vingts familles très-pauvres ; il dit à S. M. que ses paroissiens étaient honteux d'envoyer si peu , mais qu'ils la suppliaient de considérer que , dans la même bourse , il y avait six-vingts œurs qui lui seraient fidèles jusqu'à la mort. Le bonhomme pleurait en haranguant la reine , et nous fit pleurer aussi. Un autre petit lieu , qui n'a que vingt maisons , envoya hier cinquante pistoles avec de semblables protestations.

Les deux armées sont toujours en présence : celle des ennemis doit avoir beaucoup de peine à trouver des vivres , et je crois que M. de Berwick travaille à les leur rendre encore plus difficiles. L'archiduc y est arrivé d'Aragon , et Péterbouroug de Valence , avec quatre mille hommes en tout. C'est un renfort considérable dans une petite armée ; cependant on ne les craint point encore , parce que nos troupes sont meilleures que les leurs. Si la flotte ennemie ne vient point nous accabler en débarquant quinze à vingt mille hommes dans la Biscaye , nous finirons cette campagne , madame , sans de nouveaux malheurs ; mais si tous ces préparatifs sont contre nous , il n'y aura pas moyen d'y résister.

Le roi a bien de la bonté de tenir compte de la part que nous prenons aux malheurs de l'état , et aux choses qui intéressent S. M. Ses peines , bon Dieu ! ne doivent-elles pas faire les nôtres ? et quel intérêt plus grand pouvons-nous avoir dans le monde que celui de la santé d'un si bon maître ? Je voudrais , madame , pouvoir racheter , au prix de



mon sang, la malheureuse journée de Flandre, bien moins encore comme bonne Française, que comme une créature entièrement dévouée au roi, et qui se sacrifierait pour la gloire de S. M.

Que ne vous dois-je pas à vous-même, madame, pour tout ce que vous me faites l'honneur de m'écrire sur M. le comte d'Egmont! C'est un très-bon sujet, que la perte de ses biens ne touchera jamais qu'autant qu'il sera moins en état de servir le roi. Je vous supplie de lui continuer vos bontés.

J'ai fait, madame, votre réponse à M. le cardinal Acquaviva. Il est très-content d'être justifié dans l'esprit du roi, et je comprends toujours moins comment on a pu le soupçonner dans le temps que ses frères et ses neveux, qui n'agissent que par ses conseils, donnent tant de marques de leur zèle pour le service du roi leur maître.

Le chevalier d'Espennes ne saurait certainement être regardé comme un fou. Avec un esprit de travers, on peut, avec des faits certains, composer une histoire ridicule et également fautive; mais pour supposer des conversations qu'on n'a point eues, il faut être menteur; et scélérat, si elles sont criminelles. M. le marquis de Brancas m'a dit qu'il lui a parlé en allant voir M. de Surville à la Bastille; qu'il lui a paru très-content de lui-même, et plein d'espérance de sortir bientôt de prison. Si c'est la volonté du roi, je n'ai rien à dire; mais s'il compte seulement sur le crédit de ceux qui le protègent, j'ose représenter à S. M., par votre moyen, que cet homme mérite, en bonne justice,



une punition exemplaire ; qu'il est un fripon et non un fou , et que cette affaire fait déjà dire ici que je vais être rappelée, ce qui peut donner lieu à de nouvelles cabales , aussi embarrassantes que préjudiciables au service des deux rois. J'ai su depuis quelques jours que le chevalier d'Espennes se plaignait à tout le monde de ce que je traversais sa fortune en l'éloignant du roi et de la reine. Il est vrai que les libertés qu'il prenait ne me plaisaient pas , et que j'aimais mieux qu'il fût à l'armée, où son devoir l'appelait, qu'à la cour, parce qu'il tint un jour à la reine un discours sur M. le duc de Savoie , qui scandalisa même S. M., et qui était d'un courtisan très-malhonnête homme ; mais je ne laissais pas de l'aider en ce qui me paraissait raisonnable, par rapport à M. le cardinal de Janson. Lorsque je pourrai joindre mes papiers , je vous enverrai de ses lettres , madame , écrites au roi , dans lesquelles il priaît librement S. M. d'assurer la reine de ses respects. Cela vous paraîtra sans doute très-hardi dans un lieutenant de galères , qui n'a assurément d'autre mérite que l'ambition de vouloir faire une figure dans le monde avec médiocrement d'esprit.

Je reçois dans ce moment , madame, votre lettre du premier de ce mois. Ne vous fatiguez pas , je vous supplie , à m'écrire de votre main ; quand vous me faites des excuses là-dessus , je suis honteuse de me servir si souvent d'un secrétaire, et je dois craindre que vous ne le trouviez mauvais. Votre fluxion sur les yeux m'inquiète, et n'était

nullement nécessaire pour me faire trouver très-bon tout ce qui peut vous soulager.

Dieu veuille que le pronostic que M. le duc de Vendôme a fait des affaires d'Italie se vérifie! Nous avons été très-étonnés d'apprendre que le prince Eugène avait passé tant de rivières sans coup férir: il est vrai qu'il a encore bien du chemin à faire, et que nos troupes réunies défendront beaucoup plus aisément les pays difficiles qu'il a à traverser; mais un siège aussi long que celui de Turin, joint aux chaleurs qu'il fait en Piémont, ruine ordinairement une armée. Je crains bien que les ennemis ne soient pas aussi long-temps devant Menin: ils ont tant de facilité à conduire leur effroyable artillerie, et ils ont toutes choses en si grande abondance, qu'on doit nécessairement plaindre aujourd'hui un gouverneur qui se trouve assiégé. Je ne comprends point non plus, madame, le maréchal de Villeroi; il sent son malheur et le nôtre tel qu'il est, c'est tout ce qu'on peut dire de mieux pour lui: il y a très-peu d'hommes capables de résister à un pareil revers de fortune. Ceux qui aiment la gloire y sont encore plus sensibles que les autres, et perdent par conséquent plus aisément la raison. Il mérite votre pitié, madame, dans l'état où il est.

Je vous assure que M. l'ambassadeur, qui est très-sensible à vos bontés, et moi, madame, qui ne le dois pas être moins que lui, ne sommes nullement alarmés des mauvais bruits que l'on fait courir en France contre nous. Fortifiés l'un et

l'autre par la consolation de n'avoir rien à nous reprocher, nous méprisons les avis qu'on nous donne, et ne songeons qu'à continuer à faire de notre mieux, autant qu'il plaira au roi de nous employer. Le mal est que ces bruits reviennent ici, et peuvent donner lieu à de nouvelles cabales, qui fournissent matière pour décrier le gouvernement, et refroidir ceux qui ont confiance en M. l'ambassadeur. Si le roi envoyait le chevalier d'Espennes dans quelque château où il n'eût communication avec personne, peut-être que cela ferait taire les autres. Vous savez quelles raisons l'on a de mépriser les lettres de M. l'ambassadeur, et avec quel fondement on lui attribue cette impertinente harangue dont on veut parler. On aurait peine, madame, à trouver en France un homme plus appliqué, plus estimé et plus sage. Dieu nous le conserve dans les fatigues de corps et d'esprit qu'il souffre en suivant le roi, car on ne le remplacerait pas aisément !

Je suis bien éloignée de mériter que vous m'admiriez, madame ; mais je vous assure au moins qu'il est impossible d'être plus attentive que je le suis au service du roi, et à me rendre digne des bontés et de la confiance dont vous m'honorez.

La reine se fait une agréable idée du voyage par eau de madame la duchesse de Bourgogne : ce n'est pas un plaisir qu'on puisse se donner en ce pays-ci, car il n'y a point de rivière qui soit navigable. Quand S. M. retournera à Madrid, elle prendra la route de Valladolid, qu'elle n'a point vue,



et de Ségovie, qu'elle veut honorer de sa présence, pour récompenser les habitants du courage qu'ils ont eu d'assiéger la garnison portugaise qui était dans le château, et de la forcer à se rendre avec quelques traîtres qui s'y étaient sauvés.

Il y a long-temps, madame, que la reine pense comme elle le doit sur monsieur son père. Toute sa tendresse est pour madame la duchesse royale, dont elle sent les malheurs plus vivement encore que les siens. Elle en reçut une lettre ces jours passés, qui lui coûta bien des larmes. M. le marquis de Torcy me mande que M. Léganez a obtenu la permission d'aller demeurer à Vincennes. Au nom de Dieu, madame, qu'on ne regarde point cet homme-là comme un innocent ! je le tiens très-criminel ; et si l'on n'en a point trouvé de preuves dans ses papiers, c'est qu'ils ont été inventoriés par deux hommes entièrement dévoués aux ennemis : ils sont demeurés dans Madrid lorsque le roi en est sorti, malgré l'ordre qu'ils avaient de le suivre. Les Portugais ont eu toute confiance en eux. Dès que les troupes du roi ont paru auprès de Madrid, ils se sont enfuis, et leurs maisons ont été les premières que le peuple ait saccagées.

La comtesse de Palme, intime amie du marquis de Léganez, et son conseil, a reçu mille marques de confiance du général portugais dans Madrid. Voici une lettre furieusement longue, madame : n'est-ce point abuser de votre patience ? J'aurais fait cette réflexion plus tôt si j'avais moins de plaisir à vous entretenir, et si le temps que j'y



emploi n'était le plus agréable pour moi, surtout dans ces tristes conjonctures.

---

## LETTRE XLVII.

.....

A LA MÊME.

Burgos, le 19 août 1706.

J'EUS l'honneur, madame, de vous écrire, il y a huit jours, une si longue et peut-être si ennuyeuse lettre, que je serai un peu plus considérée aujourd'hui, quoique je prenne un véritable plaisir à vous entretenir, et bien davantage à lire les plus aimables et consolantes lettres du monde, quand vous m'honorez des vôtres. M. Amelot m'en a adressé une pour vous, madame, pour vous témoigner à quel point il est touché de toutes vos bontés, que je ne lui ai pas laissé ignorer, étant trop de ses amis pour ne lui pas faire savoir qu'il a en vous une bonne et généreuse protectrice. Nous avons assurément grand besoin lui et moi de vous, madame, nos ennemis communs nous déchirant aussi cruellement qu'ils le font, j'ose dire, sans en avoir la moindre raison; cela certainement porte un extrême préjudice au service du roi :

car cela décrédite le ministre, et une femme qui a l'honneur d'avoir la confiance de LL. MM. CC.; ce que les grands, qui ne veulent pas qu'elles soient les maîtres, voient avec beaucoup d'impatience; car ces messieurs savent bien que M. l'ambassadeur et moi, étant aussi unis que nous le sommes, nous n'oublierons rien pour que S. M. C. soit absolue. Il serait à souhaiter, madame, que le roi, s'il était possible, donnât à cet ambassadeur quelque marque nouvelle de sa bonté, parce que l'on serait détrompé des bruits ridicules qu'on répand avec tant de malice, et qui trompent néanmoins une infinité de gens, si l'on voyait que S. M. fit quelques grâces à cet ambassadeur. C'est vous parler franchement, madame, et avec la liberté que vous m'avez ordonnée: je le fais d'autant plus volontiers que c'est pour un sujet qui mérite certainement des faveurs de son maître. Souvenez-vous, madame, que M. Amelot est bon à tout, et, s'il était question d'une négociation ou d'une paix, je ne sais si vous en trouveriez qui s'en acquittassent mieux que lui. Il a la conscience, le cœur et l'esprit également bons, sans aucune présomption de lui-même, ni sans se passionner que pour le service de notre grand roi. Enfin, madame, ou je me trompe bien lourdement, ou j'ai raison de vous le représenter avec toutes ses rares qualités.

La reine a été ravie en apprenant que M. de la Feuillade a pris le chemin couvert de Turin, parce qu'elle croit que monsieur son père sera contraint, en voyant cette place prise, de faire enfin ce qu'il

aurait dû faire il y a long-temps. Pour moi, madame, je regarde cette conquête comme si importante pour l'intérêt de la France et pour la gloire du roi, que je ne me sentirai pas de joie lorsque je saurai qu'elle est faite. Permettez-moi de vous en faire mon compliment par avance, sachant que vous n'y serez pas certainement indifférente, et étant plus sensible que je ne puis vous l'exprimer, madame, à votre satisfaction.

*P. S.* Madame la duchesse du Maine m'a fait l'honneur de m'écrire d'une manière très-honnête, pour se réjouir avec moi du cardinalat de mon frère. Je prends la liberté de vous envoyer deux lettres, où je lui fais mes très-humbles remerciements. Dans l'une, je lui donne l'Altesse Sérénissime, et dans l'autre, je ne la lui donne point. Les personnes que le roi honore des traitements et honneurs de princes étrangers n'ont point accoutumé, à ce que j'ai toujours ouï dire à elles-mêmes, de donner de l'Altesse aux princes et princesses du sang. Pour moi, madame, je me trouverai toujours plus honorée de faire ce que je croirai qui sera le plus agréable au roi. Ayez donc la bonté, et sans aucune façon, de faire rendre celle de mes lettres que vous jugerez à propos. Permettez-moi encore de vous supplier de faire rendre par quelqu'un de vos valets de chambre la lettre que je vous envoie pour M. le maréchal de Tessé.

---



## LETTRE XLVIII.

A LA MÈME.

Burgos , le 26 août 1706.

Nos affaires , madame , ne vont pas aussi vite que nous l'espérons. Les Portugais sont toujours campés à cinq lieues de Madrid , le roi entre deux ; et les vivres ne leur manquant point , il est à croire qu'ils y resteront encore long - temps , puisqu'on assure qu'il n'est pas possible de les attaquer. Cette situation déterminera peut-être la flotte ennemie à venir à Lisbonne , dans le dessein de former une nouvelle armée , qui arriverait sans peine jusqu'à Madrid , si nous n'avions pas d'autres troupes à lui opposer. Tant que les choses demeureront dans cette incertitude , la reine ne saurait sortir de Burgos ; les conseils néanmoins sont déjà partis ; mais il y a beaucoup moins de précautions à prendre pour ces messieurs que pour S. M. Nous allons voir ici la reine douairière. On a jugé à propos de tirer cette princesse de Tolède ; et je crois qu'on a bien fait , quoique je ne sache pas si l'on a eu de nouveaux motifs pour prendre cette résolution. La reine n'est pas encore instruite de la manière dont elle devra vivre avec elle. Ce serait une compagnie



pour S. M., si sa conduite était telle qu'on pût en être content, ou si l'on n'avait pas déjà des raisons pour la mortifier. M. l'ambassadeur m'éclaircira apparemment sur tout cela avant qu'elle arrive ; car je serais très-embarrassée à prendre un parti par rapport à cette princesse, si je n'étais pas plus savante sur ce qui la regarde.

Je suis ravie, madame, que votre entrevue avec M. le maréchal de Villeroi se soit mieux passée que vous ne l'espérez. Étant aussi sûr qu'il est des bontés du roi, je mépriserais, si j'étais en sa place, toutes les cabales des courtisans. On ne saurait lui faire un crime de son malheur : cela suffit pour lui ; il doit de son côté n'en pas faire un aux gens qui ont souhaité un général plus heureux à la tête des troupes de S. M.

Puis-je hasarder, madame, de vous dire combien j'ai ri de l'avis qu'on vous a donné contre moi ? Ne croirez-vous point que je veux cacher mes mauvais desseins par cet artifice, ou que je sois trop accoutumée au crime, pour avoir quelque honte qu'on soit parvenu à connaître si bien les noirceurs dont je suis capable ? Après avoir trompé la reine, à qui j'ai fait hardiment confidence de cette découverte, je puis, ce me semble, espérer d'imposer à votre simplicité ; il faut d'ailleurs de la témérité dans les grandes entreprises : c'est elle qui le plus souvent a fait réussir ceux que nous appelons d'illustres scélérats, et que je dois regarder comme mes modèles. Je vous dirai donc, pour vous mieux tromper, madame, que je ne me sou-

viens pas d'avoir jamais tant ri en ma vie, ni d'avoir jamais vu rire la reine de si bon cœur ; que je relis cet article pour m'égayer , quand nos affaires m'affligent ; et que , si je connaissais les personnes charitables qui poussent si loin leur pénétration pour vous servir, je les remercierais très-sérieusement d'être si attentives à votre conservation. Les risques qu'elles courent que vous ne les croyez capables d'exécuter elles-mêmes les horreurs qu'elles savent imaginer , méritent sans doute que vous les honoriez de vos bontés. Pour moi, madame , je les admire comme d'habiles politiques que la religion n'embarrasse point , et je les consulterais volontiers pour apprendre d'elles à me défaire de quelques scrupules qui ne m'ont point permis de me servir encore du poison que je tiens depuis si long-temps préparé. Leur manière de penser m'assure que je profiterais beaucoup avec elles, et je sens bien que j'ai un grand besoin de leurs leçons, pour me dépouiller de certaines faiblesses très-embarrassantes dans l'exécution d'un projet si glorieux pour moi et si bien raisonné. Je ne vous conseille pourtant pas de me les faire connaître : votre perte ne me ferait pas assez d'honneur, si vous en étiez vous-même l'instrument ; et mon cœur, tout bien considéré, qui ne respire que le crime, ne s'accommoderait pas à être conduit par un autre dans une action qui doit être mon chef-d'œuvre. Pour le prendre sur un autre ton, madame , permettez-moi de vous demander depuis quand on est si méchant en France. J'admire d'ap-

prendre tous les jours quelque chose qui m'étonne. Quelque méchante que je sois, je ne me trouve franchement qu'une petite écolière en comparaison de nos grands maîtres, et je vivrai même bien long-temps avant que de savoir jusqu'où va la noirceur dont le cœur humain est rempli. Heureuse qui ne se trouve point dans une place qui donne tant d'envie! mais plus heureuse encore celle qui peut compter sur une amie aussi solide que vous, et aussi supérieure que vous l'êtes, madame, aux fausses impressions que la calomnie la plus séduisante et la plus infatigable est capable de produire! Avec ce trésor, je méprise tout le reste, et ne songe qu'à mériter, par une simplicité pareille à la vôtre, les bontés dont vous m'honorez.

*P. S.* Il y a long-temps, madame, que je connais tout ce que vaut madame la comtesse de Caylus; je suis ravie de devoir à une si jolie amie l'attention que vous m'assurez qu'elle a à tout ce qui me regarde. Je remets à l'ordinaire prochain à me donner l'honneur de vous répondre sur M. le duc d'Albe et madame sa femme. Je vous rends mille graces, en attendant, des bontés que vous avez pour eux. Je me garderai bien à l'avenir, madame, de vous faire des excuses, quand je m'adresserai à vous pour faire mes commissions, car vous le prenez sur un ton qui m'impose silence.



## LETTRE XLIX.

A LA MÊME.

Burgos, le 31 août 1706.

DANS ce moment, madame, il arrive ici un courrier que M. Amelot dépêche à la cour, et que la reine ne retient que pour donner elle-même des nouvelles à madame la duchesse de Bourgogne; ainsi vous ne recevrez de moi que deux mots, et vous en serez quitte à meilleur marché que vous ne l'avez été les deux derniers ordinaires, où je m'en donnai à cœur-joie, au hasard même de vous ennuyer; et peut-être m'en gronderez-vous?

M. l'ambassadeur mande sans doute au roi les deux petits avantages que les troupes de S. M. C. ont remportés sur celles de nos ennemis, qui ne laissent pas d'encourager les nôtres. Cet ambassadeur m'a assuré que depuis un mois l'armée portugaise est diminuée de cinq mille hommes. Cela est considérable; mais néanmoins il serait à souhaiter quelque chose de plus décisif, qui pût forcer les ennemis à sortir de Castille. Notre général n'en perdra apparemment pas l'occasion, s'il peut la trouver. Le roi d'Espagne en petille d'envie; car il me paraît avoir encore plus de goût pour les batailles, qu'il



dit être la plus belle chose du monde , qu'il n'en a pour la reine , quoique ce soit beaucoup dire ; car je le crois encore plus affolé de cette princesse que monseigneur le duc de Bourgogne ne l'est pour la vôtre. Nous n'aurons pas , grace à Dieu , l'embaras de recevoir en cette ville la reine douairière, ce dont nous sommes fort soulagés. L'on dit que cette majesté ne désire pas de passer dans de grands lieux, craignant peut-être que le peuple, dont elle n'est pas aimée, ne la reçoive pas avec des démonstrations de joie, pendant qu'il donne tant de bénédictions à Philippe V et à la Savoiana. L'on écrit qu'elle a fait depuis qu'elle est en chemin plusieurs difficultés, qui ne me paraissent pas avantageuses pour elle. La reine d'Espagne ne sait pas encore en détail ce qu'elle a fait pour obliger le roi d'Espagne à l'éloigner. Il est facile de connaître en général qu'elle n'était pas bien à Tolède, si ses intentions étaient mauvaises. L'on souhaiterait toujours que des personnes de son rang ne fussent pas capables de faire des fautes qui contraignissent à prendre des partis violents ; mais, pour avoir une couronne sur la tête, on n'est pas parfait. Je n'ai pourtant pas découvert d'autre défaut à mon admirable reine que celui d'avoir trop de bontés pour moi, que je lui passe : passez-moi aussi, madame, l'extrême tendresse que j'ai pour vous ; car je vous proteste que je ne m'en puis ni ne veux m'en corriger.

P. S. Voici de beaux griffonnages!

## LETTRE L.

\*\*\*\*\*

A LA MÊME.

Burgos, le 9 septembre 1706.

VOTRE lettre datée de Meudon, du 23 août, m'apprend, madame, que le voyage du roi pour Fontainebleau est retardé, parce que les médecins ont craint que madame la duchesse de Bourgogne, qui devait en être, ne s'en trouvât incommodée. La docilité qu'elle a eue pour se priver d'aller dans un lieu où elle se proposait des divertissements nouveaux marque bien sa douceur et sa raison : c'est être bien estimable, à son âge, quand on goûte les plaisirs et qu'on sait s'en passer. Cette princesse et la reine sa sœur, pour qui vous et moi, madame, avons un attachement si tendre, nous font en vérité beaucoup d'honneur; car il me semble que Dieu les ait mises dans les premières places du monde pour y être admirées. La vôtre se trouve dans une cour magnifique où l'on s'empresse à lui plaire, et pour lui procurer des amusements selon les saisons et les lieux. La mienne est au milieu de gens mélancoliques, et qui voudraient la voir enfermée depuis le matin jusqu'au soir, si ce n'est pour visiter de fort

vilains couvents. Elle est très-éloignée de la magnificence, manquant souvent des choses nécessaires pour la bienséance, et ne pouvant jamais rien donner pour son plaisir : S. M. le sent, et ne s'en chagrine pas. Madame la duchesse de Bourgogne connaît ses bonheurs sans être trop attachée à ce que l'on doit regarder comme des graces de la fortune, qui n'est pas toujours bien constante : chacun prend le parti le plus sage, et c'est une grande consolation pour nous, madame, qui les voulons si parfaites. Le roi d'Espagne n'a point encore résolu quand il ferait retourner la reine à Madrid : les ennemis en sont encore trop près pour qu'il pût y avoir de la sûreté, parce que s'il arrivait quelque malheureux événement, S. M. serait peut-être encore obligée d'en sortir une seconde fois, un pied chaussé, l'autre nu, comme nous l'avait souvent prédit M. le maréchal de Tessé.

Si M. le maréchal de Berwick ne trouve point occasion d'attaquer les Portugais, ce qui serait bien fâcheux, il y a lieu de croire que nous passerons ici l'hiver en très-petite compagnie : presque toutes les dames qui avaient suivi la reine s'en étant retournées à Madrid, malgré la crainte qu'elles ont d'être dans un lieu si proche des ennemis, où il y a beaucoup encore de malintentionnés. Il n'est pas possible d'exprimer leur passion pour cette ville, qui est certainement une des désagréables que j'aie vues : elles en aiment jusqu'à la poussière et la puanteur, qui est excessive en tout temps. J'espère que M. le duc et madame la duchesse



d'Albe auront changé ce goût-là en France, s'ils l'y avaient porté. Je suis fort aise, madame, qu'ils se fassent aimer et estimer de toute la cour et de tout Paris, par leur manière de vivre noble et par leur honnêteté. Je n'ai pas manqué de montrer vos lettres qui me le marquaient, à LL. MM., afin qu'elles connaissent la bonne conduite de cet ambassadeur et de madame sa femme, et combien ils soutenaient leur caractère avec honneur. Cela leur a fait plaisir, et je ne doute pas que le roi leur maître ne leur donne des marques de sa générosité. Je vous supplie très-humblement, madame, de savoir du roi ce qu'il croirait qui serait convenable pour le duc d'Albe : je suis persuadée que le roi d'Espagne n'y aura aucune répugnance, mais qu'au contraire il donnera volontiers à un sujet de sa naissance et de son zèle des preuves de sa bonté. M. l'ambassadeur m'a toujours très-bien paru disposé pour lui ; pour moi, je vous assure, madame, que je me ferais un grand plaisir de pouvoir contribuer à quelque chose qui lui pût plaire.

M. Orry m'a écrit qu'il avait eu l'honneur de vous entretenir, et qu'il me dirait toutes les bontés que vous lui auriez témoignées pour moi : je ne crois pas que ce soit si tôt. M. Amelot ayant jugé qu'il ne fallait pas qu'il revînt présentement, son retour en ce pays ne doit plus être sur mon compte, madame ; je l'ai demandé lorsque j'étais en France, parce que j'étais seule en état de parler. Aujourd'hui M. l'ambassadeur est encore



mieux instruit que moi des affaires d'Espagne; il doit décider si M. Orry y est nécessaire ou non : il m'a dit quelquefois que, sans cet homme, il ne lui eût pas été possible de travailler pour les finances, et mille détails. Je l'ai déjà supplié plusieurs fois, depuis que je suis à Burgos, d'y faire de sérieuses réflexions, et de ne me regarder en rien du tout dans une affaire si importante, où je ne puis avoir d'autre intérêt que celui des deux rois. Après ces précautions, on aura grand tort si on me charge davantage des désordres dont M. Orry pourrait être cause, s'il est vrai que sa présence ou ses manières déplaisent également, comme l'on dit, aux bons et aux mauvais serviteurs de S. M. C. Voilà mes véritables sentiments que je voudrais pouvoir rendre publics pour être en repos de ce côté-là. Je suis sûre que M. le maréchal de Villeroy sera content du parti que je prends si vous voulez l'en informer. Je suis ravie, madame, de vous voir l'un et l'autre sur le pied de badiner : il était de bonne humeur apparemment quand il vous a menacée de moi; car il me semble que je ne suis guère faite pour qu'on me craigne, puisque tant de gens de toutes sortes d'espèces m'attaquent de gaieté de cœur et en toute occasion. Rien n'est plus propre à m'en consoler que la continuation de votre précieuse amitié.

*P. S.* J'oubliais de vous dire, madame, que je ne comprends rien au désordre que vous avez trouvé dans ma lettre : mon secrétaire me main-

tient qu'il l'a mise tout entière; je ne sais donc d'où peut venir cela. Ce qui est constant, c'est que l'on perd beaucoup de lettres en France; je ne veux accuser personne de trop de curiosité, ne voulant pas charger ma conscience de quelques jugemens qui peut-être seraient téméraires.

---

## LETTRE LI.

.....

A LA MÊME.

Burgos, 16 septembre 1706.

Je rouvre mon paquet, madame, qui était tout prêt à partir par l'ordinaire qui a coutume de passer en cette ville sur le soir. M. l'ambassadeur lui ayant commandé d'aller en diligence à Bayonne, il arriva ici à six heures du matin: je ne crus pas à propos d'éveiller la reine ni de le retenir. Ma lettre resta par conséquent, parce que j'ai coutume de mettre celles que j'ai l'honneur de vous écrire dans le paquet de S. M. pour madame la duchesse de Bourgogne. J'ai reçu la vôtre du 5 septembre, à quoi je vais répondre.

Je n'apprehende pas moins que vous les batailles, madame, le succès en étant toujours douteux. Il était cependant d'une si grande consé-

quence pour le roi d'Espagne de détruire ses ennemis promptement, que je regarde comme un grand malheur que M. le maréchal de Berwick n'ait pu trouver une occasion de les combattre, ayant d'aussi bonnes troupes qu'il en a, et d'aussi bonne volonté. On ne saurait douter de celle de ce général, que toutes sortes de raisons engagent à bien faire. Il n'y a point de mauvais discours malgré cela que les Espagnols ne tiennent sur son compte : il n'est pas facile de leur plaire.

Je ne suis pas dans une moindre impatience que la vôtre, madame, d'apprendre où tombera la flotte qui peut faire tant de mal; mais j'avoue que je suis encore plus inquiète sur Turin, depuis que vous m'avez mandé que M. le duc d'Orléans et le prince Eugène y sont. S'il s'y passe une action, on ne saurait s'empêcher de craindre pour la personne de S. A. R., ce jeune prince ayant un courage à tout hasarder. Il faut espérer que nous ne serons pas toujours si malheureux. Permettez-moi de vous demander, madame, qui vous empêche de voir M. le maréchal de Villeroi étant en quartier? Rien ne serait plus propre, ce me semble, qu'une conversation aussi charmante que la vôtre pour lui ôter sa tristesse, que les courtisans lui reprochent aussi-bien que sa gaieté. Si sa tante, madame la maréchale de la Mailleray, savait cela, elle dirait, sans doute : Quel visage faut-il donc porter à la cour? comme elle le disait de deux femmes dont on faisait des plaisanteries, parce que l'une avait le nez un peu trop long, et l'au-



tre un peu trop court. En vérité on est bien embarrassé comment faire; et il semble qu'ayant aussi peu de temps à vivre que nous avons, on ne devrait pas prendre plaisir à se tourmenter, quand ce ne serait que parce que cela abrège les jours: il vaudrait mieux vivre en repos.

Le séjour de Burgos est très-vilain; il n'y a presque personne. Cependant, parce que, grâce à Dieu, la reine ne s'y mêle d'aucune affaire que ce soit, on ne laisse pas d'y goûter une tranquillité qui met à son aise; et je vous confierai franchement, madame, que je regarde notre retour à Madrid comme un fardeau pour moi.

M. le duc de Gramont m'a écrit qu'il avait représenté à la cour qu'il ne croyait pas qu'il fût à propos que la reine douairière demeurât à Tolède, et qu'il croyait que je ferais bien d'en faire voir aussi les inconvénients. Je lui ai répondu qu'il me permit de ne pas entrer dans des affaires qui n'étaient pas de mon fait, et que je laissais cela à sa prudence. Je me crois obligée de vous dire, madame, que ce gouverneur a bien de la vivacité sur tout ce qui regarde l'Espagne.

J'aurais encore bien des choses, madame, à répondre à votre dernière lettre du 5 de ce mois, mais il n'y a rien de bien pressé; je remets à l'ordinaire qui vient à le faire, ayant eu plusieurs lettres à écrire aujourd'hui en Italie. M. le cardinal de la Trémoille me mande que les choses sont fort tranquilles à Naples, que la fidélité au roi y est à toute épreuve, et qu'il n'y a que la force à



laquelle on ne peut résister, quand on n'a point de troupes, qui puisse obliger ce royaume à se soulever; celui de Sicile est de même, grace à Dieu, et le marquis de Bedmar n'y fait pas moins bien son devoir. Mon frère n'est pas si content de ceux qui composent la cour romaine, où on craint très-fort la prise de Turin, parce qu'on appréhende, dit-il, la puissance unie de nos deux grands rois. Je voudrais qu'elle parût assez redoutable à toute l'Europe pour que l'on nous laissât en paix; mais malheureusement on ne la craint que pour vouloir l'abattre. Comme je sais de quelle importance il est pour le service que le ministre de France à Rome agisse de concert avec celui d'Espagne, ce fut la première chose où j'exhortai mon frère : je l'y ai trouvé très-disposé; il a l'esprit liant naturellement, et très-propre à concilier celui des autres : il m'assure que le duc d'Ossone, le cardinal del Giudice et lui, sont dans une parfaite intelligence, dont je suis très-aise. Le cardinal Acquaviva (qui, par parenthèse, s'est payé de la bonne raison que je lui ai dite sur ce que vous ne lui faisiez pas réponse, croyant, comme vous le dites, que vous ignorez comment il faut traiter avec les grands) est parti pour Rome, s'embarquant avec M. le cardinal Gualterio pour y aller. Ces deux éminences feront encore bien leur devoir : ainsi, madame, j'espère que le parti autrichien ne prévaudra pas sur le nôtre. Je trouve M. le cardinal Janson bien heureux de n'être plus dans un pays si orageux; car, quoiqu'il ait essuyé

bien des bourasques où son zèle et sa prudence l'ont empêché de succomber, il aurait encore plus de peine présentement à résister au déchaînement de nos ennemis, que les ambassadeurs à Rome trouvent toujours partout. M. le cardinal Janson m'a écrit le plus obligeamment du monde sur le chevalier d'Espennes, détestant la noirceur de son procédé à mon égard. Je suis persuadée qu'il le croit un monstre, aussi-bien que vous le trouvez, et qu'il serait à désirer qu'il ne fût que fou : je lui ai répondu comme je le devais, et étant très-touchée. Voici, madame, une lettre que j'écris à mon amie madame de Caylus ; je me garderai bien de vous faire des excuses de cette liberté puisque je ne veux pas vous offenser, et qu'avec une personne comme vous, il n'en faut pas faire deux fois. Je ne trouve que deux partis à prendre, qui sont de l'empoisonner ou de l'aimer passionnément : jusqu'à cette heure, c'est ce dernier parti que j'ai pris.

*P. S.* Le pauvre marquis de Flamarin, après avoir porté son malheur de cour en cour, est venu finir sa malheureuse vie à Burgos : il est mort très-chrétiennement, et la reine a pris soin qu'il eût tous les secours pour l'ame et pour le corps, S. M. ayant voulu même qu'il fût enterré avec décence.

---

## LETTRE LII.

A LA MÊME.

Burgos, 23 septembre 1706.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Saint-Cyr, le 12 de ce mois, madame, m'afflige par le peu d'espérance que vous m'y montrez qu'on prenne Turin, et par le mauvais état où notre Flandre se trouve par les nouvelles conquêtes qu'y font nos ennemis. M. de Vendôme jugeait plutôt par l'ardeur de son zèle pour nos rois que par la possibilité qu'il y avait, quand il assurait que M. de la Feuillade se rendrait maître de la place qu'il assiége avant que le prince Eugène eût le temps de joindre M. le duc de Savoie, puisque le contraire est arrivé; mais quelque habile général qu'il soit, je ne suis pas surprise qu'il ne puisse pas deviner juste un événement éloigné, et dont par conséquent on n'a pu voir les circonstances, qui changent quelquefois les projets qui paraissent les plus assurés. Cela ne doit cependant pas décourager, puisque M. le prince de Vaudemont m'a assuré depuis peu que nos troupes sont encore très-supérieures en quantité et en qualité, et un si grand prince à la tête



qui ne respire que la gloire, aussi-bien que M. le maréchal de Marsin qui sert sous S. A. R.

Je voudrais bien, madame, adoucir votre inquiétude en vous mandant quelque nouvelle agréable de notre malheureuse Espagne; mais je suis privée de cette consolation. Il est vrai que l'archiduc s'en retourne à Valence, selon ce qu'on mande, et qu'il laisse la Castille libre de ce côté-là, tandis que cinq ou six mille Portugais, qui étaient assemblés du côté de Salamanque, s'en sont rendus maîtres : ils ont brûlé plusieurs églises, et non contents d'un pareil sacrilège pour satisfaire leur fureur, les religieux d'un couvent de l'ordre de Saint-Jérôme, qui était hors les murs de la ville, et qui s'étaient signalés par leur fidélité pour leur légitime souverain, pendant que tant d'autres font des actions indignes de l'habit qu'ils portent, ont tous été égorgés. Je vous avoue, madame, que cette barbarie perce le cœur; la reine, qui vient dans cet instant de savoir tout cela, en est touchée jusqu'au vif; car son naturel, qui est excellent, ne lui permet pas de n'être pas infiniment sensible aux mauvais traitements que l'on fait à de si bons sujets. Toutes les particularités de cette funeste expédition ne sont pas encore bien claires. J'aurai l'honneur, madame, de vous répondre, par la première occasion, à quelques articles de votre lettre du 12, et surtout de M. Orry. Je vous assure en attendant, que M. Amelot et moi ne cesserons pas d'être unis. J'appréhende furieusement notre retour à Madrid; car, quoique je sois très-aise d'y



voir LL. MM. CC., et d'y jouir, en mon particulier, d'une aussi bonne et aussi sûre conversation que celle de cet ambassadeur, elle me devient insupportable quand il me parle d'affaires, ayant toujours peur de me tromper, et connaissant d'ailleurs que cela me fait haïr, étant impossible qu'à la longue on ne s'attire la haine des gens qui ne veulent que le désordre, et fuient plus que la mort la dépendance du prince auquel ils doivent obéir.

Ayez soin, madame, de votre santé, je vous supplie; l'air de Fontainebleau ne vous est pas trop bon: j'aurais voulu que le roi eût pu se dispenser d'y aller, et qu'il n'eût pas quitté madame la duchesse de Bourgogne. Je comprends très-aisément qu'on aime à voir, et à vivre avec cette aimable princesse.

---

## LETTRE LIII.

A LA MÈME.

Burgos, 30 septembre 1706.

JE n'ai point reçu de vos lettres, madame, par le dernier courrier; je n'en devine que trop la raison. Vous venez d'apprendre ce qui s'est passé à Turin entre les deux armées, et je comprends

qu'un pareil malheur ne vous aura pu permettre que d'être témoin du déplaisir qu'en auront eu le roi et la duchesse de Bourgogne, et de tâcher de les obliger à prendre soin de leur précieuse santé. C'est, madame, le principal; il peut y avoir des remèdes à toutes les disgraces de la fortune : elle se lassera enfin de nous tourmenter; et Dieu, après avoir éprouvé si fortement la résignation de nos rois à ses décrets divins, voudra un jour récompenser leur vertu, et fera voir sa puissance en changeant tout, par quelque coup du ciel en notre faveur. Prenons donc courage, madame, et songeons aux moyens de chercher les remèdes humains pour remédier à l'état violent dans lequel la France et l'Espagne se trouvent.

Il est heureux que la flotte soit rentrée dans ses ports; pour nos côtes, cela nous donne, de ce côté-ci, le temps de respirer, et l'espérance que les royaumes de Naples et de Sicile ne se soulèveront pas apparemment. La victoire que remporte M. de Médavid assure en quelque façon l'état de Milan, s'il est vrai que l'armée du roi soit encore supérieure en Italie à celle des ennemis, comme on le croit. Nous ne savons néanmoins aucune particularité de ce qui s'est passé dans ce combat, si ce n'est que M. le duc d'Orléans a combattu en héros, y a été blessé, mais sans péril, et que ce pauvre maréchal de Marsin y a été tué aussi bien que plusieurs officiers de considération. Qui aurait jamais cru que le maréchal, aussi vif et aussi brave qu'il l'était, eût pris un parti de trop de

prudence contre l'avis, à ce qu'on dit, de S. A. R. ? En vérité, madame, les hommes sont trop incompréhensibles, et je ne m'étonne pas s'il est si difficile de faire de bons choix, puisqu'avec toute la prudence humaine on ne laisse pas de se tromper. Nous avons besoin de toute l'habileté et du zèle que M. le prince de Vaudemont montre en toutes sortes d'occasions, pour s'opposer aux entreprises que le prince Eugène fera contre les pays où il commande. N'oubliez pas, s'il vous plaît, combien ce gouverneur a été soupçonné mal à propos. Je me souviens que, lorsque LL. MM. CC. étaient à Barcelone, on fut tout prêt, dans notre cour, de persuader au roi d'Espagne de le déposséder. C'étaient des cabales des grands, par la jalousie qu'ils avaient de lui et de certains Français que LL. MM. CC. avaient alors auprès d'elles, qui sous main agissaient, en faisant revenir par plusieurs canaux différents ce qu'ils n'osaient avancer eux-mêmes. Je ne vous dis ceci que pour vous engager à être plus sur vos gardes que jamais contre ce qu'on dit et ce qu'on écrit. La reine ni moi ne nous mêlons de rien du tout; ainsi S. M. ne doit être ni blâmée ni louée de tout ce que le roi et son conseil font dans le temps présent. Adieu, madame. Plût à Dieu que cela fût toujours de même! nous en serions certainement plus heureuses. Je suis plus à vous qu'à moi-même.



## L E T T R E L I V .

.....

A LA MÊME.

Burgos, le 7 octobre 1706.

LA reine ni moi, madame, n'avions encore su qu'en gros le détail de la malheureuse affaire de Turin, et c'est vous qui nous l'avez appris. Vous aviez bien prévu tous les dangers auxquels s'exposerait M. le duc d'Orléans; ce qu'il a fait doit le faire admirer autant par son courage que par son jugement, puisqu'il n'a pas moins agi en héros que pensé en grand capitaine. C'est un grand malheur que le pauvre maréchal de Marsin ait été de différent sentiment que S. A. R. en cette rencontre; mais qui l'aurait pu prévoir de ce général, qui avait du génie et de l'expérience dans la guerre? Si notre armée eût pu passer du côté du Milanais, comme vous dites très-bien, madame, ce mal n'aurait pas été sans remède; on aurait pu se flatter de conserver ce pays-là, et d'être encore aussi forts que nos ennemis. Dieu en a disposé autrement: il faut se soumettre à ses volontés. C'est une espèce de consolation que M. de Médauid nous a donnée en détruisant le corps que commandait le prince de Hesse; et peut-être par là pourra-t-il



conserver des places sur les frontières, assez longtemps pour donner celui à l'armée du roi de se rétablir. Il ne tiendra pas à M. le prince de Vaudemont de donner de bons ordres pour cela.

Je n'ai pas de peine à croire, madame, quelle est la douleur de M. de Chamillard : il est attaqué par trop d'endroits sensibles, et je le plains très-fort. Je suis bien fâchée que M. le maréchal de Villeroi et lui ne soient pas bien ensemble, par plusieurs raisons, mais principalement parce que vous êtes amie de tous deux, et que c'est une chose bien désagréable pour vous. Je ne doute pas qu'il n'y ait des gens qui ne prennent plaisir à les aigrir; il s'en trouve toujours dans les cours d'assez malins pour cela, et ces gens font bien du mal pour ce monde ici et pour l'autre.

La reine n'attend que les derniers ordres du roi pour retourner à Madrid, où vous apprendrez que S. M. a été reçue avec de grandes acclamations de son peuple. Ce ne sera pas sans regret, je vous assure, que je quitterai Burgos, quelque peu divertissant qu'il soit, nous y passons une vie réglée dans laquelle on ne laisse pas de trouver une sorte de douceur, et nous allons dans une ville remplie d'une infinité de personnes mécontentes, et d'autres qui demanderont des choses déraisonnables, qui me rompront également la tête depuis le matin jusqu'au soir, sans que je puisse ni veuille les contenter. J'y trouverai M. l'ambassadeur, que je serai bien aise d'y revoir. Je lui écrivis encore hier, madame, que, s'il trouvait parmi les sujets

du roi catholique, ou dans d'autres, quelqu'un qui pût mieux servir S. M. ou même aussi bien que M. Orry l'a fait, je croyais qu'il ne devait pas balancer un seul moment à le laisser en France; qu'il connaissait ses défauts aussi bien que moi, et ses bonnes qualités, et que c'était absolument à lui d'en juger : ce qu'il ferait d'autant mieux, qu'il sait par lui-même le maniement des finances et les gens qui sont bons pour entrer dans certains détails de guerre; pour moi, que je n'entendais rien ni à l'un ni à l'autre, et que si je ne regardais que ma satisfaction particulière, j'aimerais beaucoup mieux que M. Orry ne revînt jamais en Espagne. Voilà, madame, comme je pense, et comme je parle très-sincèrement; car, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous mander, j'ai cru d'une absolue nécessité, tout étant bouleversé dans ce pays-ci lorsque M. Amelot y vint, qu'il y eût un homme d'autant d'esprit et aussi bien informé que l'est Orry, afin d'en donner connaissance à M. l'ambassadeur; mais, après, que ce serait à lui à le garder s'il s'en trouvait bien, ou à le changer s'il s'en trouvait mieux : car je n'ai plus voulu prendre sur mon compte rien de la conduite du sieur Orry, cela regardant directement l'ambassadeur.

Il n'y a rien de plus honnête, madame, que tout ce que vous me faites l'honneur de me raconter de M. le duc d'Albe. Puisque vous ne voulez pas me dire ce que vous croyez qui lui conviendrait et serait de son goût, il faudra que M. Amelot et moi soyons attentifs pour chercher

quelque emploi qui puisse convenir à un aussi bon sujet que lui, et auquel LL. MM. CC. seront bien aises de faire plaisir.

Vous me parlez, madame, de mademoiselle d'Aumale, qui vous sert de secrétaire : je ne sais du tout qui elle est ; elle porte le nom d'une reine qui m'honorait fort de son amitié, et qui était bien aimable. Je me suis figuré que cette personne, qui m'est inconnue, l'est aussi ; je lui ai l'obligation d'écrire de sa main les choses les plus charmantes que vous lui dictiez : trouvez bon que je lui en fasse un remerciement. Si je voulais, madame, vous en faire autant que je dois, je me trouverais bien embarrassée ; aussi me garderais-je bien de l'entreprendre. Je me contente de sentir bien profondément dans mon cœur une sensible reconnaissance.

Vous n'étiez pas la seule, madame, à souhaiter une bataille en ce pays-ci : le peuple, qui ne désire que le bien, sans aucune politique, la désirait passionnément ; les troupes, à ce qu'on nous assure, en petillaient d'envie ; et la confiance qu'elles avaient de vaincre les Portugais, qui sont la plupart de nouvelles et mauvaises troupes, était un préjugé bien favorable pour croire qu'elles les auraient battus ; notre situation se serait trouvée bien différente de celle où nous sommes, et cela eût ranimé, ce me semble, toute chose. Il faut bien croire que M. le maréchal de Berwick ne l'a pas pu faire avec prudence ; car, du reste, l'on convient entre les deux nations qu'il n'a tenu qu'à



lui : notre jeune roi en mourait d'envie. On dit que l'on va attaquer Cuença, qui a une garnison de deux mille hommes ; le succès en paraît douteux : apparemment M. de Berwick ne le croit pas, puisqu'il l'entreprend.

Je trouve que M. le cardinal de la Trémoille a beaucoup de raison de souhaiter qu'on envoie un ambassadeur à Rome, dans des affaires aussi terribles que celles que nous avons à soutenir en Italie ; je lui en sais bon gré : deux têtes ne sont pas trop pour agir dans une cour comme celle de Rome, où l'on ne saurait faire un faux pas sans qu'il tire à grande conséquence, à cause du parti puissant que nous avons en cette cour contre nous. La difficulté, madame, serait de faire un bon choix, rien ne me paraissant plus difficile, me souvenant toujours de la discussion que le roi voulut bien faire devant vous et devant moi des sujets qui pourraient prétendre à des ambassades. Certainement M. le cardinal de Janson est bien heureux de n'être plus chargé de ce fardeau, et de jouir de ses travaux sous l'œil du meilleur maître du monde, et qui a récompensé avec tant de justice sa fidélité et son zèle infatigable pour le service de S. M. Comme j'ai toujours fort honoré ce cardinal, et que nous avons vécu dans une parfaite amitié, j'eusse été sensiblement affligée si l'affaire de son parent eût diminué en lui quelque part de ses bonnes grâces. La force du sang est grande ; mais elle diminue bien dans un honnête homme, quand les proches font des actions indignes de



ce qu'ils sont. Je crois que cette éminence aura reçu une réponse que je lui ai faite, et j'espère qu'elle en sera contente. Je voudrais bien savoir, madame, si vous avez reçu une lettre que je pris la liberté de vous adresser pour M. le maréchal de Tessé, il y a environ six semaines. Je n'ai point entendu parler de M. le maréchal de Villeroi depuis la lettre que vous savez. Je fais celle-ci trop longue, ne pouvant rien vous mander qui puisse vous donner quelque consolation; car ce n'en est pas une, madame, qui puisse vous satisfaire, que d'entrer aussi sensiblement que je fais dans toutes vos douleurs: je voudrais en prendre la plus grande partie pour moi, car je crains toujours pour votre santé, qui m'est infiniment plus chère que je ne puis vous le dire.

*P. S.* Le roi est admirable en tout, madame; je ne cesse pas de le représenter tel qu'il est, afin qu'on lui rende la justice que S. M. mérite, et qu'on soit forcé de l'aimer. Je suis bien contente du soin que madame la duchesse de Bourgogne prend de se conserver. La reine s'en loue beaucoup.

## LETTRE LV.

A LA MÊME.

Burgos, le 13 octobre 1706.

Je n'ai reçu que depuis deux jours, madame, votre lettre du 19 septembre, parce que le paquet où elle était fut à Madrid, et de là ici; j'avais été en peine, le même ordinaire, de me trouver sans aucune marque de votre souvenir: j'appréhendais que vous fussiez malade; car je crains toujours que tous nos malheurs ne vous le rendent, et je m'imaginai que les mauvais succès de Turin vous auraient empêchée de penser à toute autre chose qu'à la juste douleur qu'en ressentirait le roi. J'admire, comme vous, son courage héroïque de soutenir avec la même égalité d'humeur et la même constance des événements si fâcheux, qui pourraient abattre les âmes les plus grandes. Plus ce monarque se montre au-dessus des autres en tout, plus on souffre de le voir éprouver des malheurs si sensibles, et il n'y a rien qu'on ne désirât de faire pour les diminuer: mais, madame, que ces souhaits sont inutiles! Je fais prier Dieu pour lui par toutes les personnes que je crois les plus saintes; et LL. MM. CC. le prient certainement de bon cœur,

afin qu'il lui plaise de conserver un grand-père qu'elles aiment tendrement, et qu'elles connaissent qui ressent des peines pour les maintenir sur le trône où il les a placées.

M. le duc de Gramont m'a mandé que M. le duc de Savoie avait pris Casal et fait la garnison prisonnière de guerre; que toute l'armée de M. le duc d'Orléans était du côté de Pignerol; qu'elle n'était plus en état de marcher; que M. le prince de Vaudemont avait quitté Milan pour joindre M. de Médavid, afin d'empêcher les ennemis de passer une rivière; que Ath s'était rendu et qu'on parlait d'un autre siège en Flandre. Cet enchaînement de disgraces est en vérité tuant; cependant, madame, Dieu en un moment peut tout changer: nous avons mille exemples anciens et modernes de princes dont les empires paraissaient être en bien pire état que ne sont ceux de nos rois, témoin le dernier empereur qui fut à deux doigts de sa perte. Pourquoi n'aurions-nous pas la consolation de voir nos affaires changer de face? En nous soumettant entièrement à la volonté de celui dont tout dépend, il faut espérer qu'il nous traitera en bon père, et qu'après nous avoir fait sentir les effets de sa justice, il nous fera jouir de ceux de sa bonté. Enfin, madame, la conservation du roi et celle d'une amie aussi nécessaire que vous est ce qui est important. Je me flatte que madame la duchesse de Bourgogne accouchera heureusement d'un prince; que la reine sa sœur deviendra grosse à son exemple, et que,



pour le reste, tout n'est pas perdu. Nous partons demain pour Madrid; nous passerons par Valladolid, par Ségovie, et par l'Escorial, où le roi viendra et M. Amelot. LL. MM. CC. auront été huit mois séparées l'une de l'autre, hors neuf jours qu'elles se virent à Madrid, au retour de Catalogne. Je n'ai pas de paroles pour vous exprimer la joie qu'elles auront de se retrouver, connaissant, comme je fais, combien elles s'aiment, et la confiance réciproque que le roi et la reine ont l'un pour l'autre. Si je puis, madame, profiter des courriers ou des ordinaires sur la route que nous allons tenir, je me donnerai l'honneur de vous apprendre des nouvelles de ce qui se passera dans ce voyage, et de vous dire mon sentiment sur Valladolid, qui a été autrefois la demeure des rois, et qu'on prétend être une ville aussi agréable que Madrid l'est peu.

Le duc de Gramont rend sans doute compte au roi de la cour espagnole qu'il a présentement à Bayonne, dont il me paraît charmé. Il me mande que la reine a les meilleurs sentiments du monde, ayant envie de plaire par toute sa conduite aux deux rois; qu'elle est gracieuse et polie au dernier point; qu'elle traite madame sa femme et lui avec une extrême honnêteté, et qu'elle s'accommode très-fort de madame la Duchesse: il m'assure que c'est avec raison, parce qu'elle a tout l'esprit qu'on peut avoir; que je l'en puis croire sur sa parole, parce qu'il est bon connaisseur en pareilles marchandises, et qu'elle et lui n'oublient rien pour adoucir les ennuis de cette majesté. Il m'a envoyé une lettre



d'elle pour la reine et une autre pour moi ; c'est la seconde fois qu'elle lui a écrit et au roi d'Espagne aussi, depuis qu'elle est en France, et ces trois majestés ont toujours gardé ensemble les bien-séances qui conviennent par toutes sortes de raisons. La reine douairière m'a toujours, de mon côté, honorée de beaucoup de bontés ; elle s'adressait à moi lorsqu'elle désirait quelque chose du roi son neveu : je tâchais qu'elle eût occasion de s'en louer. Elle m'envoya un de ses écuyers, lorsque je revins en Espagne, jusque sur la frontière, pour me témoigner par une de ses lettres la joie qu'elle avait de mon retour. S. M. poussa l'excès de son honnêteté pour moi si loin, que, lorsque nous fûmes à Aranjuez, où elle s'était rendue pour voir le roi et la reine ma maîtresse, après les avoir embrassés, et me voyant lui porter sa jupe : « N'est-ce pas la  
« princesse des Ursins que je vois, ma chère nièce.  
« Trouvez bon que je l'embrasse aussi, parce que  
« je l'estime infiniment par l'attachement qu'elle  
« a pour vous. Si j'avais eu le bonheur de l'avoir  
« près de moi, je n'aurais point éprouvé tant de  
« disgraces. » S. M. voulut que tout ce qui était présent l'entendît, parlant assez haut pour cela, afin de mieux marquer ses bontés. Je ne sais si j'eusse été capable de servir cette princesse aussi utilement qu'elle voulait bien qu'on le crût : ce serait pousser peut-être trop loin mon amour-propre, mais je sais que nous ne nous ressemblions pas la Perlis et moi dans nos maximes.

Permettez, s'il vous plaît, madame, que je vous

demande conseil sur la manière dont je dois en user avec madame la duchesse de Gramont, c'est-à-dire si je répondrai aux avances que je sens qu'elle me voudra faire à l'avenir. Monsieur son mari, en commençant à me parler d'elle, me veut proprement agacer. Tous les officiers français qui ont passé à Burgos pour aller joindre M. le maréchal de Berwick me font des compliments de la part de cette dame. Vous savez mieux que personne, madame, à quel point je suis attachée à madame la marquise de Noailles, et combien j'honore M. le maréchal et madame la duchesse de Guiche, en un mot tout ce qui porte le nom de Noailles ; c'est pourquoi je ne voudrais pas faire un pas qui pût leur déplaire. C'est donc à vous, s'il vous plaît, madame, à régler ma conduite à cet égard ; je serai sûre de ne pas manquer, quand j'agirai par vos conseils, si j'étais à portée de pouvoir vous les demander, et que vous voulussiez bien me faire l'honneur de me les donner. Je reçois quelquefois des lettres d'un des plus aimables hommes que je connaisse, et qui me paraît avoir toutes les qualités qu'il faut pour être estimé ; c'est M. le duc de Noailles : c'est un grand dommage qu'on n'ait pas pu lui envoyer quelques troupes en Roussillon, puisqu'il aurait fait sans doute une diversion considérable en Catalogne, qui aurait très-fort embarrassé l'archiduc. J'attends avec une extrême impatience les lettres de France : je ne puis plus me passer des marques de votre amitié ; j'en connais tous les jours davantage le prix, madame, et

je voudrais la pouvoir mieux mériter, s'il m'était possible, que par ma reconnaissance, ma véritable tendresse pour vous, et par mon respect.

*P. S.* Vous m'aviez mise fort en peine en me mandant que l'on croyait M. Murée mort. Quoique vous fassiez souvent voir que le sang n'a pas grand pouvoir sur vous, et que j'aie pris la liberté de vous reprocher que vous aviez le cœur dur pour tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir, je ne puis croire que la perte de M. votre neveu ne vous touchât pas. Je connais trop bien le bon naturel de mon amie, madame de Caylus, pour ne pas douter de l'affliction où elle serait d'avoir perdu un frère de mérite; ainsi je voudrais fort que cette mauvaise nouvelle ne se confirmât pas.

---

## LETTRE LVI.

•••••  
A LA MÊME.

Rosas, 26 octobre 1706.

APRÈS AVOIR essayé beaucoup de chaud, de pluie, de froid et de poussière, nous voici arrivés à trois lieues de Madrid, où LL. MM. se rendront demain à dîner; elles iront entendre la messe à Atocha, et passeront au travers de la ville, afin de donner au



peuple la consolation de les voir en très-parfaite santé. Le roi est venu jusqu'à Ségovie, pour voir la reine. La joie qu'ils ont eue de se retrouver est inexprimable ; cette princesse courut jusque dans la rue pour embrasser son roi, son carrosse s'étant arrêté devant la maison qu'on avait préparée, où il ne put entrer. Il pleuvait à verse et elle fut toute baignée ; mais elle eut le plaisir de l'embrasser un moment plus tôt que si elle l'eût attendu sur la porte : elle en voulut profiter.

M. l'ambassadeur était de la suite de S. M. Nous fûmes bien aises de nous revoir. Il avait, comme vous pouvez croire, bien des choses à me dire ; mais le temps a été court ; car nous n'avons été qu'un jour à l'Escorial, qu'on a presque tout employé à voir. Ce couvent est très-magnifique par sa grandeur, ses peintures admirables et la quantité de marbre et de bronze doré qui y est. L'église, quoique belle, ne m'a pas surprise ; elle a même des défauts, et quand on a vu Saint-Pierre à Rome, on a les yeux gâtés pour toutes les autres églises. Le Panthéon, où sont tous ces rois depuis Charles-Quint, inspire de la crainte et du respect. Je n'eus pas le courage de voir l'endroit où est la reine Louise ; elle est dans une sépulture où l'on met celles qui n'ont point eu d'enfants. Il n'y a qu'un an que son corps était encore entier, et l'on m'a assuré que son visage se reconnaissait très-bien ; cela est assez extraordinaire. Si cette princesse a offert ses souffrances à Dieu, comme je crois, c'est une sainte ; car elle en a eu



de terribles , et je ne pense pas qu'il y ait eu une vie plus malheureuse que celle qu'elle a menée.

Nous avons passé à Valladolid. Je ne sais pourquoi les rois ont quitté ce séjour-là pour celui de Madrid, qui est sans contredit le plus vilain d'Espagne, quand ils étaient dans une ville très-bien située , dont les dehors sont fort beaux, et où ils avaient un palais logeable et gai : leur goût était bien singulier. Sur toute la route qu'a faite la reine, il est impossible de témoigner plus d'affection que ses sujets lui en ont montré. Ils lui demandaient continuellement qu'on fit mourir les traîtres; et certainement ceux qui ne sont pas fidèles à S. M. C. ne seraient pas bien entre leurs mains.

Je vais, madame, rentrer dans de nouvelles peines à Madrid : Dieu veuille que j'y puisse résister ! Le roi d'Espagne, qui n'a pas d'argent pour payer à peine ses troupes, s'est cru obligé de réformer tout ce qu'il a pu : il a jugé que toutes les dames de la reine ne lui étaient pas si nécessaires que d'avoir de quoi maintenir ses soldats. M. l'ambassadeur a été du même avis; cela a obligé S. M. à leur faire dire qu'elle était bien fâchée que la nécessité des affaires l'obligeât à ne pas permettre qu'elles retournassent servir la reine présentement, mais qu'elle les protégerait toujours dans l'occasion. Vous voyez, madame, si l'on doit s'en prendre à moi; cependant je suis sûre que cela m'attirera une infinité d'ennemis : il faudra tâcher à m'en défendre. L'on vous informera plus au long de cette nouveauté par la première occasion; car je crois que M. Amelot, qui

est allé coucher à Madrid, n'eût pas eu le temps; le mien me manque aussi. Je vais mettre la reine au lit, et envoyer ma lettre dans un moment. Je finis avec regret. Je suis très en peine de votre fièvre et de vos maux de douleurs; je les connais par expérience, et principalement dans les voyages. Comment n'aurait-on pas le sang échauffé à la vie que vous et moi menons, madame? Je vous plains encore plus que moi.

---

## LETTRE LVII.

\*\*\*\*\*

A LA MÊME.

Madrid, le 27 octobre 1706.

Je me donnai l'honneur, madame, de vous écrire hier de Rosas, où le roi et la reine d'Espagne se rendirent pour venir ce matin à Madrid, après avoir été entendre la messe à Notre-Dame d'Atocha, où tous les grands sont venus selon la coutume ordinaire. LL. MM. ont été près de trois heures à traverser la ville, à cause de la foule du peuple qui accompagnait le carrosse où elles étaient, et qui criait à tue-tête en leur donnant mille bénédictions. L'on est très-aise de connaître par ces démonstrations leur zèle pour leurs rois; mais certainement rien n'est plus fatigant aussi que tous les compliments

qu'on reçoit. Quelque accablée que j'en sois, madame, je trouve encore des forces pour me donner l'honneur de vous apprendre que le roi vient dans ce moment de faire présent à M. le duc d'Albe d'une commanderie qu'avait possédée l'amirante : elle vaut au moins quinze cents pistoles ; et comme c'est un revenu très-sûr, cette grace lui fera sans doute plaisir. M. l'ambassadeur m'ayant dit qu'il y avait de ces commanderies vacantes, je lui dis qu'il ne fallait pas oublier le duc d'Albe ; il l'approuva fort, et nous venons d'en parler à LL. MM. CC., qui ont fait ce que nous avons eu l'honneur de leur représenter, de la meilleure grace du monde. Je voudrais pouvoir contribuer à des choses de plus grande importance en faveur de M. et de madame d'Albe, que j'honore fort ; mais il suffirait, madame, de savoir l'estime que vous avez pour eux, pour m'engager à leur souhaiter toute sorte de biens et d'agrémens, trop heureuse si je pouvais trouver souvent des occasions de faire quelque chose qui pût vous plaire, madame ; car en vérité je vous suis attachée par le cœur, et vous y régnerez toute ma vie souverainement.

*P. S.* Nous avons tous les jours de bonnes nouvelles d'Aragon, c'est-à-dire que les troupes de S. M. C. y battent les rebelles. Je n'ose vous parler des affaires d'Italie. Quelle fureur ont donc les officiers de l'armée de M. le duc d'Orléans de revenir à Paris ? Je ne comprends plus rien à la plupart des têtes ; elles me paraissent très-démantchées.



## LETTRE LVIII.

A LA MÊME.

Madrid, le 3 novembre 1706.

JE croyais pouvoir, madame, profiter du courrier que M. Amelot dépêche à la cour, pour vous écrire bien au long, et soulager mes peines, et peut-être les vôtres; car c'est pour moi une grande consolation de pouvoir ouvrir mon cœur à une amie qui en a un si parfait, et qui veut bien m'honorer de sa confiance; mais je ne sais si j'en aurai le temps, à cause qu'on m'interrompt à tout moment, et que de tristes courtisans viennent me parler à toute heure, et forcent plus aisément mes barricades qu'on ne force celles de votre appartement impénétrable. M. le Prince a bien plus de raison, avec votre permission, que vous n'en avez, quand il trouve à redire à votre conduite à cet égard. N'êtes-vous point honteuse, madame, d'avoir refusé votre porte à M. l'électeur de Cologne? Que dira ce prince d'une pareille chose? Il sera bien étonné d'avoir reçu de toute la famille royale toutes sortes de caresses, et du roi tant d'honnêtetés, et de n'avoir pu parvenir à connaître une personne honorée de ses bontés. Vous avez beau faire, madame, vous



allez passer dans l'esprit de cet électeur ou pour une fantasque, ou pour une femme grossière, et peut-être pour l'une et l'autre ensemble. Certainement si j'avais été à portée d'avoir l'honneur de vous parler, je ne vous aurais pas laissée en repos dans cette occasion, et je crois que je fusse venue à bout de vous, comme quand il fut question du duc et de la duchesse d'Albe, dont, graces à Dieu, la présence ne vous a causé aucuns maux. Je ne m'étonne pas qu'on s'accomode si bien de l'électeur, puisqu'il n'est ni contraint ni contraignant : c'est le caractère qu'on voudrait en tout le monde, et qu'on ne trouve guère accompagné avec la politesse. Je ne suis point du tout surprise qu'il admire le roi : il suffit de le connaître pour cela, par la renommée et par toutes les grandes actions dont sa vie est remplie ; mais je le serais extrêmement s'il ne le trouvait pas le plus aimable homme du monde, quand il a eu l'honneur de l'approcher et de l'entretenir ; et je suis persuadée que ses plus grands ennemis, s'ils le pouvaient voir de près, changeraient de sentiments pour lui. Si le hasard eût fait que M. le duc de Savoie eût été fait prisonnier et conduit en France, je n'aurais pas désespéré que le roi n'eût produit ce miracle en S. A. R. Quelle joie c'eût été, madame, pour nos deux princesses ! C'aurait été un bon dénouement de pièce.

C'est un grand bien que le recouvrement de la santé de M. le duc d'Orléans. M. le prince de Vaudemont mande au roi d'Espagne qu'il espère qu'il sera bientôt en état de rentrer dans le Mi-

lanais, à la tête de son armée. Si cela était, nous pourrions réprimer la fortune de nos ennemis, pourvu que les officiers généraux veuillent bien, à l'avenir, préférer la gloire aux plaisirs de Paris, où vous dites qu'ils voulaient, pour en jouir, entraîner S. A. R., qui n'y est pas insensible, mais qui s'en sait passer lorsqu'il s'agit de sa réputation et du bien public. A qui en ont donc nos Français, madame, si ce que l'on publie de la plupart est vrai? je ne les connais plus, et j'en suis affligée. Madame la duchesse de Bourgogne a bien des sujets de peines à la fois : aussi la plains-je extrêmement. Cependant tous ses sentiments sont si justes, que je l'admire toujours davantage; et surtout la tendresse qu'elle a pour le roi, et l'amitié qu'elle vous témoigne, me charment. Si vous ne pouvez me souffrir dans le repos que je trouvais dans mon oisiveté, vous devez être bien contente quand je vous apprends que, depuis mon retour à Madrid, je n'ai pas eu un seul instant sans avoir la tête rompue. Pourquoi me voulez-vous tant de mal, madame, quand je vous voudrais tant de bien? Pour m'en venger, je vous rendrai compte souvent des choses ennuyeuses que j'entends; et peut-être à la fin me demanderez-vous quartier, et serez la première à me conseiller de n'entendre jamais à l'avenir parler d'affaires, afin que je ne vous rompe plus la tête.

M. Orry m'a écrit des lettres que j'ai reçues ici, par lesquelles il me prie de lui marquer ce qu'il doit faire pour plaire à LL. MM. CC. Je lui réponds aujourd'hui tout naturellement ce que

je pense, et ce que j'ai fait. Je me donne l'honneur de vous en envoyer la copie, et j'ai pris la liberté, en écrivant à M. le Prince, de lui adresser ma lettre pour M. Orry, parce qu'il m'avait marqué qu'il souhaitait savoir comment il était avec moi. Il y a trop long-temps que je vis, pour ne pas savoir qu'il y aurait souvent beaucoup d'imprudences à dire ce qu'on pense; mais certainement j'en affirme jamais le contraire. Je n'ai guère connu d'homme avoir autant d'esprit qu'Orry, ni plus de hardiesse et d'intrépidité qu'il en a : ces sortes de gens-là sont assez rares; les sujets pour les ambassades le sont encore davantage. De quoi se mêlent ceux qu'on appelle jansénistes, et le parti contraire, d'empêcher qu'on envoie à Rome des personnes qui soient ou ne soient pas dans leurs opinions? Parle-t-on encore de tout cela où vous êtes, madame? Ils devraient, ce me semble, laisser leurs disputes jusqu'à ce que la paix générale fût faite, et ensuite recommencer leurs guerres civiles, s'arracher leurs bonnets de la tête, s'ils en avaient envie; mais présentement nous avons des choses plus sérieuses; et pour moi, j'ai si fort regardé ces deux partis avec indifférence, que je n'ai pas voulu presque en entendre parler, et je cherche toujours mes confesseurs exempts de haine ou d'amitié pour eux. J'en ai trouvé un ici qui est un saint religieux, lequel a eu l'honneur d'être celui de la feuë reine Marie-Thérèse : c'est un cordelier, qui aime notre roi de tout son cœur, et qui prie Dieu tous les jours pour lui.



Je sais, madame, par expérience, ce que c'est que les douleurs que vous avez : elles sont aigües et très-fâcheuses, ainsi je vous plains beaucoup; cependant je craindrais encore plus que vous la fièvre, car elle est plus dangereuse. Il est bien difficile de n'être pas sujette à des incommodités, quand on a le sang dans une perpétuelle agitation de corps et d'esprit : il faut espérer qu'elle finira; mais le temps me paraîtra bien long, jusqu'à ce que je sache que vous soyez en repos. Le mien dépend du vôtre, madame; car je ne puis être heureuse que vous ne le soyez aussi.

*P. S. M.* de Torcy ne m'écrit que très-rarement, je ne sais pourquoi. Si vous voulez vous servir du retour du courrier de M. Amelot, il ne tiendra qu'à vous, madame.

## LETTRE LIX.

A LA MÊME.

Madrid, le 10 janvier 1707.

Nos espérances, madame, sont tous les jours mieux fondées sur la grossesse de la reine. Il y en a aujourd'hui quatorze qu'elle a passé son temps, qui n'a jamais manqué jusqu'à cette heure de lui



avancer. Le mois d'auparavant celui où elle n'a rien eu du tout, S. M. avait eu fort peu de chose, en comparaison de ce qu'elle avait accoutumé. Des femmes françaises qui ont eu plusieurs enfants, et que j'ai consultées, prétendent que c'est un très-bon signe, et qu'il pourrait fort bien être que la reine fût grosse de deux mois, pareilles choses leur étant arrivées avec semblables circonstances. Il lui est venu un peu de sein, et il lui fait mal de temps en temps; ses yeux sont battus, et quelquefois elle est plus pâle qu'à son ordinaire; les maux de cœur ne sont point encore venus, ni aucune autre incommodité. L'on ne peut avoir plus de soin de se conserver qu'en a S. M., et elle et le roi sont ravis. Nous ne disons encore rien ici afin de ne point donner une nouvelle, qui fera tant de plaisir, jusqu'à ce qu'on puisse l'assurer davantage.

Le roi et la reine, qui sont si unis dans leurs sentiments, d'ordinaire, en ont de différents sur leur manière de penser présentement, touchant la résolution que le roi doit prendre d'aller à la tête de ses troupes cette campagne, ou de rester à Madrid. Ce prince croit qu'il y va de sa gloire d'aller commander son armée, et il prétend le faire. La reine, au contraire, croit qu'ayant déjà fait tant de campagnes où il a donné des preuves de son courage, dont personne ne peut douter, il lui convient bien plus de ne pas s'exposer davantage aux périls de la guerre et à mille autres qui suivent ordinairement en cet endroit; que sa demeure

dans sa capitale rassurera ses sujets et les maintiendra dans leur devoir. Que tous les conseils, qui ne sont point accoutumés aux incommodités qu'ils ont eues l'année passée en suivant partout S. M., seront bien plus en état de bien faire pour son service, lorsqu'ils seront à leur aise à Madrid, qu'en courant de village en village et de camp en camp, par un chaud capable de sécher la cervelle à tous ces vieux seigneurs et conseillers; que tous les peuples crieront à haute voix qu'on ne ménage point la vie de Philippe V, ni celle de la mère, ni celle de l'enfant dont elle est grosse, en les séparant et en les mettant dans de perpétuelles alarmes; que c'est augmenter les dépenses, dans un temps où l'argent est aussi nécessaire que rare; que la présence du maître empêchera qu'on ne fasse des friponneries dans ce qui doit lui revenir des *Alcanalas*, et qu'enfin tout courra risque d'être perdu, si le roi ne tient la main incessamment à toutes les affaires: ce qu'il ne peut pas faire étant en campagne; et M. l'ambassadeur aussi, sur lequel roulent tous les moyens de faire trouver de l'argent, agissant de concert avec le président de Castille, devant lequel tout cela passe. La reine dit de plus, madame, si le roi est de même avis qu'elle, que qui que ce soit n'osera désapprouver que le roi son petit-fils reste en cette ville, et que c'est à lui à donner la loi. S. M. laisse à votre prudence, madame, de faire tel usage que vous jugerez à propos de ce que j'ai l'honneur de vous confier de sa part.

Quand arrivera donc la bonne nouvelle des couches de madame la duchesse de Bourgogne ? Elle est attendue avec la même impatience que la certitude de la grossesse de la reine sa sœur. Je suis à vous, madame, à vendre et à dépendre.

*P. S.* Trouvez bon, je vous supplie, madame, de vouloir faire rendre à M. le maréchal de Villeroy une réponse que je lui fais sur un Espagnol dont il m'a recommandé les intérêts, et que je ferai de mon mieux pour servir : un ami comme lui ne peut être trop conservé. M. l'ambassadeur ne se porte pas trop bien ; l'idée qu'il puisse tomber malade me fait trembler dans l'état où nous sommes.

---

## LETTRE LX.

.....

A LA MÊME.

Madrid, le 19 janvier 1707.

Je crois, madame, me trouver encore dans le même moment de joie que j'eus lorsque M. l'ambassadeur m'annonça la nouvelle de l'heureux accouchement de madame la duchesse de Bourgogne ; et je ne pense point à ce bonheur, que je n'en sois ravie par toutes sortes de raisons. Vous verrez,



madame, qu'il sera suivi de plusieurs autres, et que le roi jouira du fruit de sa vertu et de son grand courage, en voyant changer la fortune en sa faveur. Toutes les apparences sont que S. M. aura la satisfaction de voir un petit-fils prince des Asturies, ou, au moins, une jolie princesse pour petite-fille, car je ne doute nullement que des enfants de LL. MM. CG. ne soient bien faits et aimables. La reine continue d'être dans le même état que je me suis donné l'honneur de vous le mander, si ce n'est que ses yeux sont beaucoup plus battus, son sein plus gros, et qui lui fait du mal par le bout. Ce qui me fâche, c'est que S. M. n'a nul mal au cœur, ni aucune envie; mais il y a plusieurs femmes grosses qui n'ont aucune incommodité. L'on ne peut se conserver davantage qu'elle fait; il faut encore dix jours pour avoir de la sûreté. Tout Madrid est persuadé que l'Espagne aura le prince qu'elle désire depuis tant d'années; et si nous sommes assez heureux pour que cela soit, j'apprends effectivement que la plus grande partie des bons Castellans ne deviennent fous, et je les crains furieusement. Ne vous attendez pas, je vous supplie, madame, que je puisse avoir l'honneur de vous entretenir présentement d'autres choses que de ceci, quoique ma lettre aille par le courrier dépêché par M. de Torcy. J'ai cru, madame, que je ne devais pas manquer de donner part à madame la duchesse de Savoie, de l'espérance qu'on a de la grossesse de la reine sa fille, quoique incertaine, parce qu'il ne serait pas de



bonne grace que S. A. R. l'apprit par la voix du public. J'envoie ma lettre dans le paquet de madame la duchesse de Bourgogne : vous en ferez ce que vous jugerez à propos, madame. J'ai cru aussi que je pouvais, sans manquer au respect que je dois au roi, à monseigneur, à madame la duchesse et à monseigneur le duc de Bourgogne, avoir l'honneur de leur témoigner la sensible part que je prends à la joie que S. M. et la famille royale ont de la naissance du prince, et j'ai adressé mes lettres au ministre, pour qu'il les présente. Je suis presque aveugle d'avoir tant écrit aujourd'hui ; je finis donc, madame, en vous suppliant très-humblement de baiser la main de la duchesse de Bourgogne pour moi, en lui disant tout ce qui peut mieux lui marquer mon tendre et respectueux attachement pour son aimable personne. Il n'y en a point qui vous honore tant que, etc.

---

## LETTRE LXI.

A LA MÈME.

Madrid, le 21 janvier 1707.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur, madame, de m'écrire du 9, par l'ordinaire, confirme la bonne santé de madame la duchesse de Bour-

gogne et celle de M. le duc de Bretagne, dont je loue Dieu de tout mon cœur. Vous faites un grand plaisir à la reine de continuer à nous en donner des nouvelles : ces deux santés-là sont bien précieuses. J'ai été surprise, au dernier point, de la mort de la pauvre madame de Montgon, que j'aurais cru devoir vivre cent ans. Je plains fort madame sa mère, et vous, madame; car l'ancienne amitié que vous avez pour la mère vous fait regretter la fille avec la même douleur que si elle eût été la vôtre. La bonté de votre cœur se fait sentir et estimer en toute occasion, et vous attachez de plus en plus le mien. Je prends la liberté de vous adresser une lettre que je n'ai pu m'empêcher d'écrire à madame d'Heudicourt, quoique cela renouvelle la douleur que je voudrais soulager; mais il y a trop long-temps que je l'honore, pour que je ne lui en donne pas de nouvelles assurances dans une perte qui lui est si sensible. La reine, madame, est toujours dans le même état de grossesse. Le président de Castille, les ministres, et plusieurs seigneurs des mieux intentionnés, me tourmentent pour que je la déclare, m'assurant que cette nouvelle ravira tout le monde, et fera un merveilleux effet; mais je n'ai pas cru devoir suivre leur conseil, jusqu'à ce que les deux mois soient passés depuis quelques jours, afin que l'on soit plus sûr. Si par malheur S. M. revenait dans son état naturel, on serait au désespoir, et l'on manquerait pas de publier mille pauvretés qu'il faut éviter autant qu'on peut; je crois, ma-

dame, que vous ne me désapprouverez pas en cette rencontre. La coutume est ici, lorsque les reines sont enceintes, qu'elles aillent en public à Atocha, où elles se font porter en chaise, et tous les grands vont autour à pied : cette cérémonie réjouira infiniment le peuple.

Vous avez été bien aise, madame, de l'avantage que M. de Médauid a eu à Soglio sur les ennemis ; c'est le marquis de Montéléon qui l'a écrit en cette cour. Si M. de Rabutin a été aussi bien battu par les mécontents qu'on le dit, ce sont de beaux commencements pour l'année où nous sommes. Il ne faudrait plus que le roi de Suède dans nos intérêts pour changer bientôt la face de nos affaires. Le maréchal de Berwick part demain pour aller faire un petit tour sur les frontières d'Aragon. Je ne finis jamais qu'avec regret quand j'ai l'honneur de vous entretenir.

*P. S.* Je ne sais si cette lettre, qui vous sera rendue par le marquis de Brancas, arrivera plus tôt ou plus tard que les réponses qu'on fera par le courrier de M. le marquis de Torcy ; mais, dans cette incertitude, je me donne l'honneur de vous faire mon compliment sur la bonne santé de madame la duchesse de Bourgogne, la naissance d'un prince si fort désiré, et sur la joie que le roi, la famille royale, toute la France et toute l'Espagne en ressentent : en vérité, madame, c'est un grand bonheur dont nous devons bien remercier Dieu. Madame la duchesse de Bourgogne ne pouvait faire une



meilleure action que de consoler tant de personnes qui en avaient grand besoin. LL. MM. CC. ont reçu cette bonne nouvelle avec un transport de joie que je ne puis bien vous représenter ; vous n'en aurez pas moins, madame, si la reine s'acquitte aussi bien de son devoir, que vient de faire madame sa sœur du sien : mes espérances, à cet égard augmentent chaque jour, et M. de Brancas vous dira, madame, que le bruit qui court dans Madrid, malgré moi, de la prétendue grossesse de la reine y cause déjà un effet merveilleux : que sera-ce si S. M. l'est certainement ? Cette année commence bien ; j'espère qu'elle continuera de même, et nos vapeurs noires se dissiperont, et nous restitueront notre santé. Vous aviez peur, madame, pour l'amie de notre princesse, et qu'elle n'eût qu'une fille. La mort de la pauvre concierge de Marly, que je connaissais et que je regrette, nous avait jetées dans l'appréhension, et nous tourmentait. Vous voyez, madame, que vous vous faites des monstres pour les combattre, et que vous craignez toujours d'en être vaincue. Ne devriez-vous pas être bien honteuse maintenant de prévoir des maux qui n'arrivent point ? Corrigez-vous donc, je vous supplie, de ces terreurs paniques qui vous rendent malheureuse. Je serais bien fâchée que le marquis de Brancas sût la manière dure dont je vous traite, car il jetterait ma lettre au feu au lieu de vous la présenter, lui qui n'a qu'envie de vous plaire, et qui est doux et poli. LL. MM. CC. ont fort approuvé le choix que



M. le maréchal de Berwick a fait de lui pour l'envoyer rendre compte au roi de ce qui se passe ici, et de l'état des troupes, et ne doutant pas qu'il ne s'en acquitte très-bien, étant fort honnête homme. Si l'argent ne manque point, tout le reste ira bien : c'est la grande affaire, et je crains de ce côté-là ; je ne me mêle ni en bien ni en mal des finances, et je n'ai aucune connaissance de ce que l'on fait à cet égard. Je vous honore, madame, avec passion.

---

## LETTRE LXII.

.....

A LA MÊME.

Madrid, le 23 janvier 1707.

IL n'y a rien de nouveau, madame, à vous apprendre de la reine, si ce n'est que ses corps l'incommodent un peu, que je commence à les faire élargir, et que S. M., qui n'aime point d'ordinaire à manger des viandes de haut goût, ni ce qui était salé, mange avec grand appétit des huîtres, qu'elle trouvait mauvaises autrefois : je ne sais si ce sont d'heureux présages, nous en serons bientôt éclaircis.

M. le duc d'Osson a envoyé ici un courrier porter une nouvelle qui mérite confirmation : c'est

que le roi de Portugal a été obligé de s'embarquer pour venir en Galice, afin de demander la protection du roi d'Espagne contre son frère, qui a voulu lui arracher la couronne. Vous m'avouerez, madame, que cela serait assez curieux à voir. Cette coutume qui s'est introduite depuis quelque temps, qu'il y ait, dans plusieurs royaumes, une paire de rois, me paraît bien bizarre, et ne me plaît point du tout; ces scènes ne sont bonnes que pour des théâtres: mais il faut avouer aussi que la plupart des choses de ce monde ne sont que de véritables comédies, où l'on voit souvent de mauvais acteurs.

J'ai été bien aise, madame, que vous m'ayez fait l'honneur de me mander que le fils de madame de Dangeau, auquel on a fait la grande opération, s'en soit tiré heureusement; car j'aurais fort plaint madame sa mère, sachant combien elle aime ce fils unique, dont j'ai ouï dire beaucoup de bien. Il semble que les personnes qui ont le plus de mérite ont d'ordinaire plus de chagrins que les autres. Ne consolerez-vous point, madame, notre ambassadeur? Je vous assure qu'il a besoin des marques visibles de la bonté du roi: ce sera le moyen que sa santé ne succombe pas à ses fatigues; la satisfaction de son esprit soutiendra les peines de son corps, et il nous demeurera en cette cour, après cela, content et aussi long-temps qu'il plaira à S. M. Je ne vous en dirai pas davantage sur son sujet, par la crainte que j'aurais, à la fin, de me rendre importune. M. de Torcy recommence à m'écrire quelquefois.

Adieu, madame, faites-moi, je vous supplie, l'honneur de m'aimer, non pas autant que je le désire, car je pousse mes souhaits trop loin, mais autant que vous le pouvez; car, en vérité, je mérite ce bien par mon attachement pour vous.

---

## LETTRE LXIII.

A LA MÈME.

Madrid, le 30 janvier 1707.

IL n'est plus permis, madame, de douter que la reine ne soit grosse, sans offenser toute la Faculté, et ce n'est pas mon dessein, car elle m'assure que S. M. a tous les signes les plus sûrs: celui de tous qui me le paraît davantage, c'est qu'elle grossit fort par les hanches et par le sein; son appétit, qui augmente, me le persuade aussi. Le roi le déclara hier, dans son appartement, à ses ministres, et moi, dans mon *quarto chico*, à tous les courtisans qui y viennent: ce furent des transports de joie qu'on ne peut assez bien représenter. Les peuples vont par les rues comme des insensés, chantant et criant toutes les folies qui leur passent par la tête. M. le comte de Rupelmonde aura l'honneur de dire au roi les particularités de tout cela, S. M. C. l'ayant chargé d'en porter la nouvelle en



France, où il avait envie d'aller faire un tour. C'est un sujet qui est venu en Espagne servir son maître, et qui n'a pas suivi l'exemple de plusieurs autres Flamands; ainsi, madame, il mérite que vous l'honoriez de votre estime. Comme il n'y a point de temps à perdre pour voir ce que nous devons faire pour la sûreté de l'enfant qu'il plaira à Dieu de nous envoyer, j'aurai l'honneur, madame, de vous écrire en détail de ce que j' imagine à cet égard, afin que vous ayez la bonté de le communiquer au roi, pour suivre exactement ses ordres et vos conseils, sans lesquels je craindrais toujours de faire de faux pas. Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui, madame, parce qu'il est venu tant de compliments à tout moment, que j'en suis très-fatiguée, et que je veux me conserver pour avoir le plaisir de vous aimer et vous honorer.

---

## LETTRE LXIV.

.....

A LA MÊME.

Madrid, le 4 février 1707.

M. LE duc de Gramont m'a envoyé, madame, votre lettre du 19 janvier, où vous me faites l'honneur de me dire que vous attendiez avec im-



patience la nouvelle de la confirmation de la grossesse de la reine. M. le comte de Rupelmonde l'a portée au roi; je ne doute pas que S. M. n'en ait eu une grande joie. Depuis ce temps-là, madame, la reine continue à se bien porter, à manger de bon appétit, et à grossir par les côtés, de manière que les médecins ne doutent en aucune façon de sa grossesse. Il est donc question présentement de prévoir, dès à présent, pour S. M. et pour l'enfant qu'il plaira à Dieu de nous donner; et ce n'est pas une petite charge pour moi, qui me trouve seule à m'en devoir mêler, LL. MM. CC. s'en reposant sur mon zèle et sur mes soins. Vous serez sans doute surprise, madame, que, raisonnant avec moi comme elles le font, sur le choix que l'on pourrait faire d'une gouvernante, nous tremblons à nous déterminer. La principale de toutes les qualités, selon moi, est la fidélité. En général, je veux croire que toutes les grandes qui sont veuves, et qui peuvent aspirer à cette charge, ne sont pas capables de faire une mauvaise action; mais il est comme impossible de répondre de leurs intentions, la plupart étant fort cachées, et appartenant à des grands qu'on a lieu de croire être attachés à la maison d'Autriche. Nous ne sommes pas moins embarrassés pour une nourrice. La santé des hommes et des femmes, tant parmi la noblesse que parmi le peuple, étant très-mauvaise, presque tous les enfants naissent avec les infirmités de leurs pères; et les dames les plus modestes, qui viennent faire leur

cour à la reine, portent devant elles de ces maux là, en les nommant par leur nom, avec la même *desemboltura* que s'il était question d'un petit mal de tête. Les sujets de S. M. C., qui me paraissent les plus sains, sont les Biscâiens : le vice y est moins commun que dans les provinces plus proches du soleil ; l'air froid des montagnes qu'ils habitent les rend blancs, frais et robustes ; ce sont des *cristianos viejos*, que les Maures n'ont point infectés ; ils prétendent tous être nobles, et sont nés avec de l'esprit. J'ai passé trois ou quatre fois en ma vie dans ce pays-là, et j'y ai vu une quantité de femmes grandes et bien faites, dansant avec des tambours de Basque. Leur lait doit donner une nourriture qui inspirera de la gaieté au prince des Asturies. Il n'en faut point de taciturne ; au moins faut-il faire son possible pour empêcher qu'il ne soit de méchante humeur. J'ai discouru aujourd'hui long-temps, madame, avec toute la Faculté : elle est convenue qu'il fallait faire venir des nourrices du pays dont je viens de parler, ou de la Vieille-Castille, qui confine avec la Biscaye ; nous écrivons à des *corrégidors* et autres personnes de ma connaissance, afin que, dès à présent, on s'informe avec soin des femmes grosses, et de leur vie et mœurs : je crois, madame, que c'est ce qu'il y aura à faire pour le présent à cet égard.

Le roi d'Espagne veut que ce soit un homme qui accouche la reine, ne voulant point du tout en cela observer l'étiquette, parce qu'il croit les

chirurgiens plus habiles que les sages-femmes, qui ne passent point pour l'être à Madrid. Ce sera à vous, s'il vous plaît, madame, à en parler au roi et à madame la duchesse de Bourgogne; car apparemment ce sera celui dont elle s'est servie qu'on nous enverra. Ne serait-il pas à propos qu'il vînt en cette cour trois mois devant que la reine dût finir son terme, puisqu'il y a plusieurs exemples de femmes qui ont accouché dans leur septième, et qu'il serait fâcheux qu'il ne fût pas arrivé? Vous me ferez l'honneur, madame, de me mander votre sentiment sur tout cela. Il y a encore une autre chose où il faut, s'il vous plaît, me donner votre avis; c'est sur la layette avec tout l'ameublement de la chambre du prince ou de la princesse: on n'entend rien du tout en Espagne à faire ces choses-là comme il faut qu'elles soient. A qui faut-il que je m'adresse? Madame la duchesse de Beauvilliers, comme femme du gouverneur du roi, ne croira-t-elle point que ce soin-là la regarde plutôt qu'une autre? ou serait-ce à la bonne madame la maréchale de La Motte? Je vous laisse maîtresse de décider de tout. Ce prince ou cette princesse que nous espérons, et que nous devons tant souhaiter pour la tranquillité des deux monarchies, pourrait bien ne pas accomplir nos désirs, si la reine se trouve dans un état d'agitation; je prévois, madame, qu'elle n'en sortira point si le roi son mari s'éloigne d'elle pour aller à l'armée. Tous ceux qui ont eu l'honneur de la suivre dans son voyage de Burgos sont témoins de celles qu'elle avait :



Quand un courrier retardait un moment à lui apporter des nouvelles du roi, elle courait au-devant du courrier, ouvrait les lettres avec une vivacité incroyable, et rougissait et pâlisait à mesure qu'elle lisait les bonnes ou mauvaises nouvelles que S. M. lui apprenait. Dites-moi, je vous supplie, madame, comment il serait possible qu'elle pût avoir une grossesse heureuse au milieu de pareilles inquiétudes. Ne serait-ce pas un des grands malheurs qui pût arriver qu'elle se blessât? Quel désespoir auraient leurs sujets de perdre un bien dont ils se sont vus privés depuis quarante-six ans! Je conviens qu'il est naturel que notre jeune roi coure à la gloire; mais la raison que j'ai l'honneur de vous dire n'est-elle point préférable, quand on ne saurait douter qu'il n'y soit extrêmement sensible, puisqu'il a donné des marques, dans toutes les campagnes qu'il a faites, de son grand courage et de son intrépidité pour toutes sortes de dangers? Il a la même ardeur aujourd'hui pour aller en campagne; je ne l'en puis blâmer. Il fait trop bien son devoir pour ne me pas enseigner le mien; c'est ce qui m'oblige, madame, à vous représenter encore que je vais tout appréhender pour la reine, si elle demeure à Madrid sans lui. Mes assiduités auprès d'elle redoubleront: il faudra que j'aie l'honneur de coucher dans sa chambre; que j'agisse tout le jour pour son service; que j'écoute mille gens qui sont très-propres à faire perdre patience; que je sois alerte à tout ce qui se passera dans Madrid, où il y a beaucoup de gens



malintentionnés, à qui on a ôté des emplois dont ils s'étaient rendus indignes; et, enfin, que je rende compte de tout à S. M. C. et à M. l'ambassadeur. Est-il possible qu'une aussi mauvaise tête que la mienne puisse vaquer à tant d'affaires différentes? Je vous avoue, madame, que je ne m'en flatte point, encore moins que ma santé y puisse résister. Je n'ai aucun secours, ni par des femmes, ni par des hommes; il faut toujours aller à tâtons avec ces gens-ci, et souvent il arrive qu'on ne les connaît point après les avoir long-temps pratiqués. Vous m'avouerez que mon état sera violent, et que, si je tombais malade, la reine se trouverait bien embarrassée. Faites-donc, je vous supplie, vos réflexions, et songez à ce qui est le plus solide. M. l'ambassadeur me vient de dire présentement qu'il y avait une dépêche du roi pour lui, égarée, dont il est en peine. Je crois, madame, que, dans le même temps, vous me faisiez l'honneur de m'écrire, pour me répondre à ce que je vous avais mandé de l'espérance où j'étais de la grossesse de la reine, et de la crainte que j'aurais pour elle si le roi allait à l'armée cette campagne; car, dans deux lettres que j'ai reçues par le courrier de M. de Chamillard, et par l'ordinaire d'aujourd'hui, vous ne m'en faites aucune mention. M. de Torcy m'écrit maintenant quelquefois; ainsi, il faut le laisser agir naturellement: il aurait grand tort s'il n'était pas dans de bonnes dispositions pour moi. Voici une si longue lettre, que j'en serais honteuse, madame, si elle était pour toute

autre que pour la personne du monde dont je connais mieux la bonté, et à laquelle je suis le plus véritablement attachée.

*P. S.* Je répondrai, madame, à plusieurs articles de vos lettres par la prochaine occasion.

---

LETTRE LXV.

A LA MÊME.

Madrid, le 7 février 1707.

IL y a peu de jours, madame, que je me suis donné l'honneur de vous écrire longuement par le retour du courrier de M. de Chamillard. La plus grande partie de ma lettre roulait sur le sujet de la reine, et de la crainte que j'avais que ses inquiétudes, pendant que le roi serait en campagne, ne missent son sang en mouvement, et ne l'empêchassent de porter heureusement un enfant qui est si nécessaire. L'on peut dire que ce n'est pas la première femme qui aime son mari, et qui s'en voit éloignée sans se blesser : cette raison ne me contente point, ces sortes d'exemples ne sont pas une règle; il peut être que S. M., ayant plus de vivacité que les autres, soit aussi plus capable d'être

saisie par les bonnes ou les mauvaises nouvelles, qui lui causeraient un bouleversement très-fâcheux. Le roi ne peut pas se passer de son médecin à l'armée ; ceux de Madrid ne sont point du tout estimés : comment donc ferons-nous pour nous en pouvoir passer ? Si S. M. C. était hors d'ici quand la reine accouchera, qui peut empêcher que les malintentionnés ne publient que le prince ou la princesse qui viendront, seront supposés, comme on a fait du roi d'Angleterre ? Il leur est encore plus facile de vouloir persuader cette noirceur, parce que l'usage n'est pas, comme dans les autres cours, que les grands et les grandes soient présents lorsque la reine est en travail, et qu'il n'y a que la camérera mayor et les personnes précisément nécessaires qui y assistent. Ces réflexions, madame, que j'ai fait faire à M. le maréchal de Berwick et à M. l'ambassadeur, n'ont pas laissé de les frapper, comme vous aurez vu par ce qu'ils ont eu l'honneur d'en écrire au roi. Il y en a encore une autre qui peut avoir son poids : c'est, madame, que M. Amelot, qui est le mobile de toutes les affaires, et qui fait aller toutes celles qui regardent l'argent dont on a besoin pour payer les troupes, laisse tout en confusion en s'éloignant, malgré tous les bons ordres qu'il pourrait donner en partant. Les Espagnols sont si lents naturellement dans tout ce qu'ils font, qu'il les faut toujours presser si on veut qu'ils agissent. Croyez-moi, madame, quand une fois notre ambassadeur les perdra de vue, tout ira sens-dessus-dessous, à moins que



Dieu n'y mette la main; et je ne sais s'il est bien prudent de mettre tant de choses importantes au hasard. L'on commence déjà à murmurer contre la résolution du roi catholique d'abandonner la reine dans l'état où elle se trouve. Comme on sait qu'il ne se détermine à rien d'important sans le conseil du roi son grand-père, s'il arrivait quelque disgrâce pendant l'absence de S. M. C., il n'y a pas de mauvais contes que ces gens-ci ne fussent capables de faire; ils s'en prendraient aux Français, à qui ils ne pardonneraient jamais, et l'on ne manquerait pas de me charger de l'iniquité, avec beaucoup de justice, comme vous le voyez, madame. J'ai peur à la fin de me rendre importune en traitant avec vous cette matière; cependant j'ai cru de mon devoir de vous représenter hardiment les inconvénients que je prévois.

Je me donne l'honneur de vous envoyer, madame, une lettre et un mémoire pour M. de Langlée; vous verrez de quoi il s'agit. J'ai laissé son goût à la mode encore, lorsque je suis partie de France; peut-être, à l'heure qu'il est, n'est-il plus approuvé, puisque tout y change. Si vous jugez, madame, que quelque autre personne soit plus propre que lui à faire la commission que je demande pour la reine, vous aurez la bonté de l'en charger, et de déchirer ma lettre pour M. de Langlée. Je vous supplie très-humblement de me faire savoir au plus tôt votre sentiment, afin que nous ne perdions point de temps. La reine n'a qu'un vieux lit pour l'hiver, blanc et or, qui est fort passé; et l'été, un de



taffetas uni, que je ne crois pas qu'une dame de campagne de dix mille livres de rente voulût avoir dans sa chambre. Il n'est pas permis, en vérité, de la laisser dedans à la naissance d'un prince qui doit faire une aussi grande figure dans le monde que celui que Dieu nous donnera; car tous les Espagnols en seraient honteux. Apparemment, madame de Montespan aura soin de mieux coucher mademoiselle de Noailles, puisqu'elle lui donne pour cent mille francs de diamants. Je me la représente comme si je la voyais, au milieu de ses citrouilles, de ses choux et de ses pierreries; la reine et moi en avons fort ri. Je crois que, dans les suites, S. M. deviendra une aussi bonne cuisinière qu'elle, car elle fait déjà des soupes à l'oignon dans sa chambre, excellentes; et le beau cabaret que madame la duchesse de Bourgogne lui a donné lui sert à faire bien d'autres bonnes choses qui l'amuse. C'est peu, madame, pour la vivacité de madame la maréchale de Noailles de n'avoir qu'à vaquer à deux à la fois; j'ai si bonne opinion de sa tête, que je crois qu'elle n'aurait point été embarrassée de marier encore les deux filles qui lui restent, le même jour que les noces de mademoiselle de Noailles se sont faites. Il est bien honnête à madame la duchesse de Noailles d'avoir cédé sa place à madame de Gondrin, et bien dur à vous, madame, de l'avoir souffert. Quand je devrais vous offenser un peu, je ne saurais m'empêcher de vous reprocher que vous êtes une des mauvaises parentes que je connaisse: je ne

sais si vous croyez par là donner un exemple de modération; vous avez bien la mine de n'être point imitée, car vous outrez les choses de manière que cela ne vous sera bon à rien du tout. Je ne doute pas que la place de la pauvre madame de Montgou ne soit bien recherchée : si vous y vouliez une personne d'un grand nom, sage, de l'esprit, point tracassière, je vous offrirais madame d'Egmont, que je connais avec toutes ces qualités-là. Monsieur son mari a, ce me semble, eu quelque dégoût, malgré la manière dont il s'est signalé dans l'affaire de Flandre, qui serait bien réparé, par cette grace; je ne vous dis cela, madame, que par manière de parler, car je ne dois en aucune façon vous mettre dans le moindre embarras. Madame la comtesse d'Egmont ne sait en aucune façon que je me donne l'honneur de vous la nommer. Ne trouvez-vous point madame de la Vieuville une assez aimable femme, par sa douceur et sa bonne conduite, pour la destiner à quelque chose qui l'attachât à la cour: je suis bien trompée, ou cette dame ne se trouverait pas mêlée dans des intrigues qui vous rompent souvent la tête.

J'ai eu l'honneur de vous mander que je reçois présentement quelquefois des lettres de M. de Torcy; vous ferez des miennes, madame, l'usage qu'il vous plaira, me confiant entièrement à votre prudence, quoique vous vous donniez toujours à moi pour une personne beaucoup moins parfaite que vous ne l'êtes en effet. Il faut avouer que vous avez pourtant certains défauts que je me

garderai bien de vous passer. Je finis, madame, en vous rendant un million de graces très-humbles de l'assurance que vous me donnez que le roi est satisfait de moi; c'est, en vérité, la chose du monde qui m'est la plus sensible.

---

## LETTRE LXVI.

A LA MÊME.

Madrid, le 14 février 1707.

JE me donnai l'honneur de vous écrire une longue lettre le dernier ordinaire, madame; celle-ci ne le sera pas tant, quoique j'eusse bien des choses sur lesquelles je voudrais avoir votre approbation: mais la reine a eu tout aujourd'hui la migraine assez forte, elle va se coucher, et je ne puis la laisser long-temps seule; elle vient de vomir pour la première fois depuis qu'elle est grosse; je ne saurais l'en plaindre, quoique je ne la hâisse pas assez pour lui souhaiter du mal, car cela m'assure davantage qu'elle est dans l'état où nous la souhaitons. Elle fit samedi dernier cette célèbre fonction dont je vous avais parlé, qui est d'aller en public à Atocha. Elle était dans une chaise, et moi dans une autre; les dames d'honneur en carros-



ses suivis d'autres pour les officiers de sa maison, en cas de besoin. Le duc de Médina-Sidonia et moi pensâmes tous deux qu'il fallait, pour éviter les accidents qui pourraient arriver si le peuple venait en foule pour donner des bénédictions à S. M., trouver quelque moyen pour l'en empêcher : ce fut de faire mettre des barrières au milieu des rues, et sabler le chemin, parce que le pavé, qui est très-mauvais, pouvait faire tomber les porteurs. Ces barrières tenaient depuis le palais jusqu'à l'église d'Atocha : elles étaient peintes, et bordées d'officiers et de soldats sous les armes. Il y avait des trompettes d'espace en espace, et des hautbois ; toutes les rues étaient tendues de belles tapisseries, les balcons couverts de riches tapis de différentes couleurs, de même que les fenêtres depuis le haut jusqu'en bas ; il y avait dans de certaines places où l'on passait, de l'argenterie, des miroirs et des tableaux attachés sur des taffetas cramoisis, qui faisaient un très-bel effet ; plusieurs fontaines étaient ornées avec des statues qui représentaient diverses choses, au milieu de verdure qu'on y avait mise entrelacée de fleurs. Un peuple infini chantait les louanges du roi et de la reine : les uns pleuraient de joie, et demandoient au ciel que LL. MM. eussent cinquante enfants qui durassent plus que le monde ; les autres riaient et faisaient des grimaces très-ridicules ; il y en eût de si transportés en voyant la reine, qu'ils poussèrent la folie jusqu'à lui dire qu'ils l'aimaient plus que Dieu. Tous les grands marchaient autour de



S. M. ; il y en avait qui à peine pouvaient se traîner; elle leur ordonna par bonté de s'en aller; ils ne purent s'y résoudre, et l'accompagnèrent jusque dans la chapelle de la Vierge, où l'on chanta le *Te-Deum*. Le roi l'attendit pour ouvrir la porte de sa chaise galamment, étant venu devant en carrosse avec les grands officiers de sa maison et ses gardes. LL. MM. s'en retournèrent de la même manière; et quoique cette fonction dure plus de quatre heures, la reine ne s'en trouva pas incommodée.

Il ne faut pas que je manque à me donner l'honneur de vous dire, madame, que M. le maréchal de Berwick voulut aussi aller parmi les grands pour faire sa cour à la reine. Elle n'écrira point à madame la duchesse de Bourgogne ni à vous, madame : elle m'ordonne de vous prier d'en dire la raison à madame sa sœur, qui est son mal de tête.

Vous aurez reçu, avec ma dernière lettre, un mémoire que j'envoyais à M. de Langlée; comme la lettre que je lui écrivais était ouverte, vous aurez vu, madame, de quoi il était question. Vous trouverez dans celle-ci deux autres mémoires, où je marque la grandeur et la forme de la chambre où devra être l'enfant dont la reine accouchera. L'exposition en est très-saine, c'est ce qui me l'a fait choisir; elle a encore une autre perfection, c'est d'être très-proche de l'appartement de la reine: ce qui sera d'une grande commodité, prévoyant,

partie du jour. Nous faisons des diligences pour les nourrices ; faites-en , s'il vous plaît , madame , de votre côté , pour tout ce que je révère et que je respecte infiniment. M. de Berwick entre dans ma chambre pour me dire adieu ; je vais le conduire dans celle de LL. MM. , pour qu'il prenne congé d'elles. Ainsi je finis.

---

## LETTRE LXVII.

A LA MÊME.

Madrid , le 22 février 1707.

COMME je me donne l'honneur de vous écrire par un courrier que M. Amelot dépêche en France, je le ferai plus complètement encore qu'à mon ordinaire et avec plus de liberté. Pour commencer, je vous dirai qu'il est certain que, depuis tout le bien que je vous mandai de lui, je ne recevais presque plus de lettres de la personne que vous savez ; que celles qu'il m'écrivait étaient de la main de son secrétaire , contre sa coutume ordinaire, et très-indifférentes. Depuis un certain temps, sur les reproches obligeants que je lui en ai faits, il recommence un peu à s'humaniser, quoique je croie démêler encore que ce qu'il me

mande, soit en badinant, ou en voulant me flatter, n'est pas trop naturel. Je puis me tromper, madame, et je le souhaiterais, puisque je n'ignore pas que c'est faire ma cour au roi d'être très-amie avec les personnes qu'il honore de sa confiance, et c'est ce qui m'a obligée jusqu'ici à faire les premiers pas.

Pour M. le duc de Beauvilliers et madame sa femme, il en usent très-honnêtement avec moi, me donnant des marques de leur souvenir en toute rencontre; je leur réponds de même. Je suis fort surprise que vous n'avez plus de commerce avec eux; je croyais au moins que celui du trictrac durerait avec cette duchesse.

Je trouve que vous avez grande raison, madame, de croire qu'il y a autant d'habileté dans la droiture qu'il y a de vertu. La fausseté est connue tôt ou tard; et l'on gagne plus dans la justice que les honnêtes gens vous rendent, quand ils connaissent une fois que vous méritez leur estime, que vous n'avez perdu pendant qu'ils ont ignoré la vérité, sans compter la tranquillité intérieure que vous avez de n'avoir voulu tromper personne. Je crois que vous seriez bien embarrassée, naturelle et franche comme j'ai l'honneur de vous connaître, s'il fallait que vous vinssiez à bout d'une affaire par des tours et des détours, quelque esprit que vous ayez, car la bonté et la noblesse de votre cœur y répugneraient toujours; et, franchement, je crois que vous ne feriez rien qui vaille. On doit être bien obligé à madame la duchesse du



Maine de fournir des plaisirs dans un lieu où l'on a tant de sujets de mélancolie. Celui de la comédie convient bien mieux à l'esprit de cette jeune princesse que ceux de jouer gros jeu, d'y passer les nuits, ou de boire et manger assez pour gâter sa santé; pour le tabac, je n'en parle point, quoiqu'il me paraisse une horreur : je ne le puis même souffrir au joli nez de madame de Caylus; je veux croire que son directeur lui a ordonné d'en prendre, pour la rendre moins aimable. Je vous suis infiniment obligée, madame, de m'avoir fait part de ce que le roi dit sur son sujet. Si elle va faire sa cour à madame la duchesse de Bourgogne, comme les autres femmes de qualité lorsqu'elles vont à Versailles, elle ne s'y montrera qu'autant qu'il faudra pour faire naître de la jalousie contre elle, et n'y sera pas assez pour la surmonter. Permettez-moi de vous dire, madame, que, si j'étais en votre place, je prierais madame la duchesse de Bourgogne de la recevoir pour une de ses dames; je me fie assez au bon goût de cette princesse, pour ne pas douter un moment que mon amie n'ait le bonheur de lui plaire. Faut-il, parce qu'elle est votre nièce, qu'elle soit privée de cet honneur? Vous trouverez en elle un véritable attachement pour vous, et de la consolation, puisque vous pouvez vous fier en elle, et qu'elle entendra et parlera votre langue parfaitement. Si vous ne prenez point ce parti, madame, vous ferez très-mal (avec votre permission); vous serez peut-être assez mauvaise parente pour n'en rien



faire : vous encourez mon indignation ; mais vous ne vous en souciez guère. Je n'ai point perdu , madame , l'adresse que vous m'avez donnée ; ne laissez pas pourtant , s'il vous plaît , de m'en envoyer une autre un peu obscure.

Le roi et la reine d'Espagne ont beau ne pouvoir plus me souffrir , ni le roi ne vouloir plus se servir de moi , il faut que je demeure , malgré qu'ils en aient , au moins jusqu'à ce que nous ayons un prince des Asturies : alors je verrai avec LL. MM. ce qu'elles voudront exiger de moi et ce que je voudrai d'elles. C'est un peu traiter de couronné à couronne , me direz-vous ; mais on parle hardiment quand on a la raison de son côté , et c'en est une trop bonne , pour penser à une retraite dans mon palais de Rome , que d'avoir en perspective la mort , où je courrais plus vite que je ne voudrais , si je continuais encore quelques années à fatiguer plus qu'on ne peut exprimer.

Je prends la liberté , madame , de vous adresser une lettre pour madame de Dangeau , et une autre pour M. le maréchal de Boufflers , que j'ai appris qui avait perdu son second fils. Mon cœur m'a bien fait démêler quels sont les sentiments qui vous font désirer qu'on soit content de moi : je ferai ce que je pourrai pour les affermir dans le vôtre , et j'irai au-devant de tout ce que je croirai qui pourra vous plaire. Notre grande princesse mérite bien de se divertir ce carnaval , après avoir été privée si longtemps des amusements qui sont si nécessaires à son âge. Je me sais très-bon gré , madame , d'aimer ,

comme vous, que les jeunes personnes se réjouissent; je pousse même cela jusqu'à ne les pouvoir souffrir quand elles y sont insensibles : il faut que toute chose ait son temps; mais je n'en trouve jamais où l'on doive être mélancolique, et où l'on ne doive se faire des occupations agréables; je suis persuadée que, si j'avais l'honneur d'être souvent auprès de vous, quelque tristes que soient les objets, j'égaierais un peu la matière. Vous ne pouvez me donner un plus grand contentement qu'en m'assurant que le roi et madame la duchesse de Bourgogne rendent justice à mon zèle. S. M. est grande en tout; ainsi je ne m'étonne pas qu'elle conserve de l'honnêteté pour ses plus grands ennemis : cette supériorité qu'elle montre si fort devrait enfin les engager à étouffer leur haine. S'ils pouvaient connaître par eux-mêmes ce monarque, ils seraient bien honteux de n'avoir pas aimé l'homme du monde le plus aimable. Non, madame, je ne voudrais pas, pour la moitié du temps qui me reste à vivre, n'avoir pas eu l'honneur de l'entretenir chez vous; car j'ai découvert en lui des trésors et des vertus qu'on ne trouve point dans le reste des hommes, et peu s'en faut que je ne me croie obligée à mes ennemis de m'avoir entraînée en France, puisque cela m'a donné occasion de le connaître particulièrement.

M. le cardinal de Noailles est donc impitoyable pour le carnaval, puisqu'il vient avec un jubilé montrer la pénitence. De l'humeur dont j'ai l'honneur de le connaître, je crois qu'il n'aurait pas

même de complaisance pour la troupe de comédiens dont madame la duchesse du Maine est la première actrice; il me semble qu'elle devrait l'inviter à être spectateur de quelques-unes de ses pièces, car je doute qu'il pût s'empêcher d'y avoir du plaisir : vous devriez, madame, lui donner ce conseil.

Il est bon que M. de Vendôme soit plein de confiance, et qu'elle soit soutenue d'une belle et bonne armée; il est heureux que M. l'électeur et lui s'accomodent bien l'un de l'autre. Le maréchal de Villars, ne craignant rien du côté d'Allemagne, doit nous mettre l'esprit en repos de ce côté-là; et c'est beaucoup que les côtes de France soient garnies et en sûreté contre les descentes qu'y pourraient faire les ennemis.

La reine et moi sommes en peine de la fluxion de madame la duchesse de Bourgogne: elles sont quelquefois douloureuses, et j'ai peur que cela ne retarde le voyage de Marly, où je serais ravie de la savoir. Ses conseils seront fort bons pour la reine dans sa grossesse; elle continue à n'avoir aucune incommodité que sa migraine, qui lui vient un peu plus souvent : elle grossit beaucoup.

Dans le temps que j'allais finir ma lettre, M. l'ambassadeur m'en a envoyé une des vôtres, datée de Saint-Cyr, le 16 janvier, qui avait été retardée, comme vous voyez; il était en peine de la dépêche du roi, qu'il a eue en même temps. Je ne sais pas encore ce qui est la cause de ce retardement: il me le dira ce soir. Je vais répondre, madame,



à quelques articles de votre lettre dont je viens de parler.

Que veut-on de M. de Chamillard, quand il donne, comme vous dites, madame, des armées biens payées et fournies de tout ce qui est nécessaire pour la guerre? C'est un peu trop de le vouloir faire garant des événements. Je suis affligé véritablement de voir notre ami se déclarer hautement de ses ennemis. Est-il possible que la haine soit assez forte pour que quelqu'un ne puisse les raccommo-der? Quand le tort est tout d'un côté, et qu'on est assez aveuglé pour ne se pas connaître, cela est impossible, puisque celui qui a toute la raison ne veut pas convenir d'un tort qu'il n'a point; mais quand les sujets de plainte de part et d'autre peuvent avoir quelque fondement, les amis communs peuvent, ce me semble, agir avec succès. Je ne saurais croire le mien, qui a toujours été dévoué au roi et qui aime sa gloire, capable de tenir un mauvais discours : cependant, madame, si vous ne pouvez faire un raccom-ment, personne certainement n'en viendra à bout; car M. le maréchal de Villeroy ne me parle jamais sur votre sujet que comme d'une personne qu'il admire, qu'il respecte, et à laquelle il est absolument attaché; il me conseille même (comme si j'en avais besoin) de m'abandonner à vous avec toute sorte de confiance.

Je suis toujours dans l'opinion qu'on aurait beaucoup de peine à remplacer M. Amelot dans la place qu'il occupe, et je regarderais comme un



très-grand malheur que sa santé cédât à ses fatigues. Les bontés du roi, à ce que j'espère, la lui conserveront : il est pénétré de reconnaissance de la lettre dont S. M. la honoré. La mienne n'est pas moins grande par l'intérêt que je prends à sa satisfaction.

J'aurais de quoi faire rire souvent monseigneur le duc de Bourgogne sur toutes les questions que le roi son frère continue à me faire sur l'état où est la reine ; j'ai peur de ne pouvoir m'empêcher de les lui écrire l'un de ces jours. Je vous supplie, madame, très-humblement, de lui dire que j'ai été infiniment sensible aux bontés qu'il m'a fait l'honneur de me témoigner dans une réponse qu'il a bien voulu me faire.

Vous savez à l'heure qu'il est, madame, tout ce dont nous avons besoin pour la reine et pour son enfant, et les diligences que j'ai déjà faites sur les nourrices. La reine et moi pensons et repensons qui pourra être bonne pour gouvernante, et pour remplir les autres charges absolument nécessaires pour le service du prince ; il n'y a peut-être guère de choses plus difficiles à trouver : je n'y entends pas d'autre finesse que de faire dire des messes pour qu'il plaise au Seigneur d'inspirer à LL. MM. ce qu'elles devront faire, et après prendre son parti sur ce qui paraît le plus sûr.

La reine a été charmée de cette tendresse que vous avez pour les femmes grosses, cela augmente sa joie ; et je crois que, quand il n'y aurait

que la raison de mériter encore davantage votre amitié, elle voudrait toujours l'être. Le roi, je vous assure, ne s'opposera pas à sa volonté.

Je ne pense pas qu'il y ait courtisan assez téméraire pour oser remplacer M. le comte de Gramont : c'était un original qu'on ne peut imiter ; sa mort n'a point démenti sa vie, et peut-être n'y a-t-il point eu, à la bataille de Nordlingen, de héros qui ait plus méprisé la vie que celui-ci a méprisé la mort. L'ordre qu'il laissa à madame sa femme en partant de Versailles fait connaître son amour pour S. M., puisqu'il a voulu par là lui donner ses derniers moments. Je crois que la dernière chose qu'il a souhaitée a été que madame la comtesse la fit souvent ressouvenir de lui. Je me la représente, madame, par le portrait que vous m'en faites, comme si je la voyais ; je lui écris pour lui faire mon compliment. Je garde, madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser pour M. le marquis de Brancas. Celle-ci est si longue, que je craindrais à la fin qu'elle ne vous ennuyât ; mais j'ai toujours peine à finir quand j'ai l'honneur de vous entretenir : cela me soulage ; je voudrais pouvoir passer les journées à vous dire, madame, tout ce que je fais, tout ce que je pense, et tout ce que je voudrais faire à l'avenir.

Je voulais écrire à M. le maréchal de Villeroy, mais je n'en ai pas eu le temps.

## LETTRE LXVIII.

A LA MÊME.

Madrid, le 28 février 1707.

J'ai eu l'honneur de vous mander, madame, par un courrier de M. l'ambassadeur, qu'il avait reçu la dépêche du roi, qui avait été égarée, et moi votre lettre du même temps ; et comme je n'eus pas celui de pouvoir y répondre, je vais tâcher de le faire aux articles principaux qu'elle contient. Un des plus importants est la peine que nous donnera le choix que l'on doit faire des nourrices et des autres personnes qui doivent approcher le prince qui doit naître, et dont la conservation est si nécessaire. Les médecins et les gens qui connaissent les femmes propres pour le nourrir décideront celles qui auront le meilleur lait, et ne prendront garde à la figure qu'autant qu'il faudra pour leur faire juger de leurs forces et de leur bonne santé. J'en ai vu aussi bien que vous, madame, de petites être aussi bonnes et beaucoup meilleures que d'autres dont la mine était plus avantageuse. Cependant, entre deux seins qui paraîtront également bons, l'on choisira plutôt la femme qui sera d'une présence avenante, que celle



qui aura un air bas et qui pourrait être d'ailleurs désagréable. Quant à la gouvernante, c'est un point très-important, et il sera bien difficile de l'avoir comme on la voudrait. L'on commence dans la cour à parler des veuves de grands, qui pourraient prétendre à cet honneur. LL. MM. CC. auront encore quelque temps pour se déterminer au choix qu'elles voudront faire, et l'on fera toutes les perquisitions possibles pour connaître le mieux qu'on pourra l'esprit et le cœur de celle qui doit avoir une charge si considérable ; on aura aussi le même soin pour prendre une azafate et des camaristes. Un médecin français, connu de M. de Torcy, et dont lui et les autres ministres se servent quelquefois, que j'ai vu à mon passage à Tolosette, petite ville de Biscaye, et auquel je me suis adressée pour chercher des nourrices, m'a demandé si on voudrait bien qu'il allât jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, parce qu'il croyait pouvoir en trouver sur ces frontières de France, qui seraient bonnes. Je lui ai répondu, de la part du roi et de la reine, qu'il ne sortît pas des états d'Espagne, parce que LL. MM. voulaient une de leurs sujettes, et je crois qu'elles ont raison. A l'égard de l'accoucheur, madame, S. M. mande au roi ses sentiments ; ainsi je n'ai rien à y ajouter, si ce n'est que la plus grande partie des femmes qui ont eu des enfants restent avec beaucoup d'incommodités : les chirurgiens espagnols sont mésestimés, même de ceux de leur nation.

Je suis bien aise, madame, que le roi ait ap-



prouvé mon idée de charger M. et madame la duchesse de Beauvilliers du soin de la layette et de tout ce qui s'ensuit; je me servirai de l'avis que vous me faites l'honneur de me donner, de ne pas laisser le champ libre à cette duchesse de faire voir sa magnificence : elle serait très-superflue dans un temps que le roi d'Espagne se prive d'ailleurs de tout ce qui ne lui est pas absolument nécessaire. Je lui écrirai par le premier ordinaire de la part de LL. MM., afin qu'elle ait la bonté de faire ce qu'il faudra pour la reine et pour le prince avec autant de simplicité que de propreté. Je vous envoyai, madame, il y a quelque temps, une lettre pour M. de Langlée, par laquelle vous aurez vu que je lui demandais de faire faire un meuble pour la chambre de la reine, de ces broderies légères, en façon de judes, sur une étoffe de soie bleue. S. M. a changé de sentiment depuis, sur ce que nous avons trouvé de quoi lui faire un lit qui sera bien, que nous mettrons avec des tableaux de bons peintres, qui orneront les murailles et qui auront un air de fraîcheur l'été; ce qui l'a aisément déterminée à ce changement, c'est le peu que cela coûtera. Ainsi, madame, vous prendrez, s'il vous plaît, la peine de faire dire à M. de Langlée qu'il ne fasse plus sa commission, et qu'il réserve sa bonne volonté pour quelque autre occasion. Voilà tout ce que vous aurez aujourd'hui de la personne du monde qui s'estimerait la plus heureuse, si elle pouvait passer sa vie avec une amie aussi rare, aussi aimable et aussi respectable que vous l'êtes.

*P. S.* Je suis dans une très-grande inquiétude sur la santé de M. le maréchal de Noailles, par rapport à lui, et pour l'amour de madame la maréchale que j'aime et que j'honore infiniment. Je plaindrais fort aussi M. le duc de Noailles, s'il avait le malheur de perdre un aussi bon père que le sien, et que j'ai toujours trouvé si honnête homme. Je suis fort obligée à madame la duchesse d'Albe de tout le bien que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire qu'elle dit de moi; je voudrais pouvoir lui en témoigner ma reconnaissance par lui être bonne à quelque chose; je la servirais de tout mon cœur. Voici deux lettres, madame, que je prends la liberté de vous adresser: l'une est de la reine pour madame la maréchale de La Motte, et l'autre de moi pour madame la duchesse de Lude; elles devaient partir le dernier ordinaire; je ne sais par quel hasard elles sont restées. Je voulais accompagner celle de madame la maréchale de La Motte d'une des miennes; mais je n'en ai pas le temps, et je ne veux pas lui retarder le plaisir qu'elle aura de voir les bontés de S. M.

## LETTRE LXIX.

A LA MÊME.

Madrid, le 4 mars 1707.

UN courrier de M. Amelot revint hier de Versailles, madame, et ne m'apporta point de vos lettres, ni de celles de madame la duchesse de Bourgogne à la reine. Je n'en suis pas surprise; car vous pouviez, au moment de son départ, avoir d'autres occupations: plutôt à Dieu, madame, que vous n'en eussiez jamais que d'agréables! La reine, depuis quatre ou cinq jours, a commencé à sentir remuer son enfant, et elle a été saignée ce matin très-heureusement par son chirurgien, que vous m'aviez assurée, de la part de M. Maréchal, mériter d'avoir cette charge. Il a fait un fort bon choix, car il est fort sage et habile; je vous supplie, madame, d'en vouloir rendre témoignage à son bienfaiteur et à M. Fagon. S. M. demeurera deux ou trois jours dans le lit, afin de se tranquilliser. Le roi d'Espagne écrit au roi son grand-père, pour lui demander Clément instamment; il a voulu savoir le sentiment de ses ministres sur cet accoucheur: ils ont dit à S. M. qu'il n'y avait pas à balancer, qu'il fallait aller au plus sûr dans une



chose de si grande conséquence ; que les sages-femmes n'en savaient jamais tant que les hommes, et qu'il n'y en avait point ici d'habiles dans cette profession. Ainsi, madame, voilà tous les scrupules ôtés, et le roi ne fera plus apparemment aucune difficulté de nous envoyer M. Clément, ou tel autre qu'il jugera à propos. S. M. C. souhaite fort qu'il vienne promptement, afin que, si par hasard la reine accouchait dans son septième mois, elle pût être secourue ; cela n'est pas bien ordinaire en France, mais ici cela est fort commun, et il ne faut pas être surpris. Il faut aussi, s'il vous plaît, madame, une bonne garde, puisque delà dépend en partie le bon état où se trouve une femme quand elle relève. Si vous saviez le peu de soin qu'on a à Madrid des accouchées, et toutes les incommodités qui leur restent, vous en auriez pitié : on n'en a pas davantage des enfants ; on ne les sait point emmailloter ; c'est ce qui fait qu'ils sont presque tous cagneux, et la taille mal faite. C'est par cette raison, madame, que nous avons besoin d'une bonne remueuse : ces trois personnes sont absolument nécessaires, et doivent venir ensemble. Madame la nourrice du roi d'Espagne lui a demandé en grace de faire le voyage de Madrid, pour servir la reine en tout ce qu'il lui plairait de lui ordonner, et sans aucun autre intérêt que celui d'avoir cet honneur. Elle m'a priée aussi de lui rendre mes bons offices auprès de LL. MM. Madame la maréchale de La Motte et madame de Ventadour me l'ont recommandée en m'en disant



du bien ; cela m'a engagée à me donner l'honneur d'en parler au roi. J'ai trouvé S. M. pleine de bontés et d'amitié pour elle , mais persuadée qu'elle ne laisserait pas que de vouloir beaucoup de choses , si elle était dans sa cour , et qu'elle voudrait être un peu intrigante. Vous savez , madame , qu'elle fut renvoyée pour ces raisons. Comme je n'étais point ici alors , je ne sais si l'envie que l'on pouvait avoir contre elle , tant de la part des Espagnols que des Français même , n'a point été cause qu'on lui ait rendu de mauvais offices , ou si c'est qu'elle y avait donné lieu ; on la doit mieux connaître à Versailles. S. M. C. m'ordonne de vous prier de sa part de faire là-dessus ce que vous jugerez à propos , c'est-à-dire de lui accorder ou de lui refuser la grace qu'elle souhaite. Si vous jugiez qu'elle pût la mériter , ne pourrait-elle point remuer le prince , et cela serait-il contre le cérémonial des nourrices , ou serait-elle plus propre à avoir soin de la reine ? car , à vous parler franchement , madame , nous ne songeons qu'à épargner la dépense , et trois femmes en font plus que deux. Vous prendrez donc , s'il vous plaît , la peine de voir celles qui conviendront le mieux. Les lits du prince qui naîtra , la layette et le linge de la reine doivent être faits promptement ; j'espère que madame la duchesse de Beauvilliers , comme je l'en ai priée , n'y perdra pas un moment. Je vous supplie aussi , madame , de dire à madame la duchesse de Ventadour et à madame sa mère ce que le roi d'Espagne m'a commandé de vous faire savoir au sujet de sa nour-

rice, n'ayant pas le temps aujourd'hui de leur faire réponse, à cause que je ne puis presque quitter la reine qui est dans son lit, comme je viens de vous le marquer. S. M. a écrit hier à madame la duchesse de Bourgogne et à madame sa mère, et moi j'ai eu l'honneur de le faire aujourd'hui à mesdames les duchesses royales, pour leur faire part du bon état où se trouve la reine leur fille. Vous voudrez bien, madame, vous charger de faire tenir toutes ces lettres, pour éviter à madame la duchesse de Bourgogne la peine de penser à être exacte. J'ai bien de l'impatience de recevoir de vos nouvelles par le premier ordinaire. Dieu veuille qu'elles soient aussi bonnes que je le désire! si mes souhaits étaient accomplis, vous seriez certainement, madame, la plus heureuse personne du monde, c'est-à-dire autant que vous le méritez.

*P. S.* Je plains bien madame la comtesse de Gramont d'avoir eu une attaque d'apoplexie; quelque légère qu'elle ait pu être, c'est un avertissement fâcheux, et qui doit néanmoins accoutumer à se détacher de la vie. Je suis très-aise que la santé de M. le maréchal de Noailles se rétablisse, pour l'amour de lui et de toute sa famille. On a mandé de Paris que madame de la Vallière avait eu la place de la pauvre madame de Mongon, et que M. le duc de Noailles partait incessamment pour le Roussillon; il aura pour voisin à Barcelone l'archiduc, qu'on prétend qui y est allé pour recevoir la princesse de Wolfembutel qu'il épouse; voici

une seconde reine en Espagne, dont il faut tâcher cette année d'arracher la couronne.

Il ne faut pas oublier de vous dire, madame, que M. l'ambassadeur donnera ordre à Paris que l'on fournisse l'argent pour les emplettes qu'on y fait, et pour les gens qui viendront à Madrid. Voici encore, madame, des lettres de la Faculté de notre cour qui écrit à celle de France : j'ose prendre encore la liberté de vous supplier très-humblement de les remettre, étant question de la reine.

---

## LETTRE LXX.

A LA MÊME.

Madrid, le 6 mars 1707.

J'APPRENDS, madame, par votre lettre du 20, la démission que M. le maréchal de Noailles a faite à monsieur son fils de sa charge de capitaine des gardes, dont le bâton ne peut être en meilleures mains que la sienne; ma joie en serait encore plus grande qu'elle n'est, si je pouvais me flatter que monsieur son père pût rétablir sa santé dans le repos qu'il doit prendre; mais j'appréhende fort, de la manière dont vous me faites l'honneur de m'en



parler, madame, que nous n'ayons sujet de craindre pour sa vie. Il n'a guère de parente ni d'amie qui le regrettassent plus que moi. Le roi et la reine d'Espagne ont été fort aises quand je leur ai appris la grace que le roi a faite à monsieur votre neveu ; et S. M. C. en remercie le roi son grand-père, par la lettre qu'il lui écrit aujourd'hui. Celle dont madame la duchesse de Bourgogne m'a honorée cet ordinaire m'a fait un plaisir infini ; quoique je connaisse que la plupart des choses obligeantes qu'elle me dit soient des flatteries, je ne puis m'empêcher de les aimer. Je crois pourtant que, si elles partaient de toute autre que de cette princesse, elles n'auraient pas pour moi le même prix ; je vous conjure, madame, de vouloir bien lui témoigner mon extrême sensibilité pour ses bontés, et le véritable et respectueux attachement que j'ai pour son aimable personne. Elle me mande qu'il ne faut pas m'attendre que les couches de la reine soient aussi heureuses cette fois que si c'était une seconde. J'en ai demandé l'explication à des dames qui ont eu plusieurs enfants, elles ne sont pas d'accord ; les unes disent qu'elles ont été plus malades les secondes fois que les premières, et les autres le contraire ; il faut donc recourir à l'oracle, madame, afin qu'il s'explique plus clairement ; le mien est notre princesse. Ayez donc la bonté de lui demander ce qu'elle a prétendu me faire entendre, ou si elle juge que la reine doive se faire saigner à quatre mois et demi, selon la coutume ordi-



naire de la plupart des femmes. Vous prendrez aussi la peine de consulter M. Fagon. S. M. n'a point, grâces à Dieu, d'incommodités, que des maux de tête dont elle souffre moins depuis quelques jours qu'elle a un peu pris l'air dans le jardin; elle n'a ni dégoût, ni grand appétit; elle mangeait davantage il y a un mois qu'elle ne fait à présent. Elle est naturellement si petite mangeuse, surtout ce soir, qu'elle croit avoir très-bien soupé quand elle a mangé une assiette de potage avec un œuf frais; pour cette raison, elle ne peut faire tant de sang qu'une autre; elle grossit à vue d'œil, et commence à sentir de la pesanteur dans les reins quand elle veut se tourner dans son lit. J'envoie à M. et madame la duchesse de Beauvilliers un mémoire de ce qu'il nous faudrait pour la reine et pour le prince qu'elle nous donnera, et je leur recommande surtout de ne nous pas jeter dans la magnificence.

On vient de porter la nouvelle au roi que le duc d'Albuquerque, son vice-roi dans les Indes, lui avait envoyé un million d'écus par un vaisseau qu'on attend bientôt en Espagne; selon les apparences, il arrivera sain et sauf: ce serait un secours bien utile en attendant celui des galions, qui, écrit-on, n'étaient pas encore partis. Ce vice-roi envoie ce million auparavant, afin que S. M. puisse avoir de quoi payer une partie de ses troupes. C'est un grand service qu'il rend; j'en suis d'autant plus aise, que j'ai toujours pris la liberté de dire au roi que je croyais qu'il y allait de son

service de le laisser dans sa charge, quoique le temps fût fini, puisqu'il s'en acquittait bien, lui ayant donné des marques de sa fidélité et de son zèle dans un temps où l'on ne pouvait trop les estimer. Nous espérons, madame, un autre secours du clergé d'Espagne qui nous sera encore d'une grande utilité; les évêques font bien leur devoir, et la plupart remplissent bien ceux auxquels ils sont obligés; nous les connaissons plus par leurs actions que par leurs discours, parce qu'ils font presque toujours leur résidence dans leur diocèse et que nous ne les voyons presque jamais à la cour. Il serait à désirer que les moines eussent suivi de si bons exemples, ils n'auraient pas fait tant de mal à cette monarchie.

M. le maréchal de Berwick m'écrit, du 2 mars, que les ennemis menacent d'entrer bientôt en campagne; il voudrait fort qu'ils lui laissassent un peu plus de temps pour respirer et attendre qu'il fût assez fort pour leur tenir tête. Beaucoup de gens continuent à dire que l'archiduc passera en Catalogne; si cela était, il trouverait à qui parler, M. le duc de Noailles allant en Roussillon; car ce prince n'était qu'avec un petit nombre de troupes, pour ne pas affaiblir l'armée de Valence qui est proche de la nôtre, et ce général français saurait bien harceler l'archiduc, et lui ferait faire une mauvaise figure, au moins s'il n'était pas assez fort pour le combattre.

Nous aurons ces trois derniers jours de carnaval, madame, des comédies espagnoles et ita-

liennes. M. l'ambassadeur, qui est fort désœuvré en ce pays-ci, comme vous savez, alla un peu s'amuser chez la duchesse de Frias, qui en faisait une chez elle; c'est un divertissement merveilleux pour la plupart des dames de Madrid. Cette duchesse et le connétable son mari prièrent tant de fois M. Amelot d'aller chez eux, qu'il ne put se dispenser de le faire; je voudrais qu'il voulût vous faire le récit de cette fête et le plaisir qu'il eut quand il revint chez lui. Lorsque je me trouverai de bonne humeur un jour, madame, je veux vous faire un petit récit de ce qu'on appelle être des choses de *Pasmo*, c'est-à-dire de tout ce que l'esprit le plus fin et le plus agréable peut imaginer pour enchanter les personnes de bon goût; c'est certainement des passe-temps tout des plus ennuyeux, et qui n'ont pas même le mérite d'être ridicules ni qu'on puisse s'en moquer; cependant il ne laisse pas d'y avoir de la magnificence, car on y jette tout avec profusion.

M. l'ambassadeur se porte beaucoup mieux qu'il ne faisait et est très-content. Les bontés du roi produisent de grands effets dans les hommes, et font impression jusque dans le tempérament. Le vôtre, madame, reprendra de nouvelles forces, si la campagne prochaine va bien, et j'espère que je vous saurai en bonne santé; je ne souhaite rien avec plus d'ardeur, puisque votre conservation m'est aussi précieuse que la mienne propre. Je m'attends à avoir de vos nouvelles par M. de Brancas.



*P. S.* Il y a si peu de temps, madame, que je me suis donné l'honneur d'écrire au roi, que je n'oserais prendre la liberté de le faire aujourd'hui, quoique j'aie un million de graces à rendre à S. M. de l'attention qu'elle a bien voulu donner à ma satisfaction, en accordant la liberté au chevalier d'Espennes; chargez-vous donc, je vous supplie, madame, de représenter ma très-respectueuse reconnaissance, et, pour vous en bien acquitter, consultez plutôt votre cœur que votre bon esprit, car il vous dira encore mieux ce que le mien sent en cette occasion. Mon frère me propose de supplier S. M. de permettre au chevalier d'Espennes d'aller à Malte; mais cela ne me paraît point convenir au service des deux rois. Je lui répons qu'un si méchant fou en pleine liberté donnerait aux Espagnols qui sont en ce pays-là d'étranges idées du gouvernement d'Espagne, et pourrait, par ses mauvais raisonnements, ébranler la fidélité des Italiens, sujets de LL. MM. CC.; qu'il vaut mieux lui donner le temps de profiter des bons conseils de ses parents, et que, lorsqu'il se repentira véritablement de ses extravagances, et que M. le cardinal de Janson croira pouvoir répondre de lui, je ferai là-dessus tout ce que S. Ém., que j'honore infiniment, pourra souhaiter de moi. Il me semble, madame, que ces précautions sont tout-à-fait nécessaires avec un homme qui débitait encore ses noirceurs avec la même effronterie quelques jours avant de sortir de la Bastille. M. l'archevêque d'Aix

en était si étonné, qu'il m'écrivait, l'ordinaire passé, qu'il y avait de la charité à examiner si cet homme n'était pas plus fou que méchant.

---

## LETTRE LXXI.

A LA MÊME.

Madrid, le 7 mars 1707.

IL y a long-temps que j'ai balancé, madame, si je devais vous communiquer une vue que j'ai, ou si je devais la perdre absolument. Après y avoir bien réfléchi, je me suis déterminée à vous en faire part, et à vous supplier de m'en mander votre sentiment. La reine-douairière demanda au roi d'Espagne un majordome-mayor en la place du sien, qui veut se retirer absolument, à cause de son grand âge et de ses incommodités qui le mettent hors d'état de la servir. L'on a demandé à plusieurs grands, de ceux même qui sont le plus mal dans leurs affaires, s'ils voudraient cet emploi; ils ont refusé tout net, et ont dit qu'à moins d'un commandement, ils ne voulaient point aller auprès de cette princesse. Parmi les autres grands qu'on n'a point sondés, il serait difficile d'en prendre un qui en fût bien aise, et qui pût convenir.

Ceux qui sont du conseil-d'état, et ceux du cabinet, ne les quitteraient pas; les infirmes et les décrépits ne le pourraient; et ceux qui sont ou exilés ou suspects ne conviendraient pas non plus que les jeunes, de sorte qu'il sera difficile de mettre auprès de la reine un homme à peu près comme il le faudrait. Cela, madame, m'a fait penser que S. M., se trouvant en France, et recherchant les moyens d'y plaire, elle recevrait volontiers un Français proposé par le roi et la reine d'Espagne, quand on le ferait grand, et qu'il aurait d'ailleurs toutes les qualités qu'elle pourrait désirer. M. de Chalais, mon beau-frère, les a, et y ajoute encore une vertu et une piété qui le font regarder avec respect de tous ceux qui le connaissent. Ce qu'il m'est serait un endroit pour le faire recevoir plus volontiers de cette princesse, qui me fait l'honneur de me vouloir du bien, et qui pousse même ses expressions de tendresse à mon égard si loin, que j'en suis confuse pour elle et pour moi. Tout ce que j'ai pris la liberté de lui représenter là-dessus ne la corrige point, et elle continue dans les lettres dont elle m'honore, à me traiter toujours comme si nous étions camarades et bons amis; ce qui ne flatte, je vous assure, ma vanité en aucune manière, car je veux que chacun demeure dans sa place. Outre qu'il est honnête à une femme qui a été dans une maison d'y faire du bien quand elle peut, je me trouve encore engagée d'en souhaiter à celle de Chalais, par l'amitié que mon beau-frère et mon



neveu m'ont témoignée en tout temps et en toutes occasions; et le roi et la reine ne pourraient me donner une plus grande marque de leurs bontés, qu'en me faisant la grace d'accorder à mon beau-frère une dignité qui ferait sortir son fils des malheurs qui ont accablé depuis si long-temps ceux de son nom. Il trouverait de bons partis, et j'aurais la satisfaction d'avoir une nièce de naissance et qui me conviendrait, qui pourrait venir faire sa cour à la reine, et lui plaire davantage que la plupart de ses sujettes, qui n'ont ni la complaisance ni les manières qu'il faut sur cela. Cette grace ne produirait aucun mauvais effet en Espagne, étant très-naturel qu'on la fit à une camévera-mayor, espèce de dames qui ont accoutumé d'en obtenir de semblables pour leurs parents et beaucoup d'autre nature. La modestie avec laquelle j'en ai usé, en ne demandant jamais rien pour ma famille à LL. MM., ne m'a certainement fait nul mérite depuis que je suis ici; au contraire, je me serais attaché des sujets considérables, si j'avais établi de mes parents en Espagne, parce qu'ils auraient espéré, par mon entremise, d'obtenir des graces pour eux, et l'on m'aurait plus ménagée qu'on n'a fait, par la crainte de se faire des ennemis de mes créatures; cela eût pu produire d'ailleurs un autre bon effet, qui eût été d'unir peu à peu, par des alliances, les deux nations, et de commencer à déraciner une vieille haine qui continue à faire du mal. Je sais, madame, la répugnance que notre roi a pour consentir que les rangs augmentent

dans sa cour, et qu'il vient tout fraîchement de le refuser pour le duc de Gramont; mais ceci est très-différent, en ce que c'est un cas unique en son espèce. Il me ferait honneur, parce que l'on connaîtrait que LL. MM. continuent d'être contentes de ma conduite, que mes ennemis veulent toujours empoisonner; enfin, madame, ce serait pour moi une chose très-désirable. Je m'en sou mets à tout ce que vous en jugerez, et je vous parle comme à la personne du monde en laquelle j'ai le plus de confiance, et dont je suis plus sûre quant au bon esprit et à la bonté; faites-moi donc l'honneur de m'en donner une nouvelle preuve en cette rencontre, en me protégeant, si vous croyez le pouvoir faire sans déplaire au roi; car je renoncerais plutôt à tout, que de rien faire qui pût diminuer l'estime dont j'ose me flatter qu'il m'honore. Si vous trouvez, madame, que ma prétention soit raisonnable, je vous demanderai une femme pour mon neveu, afin que, venant de votre main, elle me fût encore plus chère; vous avez des personnes qui vous entourent, et il ne tiendra qu'à vous, madame, de choisir. Le cavalier a vingt-huit ans, a de l'esprit, et n'a pas un vice malgré la corruption du temps. Lorsque j'étais à Paris, on m'offrit pour lui une héritière très-jolie, bien élevée, et qui sera fort riche, si je pouvais le faire faire grand: c'est mademoiselle de Pompadour, nièce de madame la duchesse d'Elbœuf. Je répondis que je ne songeais pas à demander des graces pour mes parents à LL. MM. CC.;

et effectivement, je serais encore dans les mêmes sentiments, sans la conjoncture favorable qui s'offre aujourd'hui. J'adresse cette lettre-ci, madame, à M. de Chamillard; donnez-lui-en, je vous supplie, la réponse, et me croyez plus à vous que je ne peux vous le représenter.

---

## LETTRE LXXII.

A LA MÈME.

Madrid, le 14 mars 1707.

LES raisons que j'ai eu l'honneur de vous représenter, madame, pour que le roi d'Espagne ne fit point cette campagne, et que vous me mandez qui ont persuadé, paraissent tous les jours mieux fondées. M. l'ambassadeur le connaît de plus en plus, par la peine qu'il a de mettre en mouvement tout ce qui regarde les finances, sans quoi les armées sont inutiles : il me disait encore hier qu'il s'apercevait à chaque moment que, s'il était sorti de Madrid pour suivre S. M., tout serait demeuré dans l'inaction, et qu'on aurait absolument manqué d'argent. Il ne se trompe pas; car ces gens-ci sont d'une lenteur infinie, et l'on trouve des difficultés jusque dans les moindres



choses; ainsi, madame, l'application et l'autorité de ce ministre sont absolument nécessaires. Je tombe d'accord avec vous qu'il eût été à désirer que le roi, qui a toujours paru par tout pays à la tête de ses troupes, eût pu s'y montrer jusqu'à la fin de cette guerre, et suivre son inclination en cela; mais, madame, comme vous dites très-bien, les rois se trouvent engagés à sacrifier souvent leur penchant naturel pour le bien de leur état, et la vertu d'un particulier est souvent de celle que doit avoir un prince. La véritable gloire du nôtre, après avoir donné tant de preuves de son courage, est de se conserver la couronne sur la tête, et il ne doit rien négliger de tout ce qui peut contribuer à y concourir. Il lui vient incessamment des nouvelles de toutes parts qui demandent de promptes réponses; le retardement pourrait être fort préjudiciable dans des choses qui sont souvent de conséquence, comme par exemple, s'il y avait sur les frontières ou dans les ports de mer des vice-rois ou des gouverneurs soupçonnés d'intelligence avec les ennemis, ou qu'ils ne fissent pas d'ailleurs leur devoir pour tenir les peuples dans l'obéissance, ou bien pour ne pas exécuter les ordres qu'on leur donne, comme nous en avons vu plusieurs exemples; n'est-il pas vrai, madame, que le temps qui se perdrait pour en donner avis au roi, s'il était à quarante ou cinquante lieues de Madrid, pourrait faire beaucoup de mal? Il ne faut pas considérer l'Espagne présentement comme on le pourrait

faire s'il ne s'y rencontrait pas deux rois; on ne saurait être trop alerte sur la conduite de tous les sujets. L'on ferait très-mal de se flatter assez pour croire qu'il n'y en ait pas de malintentionnés. Le roi en a exilé une assez grande quantité; il leur a ôté des charges, pour les punir d'être entrés dans le conseil de l'archiduc, qu'ils servaient de tout leur mieux. Un nombre de grands sont aussi éloignés de la cour que suspects; et nouvellement le duc de l'Infantado, qu'on croit encore pis que les autres, a été transféré de Grenade, où on l'avait relégué, dans le château de Ségovie où il sera prisonnier. Tous ces gens-là, madame, ne peuvent qu'être ulcérés, et dans de mauvaises intentions; et comme ils se trouvent dans des villes différentes, il est à présumer qu'ils ne laissent pas de semer le plus de venin qu'ils peuvent; ainsi l'on ne saurait trop y avoir d'attention. Je ne sais si on n'eût pas mieux fait de les mettre tous dans un même endroit, que de les éparpiller comme ils le sont, puisqu'ils n'auraient pu essayer de corrompre les cœurs que dans un seul lieu. Je ne suis point du tout entrée dans ces résolutions; cela se fit quand nous étions à Burgos, et ce fut le président de Castille qui y eut la meilleure part; peut-être a-t-il eu de bonnes raisons pour prendre les mesures que l'on a prises.

Quant à la reine d'Espagne, madame, je ne saurais lui passer pour un défaut la crainte qu'elle a de voir un mari qu'elle aime tendrement exposé de toutes sortes de manières lorsqu'il est à l'armée:

il n'y a point de roi qui ait couru tant de différens risques, ni guère de princesse qui se soit trouvée dans des situations plus fâcheuses. La seule pensée qu'il pût arriver un malheur à S. M. C. est capable de mettre la reine dans des peines incroyables, et de lui faire concevoir qu'elle se trouverait perdue elle-même en le perdant. En effet, madame, quelles seraient ses ressources? J'ai déjà eu l'honneur de vous mander, madame, que son tempérament est vif, qu'elle aime passionnément le roi, et que la pénétration de son esprit lui fait tout envisager d'un coup d'œil: croyez-vous qu'il soit possible avec cela qu'elle ne ressente pas vivement tout ce qui peut arriver de bon ou de mauvais? Elle n'est point maîtresse d'un premier mouvement, quand un courrier vient lui apprendre que le roi veut donner une bataille, ou qu'il a eu quelque avantage sur les ennemis. Elle s'y intéressera moins quand il n'y aura que le général qui se trouvera dans ces conjonctures, et nous serons plus sûrs qu'il ne lui arrivera point d'accidents quand le roi sera auprès d'elle, que s'il en était éloigné. Permettez-moi de vous supplier, madame, de vous demander si la reine mérite que vous la croyiez moins parfaite qu'elle n'est, parce qu'elle sent tout ce qu'elle doit sentir.

M. le maréchal de Berwick a donné avis que les ennemis ont abandonné plusieurs endroits dans le royaume de Valence; qu'ils ont embarqué de leur artillerie, et que plusieurs de leurs vaisseaux de charge s'en retournent dans l'Océan. On ne



sait pas quels sont leurs desseins ; on croit que l'archiduc va du côté de la Catalogne : chacun raisonne sur tout cela à sa fantaisie, et peut-être fort incertainement. Ce que j'y trouve de meilleur, c'est le temps que cela donne pour avoir des secours. Autant qu'on en peut juger par l'apparence, l'archiduc sera plus faible que nous, et se pourra trouver fort embarrassé : M. le duc de Noailles sera un mauvais voisin pour lui. La place de Jaca a été secourue très à propos, étant sur les frontières d'Aragon. M. le duc de Gramont s'est donné un grand mouvement, connaissant la conséquence dont elle était, afin que le prince de Sterclaes, qui est vice-roi de Navarre, y envoyât des troupes et des vivres. Ce duc m'a mandé, madame, que sa mauvaise santé l'obligeait d'aller à Paris ; j'en suis fâchée, ce sera une perte pour le roi d'Espagne, parce qu'on ne peut prendre plus de soin qu'il fait de tout ce qui regarde les frontières de ce pays-là, et qu'il est bon que quelqu'un d'autorité soit en Béarn pour le passage des troupes qui viennent de France. La reine douairière le verra sans doute s'éloigner d'elle avec regret ; car on ne peut pas en être plus contente qu'elle me fait l'honneur de me marquer qu'elle l'est ; pour lui, il en est enchanté ; mais il me le paraît encore davantage de madame sa femme : il n'y a pas de louanges qu'il ne lui donne, et qu'il ne m'assure qu'elle mérite. Il m'a déjà mandé deux ou trois fois, avec des termes fort polis, qu'elle voulait m'écrire pour me demander un peu de part dans

mon amitié, mais qu'elle n'osait le faire de peur de m'importuner, à moins que je ne lui en donnasse la permission. J'ai répondu au duc avec le plus d'honnêteté qu'il m'a été possible, que je ne pouvais me résoudre à accepter ce commerce, n'ayant pas même le temps d'entretenir les plus pressés. Je crains qu'il ne se veuille pas tenir pour dit, et qu'il ne m'envoie quelques lettres de madame sa femme, ce qui m'embarrasserait. Je ne suis pas friande d'une telle correspondance; mais ce qui est certain, c'est que, s'il s'opiniâtre, malgré ce que je lui maude, à vouloir que madame la duchesse de Gramont m'écrive, et que je n'y réponde point, il m'en haïra à la mort. Aidez-moi donc, madame, à éviter cet écueil, en me conseillant comment je dois me gouverner : il est plus affolé que jamais de cette femme, et il croit qu'il n'y en a point de plus estimable ni de plus charmante.

Vous avez déjà vu, madame, que, de peur de faire trop de dépense, la reine a changé d'opinion sur les meubles que j'avais prié M. Langlée de lui faire faire. Elle ne mettra point de tapisserie dans sa chambre quand elle accouchera, sous prétexte que la saison sera fort chaude; les murailles seront toutes couvertes de tableaux.

Ne diroit-on pas, à vous entendre parler, madame, que les personnes qui ont l'honneur de vous appartenir vous en doivent de reste, et que vous faites des merveilles pour elles? Vous seriez bien embarrassée si je vous pressais de me dire ce

que vous avez fait en leur faveur, et dans quelle occasion vous êtes sortie de cette belle règle que vous vous êtes faite de ne leur être presque bonne à rien. Je souhaite, pour vous en corriger, madame, que le roi soit le premier à vous blâmer, en vous forçant à recevoir pour vos proches des graces que vous ne voulez pas lui demander. Quelque penchant que j'aie naturellement à approuver vos sentiments, je vous avoue que je ne vous passerai point ceux de dureté qui vous rendent presque inutile pour votre famille; et le mot d'injuste que vous m'attribuez, pour avoir pris le parti de mesdames vos nièces contre vous, vous serait mieux dû qu'à moi : j'espère que le roi m'en vengera en déclarant mon amie madame de Caylus dame du palais.

Je sais bon gré à madame la duchesse de Bourgogne d'aimer l'esprit et les humeurs divertissantes : il n'est pas ordinaire aux personnes de son âge de se soucier qu'on en ait; il suffit que l'on parle à tort et à travers, pourvu que l'on fasse rire, et les mauvaises railleries piquantes tiennent souvent lieu de mérite auprès des jeunes princesses. Encore une fois, madame, je suis ravie que la nôtre ait un meilleur discernement; cela n'empêche pas que la bonté et la douceur de madame de La Vieuville, jointes à la sagesse, au moins à ce que je crois, ne doive la faire estimer. Madame la duchesse de Bourgogne fait parfaitement bien de profiter des divertissements du carnaval, et d'entasser plaisirs sur plaisirs, pourvu qu'ils



ne fassent point de mal à sa santé : elle en a été privée pendant tout le temps de sa grossesse, où elle s'est conduite à merveille; elle voit aussi tout ce qui lui en est arrivé de bien. Si j'en étais crue, M. le duc de Bourgogne lui laisserait passer encore un autre carnaval comme celui-ci, c'est-à-dire qu'elle se délasserait un an. Gardez-vous bien, s'il vous plaît, madame, de faire cette confidence à M. le duc de Bourgogne; je crois qu'il ne la recevrait pas mieux que le roi son frère : si j'étais capable de lui dire pareilles choses à l'égard de la reine, il n'y entendrait, je vous assure, aucune raillerie; ce sont d'étranges princes quand il s'agit de leurs femmes. Je n'ai guère vu de teint, madame, qui m'ait paru si beau que celui de madame la duchesse de Bourgogne, ayant tout l'éclat que donne la fleur de la jeunesse; ses yeux sont admirables; ses regards vont jusqu'au fond du cœur, surtout quand elle est un peu animée : si elle est encore mieux qu'elle n'était quand j'ai eu l'honneur de la voir, je plains bien M. son mari.

M. le cardinal de la Trémoille est bien heureux, madame, que vous vouliez lui faire l'honneur de le distinguer en lui répondant. Quelque amitié que j'aie pour lui, je ne veux point laisser entièrement sur son compte vos bontés, et vous me permettez d'en prendre la plus grande partie sur le mien. Je ne saurais trop à mon gré me charger de telles obligations, voulant de plus en plus vous être redevable, parce que je vous suis entièrement dévouée.

## LETTRE LXXIII.

A LA MÊME.

Madrid, le 15 mars 1707.

JE me donnai l'honneur de vous écrire, madame, une si longue lettre par l'ordinaire, que celle-ci sera beaucoup plus courte; je l'envoie par le retour d'un courrier de M. de Pontchartrain, qui était venu ici pour donner avis que l'argent venu des Indes pour le roi d'Espagne était arrivé à Brest. Ce que S. M. a ordonné touchant cet argent a été fait avec tant de prudence, que le même conseil des Indes l'en a remercié, et ses ministres du cabinet l'ont aussi fort approuvé. Ce n'est pas peu, madame, d'avoir pu persuader à cette nation qu'elle pouvait se fier à la nôtre dans l'occasion présente, où il s'agit du commerce, puisque jusqu'à cette heure, les Espagnols ont été dans une extrême défiance, sur ce qu'ils ont prétendu qu'ils ont été souvent trompés par les Français, et qu'ils trouvaient plus de bonne foi avec les Anglais et les Hollandais. Il est donc d'une conséquence incroyable, madame, de leur faire voir, en cette rencontre, que nous n'en manquons pas, et qu'ils s'accoutument peu à peu à mettre

leur confiance en nous, en les guérissant de toute sorte de soupçons, afin qu'on puisse établir à l'avenir et pour toujours un commerce solide entre les deux royaumes, qui leur sera d'une utilité infinie, et par conséquent très-nuisible aux ennemis communs. M. l'ambassadeur en écrit fortement à MM. de Pontchartrain et Chamillard. Il est heureux qu'outre les bonnes qualités qu'à M. Amelot, il ait encore celle d'entendre bien les affaires du commerce, étant un des points principaux pour le bien de cette monarchie. J'admire tous les jours sa sagesse et sa douceur; mais je ne vous dirai point, s'il vous plaît, madame, ce qui m'en fait apercevoir. Nous avons appris hier que l'archiduc est parti de Valence pour aller en Catalogne, accompagné de son premier ministre, de ses gardes, de toute la famille du comte d'Aropésa, et quelques autres misérables infidèles à leur maître légitime. Cette nouvelle, madame, est très-bonne: elle doit mettre M. le maréchal de Berwick dans un repos d'esprit auquel il ne s'attendait pas quand il est sorti de Madrid; car il croyait que les ennemis ne lui laisseraient pas le temps de mettre son armée en ordre. Il y a apparence que celle des ennemis n'est ni forte ni en bon état, puisqu'elle n'a pas fait de pas pour attaquer la nôtre. Les Portugais étaient fort affaiblis la dernière campagne, et ils n'ont point eu de recrues: l'on prétend qu'ils ont très-peu de vivres à Valence, qu'ils craignent du côté du Roussillon et de celui d'Aragon, et que tout cela les embar-



rasse fort. S'il nous appréhendent déjà, que feront-ils si vous voulez bien nous envoyer un secours considérable, et que ne pourra point faire le duc de Berwick? Enfin, madame, de si belles apparences de ce côté-ci, donnent lieu d'espérer que le roi chassera absolument ses ennemis de ces pays-ci. Plût à Dieu que nous n'eussions pas plus à appréhender de celui d'Italie! Je ne saurais penser à ce côté-là sans douleur; je ne suis pas la seule, je connais des gens qui y sont sensibles au dernier point: je ne les en puis blâmer.

J'attends M. le marquis de Brancas avec impatience, madame, afin de m'informer particulièrement à lui de l'état de votre santé, et des dispositions dans lesquelles il aura laissé toutes choses. Voilà, madame, tout ce que je puis avoir l'honneur de vous dire aujourd'hui; il me semble que c'est le jour de ma vie où je vous ai le plus aimée et respectée.

*P. S.* Je prends la liberté de vous adresser une lettre pour notre ami M. le maréchal de Villeroi; j'apprends qu'avec tous ses malheurs il a encore celui d'être tourmenté cruellement de la goutte: ce sont trop de maux à la fois; vous ne pouvez le guérir de ce dernier; mais personne dans le monde n'est plus propre que vous, madame, à soulager les autres qu'il souffre; car je sais, par tout ce qu'il me mande sur la confiance qu'il a en vos bontés, l'attachement sincère qu'il a pour vous, et combien il vous met au-dessus de tout ce qu'il connaît et estime davantage.

## LETTRE LXXIV.

A LA MÈME.

Madrid, le 21 mars 1707.

IL y a déjà quelques jours, madame, qu'un courrier de M. de Pontchartrain a une de mes lettres pour vous, qui va dans le paquet de la reine à madame la duchesse de Bourgogne; ainsi elle sera à peu près de même date que celle-ci, que portera l'ordinaire d'aujourd'hui. M. l'ambassadeur a retenu ce courrier, espérant que M. le marquis de Brancas arriverait à tout moment, et qu'il pourrait répondre à certaines choses, dont vous savez, madame, qu'il est chargé, et dont je ne vous dirai mot, s'il vous plaît, parce qu'elles sont trop douloureuses. J'aurai l'honneur de vous entretenir seulement de l'état de la reine. Sa santé continue à être bonne, et sa taille à se gâter : la finesse en est perdue absolument, mais il n'importe guère; pour son visage, il n'est point du tout maigri, et les glandes qu'elle a sont plutôt diminuées qu'augmentées, quoiqu'elle n'y fasse aucun remède. Elle s'occupe présentement du plaisir qu'elle aura de se voir mère, et elle m'a fait l'honneur de me confesser de très-bonne foi qu'elle

ne serait pas fâchée d'accommoder à l'enfant qu'elle aura des poupées, ni de jouer à la Madame avec lui : je ne puis trouver à redire à cette idée flatteuse, puisque S. M. n'a aucun amusement. Vous me demanderez, madame, comment cela peut être possible, et j'ai ma réponse toute prête. A la lecture près qu'elle aime, il est certain qu'elle n'a point d'occupations qui la puissent divertir : les dames qui pourraient avoir l'honneur de lui tenir compagnie ne pourraient pas venir au palais avant les cinq heures ; et quand il fait chaud, il serait encore plus tard quand elles sortiraient de chez elles, parce qu'elles se lèvent la plupart à onze heures, midi, dînent à deux ou trois heures, et puis font la sieste ; quand elles sont dans la chambre de la reine, après s'être mises à genoux pour lui baiser la main, elles s'asseyent à bas, la plupart sans parler. Si S. M. et moi ne soutenions la conversation le plus qu'il est possible, elle tomberait absolument. On leur demande s'il n'y en a point qui dansent, qui chantent, qui jouent de quelque instrument, qui aiment la promenade à pied ou qui aiment à jouer aux cartes ; elles répondent que non : vous m'avouerez, madame, qu'il est difficile de pouvoir faire usage de telles personnes. Ce qu'elles font à merveille cependant, c'est de demander continuellement des grâces pour elles, pour leurs amis et pour leurs domestiques : lorsqu'on leur en accorde, elles disent que c'est une justice, et qu'on ne pouvait leur refuser. Il arrive souvent qu'en faisant



leurs remerciements elles demandent une autre grâce : quand elles ne l'obtiennent pas, elles s'en plaignent hautement en disant que le refus qu'on leur fait est absolument contre leur *punto*. Elles ont, outre cela, la bonne qualité de ne vouloir point du tout travailler : il y en a qui portent des cha-pelets autour de leur cou, des agnus sur leurs épaules, de petites croix, plusieurs reliques et le rosaire à la main. Toutes ces manières, madame, peuvent avoir leur mérite; mais il faut avouer qu'elles n'ont pas celui d'être réjouissantes. Je crois que madame la duchesse de Bourgogne passerait des jours bien mélancoliques, si elle n'avait pas plus de divertissement dans la cour où elle est, que la reine sa sœur n'en a dans la sienne. J'ai l'honneur, presque tous les jours que le roi va à la chasse, de demeurer auprès de S. M. depuis une heure qu'ils achèvent de dîner jusqu'à cinq que ce prince revient : il va souvent, après avoir fait collation, tenir un second conseil, et je suis de nouveau dans la chambre de la reine. Le comte de Saint-Estevan, grand-maître de sa maison, et le marquis de Castel-Rodrigo, son grand-écuyer, qui ont droit d'y entrer, viennent quelque-fois troubler ce tête-à-tête, et nous entretiennent des misères du temps; ce dernier ne les éprouve que trop par lui-même, ayant perdu plus de cinquante mille écus de rente dans l'état de Milan : lui et beaucoup d'autres sont dignes de compassion; et je vous avoue, madame, que je plains fort les Espagnols dont la fidélité pour leur roi est

cause de leurs malheurs, ayant abandonné tout pour satisfaire à leur devoir. Je n'ai pas moins de compassion des pauvres Italiens; nous en avons plusieurs ici de très-zélés, et, entre autres, le duc et la duchesse de Popoli. Ce duc a l'honneur d'être capitaine des gardes du roi, et d'avoir le cordon bleu : c'est un très-honnête homme, très-soigneux de faire bien sa charge, et fort franc du collier. Madame sa femme est fort bien faite, et témoigne aussi-bien que son mari, n'avoir point d'autres volontés que celles de LL. MM., parlant hautement de l'obéissance que les sujets doivent à leur roi, et de l'obligation que les Espagnols ont à la France. Ces sentiments, qu'il est bien aise qu'on connaisse, ne lui attirent pas l'approbation de tout le monde en ce pays-ci. Mon style d'aujourd'hui, madame, n'est pas trop gai, comme vous le voyez : ne croyez pas cependant que j'aie le courage abattu. Je sens bien qu'il faut savoir prendre son parti, et s'accommoder au temps et aux conjonctures. Je me montre à vous telle que je suis, et je serais bien fâchée d'avoir le moindre déguisement avec une personne que j'ai rendue maîtresse absolue de mon cœur, par la forte impression que son mérite y a faite.

## LETTRE LXXV.

A LA MÈME.

Madrid, le 28 mars 1707.

JE me suis bien doutée, madame, que vous approuveriez que la reine eût changé de résolution sur l'ameublement qu'elle avait souhaité qu'on lui fit en France : elle n'eût jamais eu la pensée d'en avoir un, si elle eût cru qu'il eût pu coûter vingt mille écus, comme vous me faites l'honneur de me mander : elle croyait que, n'étant brodé que de soie avec très-peu d'or et d'argent, cela serait bien loin d'une si grande somme. Je ferai mettre des tableaux dans sa chambre aussi-bien que dans celle du prince, et je les ferai accommoder le mieux que je pourrai ; ce qui ne sera pas facile, parce que, n'étant pas faits pour les chambres où ils seront, il y aura peu de symétrie. Cela est fort contre mon goût ; mais comme il y a beaucoup d'autres choses plus importantes à arranger en ce pays-ci, je ne serai pas autant occupée de cette bagatelle, que si je n'avais qu'à penser à celle-ci. Il serait impossible par la chaleur qu'on ressent à Madrid de mettre des hautes-lices ; et c'est cette raison qui m'avait fait demander du damas. Il ne



faudra donc, madame, que les lits et le reste de l'ameublement de damas, sans la tapisserie pour l'enfant, comme je l'ai écrit à madame la duchesse de Beauvilliers, et auparavant à M. de Langlée. J'ai cru que cela suivait la layette; si j'ai mal fait, madame, raccommodez, s'il vous plaît, mon tort; je serais bien fâchée de me brouiller avec M. de Langlée, quoique je l'honore moins que madame de Beauvilliers : la joie qu'elle m'a témoignée d'être employée pour une commission de la reine d'Espagne, lui est d'un trop grand mérite auprès de moi, pour ne me pas faire désirer toujours la continuation de son amitié; ce qui le doit consoler, c'est qu'il ne sacrifiera point sa réputation en ce pays-ci; car je lui promets que, si nous sommes jamais assez heureux pour y voir renaître l'abondance après une paix, je lui demanderai instamment de s'abandonner à sa magnificence en envoyant pour ce palais ce qu'il trouvera de plus beau à Paris. Vous ferez parfaitement bien, madame, de retenir la main libérale de madame la duchesse de Beauvilliers; car en vérité, nous ne sommes pas dans un temps de rien donner que ce qui est absolument nécessaire. Je vous supplie très-humblement, madame, que ce que l'on fera soit fait avec le plus de diligence qu'il sera possible. La reine est entrée dans son cinquième mois; elle fut avant-hier au couvent de l'Incarnation, dîner suivant la coutume : c'est celui que S. M. aime le mieux. Il serait à souhaiter, madame, que la nouvelle que l'on vous mande du Piémont de

la grande dévotion de M. le duc de Savoie fût bien certaine. Si Dieu touchait son cœur, il en serait plus heureux et les autres aussi : vous savez que je vous mandai la même chose il y a quelques mois ; les suites n'en ont pas été favorables ; je voudrais que ce retour fût plus sincère.

Vous avez trop de bonté, madame, d'être aussi attentive que vous l'êtes sur tout ce qui me regarde, et d'avoir voulu prévenir M. le duc d'Orléans en ma faveur. Ce prince m'a toujours fait l'honneur de me témoigner quelque distinction dans son estime, et S. A. R. m'a souvent dit qu'il avait hérité des sentiments d'amitié dont feu Monsieur m'avait honorée. Outre le respect et la reconnaissance que je lui dois, il suffit que le roi l'envoie servir LL. MM. CC., pour que j'aie une attention infinie sur tout ce que je croirai qui pourra lui plaire, et je me flatte que ce prince voudra bien me parler franchement sur les choses qui pourront avoir rapport au roi et à la reine.

Il est heureux, madame, que les ennemis ne se pressent pas du côté de Flandre, et qu'ils laissent le temps à M. de Vendôme de se divertir à Anet, et d'y recevoir monseigneur et madame la princesse de Conti. L'on prétend que ce général n'a aucune frayeur de Marlborough : il a raison, puisqu'il n'est à craindre qu'autant qu'on veut lui faire l'honneur de croire qu'il en sait plus qu'un autre. Nous avons vu, depuis quelques jours, que l'on bat fort bien les Anglais. Un parti espagnol de quatre-vingts maîtres prit et tua un bataillon

anglais de cinq cents hommes sans qu'aucun en échappât; c'est une action bien glorieuse pour la cavalerie du roi d'Espagne, qui ne saurait trop être estimée. M. le maréchal de Berwick ne voulait point du tout croire que cinq cents hommes de même nation que lui, de troupes réglées et bien armées, eussent pu se laisser battre par quatre-vingts Castillans : ces derniers ont cependant toujours eu l'avantage sur leurs ennemis quand ils les ont attaqués. Je crois, madame, que nous sommes présentement plus forts qu'eux, soit dans la quantité ou dans la qualité. M. le maréchal et M. l'ambassadeur mandent au roi tout ce qui peut être digne de sa connaissance : il serait donc inutile que je répétasse ce qui vient à la mienne; c'est pourquoi, madame, je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est que je suis pénétrée de votre tristesse, que j'en conçois les raisons, quoique vous ne vous expliquiez pas; il faut pourtant nous soumettre de bon cœur à tout ce que Dieu veut donner de bon ou de mal.

*P. S.* J'ai été très-surprise d'apprendre par une lettre que j'ai reçue, la semaine passée, de M. le cardinal de la Trémoille, qu'il n'avait nullement demandé qu'on envoyât un ambassadeur à Rome, et qu'il ne sait pas par quel motif on a fait courir ce bruit-là; j'en suis aussi surprise que lui. Il vit dans une parfaite union avec l'ambassadeur d'Espagne et les cardinaux bien intentionnés pour les deux couronnes : je l'ai toujours souhaité, con-



naissant que c'est le bien du service. Le pape a accordé à S. M. C. deux graces considérables; ce n'est pas peu dans les conjonctures présentes. J'ai reçu, madame, la réponse de madame Dangeau; mais je n'en ai point eu de madame d'Heudicourt, mon ancienne amie, à une lettre que j'ai pris la liberté de vous envoyer pour elle. Ne prenez pas ceci, s'il vous plaît, pour plainte; je suis bien éloignée de prétendre de la ponctualité, et je suis trop heureuse pourvu qu'on me pardonne toutes les fautes que je fais de semblable espèce.

Je ne suis pas étonnée que madame la duchesse de Bourgogne ne se pique pas d'exactitude; elle a assez d'autres bonnes qualités qui la rendent aimable, sans avoir encore celle-là.

---

## LETTRE LXXVI.

A LA MÊME.

Madrid, le 10 avril 1707.

J'AI encore été privée, madame, de vos lettres le dernier ordinaire; je ne prétends pas m'en plaindre, mais en témoigner ma peine. Outre le plaisir et la consolation que m'apportent toujours les marques de l'honneur de votre souvenir, je les dé-

sire encore, parce que cela m'ôte de l'inquiétude où je suis pour votre santé, et que j'attribue quelquefois votre silence à de nouveaux sujets de chagrin que vous pouvez avoir. Je ne me donnerai point l'honneur de vous entretenir, madame, de la témérité de nos ennemis, qui leur a fait entreprendre une action dont Dieu a permis qu'ils fussent punis; je vous dirai seulement, madame, que c'est un coup de sa main, qui fait voir qu'il conserve nos princes, mais qui doit leur apprendre en même temps à mieux conserver leurs royales personnes, et à ne pas juger du cœur des gens à qui on a affaire, par les sentiments d'honneur et de grandeur qui se trouvent dans le sang de France. Effectivement nos ennemis ne font point la guerre comme on la doit faire, puisqu'ils manquent de bonne foi, et qu'ils se servent de toutes sortes de supercheries. Il nous revient de toutes parts, madame, que l'archiduc est fort faible, et que son armée manque de vivres. M. le maréchal de Berwick a de l'avantage sur elle, la sienne étant supérieure en nombre et en qualité; on attend de son zèle et de sa capacité qu'il saura profiter d'une conjoncture si favorable, et qu'il n'attendra pas, pour commencer à agir, que les secours d'Angleterre et de Hollande arrivent contre nous, les moments étant précieux dans la situation où la France et l'Espagne se trouvent. Nous ne savons point encore précisément quand M. le duc d'Orléans arrivera à Madrid. Si S. A. R. est partie de Paris le 4 du mois, comme les avis le portaient,

nous devons l'attendre naturellement dans huit jours. Le roi et la reine croyaient recevoir ce prince au Retiro; mais le temps étant encore froid, et cette maison étant exposée aux vents qui sont violents, on ne juge pas à propos, pour la santé de la reine, d'y aller, jusqu'à ce qu'il fasse plus chaud. Ainsi, madame, se sera dans ce palais que viendra loger S. A. R.; elle y sera traitée comme le sont les infants, c'est-à-dire un peu différemment que les princes d'Asturie qui sont les aînés. S. M. C. a cru ne pouvoir faire trop d'honneur à la famille royale. J'aurai la satisfaction et l'honneur de la voir dans mon appartement, que je n'ai point encore habité : je le fais accommoder le mieux que je puis, afin qu'elle y trouve au moins de la propreté et de la commodité; ce prince aura celle d'être tout près de celui du roi et de la reine; et de pouvoir monter par un degré dans mon cabinet, tout seul, s'il le veut, pour voir LL. MM.

La reine continue à se très-bien porter de sa saignée. Comme les nourrices sont très-difficiles à se trouver bonnes en Espagne, on ne saurait faire trop de diligence pour les chercher; j'ai eu l'honneur de vous mander, madame, que j'avais écrit à cet effet à des personnes d'autorité dans la vieille Castille, sur les frontières de Navarre et dans les provinces de Biscaye, Alava et Guipuscoa; nous ne trouvons pas jusqu'à cette heure ce que nous voudrions, c'est pourquoi l'on fait partir demain un conseiller, choisi par le président de Castille, qui connaît fort tous ces pays-là, et l'on envoie



le chirurgien de la reine avec lui, afin qu'ils puissent voir ensemble, dans tous les petits lieux écartés et les plus sains, les femmes grosses ou accouchées nouvellement, afin qu'ils nous en amènent à Madrid de deux manières, ne sachant pas précisément de combien la reine est grosse, ni si elle n'accouchera point dans son septième. Il sera difficile que le changement de climat que trouveront ces nourrices n'en apporte point dans leur tempérament, et qu'elles ne se sentent point incommodées par la longueur du voyage, outre le chagrin de quitter leurs maris et leurs familles pour se trouver dans une cour qui d'abord ne peut pas manquer de les effaroucher pour la différence qu'il y a de la liberté qu'ont d'ordinaire ces sortes de créatures-là dans leurs petites maisons, ou d'être avec des visages nouveaux et des manières moins aisées: c'est ce qui oblige d'en prendre au moins une douzaine. Je vous avoue, madame, que je ne plains point la dépense qui se fera pour ces créatures, étant trop important qu'un si précieux enfant que Dieu nous donne prenne un bon lait. Je n'eusse jamais cru me devoir tant tourmenter pour de semblables choses, dans le temps que je jouissais de ma vie tranquille à Rome; je me serais fort bien passée de cette nouvelle occupation, en ayant déjà tant d'autres; mais si je ne me donnais du mouvement en cette occasion, je ne sais, à vous dire le vrai, comment tout cela ira; car les Espagnols n'aiment pas naturellement à se donner de la peine, et sont très-négligents sur les choses

mêmes qui les regardent de plus près. Nous avons deux grandes d'Espagne, qui présentement sont dans leur neuvième mois : l'une n'a pas encore sa nourrice, et dit que, pourvu qu'elle soit noble, cela lui suffit; l'autre en a une à la vérité; mais elle a nourri sa sœur, qui a présentement dix-neuf ans : vous pouvez juger par là, madame, de la jeunesse de la nourrice, et de la bonne nourriture qu'elle pourra faire; cependant l'on croit faire des merveilles. Nous voyons des choses si extraordinaires dans la manière de penser de la plupart de ces gens-ci, que vous en seriez étonnée si vous le pouviez savoir.

J'attends, madame, avec une extrême impatience, le premier courrier, dans l'espérance d'avoir de vos nouvelles; je ne saurais plus vivre sans apprendre que vous vous portez bien, et que vous me conservez l'honneur de votre amitié, dans laquelle je fais consister un des plus grands bonheurs de ma vie.

*P. S.* J'ai reçu une lettre de madame la duchesse de Beauvilliers, qui me fait espérer qu'elle épargnera tout ce qu'elle pourra sur la layette dont elle s'est chargée. Dieu soit béni, madame! car je ne sais comment nous pourrions faire s'il nous fallait beaucoup dépenser. Je suis très-aise que vous ayez donné à M. de Langlée la commission de faire les lits du prince, puisque cela lui fera plaisir, et qu'il s'en acquittera fort bien.

---

## LETTRE LXXVII.

A LA MÊME.

Madrid, le 17 avril 1707.

Je ne souhaite, madame, de recevoir des lettres écrites de votre main, que parce qu'elles m'assurent davantage de votre bonne santé; car, sans cela, je vous assure que j'aime tout autant voir de l'écriture de mademoiselle d'Aumale que la vôtre, et je ne vous en crois pas moins polie. S'il était possible que vous fussiez cent fois plus triste que vous n'êtes, je ne laisserais pas de désirer passionnément la continuation du commerce dont vous voulez bien m'honorer, car les marques de votre amitié sont seules capables de me faire supporter bien des peines.

J'ai lu à M. l'ambassadeur, madame, ce que vous me faites l'honneur de me mander sur son sujet; il en a ressenti une grande consolation: c'est un homme de bien et d'honneur, très-zélé pour le service, et bon ministre; je le connais ainsi.

Il est vrai, madame, que nos affaires se soutiennent mieux en Espagne que nous ne pouvons raisonnablement nous en flatter. Nous nous voyons



aujourd'hui à la veille d'une action décisive, et qui paraît, autant qu'on le peut juger par de fortes apparences, devoir être en notre faveur. Les ennemis, que la voix publique assure être fort inférieurs en quantité à l'armée que commande M. le maréchal de Berwick, s'approchent de lui à dessein, dit-on, malgré leur faiblesse, de le combattre, pressés de le faire par le manque de vivres, et parce qu'ils savent qu'il vient un secours considérable de France qui les accablerait sans ressource. Ils ne sont qu'à quatre lieues les uns des autres; tous les officiers de notre armée, grands et petits, Espagnols et Français, disent et écrivent à tout le monde ici que, si notre général ne veut pas en venir aux mains, ils en seront au désespoir, ne doutant pas de la victoire. Il faut croire que M. le maréchal de Berwick fera ce qu'il devra faire, et, en attendant, faire des vœux et des prières pour que Dieu lui inspire de prendre une résolution sage. Quel bonheur serait-ce pour la France et pour l'Espagne de commencer la campagne par une telle action, qui nous mettrait en état de secourir après les pays qui en ont le plus besoin! Je craindrais de vous trop flatter par des espérances qui paraissent si bien fondées, et qui ne laissent pas cependant d'être incertaines, les armes étant journalières; mais je n'ai point à appréhender que ce que j'ai l'honneur de vous dire vous fasse trop d'impression, par la connaissance que j'ai que votre penchant vous porte plus à craindre les mauvais succès qu'à attendre les

bons. Je ne saurais m'empêcher de vous dire que je suis surprise de savoir que M. le maréchal de Tessé craint M. le duc de Savoie avec les troupes qu'il a : je n'aime point cette crainte dans un général ; vous n'en avez pas beaucoup malheureusement à choisir. Il m'est venu une idée à ce propos que je ne puis m'empêcher de vous communiquer, quand vous devriez la trouver ridicule : pourquoi ne mettriez vous pas en sa place le prince de Vaudemont, s'il est vrai, comme on le prétend, qu'il retourne en France ? sa santé, quoique délicate, ne l'empêcherait pas d'agir, puisque sa tête est saine et bonne, et qu'on a plus besoin de prudence et de fermeté que de toute autre chose de ce côté-là. Il connaît parfaitement le pays et le prince à qui il aurait affaire, et serait à portée de conserver ses intrigues dans le Milanais et dans le reste de l'Italie. Il lui faudrait sous lui quelque bon lieutenant-général pour exécuter ses ordres, s'il n'avait pas assez de force pour faire lui-même ce qu'il lui ordonnerait ; ce n'est pas la première fois qu'on a vu de grands hommes commander des armées de cette manière. S. A. R. le redouterait, je crois, davantage, que celui qui y est présentement. Le prince de Vaudemont ne désirerait pas sans doute un pareil emploi ; mais, madame, je crois que son affection pour les deux rois lui ferait volontiers sacrifier la répugnance qu'il y pourrait avoir. Mandez-moi, je vous en conjure, si ma vue est une sottise ; je ne m'en offenserai point du tout.

J'écris à madame de Beauvilliers et à M. de Langlée, pour les exhorter encore davantage à réduire la dépense le plus qu'ils pourront pour ce qu'il nous font faire ; mon avarice va si loin pour ménager l'argent du roi d'Espagne, que, si je n'avais point peur d'offenser les personnes qui se mêlent de ces emplettes, je les prierais de ne mettre à tout le meuble de l'enfant qu'un bordé de soie couleur d'or, et de nous envoyer des dentelles fort basses pour le linge. Que diraient-elles d'une pareille lézine, et ne serais-je point déshonorée auprès d'elles ? Ne laissez pas, madame, de les sonder un peu sur cela.

Je suis inquiète de la santé de madame la duchesse de Bourgogne : cette petite fièvre qui ne la quitte point ne me plaît pas ; si elle dégénérât en grossesse, il faudrait bien s'en consoler, quoique, à dire le vrai, je ne souhaiterais pas, pour notre princesse, qu'elle se reposât si peu de temps. La reine et moi attendrons, avec une grande impatience, le premier ordinaire pour en apprendre des nouvelles ; je n'en aurai pas moins, madame, de savoir que vous vous portiez mieux : ce n'est que le chagrin qui vous tue ; cela me fait encore désirer davantage que la fortune nous devienne plus favorable, puisque la conservation de votre vie me devient tous les jours plus précieuse. Nous attendons enfin demain M. le duc d'Orléans, qui vient sur une mule à très-longues oreilles, à ce qu'on m'a assuré. S. A. R. a mieux aimé cette monture que de hasarder de verser une seconde



fois dans sa chaise roulante, et de faire trois ou quatre tours, comme il lui est arrivé. Les chemins sont fort mauvais; et les princes, comme vous savez, madame, ne craignent jamais de se rompre le cou, allant toujours à toute bride; cependant ils ne feraient pas mal de se désabuser, et de croire qu'il leur peut arriver des accidents comme aux autres hommes; notre jeune roi est insupportable sur cela.

---

## LETTRE LXXVIII.

A LA MÊME.

Madrid, le 20 avril 1707.

JE ne me donnerai l'honneur de vous écrire qu'un mot, madame, par le courrier que M. le duc d'Orléans dépêche à la cour ce soir, parce que je n'en ai pas le temps. Ce matin s'est passé à l'église, et à avoir eu l'honneur d'entretenir S. A. R., où était présent M. l'ambassadeur, et nous allons dans un moment à *ténèbres*, qui dureront jusqu'au souper. LL. MM. ne peuvent être plus contentes qu'elles le sont du prince; je crois qu'il ne l'est pas moins d'elles: tout le monde s'est parlé avec beaucoup de franchise, et comme on le doit quand on n'a

pour but que le bien du service. M. le duc d'Orléans me témoigne, en mon particulier, une extrême bonté, et n'a pas manqué de me dire celles dont le roi veut bien m'honorer, auxquelles, je vous assure, madame, je me trouve tous les jours plus sensible; et comme les termes me manquent pour lui en marquer ma très-respectueuse reconnaissance, trouvez bon que j'aie recours à vous, qui ne me manquez jamais au besoin. J'ai reçu une de vos lettres par M. de Rupelmonde, et une autre sous l'enveloppe de M. de Chamillard; je remets à y répondre dans une autre occasion où je pourrai vous écrire moins en l'air. Je veux pourtant vous assurer en attendant, madame, que vous ne serez point mal contente de ce que je me donnerai l'honneur de vous mander; je veux mériter de plus en plus votre estime et votre amitié, dont je fais plus de cas, je vous assure, que de choses du monde.

M. le duc d'Orléans prend le chemin de se faire fort aimer en ce pays-ci pour son honnêteté et sa politesse; pour l'estime, on ne saurait la lui refuser. Il part demain pour aller joindre le maréchal de Berwick. L'on mande que toutes les troupes françaises et espagnoles l'attendent avec beaucoup d'impatience. Il me semble que l'on doute présentement qu'il y ait sitôt une bataille; les troupes la désirent passionnément. Je voudrais bien savoir que notre grande princesse se trouvât en parfaite santé, et que la vôtre ne fût pas si languissante.

---

## LETTRE LXIX.

A LA MÊME.

Madrid, le 25 avril 1707.

JE vais répondre, madame, aujourd'hui, un peu plus au long que je ne le fis par le dernier courrier qui partit, à vos deux lettres du 27 mars et 10 avril. M. le maréchal de Noailles a fort bien fait de ne point mourir : il eût trop affligé toute sa famille et ses amis ; j'eusse été une de celles qui l'eût certainement le plus regretté ; car je l'honore, et prends une sensible part à ce qui touche madame sa femme, à qui vous savez que j'ai mille obligations ; je ne m'intéresse pas moins à ce qui regarde M. son fils. L'on ne peut, madame, avoir meilleure opinion de lui que je l'ai : je suis persuadée de son courage, de son esprit, de sa droiture et de la noblesse de ses sentiments ; mais je crois encore qu'il y a de quoi faire en lui un grand homme, qui sera capable de servir le roi en toutes sortes d'emplois où un sujet comme lui peut-être destiné ; ainsi, madame, j'espère que sa vertu et son mérite le porteront à être général, sans que vous ni lui vous en mêliez. Il est certain que je répondrais hardiment que vous aimeriez mieux qu'il



servît utilement le roi d'Espagne, comme capitaine d'infanterie, que s'il devait se trouver à la tête d'une armée sans y faire son devoir. J'ai eu l'honneur de lire à LL. MM. CC. le portrait que vous me faites de M. le duc de Noailles, et elles m'ont dit qu'il leur paraissait naturel; vous y avez pourtant oublié un trait de pinceau, que je ne puis m'empêcher de vous reprocher; c'est, madame, l'agrément de sa conversation, qui ne permet pas qu'on puisse s'ennuyer un moment avec lui : il a l'art de communiquer sa vivacité sans perdre rien de la sienne, et l'on croit avoir de l'esprit quand on a remarqué le sien, de sorte qu'on ne cesse jamais de l'entretenir sans avoir envie de recommencer. Il m'a fait l'honneur de m'écrire depuis qu'il est arrivé à Perpignan, et de vouloir bien me rendre compte de la situation où se trouvent les Catalans; il ne tiendra pas à lui qu'il n'en profite, madame, et il serait à désirer qu'il fût un peu plus fort en Roussillon qu'il ne l'est, pour y faire une diversion qui pût embarrasser l'archiduc. Le partisan qui avait entrepris de prendre monseigneur, ou quelqu'un de nos princes, est bien téméraire : c'est lui rendre service que de le mettre dans un lieu de sûreté; car, peut-être, s'il se fût mis quelque autre projet dans la tête, il n'en eût pas été quitte à si bon marché. Je me représente, en cette rencontre, les Français, même ceux qui crient le plus contre tout ce que l'on fait, ou ce que l'on ne fait pas, souvent sans raison, et quelquefois aussi en ayant, car leur bon

sens ne saurait se démentir. Je ne suis point surprise, madame, que la fièvre vous ait prise en apprenant pareille aventure : votre sensibilité pour tout ce qui regarde la famille royale ne vous permet pas de n'être point saisie par l'idée de ce qui serait arrivé si ce coup de main audacieux avait réussi. Pour madame la duchesse de Bourgogne, je ne puis me résoudre à lui passer d'avoir eu un frisson de vingt-quatre heures, causé par la peur, elle, qui prodigue sa vie très-souvent pour des plaisirs, que vous m'assurez, madame, qu'elle ne goûte pas, et qui ne font que l'étourdir. Je ne crains point que vous lui disiez de ma part ; je ne puis souffrir sans impatience qu'elle gâte sa santé en veillant et en courant les nuits, quand elle pourrait prendre ces mêmes divertissemens tout le jour, et jusqu'à une heure raisonnable ; mais je serais charmée qu'elle aimât à être prise pour savoir ensuite tout ce qu'on aurait fait et dit. Voilà de ces choses qui sont dans leur place ; car il est certain que cela serait fort curieux à savoir, et fort difficile à imaginer. Cette princesse serait d'une bonne prise ; cependant elle pourrait être la pomme de discorde entre tous les princes alliés, qui prétendraient tous sans doute à l'honneur d'en faire leur prisonnière ; et par cette raison, je ne sais s'il eût été trop mauvais pour nous qu'elle tombât entre leurs mains, puisqu'elle eût pu faciliter la paix, en divisant cette cruelle ligue.

Comme je ne douté pas, madame, que madame

la duchesse de Beauvilliers ne vous fasse part de tout ce que je lui écris, je ne vous le répéterai point : je ne prêche dans mes lettres que la simplicité qui va quasi jusqu'à la lésine. Quelqu' ménagement qu'elle ait fait sur toutes les choses dont elle a bien voulu se charger, je vois avec beaucoup de regret qu'il ne laissera pas d'en coûter beaucoup au roi d'Espagne. Cette duchesse entre avec bonté dans mon avarice ; je crains que M. de Langlée ne soit pas si indulgent, et qu'il ne vienne enfin à mépriser une *camérera mayor* qui ne prêche que misère. J'espère, madame, que vous vous servirez de tout votre savoir-faire pour empêcher que je ne perde son estime. M. l'ambassadeur est toujours ravi quand je lui montre tout ce que vous me faites l'honneur de dire d'obligeant pour lui ; il faut bien, madame, que lui et moi redoublions, s'il se peut, de zèle et d'application pour le service dans des conjonctures qui deviennent tous les jours plus importantes et plus difficiles : notre union, graces à Dieu, devient toujours plus parfaite. Je ne sais pourquoi la dernière de mes lettres vous a paru parfumée, à moins que le courrier qui s'en était chargé n'eût quelque vieille poche de peau d'Espagne, dont il eût hérité de ses pères ; car j'ai oui dire qu'autrefois, *despues el rey hasta los rapateros*, il n'y avait point d'Espagnol qui ne voulût porter des senteurs, pour ne pas être incommodé de celles des rues de Madrid. Depuis un certain temps, le tabac a succédé, et cette dernière puanteur a chassé absolument les



moindres senteurs qui sont bonnes. Je serais bien fâchée qu'on eût perdu la pauvre duchesse de Lude; je crois aussi, du bon cœur de madame la duchesse de Bourgogne, qu'elle l'aurait regrettée; je veux espérer que la goutte qui tourmente cette dame d'honneur dissipera au moins les mauvaises humeurs qui l'ont mise dans le danger dont elle est sortie.

Pour ce qui regarde madame la comtesse de Gramont, son mal me paraît plus dangereux par la manière dont vous me le représentez; son courage et son esprit ayant dégénéré en faiblesse et en larmes, il me paraît qu'on n'en doit plus rien espérer. On n'aurait pas cru autrefois que M. son mari eût pu si fort contribuer à sa consolation, ni qu'elle dût se pouvoir croire abandonnée un jour, quand elle avait tant d'amis qui semblaient lui être attachés: c'est une belle matière de faire des réflexions, madame, et je la trouve bien à plaindre.

Pour peu que le roi d'Espagne pût envoyer de ses troupes à Naples, l'on croit qu'elles suffiraient pour maintenir ce royaume et celui de Sicile sous son obéissance, dans les bonnes dispositions où les peuples de ce pays-là sont pour leur légitime souverain, et la crainte qu'ils ont d'être soumis à un usurpateur. Les vice-rois nous mandent continuellement ces bonnes dispositions, et ajoutent qu'ils ont été ravis d'apprendre la grossesse de la reine.

M. le duc d'Orléans a dit à LL. MM. qu'on met-

trait M. de Medavid en la place du maréchal de Tessé; il a si bien fait en Italie, qu'on doit supposer qu'il fera de même dans ce nouvel emploi. Pour M. de Tessé, il suffit, ce me semble, qu'il ne s'y croie pas en sûreté pour qu'on le fasse revenir; car j'ai ouï dire qu'on est déjà à moitié battu quand on craint de l'être. L'audace de M. de Vendôme, par la même raison, doit faire espérer qu'il nous vengera du mal que nous a fait milord Marlborough; la fortune lui fera peut-être éprouver qu'elle n'est pas toujours constante, et que le prince qui lui fera la guerre cette campagne en peut être favorisé à ses dépens.

Il est désagréable, comme vous dites, madame, pour le roi, d'avoir à fâcher des officiers-généraux; mais quand les retranchements sont nécessaires, il faut bien que S. M. prenne sur elle la peine qu'elle a d'en faire aux autres par son extrême bonté.

On ne peut avoir plus de raisons que vous n'en avez, madame, de souhaiter la fin d'une si cruelle guerre qui attire tant de sortes de misères avec elle, sans une bataille gagnée en ce pays-ci en notre faveur: je n'y vois point d'apparence, car la France et l'Espagne se détruisent d'elles-mêmes; mais aussi, si nous pouvons y parvenir, tout changera bientôt en bien pour nous, et les ennemis n'auront plus le cœur si enflé de leur bonheur. Il est très-certain, madame, que nous avons beaucoup d'avantages jusqu'à cette heure sur eux, mais qu'il ne faut pas attendre, s'il est possible, qu'ils soient

renforcés. Ne vous affligez-donc pas, s'il vous plaît, avant le temps; oubliez que vous n'êtes pas jeune; et ne regardez pas comme votre consolation une mort dont je ne puis entendre parler qu'avec chagrin, quoique je me flatte qu'elle soit encore éloignée. Quelle joie serait-ce, madame, pour LL. MM. CC. et pour nous tous, si l'on pouvait envoyer au roi la nouvelle du gain d'une bataille! je vous proteste, madame, que la satisfaction qu'aurait S. M. irait devant tous les avantages qui en reviendraient. Je l'admire incessamment; et le roi et la reine m'ont fait relire plusieurs fois ce que vous m'avez écrit de sa fermeté, de son égalité et de sa douceur au milieu de tant de traverses, qui naturellement devraient aigrir son sang. Dieu nous fait une grande grace de le conserver dans ces sentiments et en bonne santé. J'abuse, madame, de votre patience; prenez-vous-en à votre trop d'indulgence pour moi, qui vous fait excuser jusqu'à mes importunités. Je finis en vous assurant de mon respectueux attachement, qui ne durera pas moins que ma vie.

*P. S.* Permettez-moi, madame, de vous adresser une lettre pour madame la duchesse de Beauvilliers.



## LETTRE LXXX.

A LA MÊME.

Madrid, le 28 avril 1707.

RÉJOUISSONS-NOUS, madame, et rendons graces à Dieu, qui nous vient de faire gagner une victoire complète sur nos ennemis. Quelle joie pour le roi, pour toute la famille royale, et quelle consolation pour vous, madame! LL. MM. CC. sont encore plus sensibles, je vous assure, à ce grand événement, par rapport à la satisfaction qu'en aura le roi leur grand-père, que par leur intérêt particulier, et par le plaisir qu'ils ont par là de voir leur couronne affermie sur leur tête. Je ne vous dis pas l'état où je suis; vous en pouvez juger, madame, par vous-même. C'est moi qui ai eu le bonheur d'annoncer cette nouvelle au roi et à la reine; je l'ai fait le plus doucement qu'il m'a été possible, afin de ne pas trop émouvoir la reine, pour conserver notre prince des Asturies, que nous pouvons espérer qui naîtra bien heureux. Mettez-moi, madame, je vous supplie, aux pieds du roi, de Monseigneur, et de M. et madame la duchesse de Bourgogne, et ayez encore la bonté de faire mes très-humbles compliments à tous les autres prin-

ces : je voulais avoir l'honneur de leur écrire ; je vous charge de tout , s'il vous plaît ; vous me devez pardonner de pareilles libertés un jour que je ne sais ce que je fais , ni ce que je dis.

*P. S.* Le roi doit trop à M. le maréchal de Berwick par ce qu'il vient de faire , pour ne lui pas donner une marque de sa gratitude : la seule et unique est de le faire grand ; c'est ce qui oblige S. M. à lui donner cette nouvelle dignité. Elle a cru que le roi son grand-père l'approuverait , quelque répugnance qu'il ait à voir donner les distinctions ; cela , en vérité , madame , ne tire point à conséquence pour un homme qui vient de gagner une bataille si importante pour la France et pour l'Espagne. J'ai très-fort approuvé la résolution du roi et de la reine , car j'aime à voir leur bon cœur en toute rencontre ; si j'ai mal fait , j'en demande pardon au roi notre maître.

---

## LETTRE LXXXI.

.....

A LA MÈME.

Du Retiro, le 2 mai 1707.

ON connaît tous les jours , madame , que la victoire remportée sur les ennemis est encore plus

importante qu'on ne le croyait; il n'y a plus du tout d'infanterie des ennemis, elle est tuée ou prise. Monseigneur le duc d'Orléans et M. le maréchal de Berwick ont bon dessein de profiter de cette victoire. Ils entrent présentement dans le royaume de Valence, dont apparemment ils feront la conquête promptement; celui d'Arragon aura sans doute le même sort. Je ne crois pas que l'archiduc en soit quitte pour cela, si la fortune veut bien seconder les intentions de S. A. R. Vous voyez, madame, qu'il ne faut jamais désespérer de sa bonne fortune, et que Dieu fait changer en un moment toutes les choses quand il lui plaît. Avouez la vérité, madame, que je ne suis pas insolente dans la bonne fortune, puisque je ne vous reproche point tous vos chagrins passés, et d'avoir vu aussi noir dans l'avenir que tout vous le paraissait: je veux bien oublier tout le passé; mais si par hasard vous me faisiez apercevoir une nouvelle mélancolie, je ne vous réponds pas d'être toujours modeste; je vous battrais en ruine, et ne vous ferais pas plus de quartier qu'on n'en a fait aux Portugais et à ces Anglais dont vous avez si fort chéri le prince d'Orange leur maître. Je ne puis, madame, me donner l'honneur de vous écrire plus long-temps; je suis toujours transportée de joie toutes les fois que je pense au plaisir que le gain de la bataille aura donné au roi, à madame la duchesse de Bourgogne, et à vous, à qui je suis entièrement dévouée.

---



## LETTRE LXXXII.

A LA MÊME.

Du Retiro, le mai 1707.

LL. MM. CC. sont très-aises, madame, que le roi se soit enfin déterminé à leur envoyer Clément ; il faut espérer que les clameurs des dames sur son départ finiront, lorsqu'elles apprendront la grande victoire que nous avons remportée en Espagne, et que leurs chagrins feront place à la joie. On gardera le moins qu'il sera possible M. Clément, qui est si nécessaire pour la reine et pour ce prince ou cette princesse dont la vie est d'une si grande importance. C'est un bonheur que cet homme et la garde qui l'accompagnera aient toutes les bonnes qualités que vous me faites l'honneur de me marquer. Quand madame la duchesse de Bourgogne serait grosse, ils seront toujours revenus assez à temps pour la servir dans ses couches. La reine a été fort touchée quand elle a su que madame sa sœur avait voulu lui donner tout ce qu'il y avait de meilleur, et les mêmes personnes dont elle se sert ; elles n'ont qu'à se préparer à être bien questionnées, et ici et à Versailles ; car assurément nos deux princesses s'informe-

ront l'une de l'autre jusqu'aux moindres particularités : cela est naturel quand on s'aime aussi tendrement qu'elles font. Il faudra bien que quelques femmes apprennent à remuer pendant le temps qu'elles le verront faire à la garde dont vous dites tant de bien, et cela sera fort utile pour l'Espagne. Il faut bien que la manière d'élever les enfants en Angleterre soit bonne, puisqu'il n'y a point de tailles plus droites que celles des Anglais ; j'approuve fort, surtout, la propreté dont on les tient ; il n'y a que sur les jambes que je trouverais quelque embarras, me paraissant qu'elles se tourneraient peut-être plus mal si on les laissait sans être emmaillottées, parce qu'étant faibles, elles ne viendraient peut-être pas comme il faudrait. Nous discourrons tous ensemble sur les inconvénients qu'il pourrait y avoir.

S'il y a deux reines en Espagne, madame, il y en aura une qui y fera une petite figure, et dont j'espère que le règne ne sera pas plus long que celui de celles qui représentent ce personnage dans les comédies : elle jouera apparemment ce rôle dans Barcelone ; car la princesse de Wolfembutel, avant qu'il soit peu, ne régnera que sur une partie de la Catalogne, puisque nous devons croire que plusieurs villes de cette province, l'Aragon et Valence reviendront à l'obéissance de leur véritable roi : ainsi, madame, consolez-vous, s'il vous plaît, d'entendre nommer deux reines en Espagne.

Il est bon que M. de Vendôme soit plein de confiance, mais qu'elle n'aille pas jusqu'à lui faire

entreprendre des actions téméraires. M. le duc de Bavière a écrit l'ordinaire passé au roi, qui lui avait communiqué les projets de la campagne, dont il était très-content; que S. A. É. et lui agiraient de concert pour les faire réussir, et que, selon toute apparence, cette campagne serait glorieuse pour LL. MM. TT. CC. et CC.

M. le maréchal de Villars est toujours rempli de bonne opinion de sa valeur et de son savoir-faire; ainsi, étant d'ailleurs content des troupes qu'il a, je ne doute pas qu'il ne fasse de son mieux. Je crois que nous aurons bientôt au Retiro monseigneur le duc d'Orléans; il m'a fait l'honneur de me l'écrire. Je ne vous dirai rien, madame, sur les projets qu'il médite, m'en remettant à M. l'ambassadeur, qui en instruira sans doute le roi. Je ne crois pas que S. A. R. soit long-temps en cette cour; elle sera trop pressée, ayant eu le malheur de ne pas se trouver à la bataille, d'aller chercher quelque autre occasion d'acquérir de la gloire; elle ne saurait mieux faire de plus digne d'elle, ni qui convienne davantage aux intérêts de LL. MM. CC. Vous m'avez fait plaisir, madame, de me faire connaître les courtisans de ce prince.

Je crois toutes les religieuses en général du couvent de l'Incarnation, où la reine va quelquefois, bonnes filles; je n'en sache aucune qui se distingue en sainteté: c'est pourquoi, au lieu de recourir à elles en particulier, nous avons recours à d'excellentes troupes, qui ne font quartier à personne, coupant têtes, bras et jambes à ceux qu'elles ne peu-



vent pas prendre prisonniers. Avec cette manière elles nous ont rendus maîtres de l'armée qu'avait l'archiduc, et il ne tiendra pas à elles qu'elles ne le chassent absolument.

Il me semble que les dernières nouvelles d'Italie portaient qu'il était déjà arrivé plusieurs escadrons français à Suze; il n'y a pas d'apparence que M. le duc de Savoie les eût laissés passer avec tant d'honnêteté, pour jouer un mauvais tour après à ceux qui les suivent, quoique l'on ait fait courir le bruit à Madrid que S. A. R. voulait user de représailles, en se saisissant de ces troupes comme on avait fait des siennes dans le Milanais. La condition n'est pas malheureuse de se trouver défait de vingt mille Français, commandés par un brave officier, qui auraient toujours pu lui donner de l'ombrage pour le Milanais, où les Allemands se font haïr tous les jours de plus en plus, et où elle n'est pas elle-même aimée; sans compter que tous les autres princes d'Italie voient avec beaucoup d'impatience son agrandissement. S'ils eussent pu le prévoir au point où il est, et principalement les Vénitiens, ils l'auraient empêché, en faisant ensemble une ligue; mais cette république, malintentionnée pour la France, et qui craignait la cour de Vienne, malheureusement a voulu s'aveugler par ses propres passions. Naples et Sicile, à ce que l'on me mande, redoublent de fidélité pour S. M. C.

Le cardinal de la Trémoille m'écrit la mauvaise santé du pape : il serait fâcheux qu'il laissât la chaire

de saint Pierre vide, dans un temps bien embarrassé pour y placer un digne sujet. Vous avez bien de la bonté, madame, de souhaiter des bienfaits du roi à mon frère ; quelque besoin qu'il en ait pour soutenir la dignité et le caractère dont il l'a honoré, il faut qu'il se contente de ce qu'il plaira à S. M. de lui donner ; et c'est toujours beaucoup, dans ce temps-ci, qu'il l'ait gratifié d'une abbaye qui vaut douze mille livres de rentes, toutes charges payées comme on me le mande. J'ai été bien aise aussi de celle qu'a eue l'abbé de Polignac ; il était pauvre comme Job. C'est un homme de qualité de beaucoup d'esprit, et qui avait eu du malheur. Je prends toujours le parti de m'adresser à vous, madame, pour que le roi sache la respectueuse reconnaissance que j'ai des graces qu'il nous fait dans ma maison, et je crois faire mieux que si je prenais la liberté de lui en écrire, puisque vous savez mieux me faire parler que je ne pourrais le faire moi-même. Madame la duchesse de Gramont a donc pris le parti de passer sa vie à Versailles et Pontalie : il faut qu'elle trouve sa santé en meilleur état pour avoir pris cette résolution, et qu'elle commence à se consoler de la mort de monsieur son mari ; car il me semble que, lorsqu'on est bien affligée et en mauvaise santé, on s'éloigne du voisinage des cours, et on ne cherche que le repos et la solitude.

Je plains infiniment madame la duchesse de Mantoue ; je connais très-particulièrement monsieur son mari, et n'ai jamais compris qu'une femme raisonnable pût être contente avec lui. Je

sais combien la première duchesse, dont feu M. le prince des Ursins avait l'honneur d'être oncle, a souffert avec lui, et elle me le faisait savoir, me sachant très-bon gré, lorsque j'étais à Rome, des avis que je lui donnais tous les jours pendant quatre mois qu'elle y demeura. J'avais réduit ce prince à commencer d'être honteux d'avoir toujours pour rivaux ses cochers et ses valets de pied; je le faisais pleurer en lui reprochant cette indignité; mais quand je l'eus perdu de vue, et qu'il se trouva dans le libertinage de Venise, il recommença de nouveau ses débauches. Il doit à la mauvaise conduite de la princesse d'Inspruck, sa mère, ces sentiments si peu conformes à sa naissance : c'était une femme, comme vous en aurez sans doute entendu parler, madame, qui déshonorait le nom qu'elle portait.

Il me paraît qu'il faut avoir de l'argent pour faire des acquisitions, et que ceux qui en auraient agiraient avec plus de prudence de ne rien acheter; cependant, madame, vous êtes plus accoutumée que personne à voir les gens d'affaires pécunieux, et à faire semblant de ne rien voir, quand d'ailleurs ils sont utiles pour le service. En voici bien assez, madame, pour cet ordinaire, et beaucoup plus qu'il ne faudrait pour vous importuner, si votre extrême bonté ne vous faisait souffrir patiemment la longueur de mes lettres.

*P. S.* Quand M. Clément et la garde seront sur le point de partir, il faudra, s'il vous plaît, madame,



qu'il en donne avis à M. de la Gibaudière, lieutenant de roi à Bayonne, en lui expliquant les domestiques que lui et la garde mèneront avec eux, et à peu près le port de leurs coffres, afin qu'il prévienne les voitures les plus commodes pour les porter de Bayonne à Madrid, et qu'ils trouvent tout prêt sans s'embarrasser de rien. J'en avertirai, de mon côté, M. de la Gibaudière; je chargerai aussi un marchand fort honnête homme de ma connaissance de conduire ces voyageurs jusqu'ici; cela leur sera d'un grand secours, parce qu'il y vient tous les ans deux ou trois fois, qu'il parle aussi bien espagnol que français, et connaît parfaitement toute la route : cette précaution me paraît nécessaire. Les nourrices me feront tourner la tête; je les logerai toutes dans le palais, sous ma vue, pour être plus sûre d'elles, et afin qu'elles ne puissent avoir commerce avec personne de suspect. Il est fort difficile d'en trouver de bonnes; on en cherche cependant de tant d'endroits, que j'espère à la fin qu'on n'en manquera pas. Je vous supplie de considérer, madame, si je n'avais pas assez d'occupations sans être chargée de celle-là; ç'a été une nécessité; car tout cela eût été mené par cabales, et c'est ce qu'il faut absolument éviter en pareille rencontre. Prenez patience.

Un courrier qui vient d'arriver nous apporte des lettres qui nous marquent que M. Clément et la garde se disposaient à partir; cela me fait faire réflexion qu'il est plus sûr que j'écrive moi-même à Bayonne qu'on y tienne une litière prête, et les

autres voitures qui leur seront nécessaires : je le ferai dès ce soir, madame ; ainsi ils n'auront à se mettre en peine de rien.

---

## LETTRE LXXXIII.

.....

A LA MÈME.

Buen-Retiro, le 16 mai 1707.

MONSIEUR le duc d'Orléans partit hier pour aller en Aragon, après avoir demeuré ici deux jours à son retour de Valence, qu'il a fait soumettre à l'obéissance du roi. Il y a apparence, madame, que le reste du royaume suivra bientôt l'exemple de cette capitale. Ce prince était encore bien mortifié de ne s'être pas trouvé à la bataille, et je ne m'en étonne pas ; puisque vous connaissez combien il est avide de gloire. En vérité, madame, plus on pense à un si heureux succès, plus on en est étonné ; il ne reste pas aux ennemis, à ce qu'assure S. A. R., plus de cinq cents hommes d'infanterie, et il n'y a point de moment que nous ne devions louer Dieu de ce qu'il a permis que les ennemis fussent assez aveuglés pour entreprendre une action si téméraire que celle dont ils ont été punis. J'ai une impatience incroyable de savoir que le roi ait appris cette grande nouvelle ; je

m'attends à trouver dans la lettre que vous me ferez l'honneur de m'écrire sur ce sujet cette joie que vous ne croyiez plus pouvoir jamais ressentir après tant de malheurs qui vous accablaient et qui affaiblissaient si fort votre santé. La reine s'y intéresse si véritablement, que j'ai eu le plaisir de lui entendre dire une infinité de fois qu'elle était ravie de la satisfaction que vous auriez, et qu'elle augmentait de beaucoup la sienne. S. M. m'ordonne de vous mander, madame, qu'il arrivera trois choses que vous désirez; la première est déjà faite, la victoire étant complète. L'archiduc, pressé en Catalogne de tous côtés, sera contraint de quitter la partie; et ses alliés et lui, ne voyant plus d'espérance de détrôner Philippe V, se trouveront dans la nécessité de faire une paix raisonnable de part et d'autre. Mais, madame, S. M. ne s'engage, dit-elle, à tout cela, qu'autant que vous lui jurerez que vous bannirez de votre esprit cette noire mélancolie qui vous fait prévoir toutes sortes de malheurs. Elle vous donnera de plus un prince des Asturies aussi robuste qu'elle: il lui donne des coups si épouvantables, que j'ai sentis, que j'ai lieu de croire qu'il sera fort comme un Turc s'il profite à proportion. Je ne saurais me repentir de vous avoir priée de presser le voyage de M. Clément, puisqu'il pourrait fort bien être que la reine se fût trompée d'un mois, la grosseur dont elle est donnant lieu de le croire.

Si je m'étais trouvée dans votre cour, madame, je ne me fusse point laissé entraîner certainement



par l'exemple des courtisans qui ont fait mille caresses à ce malheureux qui avait prémédité d'enlever un de nos princes, et je ne serais point sa dupe, en croyant qu'il n'avait dessein que de prendre une personne considérable.

Ne pensez pas vous moquer, madame; je tâterai plus d'une fois du lait des nourrices pour voir s'il est bon; j'apprendrai au besoin à remuer le prince, et il n'y a point de personnage dont je ne me sentisse honorée pour servir LL. MM.

Vous me conservez, madame, l'honneur de votre amitié; cela est vrai, puisque vous me l'assurez; il est vrai aussi qu'il n'y a rien dans le monde que j'ambitionne autant que de la mériter. Je ne suis pas surprise que M. le duc d'Orléans ait mandé tant de bien du roi et de la reine: il a rendu justice à LL. MM.; mais je lui suis très-obligée de parler de moi comme S. A. R. a eu la bonté de le faire, puisque mon mérite est très-inférieur à ma bonne volonté: elle m'a assurée que notre roi ne s'était jamais mieux porté. S. M. a besoin de se faire saigner et purger de temps en temps; car, j'ai eu l'honneur de la voir manger de manière à faire bien du sang et des humeurs; elle est en bonnes mains, étant entre celles de M. Fagon. Vous m'agacez donc, madame, en me reprochant qu'il y a long-temps que je n'ai eu l'honneur de vous parler de M. l'ambassadeur. Il m'avait paru jusqu'à cette heure aller son grand chemin à la perfection: vous voulez qu'il n'y ait que vous qui suiviez cette route. Vous me l'avez gâté par toutes les louanges

que vous lui donnez : sa modestie et sa vertu n'y peuvent résister, et je lui trouve de la vanité quand je lui dis la bonne opinion que vous avez de lui. J'ai peur de suivre son exemple, si vous continuez, madame, à m'écrire des choses aussi flatteuses que vous faites ; ménagez-moi donc, je vous supplie ; car je ne sais si vous ne me feriez pas plus mal en me louant, que mes ennemis ne m'en feraient en me blâmant, quand d'ailleurs vous avez la bonté de faire connaître que vous n'êtes pas d'accord sur cela avec eux.

C'est un bonheur, madame, que vous veuilliez bien prendre la peine de suivre de vue les affaires d'Espagne ; ne vous en laissez point, je vous en conjure. M. le cardinal d'Estrées fait, ce me semble, fort bien de marier son neveu à mademoiselle de Nevers : il doit être obligé à madame la maréchale de Noailles d'avoir renoué cette affaire, surtout si M. le duc de Nevers et madame sa femme veulent bien prendre soin de la conduite de M. le duc d'Estrées, auquel il feront boire du vin d'Italie en la place de celui de Champagne : ce sera toujours une grande réduction.

Enfin, madame, vous voulez bien vous laisser environner de vos proches ! Ne vous est-il rien arrivé encore de mal de vous trouver en cette compagnie ? le roi s'est-il ennuyé avec madame de Caylus lorsqu'il lui a fait l'honneur de la mener à Trianon ? avez-vous bâillé en entretenant madame la marquise de Villette, dont je connais la fadeur de la conversation, et vous repentez-vous d'avoir

à vos côtés madame la duchesse de Noailles, parce qu'elle est femme d'un homme si fort indigne de votre estime et de votre amitié? Avouez, madame, toutes ces méchantes plaisanteries à part, que j'avais grande raison de vous reprocher de tenir éloignés de vous des parents qui méritent votre tendresse et votre protection; car, sur ma parole, vous n'aurez point de meilleurs amis que ces personnes-là. Vous me faites l'honneur de me demander si je connais madame de Villette: je vous répondrai que oui; que j'ai remarqué le feu de son esprit, l'agrément de sa conversation, celui de sa figure, et la bonté de son cœur, dont j'ai reçu mille preuves pour moi. Madame de Caylus est pénétrée de l'amitié que vous lui témoignez; mais elle n'en est pas plus fière, ce qui augmente encore ma tendresse et mon estime pour elle. Je croyois ne vous écrire que deux mots; mais mon goût l'emporte souvent sur la crainte que je dois avoir en vous faisant de trop longues lettres.

FIN DU TOME TROISIÈME.



LETTRES  
DE M<sup>ME</sup> DE MAINTENON

CONTENUES DANS CE VOLUME.

AU ROI D'ESPAGNE.

ANNÉE 1713.

LETTRE CCCXLIX. Fontainebleau, le 8 octobre . . . . Page 1

A M<sup>ME</sup> LA PRINCESSE DES URSINS.

—	CCCL.	Versailles,	le 16 octobre . . . . .	2
—	CCCLI.		le 23 octobre . . . . .	3
—	CCCLII.		le 30 octobre . . . . .	5
—	CCCLIII.		le 30 octobre . . . . .	6
—	CCCLIV.	Marly,	le 5 novembre . . . . .	7
—	CCCLV.		le 13 novembre . . . . .	9
—	CCCLVI.		le 20 novembre . . . . .	11
—	CCCLVII.	Versailles,	le 4 décembre . . . . .	12
—	CCCLVIII.		le 11 décembre . . . . .	16
—	CCCLIX.		le 16 décembre . . . . .	18
—	CCCLX.		le 23 décembre . . . . .	19

ANNÉE 1714.

—	CCCLXI.	Versailles,	le 1 <sup>er</sup> de l'an . . . . .	21
—	CCCLXII.		le 8 janvier . . . . .	23
—	CCCLXIII.		le 15 janvier . . . . .	25
—	CCCLXIV.		le 22 janvier . . . . .	27
—	CCCLXV.		le 29 janvier . . . . .	28

LETTRÉ	CCCXVI.	Versailles,	le 4 février . . .	Page 29
—	CCCLXVII.		le 11 février . . . . .	31
—	CCCLXVIII.		le 19 février . . . . .	32
—	CCCLXIX.		le 26 février . . . . .	33

A M<sup>ME</sup> LA DUCHESSE D'ALBE.

—	CCCLXX.	Versailles,	le 25 février . . . . .	34
---	---------	-------------	-------------------------	----

A M<sup>ME</sup> LA PRINCESSE DE URSINS.

—	CCCLXXI.	Versailles,	le 5 mars . . . . .	36
—	CCCLXXII.		le 12 mars . . . . .	38
—	CCCLXXIII.		le 19 mars . . . . .	40
—	CCCLXXIV.		le 26 mars . . . . .	43
—	CCCLXXV.		le 2 avril . . . . .	46
—	CCCLXXVI.		le 9 avril . . . . .	48
—	CCLCXXVII.	Marly,	le 16 avril . . . . .	50
—	CCCLXXVIII.		le 23 avril . . . . .	52
—	CCCLXXIX.		le 29 avril . . . . .	55
—	CCCLXXX.		le 2 mai . . . . .	57
—	CCCLXXXI.		le 6 mai . . . . .	62
—	CCCLXXXII.		le 14 mai . . . . .	63
—	CCCXXXIII.	Versailles,	le 20 mai . . . . .	65
—	CCCXXXIV.		le 28 mai . . . . .	67
—	CCCXXXV.	Marly,	le 2 juin . . . . .	70
—	CCCXXXVI.		le 9 juin . . . . .	71
—	CCCXXXVII.	Rambouillet,	le 16 juin . . . . .	75
—	CCCLXXXVIII.	Marly,	le 24 juin . . . . .	79
—	CCCLXXXIX.		le 1 <sup>er</sup> juillet . . . . .	81
—	CCCXC.		le 9 juillet . . . . .	83
—	CCCXCI.		le 16 juillet . . . . .	86
—	CCCXCII.		le 22 juillet . . . . .	89
—	CCCXCIII.		le 30 juillet . . . . .	92
—	CCCXCIV.		le 5 août . . . . .	94
—	CCCXCV.	Versailles,	le 12 août . . . . .	97
—	CCCXCVI.	Saint-Cyr,	le 19 août . . . . .	102
—	CCCXCVII.		le 26 août . . . . .	103
—	CCCXCVIII.	Fontainebleau,	le 1 <sup>er</sup> septembre . . . . .	106
—	CCCXCIX.		le 9 septembre . . . . .	109

LETTRE CD.	Versailles,	le 26 septembre..	Page 111
— CDI.	Fontainebleau,	le 24 septembre.....	114
— CDII.		le 30 septembre.....	118
— CDIII.		le 7 octobre.....	122
— CDIV.		le 20 octobre.....	126
— CDV.	Marly,	le 5 novembre.....	130
— CDVI.		le 10 novembre.....	132
— CDVII.		le 18 novembre.....	137
— CDVIII.		le 25 novembre.....	140
— CDIX.	Versailles,	le 1 <sup>er</sup> décembre.....	145
— CDX.	Saint-Cyr,	le 9 décembre.....	148
— CDXI.		le 16 décembre.....	152
— CDXII.		le 24 décembre.....	156
— CDXIII.	Versailles,	le 31 décembre.....	161

## ANNÉE 1715.

— CDXIV.	Versailles,	le 12 janvier.....	163
— CDXV.	Saint-Cyr,	le 12 janvier.....	164
— CDXVI.	Versailles,	le 20 janvier.....	165
— CDXVII.		le 28 janvier.....	166
— CDXVIII.		le 3 février.....	167
— CDXIX.		le 8 février.....	169
— CDXX.		le 15 février.....	170
— CDXXI.		le 18 février.....	171
— CDXXII.	Saint-Cyr,	le vendredi-saint.....	172
— CDXXIII.		le 3 avril.....	173
— CDXXIV.		le 5 mai.....	174
— CDXXV.		le 14 mai.....	176
— CDXXVI.	Marly,	le 14 juillet.....	177
— CDXXVII.		le 11 septembre.....	179
— CDXXVIII.	Saint-Cyr,	le 27 décembre.....	180



## LETTRES

DE M<sup>ME</sup> LA PRINCESSE DES URSINS.A M<sup>ME</sup> MAINTENON.

ANNÉE 1705.

LETTRE I.	Bordeaux,	le 7 juillet.....	Page 185
— II.	Saint-Jean-de-Luz,	le 10 juillet.....	190
— III.		le 14 juillet.....	191
— IV.	Vittoria,	le 21 juillet.....	195
— V.	Burgos,	le 25 juillet.....	198
— VI.	Madrid,	le 5 août.....	200
— VII.		le 26 août.....	203
— VIII.		le 28 août.....	205
— IX.		le 29 août.....	207
— X.		le 3 septembre.....	210
— XI.		le 11 septembre.....	215
— XII.		le 24 septembre.....	221
— XIII.		le 30 septembre.....	223
— XIV.		le 4 octobre.....	227
— XV.		le 14 octobre.....	230
— XVI.		le 23 octobre.....	234
— XVII.		le 26 octobre.....	235
— XVIII.		le 30 octobre.....	238
— XIX.		le 6 novembre.....	241

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

— XX.	Madrid	le 6 novembre.....	243
-------	--------	--------------------	-----

A M<sup>ME</sup> DE MAINTENON.

LÉTTRE XXI.	Madrid,	le 8 novembre.....	Page 250
— XXII.		le 4 décembre.....	251
— XXIII.		le 8 décembre.....	255
— XXIV.		le 23 décembre.....	256

## ANNÉE 1706.

— XXV.	Madrid,	le 6 janvier.....	262
— XXVI.		le 20 janvier.....	265
— XXVII.		le 3 février.....	268
— XXVIII.		le 4 mars.....	270
— XXIX.		le 17 mars.....	272
— XXX.		le 9 avril.....	275
— XXXI.		le jeudi saint.....	280
— XXXII.		le 16-18 avril.....	284
— XXXIII.		le 10 mai.....	287
— XXXIV.		le 21 mai.....	289
— XXXV.		le 24 mai.....	292
— XXXVI.		le 26 mai.....	294
— XXXVII.		le 6 juin.....	296
— XXXVIII.		le 13 juin.....	298
— XXXIX.		le 16 juin.....	302
— XL.	Berlanga,	le 24 juin.....	304
— XLI.	Lerma,	le 4 juillet.....	309
— XLII.	Burgos,	le 15 juillet.....	312
— XLIII.		le 30 juillet.....	319
— XLIV.		le 5 août.....	320
— XLV.		le 6 août.....	324
— XLVI.		le 12 août.....	325
— XLVII.		le 19 août.....	333
— XLVIII.		le 26 août.....	336
— XLIX.		le 31 août.....	340
— L.		le 9 septembre.....	342
— LI.		le 16 septembre.....	346
— LII.		le 23 septembre.....	351
— LIII.		le 30 septembre.....	353
— LIV.		le 7 octobre.....	356
— LV.		le 13 octobre.....	362

LETTRÉ LVI.	Rosas,	le 26 octobre.....	Page 367
— LVII.	Madrid,	le 27 octobre.....	370
— LVIII.		le 3 novembre.....	372

## ANNÉE 1707.

— LIX.	Madrid,	le 10 janvier.....	376
— LX.		le 19 janvier.....	379
— LXI.		le 21 janvier.....	381
— LXII.		le 23 janvier.....	385
— LXIII.		le 30 janvier.....	387
— LXIV.		le 4 février.....	388
— LXV.		le 7 février.....	394
— LXVI.		le 14 février.....	399
— LXVII.		le 22 février.....	402
— LXVIII.		le 28 février.....	411
— LXIX.		le 4 mars.....	415
— LXX.		le 6 mars.....	419
— LXXI.		le 7 mars.....	425
— LXXII.		le 14 mars.....	429
— LXXIII.		le 15 mars.....	437
— LXXIV.		le 21 mars.....	440
— LXXV.		le 28 mars.....	443
— LXXVI.		le 10 avril.....	448
— LXXVII.		le 17 avril.....	453
— LXXVIII.		le 20 avril.....	457
— LXXIX.		le 25 avril.....	459
— LXXX.		le 28 avril.....	466
— LXXXI.	du Retiro,	le 2 mai.....	467
— LXXXII.		le mai.....	469
— LXXXIII.	Buen-Retiro,	le 16 mai.....	476







00100261





